Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-715921-11760251-19/fragment/page=00000002

Yk. 339.
H.

00 St

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-715921-11760251-19/fragment/page=00000003

2

Wasser

AMUSEMENS LITTERAIRES

OU

CORRESPONDANCE

POLITIQUE HISTORIQUE
PHILOSOPHIQUE CRITIQUE
ET GALANTE.

Pour l'Année MDCCXXXVIII.

TOME III.

A FRANCFORT,

Chez FRANÇOIS VARRENTRAPP.

UNIV.-U. LANDES-BIBLIOTHEK * HALLE (SAALE)
ABS 2185 (3)
ULB Sachsen-Anhalt
Ausgeschieden
Datum: 2009
Universitäts- und Landesbibliothek Halle (Saale)
käuflich erworben
von dem
2009
L19,

AMUSEMENS LITTERAIRES.

LETTRE PREMIERE. *

Pour l'Année MDCCXXXIX.

SEMAINE I.

MONSIEUR,

PLutarque est aujourd'hui l'objet de mes méditations, c'est lui qui m'apprend à ne point décider du mérite des Généraux par le succès de leurs entrepriſes. Ce n'est en effet ni par des coups hardis, ni par ces transports téméraires, qui soumettent la raiſon aux caprices de la fortune, qu'on doit juger de leur capacité. Rien n'est véritablement grand à la Guerre, que ce qui est l'objet d'un grand dessein si sagement concerté, médité si profondement, qu'il assure la réputation de celui qui en est l'Auteur, indépendamment du sort journalier des armes. Sur ce pied-là, Monsieur, nous n'admirerons point

* *Cette lettre m'a été communiquée.*

Alexandre sur les murs de la Ville des Oxydraques, ni Pyrrhus à l'attaque de celle d'Erice, montant le premier à l'assaut; l'intrépidité qu'ils y firent paroître, n'est digne d'immortaliser que des Soldats & des Subalternes. Mais si vous voulez, Monsieur, nous donnerons des louanges infinies à la lenteur agissante de Fabius. Ce grand Homme, qui savoit qu'Annibal ne pouvoit se soutenir en Italie qu'en donnant des batailles, cherchoit sans cesse à les éviter, ou du moins à ne les engager qu'avec tous les avantages qui promettent une victoire certaine. Uniquement attentif à lui couper les vivres & les fourages, il laissoit au temps, toujours ami de ceux qui savent en attendre l'opportunité, le soin de le détruire. On ne sauroit disconvenir, Mr., que cette conduite ne fut très sage, qu'elle ne fut le résultat des combinaisons les plus justes. Cependant qui le croiroit? Rome, son Sénat & son Armée étoient alors si dépourvus d'Hommes capables d'apprécier le mérite, que Fabius fut généralement accusé de timidité & de poltronerie. C'est à cette disette de gens dignes de commander, qu'Annibal doit tous ses succès, & la brillante réputation qu'il a laissée à la postérité; desorte, Monsieur, qu'à bien des égards, je ne le trouve grand que par rapport à la petite capacité des Généraux, contre lesquels il a eu affaire. L'inex-

L'inexpérience indocile
Du Compagnon de Paul Emile
Fit tout le ſuccès d'Annibal.

En effet, qu'eſt-ce qu'un Publius Scipion, un Minucius, un Flaminius, un Terentius Varron, que Rome oppoſa en differens temps à Annibal ? Ces perſonnages ne ſont connus dans l'hiſtoire, que par les fautes qu'ils ont faites ; & on peut dire avec vérité que les victoires qu'il remporta contre eux, les ont couverts de honte, ſans relever ſa gloire. Pour bien juger d'Annibal, il faut le voir aux mains avec Marcellus, avec le grand Scipion dans les plaines de Zama ; c'eſt ici qu'on peut dire que le masque tombe, & que le Héros s'évanouit. Le premier lui donna tant de peines, que, ſans l'embuſcade, où il périt malheureuſement, on peut juger qu'il l'eut forcé de prévenir les ordres, que lui donnerent dans la ſuite les Carthaginois, d'abandonner l'Italie pour repaſſer en Afrique. Dieux ! s'écrioit-il, voiant l'opiniâtreté avec laquelle Marcellus le pourſuivoit, que faire avec un Homme que la bonne fortune n'aveugle point, & que la mauvaiſe ne ſauroit décourager ? Vainqueur, il ne donne aucun repos à ſes ennemis ; & vaincu, il n'en prend pas pour lui même. Il faut donc ſe réſoudre à combattre éternellement avec un ennemi, à qui la gloire & la

honte inſpirent une égale audace. Si ce diſcours d'Annibal n'eſt pas l'aveu d'une ſuperiorité de génie & de courage dans ſon Antagoniſte, il annonce du moins une crainte fâcheuſe des évenemens; & l'on peut en convenir, ſans que ſa réputation en ſouffre, puiſqu'il ne fut jamais honteux à la vertu de plier ſous l'effort d'une plus grande vertu; mais il l'eſt extrêmement de ſe laiſſer battre par un Ennemi, qui nous eſt inférieur en nombre de plus de la moitié, & celà dans une plaine raſe & découverte, où l'on peut s'étendre & profiter de ſes avantages. Eh bien, Monſieur, c'eſt pourtant ce qui arriva à Annibal contre Scipion à la bataille de Zama; la défaite du Général Carthaginois ne fut point un effet de ſa mauvaiſe fortune, comme on a voulu le perſuader pendant un ſi longtemps, on ne doit l'attribuer qu'au défaut de ſon ordre de bataille, fait contre toutes les regles du bon ſens. Polybe & Tite-Live ont beau nous vanter la grande capacité, dont il donna, diſent-ils, des preuves dans cette journée; leur autorité, quelque reſpectable qu'elle ſoit, n'eſt d'aucun poids contre la vérité démontrée; on peut la regarder comme déciſive, quand il ne s'agira que des faits, c'eſt tout ce que l'Hiſtorien le plus jaloux de ſa réputation peut exiger de la poſtérité. Que ces Auteurs donc

nous

nous fassent la relation de la journée de Zama, qu'ils nous disent que les deux Armées étoient disposées de telle & telle maniere, je les en crois sur leur parole. Mais quand ils jugent que l'ordre, dans lequel Annibal se rangea, étoit un chef d'oeuvre de Science militaire, je puis leur dire, Ni votre jugement, ni celui de Scipion même, qui disoit qu'au milieu de sa gloire il portoit envie à la capacité du vaincu, ne prescrivent point contre la raison, qui est la regle de tous les temps.

J'avoue, Monsieur que pour attaquer une opinion, qui, sur la foi des plus célebres Historiens, après avoir passé de siécle en siécle, est devenue une espece de dogme; que pour en démontrer la fausseté, il ne falloit pas moins qu'un Homme qui joignit à des lumieres superieures cette noble témérité, que Monsieur de Fontenelle appelle le courage de l'esprit; courage rare, même parmi ceux qui ont celui du coeur. Cet Homme s'est trouvé, c'est le célebre Chevalier Talaret. Ce judicieux & savant Critique n'a pas craint d'avancer qu'Annibal avoit fait à Zama des fautes, qu'on n'excuseroit pas dans le moindre Officier; il est même allé jusqu'à dire que la tête lui avoit tourné; & ce qu'il y a de singulier, c'est que les preuves qu'il en donne, sont fondées sur la

description même que Polybe & Tite-Live nous ont donnée de cet ordre de Bataille.

Voilà, Monsieur, cette disposition tant exaltée, mais que j'ose dire être sans exemple dans l'Histoire, & dont l'inspection, sans le secours du raisonnement, suffiroit pour en faire voir les défauts. Se ranger sur trois lignes de Phalanges sans intervalles, c'est vouloir empêcher qu'elles combattent successivement, & se priver par conséquent de l'unique avantage de cette disposition, à moins qu'on ne voulût ruser à ses lignes, ou les faire doubler & tripler à la queue les unes des autres; en ce cas encore les intervalles ne pourroient que favoriser ces mouvemens. En les observant, Annibal se seroit trouvé rangé en Phalange coupée, qui après l'ordre par colonnes, est tout ce que nous connoissons de plus respectable, sans compter, que par ce moien son front devenant plus étendu, le mettoit en état de se replier sur les flancs de son Ennemi. Ces avantages, qui auroient dû naturellement se présenter à son esprit, ne s'y firent point sentir; il oublia même d'inférer des pelotons de ses Armez à la legere dans les intervalles des Escadrons de sa Cavalerie. Aussi fut-elle d'abord emportée & mise en fuite par Lelius & Massinissa, qui de leur côté firent une faute très considérable; car au lieu de détacher seulement

lement quelques troupes après les fuiards, & de tomber avec le reſte de leurs forces ſur l'aîle de la Phalange, ils s'abandonnerent imprudemment à les pourſuivre. Le Prince Robert, pour être tombé dans la même faute trois fois conſécutivement, a été cauſe de la perte de trois grandes batailles déciſives, & de la ruine totale du parti de Charles II. Roi d'Angleterre. Enfin, Monſieur, il ne paroît pas que, pendant toute l'action, Annibal ait eu d'autre deſſein que de faire combattre ſes trois Lignes alternativement. Il s'imagina que ſa premiere, ou tout au moins ſa ſeconde, émouſſeroit cette pointe de courage, cette ardeur qui contribue ſi fort au gain des batailles, & que les Romains ne pourroient arriver ſur ſa troiſieme, que fatiguez & recrus; & dans ce deſordre que produit ordinairement la pourſuite des vaincus, il ſe propoſoit d'en avoir alors bon marché, en tombant ſur eux avec tout le poids de ſa Phalange, compoſée de l'élite de ſes Troupes qu'il commandoit en perſonne. L'evenement ne répondit pas à ſon attente, & dut lui faire connoître qu'il avoit mal raiſonné. Scipion, avec une Armée inférieure de moitié à la ſienne, comme je l'ai déjà dit, mais dont la diſpoſition plus ruſée & plus profonde, réparoit avantageuſement le défaut du nombre, fit voir par un

exemple memorable, que le petit, bien conduit, l'emporte sur le grand, mal ordonné. Les Elephans d'Annibal ne se furent pas plutôt écoulez par les espaces, que son Antagoniste avoit menagez exprès entre les colonnes, qu'elles choquèrent avec impétuosité la premiere ligne des Carthaginois. Ceux-ci, malgré leur résistance opiniâtre, & leur valeur desesperée, furent contraints de céder à une attaque, dont la violence est une suite nécessaire de la disposition par colonnes, à laquelle il est impossible de résister, si l'on est rangé dans un ordre semblable. La premiere étant défaite, se jetta sur la seconde, au travers de laquelle voulant se faire jour par le secours des armes, au défaut d'une issue pour se retirer, elle y porta le desordre & l'effroi, & la mit dans une confusion si grande, qu'il fut facile aux Romains d'achever de la dissiper. Cette seconde eût été à l'égard de la troisieme ce que la premiere avoit été au sien, si Annibal, voiant cette troupe de fuiards prête à tomber sur lui, n'eut fait baisser les piques contre eux, ce qui en fit périr une partie, & l'autre se retira le long des aîles de sa ligne. Sur ces entrefaites, arrivent les colonnes victorieuses, qui donnent un nouveau combat, plus terrible que les deux premiers, le succès en fut longtemps incertain; mais Massinissa &

Lelius

Lelius revenant de la poursuite de la Cavalerie, tomberent si à propos sur les derrières de la Phalange, qu'enfin les Carthaginois accablez de toutes parts, furent défaits de la façon du monde la plus complette, & perdirent pour jamais l'esperance de disputer aux Romains l'Empire de l'Univers.

Je crois, Monsieur, que vous conviendrez que, si Annibal fut battu en cette occasion, il méritoit bien de l'être, pour n'avoir mis en usage aucun des moiens, qui pouvoient l'en préserver. Car sa disposition, toute miserable qu'elle étoit, lui laissoit encore des ressources, & peutêtre eût il rétabli ses affaires, s'il avoit sû tirer de cette disposition les avantages dont elle étoit susceptible. Rien n'étoit plus facile, il ne s'agissoit pour celà, pendant que sa premiere Ligne étoit aux mains, que de faire marcher sa seconde mi-partie par ses ailes à droit & à gauche, & la replier ensuite sur les flancs & sur les derrieres de l'ennemi, qui se fût trouvé bien embarrassé, surtout la troisieme ligne venant l'attaquer de front. Il est encore d'autres manoeuvres, que les Militaires intelligens verront bien qu'il eût dû emploier. Pourquoi ne le fit il pas? Disons pour la consolation de ses admirateurs, que l'ascendant, que Scipion prit sur lui, l'aveugla & lui fit perdre la tramontane, & que

Du Consul *Scipion* l'astre prédominant
Dissipa d'*Annibal* le bonheur étonnant.

J'avois résolu, Monsieur, de terminer ici mes réflexions sur Annibal. Mais je m'apperçois que ses partisans pourroient me reprocher d'avoir, de dessein prémédité, passé sous silence son Expédition d'Italie, pour ne m'attacher qu'à la malheureuse bataille de Zama. Je serois bien tenté, pour me justifier de ce reproche, d'entrer ici dans un ample détail de toute cette Expédition; mais je sens que cette lettre n'est déjà que trop longue, & je crains surtout de vous ennuier. Ainsi, dans la nécessité, où je suis de faire en quelque façon mon apologie, je l'abregerai le plus qu'il me sera possible.

Cette fameuse diversion, qui a tant fait d'honneur à Annibal, croiez-vous, Monsieur, que ce fut un projet bien sensé? Sans le succès brillant dont elle a été suivie, il n'est personne qui ne la condamnât; & ce succès n'impose point aux gens, qui pensent autrement que le vulgaire. Tout le monde sait les risques, qu'Annibal courut au passage des Alpes, dont il ne se sauva que par une espece de miracle. Cependant je veux bien lui pardonner les maux, où il exposa son Armée, & l'état misérable où la réduisirent la faim, la soif, les rigueurs du climat, & les difficultez presque insurmontables du terrain. Mais il faudroit

avoir

avoir un grand fond d'indulgence, pour l'excuser de s'être confié aussi légèrement qu'il fit aux Allobroges. Ces Peuples perfides lui firent voir * *qu'un Général qui s'endort sur la foi des Traitez, s'éveille dupe.* Il se livra si indiscretement à eux, qu'il les prit pour guides, & se laissa conduire dans un Valon bordé de toutes parts par des rochers inaccessibles, sans user des précautions, qu'on ne doit jamais manquer de prendre en pareille occurrence, qui sont de s'emparer du sommet des montagnes qui dominent sur la marche, & d'aller de hauteur en hauteur, à mesure que l'Armée avance. Cette faute inexcusable lui couta bien cher; car les Allobroges le voiant engagé dans un pas si dangereux, vinrent, une partie à l'improviste, l'attaquer de front, pendant que les autres, du haut des rochers, lui rouloient & lançoient des pierres, dont il pensa être accablé à ses flancs. Il est certain qu'il fut réduit à l'extrémité, & que, si ce Valon ne fut pas le tombeau de son Armée, c'est uniquement parce que la valeur du Soldat répara l'imprudence du Général.

Echappé de ce danger, il se trouva dans un autre qui n'étoit pas moins pressant, & où il eût infailliblement succombé, si les Romains avoient eu un Consul un peu moins ignorant à saisir

* *Commentaire sur Polybe.*

saisir ses avantages, & qui au lieu d'attendre Annibal sur les bords du Tesin, se fut transporté à l'entrée des défilez pour le combattre au débouché, on ne sauroit douter qu'il n'eut péri dans les montagnes avec toute son Armée; il n'est personne qui n'avoue encore, & Annibal en convint lui même, quand les Carthaginois le rappellerent d'Italie, qu'il fit une faute grossiere, lorsqu'après la Bataille de Cannes, il manqua d'aller à Rome, malgré les conseils de Madherbal, qui lui promettoit de le faire souper dans trois jours au Capitole.

Un Auteur respectable par sa vertu, & généralement estimé, a trouvé des raisons pour l'excuser, je ne sais où il les a prises. Polybe & Tite-Live ne sont point de son sentiment. Un passage du dernier va vous le prouver, en même temps qu'il servira à donner une nouvelle atteinte à la réputation d'Annibal, c'est au sujet des délices de Capoue Le Carthaginois, honteux de n'avoir pu forcer les murs de la petite Ville de Casilin, fit fortifier son Camp, & y laissa quelques Troupes, pour ne pas faire croire qu'il avoit levé le siége, & alla, dit Tite-Live, * *hiverner dans Capouë. Il y fit loger la plus grande partie de son Armée, qui avoit longtemps réfiste à tous les maux qui peuvent attaquer les Hommes, & n'avoit jamais connu*

* *Traduction de Durier.*

connu ni les biens, ni les délices. Ainsi les trop grands biens & les voluptez déréglées surmonterent ceux que la violence des maux n'avoit jamais pû surmonter; & les surmonterent d'autant plus facilement, que ne les aiant jamais goûtées, ils s'y précipitoient d'eux mêmes avec plus d'avidité. Le sommeil, le vin, les viandes, les femmes, les bains, l'oisiveté, & enfin tous les autres vices de la paix, que l'habitude leur faisoit trouver de jour en jour plus agréables, énervèrent de telle sorte leurs corps & leur courage, que depuis ils se conserverent plutôt par la réputation de leurs victoires, que de leurs forces; & cette faute qui venoit du Chef, (faites attention, s'il vous plaît) fut estimée beaucoup plus grande par ceux qui sont savans dans la Guerre, que celle qu'il avoit déjà faite, lorsqu'après la Bataille de Cannes, il ne mena pas aussitôt son Armée à Rome. En effet, on pourroit dire que ce retardement avoit seulement différé la victoire; mais que cette faute lui avoit ôté les forces qui étoient capables de l'obtenir. Et certes, depuis ce temps-là, comme s'il fut sorti de Capoue avec une autre Armée que la sienne, il n'observa plus rien du tout de la discipline militaire, qu'il avoit toujours suivie; la plûpart de ses gens qui avoient fait des amourettes dans Capoue, y retournerent; & aussitôt qu'il fallut recommencer à loger sous des tentes, & à se remettre en chemin & dans le travail de la Guerre, le corps

& le

& le courage leur manqua, comme à des jeunes Soldats qui n'auroient jamais porté les armes; & ensuite durant tout l'été, ils quittoient sans congé leurs Compagnies & leurs Enseignes, & la Ville de Capouë étoit la seule retraite où ces Deserteurs venoient se cacher.

Après un pareil relâchement dans la discipline, & une conduite si flétrissante, ne conviendrez-vous pas, Monsieur, qu'Annibal est bien au dessous de sa réputation? Savoir vaincre, est quelque chose en effet, mais tout Homme qui ignore l'art de tirer avantage de ses heureux succès, ne passera jamais dans l'esprit des gens qui pensent, que pour un Général médiocre, & peutêtre très médiocre. Mr. de Turenne & le grand Condé comptoient pour rien tout ce qu'ils avoient fait, tant qu'il leur restoit encore quelque chose à faire; c'étoit la maxime de César. Voiez ce dernier dans les Plaines de Pharsale. * *Il n'eut pas plutôt vaincu Pompée, qu'aussitôt il marche à l'insulte de son Camp qu'il emporte; ce n'est point encore assez, il suit son Ennemi sans relâche; & à marche forcée, il l'oblige de monter sur mer, il y monte aussi, & avec la même promptitude, de peur qu'il ne lui échappe.*

Quelle opposition de conduite, Mr., entre celle de ce célebre Romain, & celle du Carthagi-

* *Commentaire sur Polybe.*

thaginois! Je la trouve bien humiliante pour les admirateurs du Vainqueur de Varron. Mais il n'eſt pas poſſible de la paſſer ſous ſilence ; c'eſt une trop belle leçon pour les victorieux, qui ne le ſont qu'à demi.

Les délices de Capouë & l'inaction, dans laquelle Annibal demeura après la Bataille de Cannes, ſont des fautes d'autant plus grandes, qu'elles ſont déciſives. On n'en voit point de plus capitale dans l'Hiſtoire, ſi ce n'eſt celle où ce même Général tomba, quelques années après, lorſque dans la Poüille, étant à une petite diſtance de Neron, il le laiſſa paiſiblement ſortir de ſon Camp, ſuivi de la meilleure partie de ſes Troupes, avec leſquelles, après pluſieurs jours de marche, il joignit celle de Lucius, campée devant la Ville de Sienne, à cinq cent pas d'Asdrubal, à qui ils livrerent le combat du Métaure, Combat auſſi fatal aux Carthaginois, que la Bataille de Cannes l'avoit été aux Romains. Neron Vainqueur partit le lendemain, & ſe rendit dans ſon Camp avec la même tranquillité que ſi l'ennemi en avoit été à cent lieues. Que faiſoit Annibal alors? Qu'eſt ce qui l'empêcha d'enlever le Camp du Conſul, & de ſe mettre à ſes trouſſes avec toute ſon Armée? Il n'eût peutêtre pas empêché ſa jonction avec Lucius. Mais pour celà les Romains n'en auroient pas été en meilleure

leure posture, puisqu'ils se seroient trouvez entre deux Armées supérieures en nombre, & commandées par des Généraux, dont le nom seul inspiroit la terreur ; il n'en faut point douter, les Consuls eussent été défaits, l'Italie perdue & la Guerre finie. Qu'est-ce donc enfin que cet Annibal qu'on nous vante tant ? C'est un Homme qui ne sut jamais régler l'état de la Guerre ; qualité sans laquelle toutes les autres ne sont rien, comme le fameux Roi de Suede, Charles XII. l'éprouva dans son Expédition de Moscovie ; un Homme qui n'eut jamais que l'esprit de conquête, sans avoir eu celui de conservation ; qui courut toute l'Italie comme un Brigand, vivant au jour la journée, sans Magasin, sans Places, sans ressource, que dans le succès incertain des Batailles, qu'il gagna á la vérité presque toujours, mais dont il ne sut jamais profiter ; un Homme en un mot, qui dut presque tous ses heureux succés á la fortune, & qui lui aida si peu, qu'elle se lassa enfin de le favoriser. Je dis presque tous les heureux succès ; car je ne suis pas assez injuste, pour lui dérober la gloire, qu'il a acquise en plusieurs occasions, comme au Siége de Sagunte en Espagne, au passage des marais de Clusium, & sur tout à celui du Rhône, qui est un chef d'oeuvre de l'art, qui ne sauroit être trop profondement médité par ceux qui veulent traverser de grandes Rivieres, malgré un Ennemi qui en défend les bords.

La suite pour l'Ordinaire prochain.

A FRANCFORT.
Chez FRANÇOIS VARRENTRAPP.
& dans les Bureaux des Postes de chaque Ville.

AMUSEMENS LITTERAIRES.

FIN DE LA PREMIERE LETTRE.

Pour l'Année MDCCXXXIX.

SEMAINE II.

JE crois, Monsieur, qu'après ce que je viens d'exposer, on me permettra bien de n'être pas extrémement touché des talens d'Annibal, ceux de Sertorius m'affectent infiniment d'avantage. Quelque pressé que je sois de finir, je ne puis résister à la tentation de vous en dire un mot. Lorsque je vois ce grand Homme se soutenir dans un coin de l'Espagne, avec très-peu de Troupes ramassées à la hâte, contre des Armées nombreuses & aguerries, & commandées par des Capitaines expérimentez, Pompée & Métellus, j'admire sa haute capacité. Voici l'idée que Plutarque nous en donne. Quand Metellus, dit il, cherchoit à l'engager dans un combat, il ne pouvoit l'y réduire, & souffroit tout ce que souffrent les

vaincus, & Sertorius, en fuiant, avoit tous les avantages qu'ont ordinairement ceux qui pourſuivent l'Ennemi après une victoire. Car il lui coupoit les vivres & les fourrages. Quand Metellus ſe mettoit en marche, Sertorius étoit d'abord ſur lui, & l'empêchoit d'avancer, & quand il étoit campé, il lui donnoit tant d'allarmes, & le harceloit ſi continuellement, qu'il le forçoit de déloger. S'il mettoit le ſiége devant une Place, Sertorius y arrivoit auſſitôt, & l'aſſiégeoit lui même par la diſette où il le réduiſoit. Que penſez-vous, Monſieur, de cette esquiſſe des talens de Sertorius? Celà ne vaut-il pas bien les ruſes d'Annibal dans les détroits de Caſilinum, & toutes les courbes ſaillantes & rentrantes de la bataille de Cannes, dans lesquelles les Romains donnerent ſi groſſierement?

Pour finir par où j'ai commencé, j'aurai l'honneur de vous dire, Monſieur, que la lecture des Ouvrages de Plutarque m'enchante. Le Chevalier Folard a bien raiſon, les Anciens ſont nos Maîtres; les préceptes & les maximes qu'il en a tirez, tant pour la Guerre que pour la Politique, ne ſont pas un des moindres ornemens de ſon Commentaire. Je ne parle point de la ſcience profonde avec laquelle il a traité les plus grandes parties du métier

métier des Armes; nous ne ſommes redevables des inſtructions qu'il nous donne ſur ces matieres, qu'à ſon ſeul génie, & ſa tactique eſt encore une découverte preſque divinement inſpirée, dont il ne partage la gloïre avec perſonne.

Si quelqu'un jettoit par hazard les yeux ſur cette lettre, & qu'il trouvât étrange que j'euſſe pris la liberté de dire mon avis ſur des choſes auſſi graves, que celles dont elle fait le ſujet, & à un Homme tel que vous, Monſieur, que de longs ſervices, joints à l'étude la plus ſérieuſe, mettent en droit d'en décider, je vous prie de lui dire, que vous avez quelques bontez pour moi, & que vous me connoiſſez trop, pour me croire capable d'en abuſer, & de manquer au reſpect infini avec lequel j'ai l'honneur d'être, Monſieur, Votre.

Lettre Seconde.

Vous me marquez, Monſieur, que quelques traits de la vie de Topal Oſman Pacha, ci-devant Grand Viſir & tué en *Perſe*, vous ont inſpiré une extrême curioſité de le mieux connoître. Je ſuis d'autant plus charmé de pouvoir vous en donner des nouvelles ſûres,

qu'elles vous prouveront que la vertu la plus généreuse & la plus sublime trouve par tout des Amis fideles. Je sais quel plaisir je ferai par là à un Homme aussi vertueux que vous l'etes.

Osman avoit reçu dans le Sérail du Grand Seigneur l'éducation qui n'étoit autrefois destinée qu'aux Enfans de tribut, † Chrétiens de naissance. Les Turcs ont depuis brigué ces Places pour leurs propres Enfans, ensorte qu'aujourd'hui presque tous les Eleves du Sérail sont de race Turque.

En 1698. ou quatrevingt dixneuf, à l'âge de vingt cinq ans ou environ, Osman Aga sortit du Sérail, où il exerçoit l'emploi de * *Martolos Bachi.* Il étoit porteur d'un ordre du Grand Seigneur, & chargé d'une commission, pour aller remettre quelques Beis du Caire dans la possession de leurs biens, dont ils avoient été destituez pendant ces troubles qui sont si fréquens en Egypte. Il prit sa route par terre jusqu'à Seide, où, pour éviter la rencontre des Arabes qui infestoient le Païs, il fut obligé de s'embarquer sur une †† Saïque, qui passoit à Damiette.

† *Voiez Ricaut, Etat présent de l'Empire Ottoman.*
* *Intendant des Voitures.*
†† *Sorte de Bâtiment de Levant, propre au transport des Marchandises.*

miette. Dans ce court trajet la Saïque fut malheureuſement rencontrée par une Barque Eſpagnole, armée en courſe à Maïorque. Quoique la partie ne fût pas égale, le déſir de conſerver leurs biens & leur liberté fit faire les derniers efforts aux Paſſagers & à l'Equippage; ils ſe défendirent en déſeſperez, l'abordage fut ſanglant. Osman s'y ſignala par cette intrépidité, dont il a depuis donné des preuves en tant de rencontres; ſi la valeur de tous eût été égale à la ſienne, peutêtre euſſent ils évité l'eſclavage. Enfin il fallut céder au nombre. Osman Aga, percé de coups, bleſſé dangereuſement au bras & à la cuiſſe, fut pris les armes à la main. Le Corſaire, dont le Bâtiment avoit ſouffert dans le combat, ſoit qu'il eut beſoin de ſe raccommoder, ou pour quelque autre raiſon, relâcha à Malte.

Les marques de valeur, qu'Osman avoit données dans l'action, ou plutôt la dépoſition, que firent ſans doute les autres Paſſagers, qu'il étoit chargé d'une commiſſion ſecrette du Grand Seigneur, & l'eſpérance d'en tirer une groſſe rançon, le firent diſtinguer parmi ſes compagnons d'infortune. Cependant il n'étoit pas hors de danger de ſes bleſſures, quand il arriva à Malte. Celle de la cuiſſe étoit la plus conſidérable; il

en est resté estropié, & c'est de là que lui est demeuré le nom ou le sobriquet de † *Topal*, suivant l'usage commun des Turcs.

Aussitôt que le Corsaire fut entré dans le Port, le Sieur Vincent Arniaud, dit l'*Hardy*, natif de Marseille, qui étoit alors Capitaine de Port à Malte, se transporta à bord du Bâtiment, suivant le devoir de sa Charge. Il y vit le malheureux Aga enchaîné, qui lui fit une proposition bien singulière.

Fais une belle action, lui dit Topal, rachette moi, tu n'y perdras rien. Arniaud surpris de la proposition, demanda au Capitaine Corsaire ce qu'il prétendoit pour la rançon de cet Esclave. Il me faut mille sequins *, répondit le Corsaire. Arniaud se retournant vers Osman, lui dit. Je te vois pour la premiere fois de ma vie, je ne te connois point, & tu me proposes de donner sur ta parole mille séquins pour ta rançon. Nous faisons l'un & l'autre ce qu'il nous convient de faire, reprit Osman. Quant à moi je suis dans les fers, il est naturel que je mette tout en usage pour obtenir ma liberté. Pour toi, tu es en droit de te défier de

† *Boiteux.*

* *Il y a plusieurs sortes de sequins en Levant, qui valent depuis six jusqu'à onze francs de notre monnoie.*

de ma bonne foi; je n'ai aucune ſureté à te donner que ma parole, & tu n'as aucune raiſon d'y compter. Cependant ſi tu veux en courir les risques, je te le répete encore, tu ne t'en repentiras pas.

Soit que l'air d'aſſurance, ou que la phyſionomie du jeune Turc, prévint Arniaud en ſa faveur, ſoit que la ſingularité de l'avanture éloignât les ſoupçons qu'il auroit pû concevoir, le Capitaine de Port ſortit avec des diſpoſitions favorables pour Topal Osman, &, ce qui eſt peutêtre encore plus extraordinaire, la réflexion ne les détruiſit pas.

Arniaud alla rendre compte au grand Maître Perellos de ce qui concernoit ſon Miniſtere, revint à bord & convint de ſix cent * Sequins Vénitiens avec le Corſaire, pour le prix de la rançon de ſon Eſclave. Son nouveau Maître le fit auſſitôt tranſporter ſur une Barque Françoiſe, à lui appartenante, où il lui envoia un Médecin, un Chirurgien & tous les ſecours néceſſaires. Osman ſe vit bientôt hors de danger. Il propoſa alors à ſon bienfaicteur d'écrire en Levant, pour ſe faire rembourſer de ce qu'il lui devoit. Mais comblé des bienfaits de ſon nouveau Patron,

* *Le Sequin Vénitien vaut aujourd'hui environ onze livres quelques ſols, Monnoie de France.*

il ne crut pas abuſer de ſa généroſité, en lui demandant une nouvelle grace. C'étoit de le renvoier ſur ſa parole & de s'en remettre pour le tout entièrement à ſa bonne foi.

Arniaud ne fut pas genereux à demi, & renchérit encore ſur la demande de ſon Eſclave; car après lui avoit fait toutes ſortes de bons traitemens, il lui donna cette même Barque, ſur laquelle il l'avoit fait transporter, pour en diſpoſer à ſa volonté, & ſe faire conduire où bon lui ſembleroit.

Oſman, arrivé à Malte Eſclave, & racheté le jour même, en partit huit jours après ſur un Bâtiment à ſes ordres. Le Pavillon François le mettoit à l'abri des Corſaires. Il arriva heureuſement à Damiette, d'où il remonta le Nil juſqu'au Caire. Le lendemain de ſon arrivée, il fit compter mille ſequins au Capitaine de la Barque, pour être remis à ſon libérateur, & il y joignit deux Peliſſes † de la valeur de cinq cent piaſtres, * dont il fit préſent au Capitaine. Il exécuta la commiſſion du Grand Seigneur, repartit pour en aller rendre compte, arriva à Conſtantinople & fut lui-même le porteur de la nouvelle de ſon Eſclavage.

La

† *Robes fourrées.*

* *La Piaſtre courante du Levant vaut aujourd'hui trois livres quelques ſols monnoie de France.*

La reconnoissance d'Osman ne se borna pas à ses premiers mouvemens : pendant plusieurs années de séjour, qu'il fit du côté de Larta en Albanie où ses emplois l'appellerent, il continua d'en donner des preuves à son bienfaicteur, & entretint avec lui un commerce non interrompu de lettres & de présens.

On peut même dire que sa reconnoissance s'étendit sur toute la Nation Françoise, puisque depuis son avanture il n'a laissé échapper aucune rencontre, où il n'ait donné à tous les François, qui ont eu affaire à lui, des marques d'une bienveillance particuliere.

Les occasions avoient manqué jusqu'alors à Osman de se faire connoître & de pousser sa fortune. La Guerre s'étant depuis déclarée entre les Vénitiens & les Turcs, le Grand Visir *Aly Pacha*, qui méditoit l'invasion de la Morée, assembla son Armée dans le voisinage de l'Isthme de Corinthe, qui joint la Morée au continent, & le seul passage qui puisse donner entrée par terre dans cette presqu'Isle.

Tous les différens corps de Troupes, qui devoient composer l'Armée Ottomanne, se rendirent de toutes les Provinces de l'Empire au lieu & au jour marqué ; le seul Cara Mustapha

ſtapha Pacha, qui commandoit un Corps de trois mille Hommes, arriva trois jours trop tard au rendez-vous de l'Armée. Il lui en couta la vie, le Viſir lui aiant fait trancher la tête.

Sur ces entrefaites, Topal-Oſman brûlant du déſir de ſe ſignaler, vint ſe préſenter au Viſir à la tête de mille Hommes, qu'il avoit levez & pris à ſa ſolde, ſans avoir reçu aucun ordre; & le jour deſtiné à l'attaque du défilé du pas de Corinthe, il s'offrit de marcher le premier, & ſe chargea de forcer le paſſage avec ſa troupe. Son offre fut acceptée. Peutêtre la terreur & la conſternation generale, qui s'étoient répanduës à l'approche d'une Armée formidable, ne laiſſèrent elles pas à Topal-Oſman tout le mérite d'une victoire achetée cherement; quoiqu'il en ſoit, il força le défilé, & emporta d'emblée la Ville de Corinthe. Il reçut du Grand Viſir pour récompenſe les deux queues de Pacha, & tous les Equipages de l'infortuné Cara Muſtapha.

Oſman ne reſta pas en ſi beau chemin, & les occaſions ne manquant plus à ſon courage, il ſe diſtingua par de nouveaux exploits, dont le détail nous meneroit trop loin. L'année ſuivante, au ſiége de Corfou, il ſervit en ſecond, & fit les fonctions de Lieutenant Général.

Ce

Ce fut alors qu'il fit voir que sa prudence égaloit sa valeur; le siége aiant été abandonné, Osman demeura trois jours devant la Place, depuis le départ du Général, pour favoriser la retraite des Troupes Ottomannes; il donna les ordres nécessaires avec toute la présence d'esprit possible, & ne se retira qu'après avoir mis l'Armée en sûreté.

Il étoit temps qu'un Homme de cette trempe commandât à son tour. Adoré des Troupes, la voix publique l'appelloit au Généralat; mais plus il se distinguoit entre ses pareils, plus il faisoit de jaloux, qui bientôt étoient autant d'ennemis. Tel est, à la honte de l'humanité & en tout Païs, l'effet ordinaire d'un mérite supérieur, mais dont les conséquences ne sont nulle part si dangereuses qu'en Turquie.

C'est à ce temps vraisemblablement que doit se rapporter un évenement de la vie d'Osman qui pensa le perdre, & dont je ne retrouve qu'une note; je l'ai entendu raconter au Sieur Arniaud fils, avec plusieurs circonstances qui me sont échappées; mais il est obmis dans le mémoire qu'il m'a laissé, qui fut fait avec précipitation & presque au moment de son départ.

Topal-Osman par des raisons, qui ne pouvoient que lui faire honneur, se brouilla avec

avec un Pacha plus puissant que lui, peut-être avec ce même Général, qu'il avoit si utilement remplacé au Siége de Corfou. Sa tête fut proscrite & ses biens confisquez. Il fallut céder à l'orage. Il se déroba par la fuite à la fureur de son ennemi. Déguisé & inconnu, abandonné des siens, il se rendit à Salonique, où il demeura caché quelque temps. Delà sous l'habit & l'apparence d'un simple * Léventi, il s'embarqua sur une Galere & passa à Constantinople. Pendant qu'il agissoit sous main, sans oser paroître, & qu'il emploioit ses amis pour obtenir sa grace, son ennemi fut déposé. C'étoit le plus grand obstacle à la justification d'Osman. Elle fut éclattante & solemnelle. Il fut renvoié dans la possession de tous ses biens, & ce fut à peu près dans ce temps qu'il fut nommé Séraskier, ou Generalissime en Morée.

Tous les Consuls étant venus le saluer en cette qualité, il donna à la Nation Françoise les témoignages les plus marquez de bienveillance & de protection. Il chargea les Consuls François d'écrire à Malte au Capitaine Arniaud, pour lui faire part de sa nouvelle dignité, & le prier de lui envoier un de ses fils, dont il se voioit en état de faire la fortune.

Un

* *Soldat de Marine Turc.*

Un des fils d'Arniaud, celui là même qui a fourni ces mémoires, se rendit effectivement en Morée; & pendant deux ou trois ans qu'il demeura auprès du Seraskier, celui-ci, tant par les dons qu'il lui fit, que par les facilitez & les avantages qu'il lui procura pour son commerce, le mit effectivement à portée de faire des gains considérables, dont les occasions furent négligées par le jeune Homme, alors plus occupé de ses plaisirs que du soin de sa fortune.

Topal Osman croissant en dignitez, à mesure que son mérite devenoit plus connu, fut fait Pacha à trois queues, & nommé Beglier-Bey de Romelie, un des deux plus grands Gouvernemens de l'Empire, lequel par sa proximité de la frontiere de Hongrie est un poste encore plus important.

En 1727. le Capitaine Arniaud, âgé de soixante & sept ans, passa avec son fils à Salonique, & alla voir le Beglier-Bey à Nissa, où il faisoit sa résidence. Ils en reçurent l'accueil le plus favorable & le plus tendre. Il déposa en leur présence le faste de sa dignité, les embrassa, leur fit servir le sorbet & le parfum, & les fit asseoir sur le Sopha, faveur singuliere de la part d'un Pacha du premier ordre, sur tout quand elle est accordée à un Chrétien. Il les combla d'honneurs

neurs & de préſens, & leur voiage leur valut plus de quinze mille livres. En prennant congé du Pacha, ſon ancien Patron lui dit qu'il eſperoit bien avant que de mourir l'aller ſaluer à Conſtantinople en qualité de Grand Viſir; c'étoit plutôt alors un ſouhait qu'une eſpérance, l'évenement en a fait une prédiction.

Le Grand Viſir Ibrahim Pacha, après avoir joüi douze ou treize ans tranquillement d'une dignité juſques-là ſi orageuſe, périt cruellement, comme tout le monde ſait, dans la révolution de 1730. † En moins d'un an il eut trois Succeſſeurs.

Au mois de Septembre 1731., Topal-Oſman fut appellé, pour remplir à ſon tour un poſte dangereux par lui-même, & devenu plus délicat dans les circonſtances préſentes. Il ignoroit encore quelle place lui étoit deſtinée, lorsqu'étant en chemin pour ſe rendre à Conſtantinople, il fit écrire à Malte par le Conſul François de Salonique & mander au Capitaine Arniaud qu'il pouvoit lui & ſes enfans venir trouver Topal-Oſman en quelque lieu du monde que la fortune l'appellât. Après ſon arrivée à Conſtantinople, il fit prier l'Ambaſſadeur de France d'écrire de nouveau & d'inviter ſon ancien Patron à le venir voir; lui

† *Voiez le Supplement du Mercure d'Avril* 1731.

lui recommandant de ne point perdre de temps, parce qu'un Grand Visir pour l'ordinaire ne demeuroit pas longtemps en place.

Arniaud profita de l'avis; il vint à Constantinople avec son fils au mois de Janvier 1732. Aussitôt que le Visir fut informé de leur arrivée, il leur envoia un Officier de confiance, leur dire qu'il leur donneroit audience le lendemain après midi. On pensoit qu'il les recevroit en particulier, pour ne point commettre sa dignité, en faisant à des Chrétiens un accueil qui pourroit indisposer les Grands de la Porte, sur tout dans un temps où la fermentation des esprits se ressentoit encore des troubles de la derniere révolution. Les deux François se rendirent le lendemain au Palais du Grand Visir, à l'heure marquée, avec les présens qu'ils lui avoient apportez de Malte, consistant en plusieurs Caisses d'Oranges, Citrons, Bergamottes, diverses sortes de confitures, des Orangers chargez de feuilles & de fleurs, des Serins de Canarie dont les Turcs sont fort curieux, & ce qui l'emportoit sur tout le reste, en douze Turcs rachetez de l'esclavage à Malte.

Tous ces présens, par ordre du Visir, furent rangez & exposez à la vue. Le vieux Arniaud âgé de soixante & douze ans, accompagné de son fils, fut introduit devant le Grand Visir.

Il les reçut en préſence des plus grands Officiers de l'Empire, avec les témoignages de la plus tendre affection. Vous voiez, dit-il, en adreſſant la parole aux Turcs qui l'environnoient, & leur montrant les Eſclaves rachetez, vous voiez vos freres, qui jouiſſent de la liberté, après avoir langui dans l'eſclavage. Ce François eſt leur libérateur. J'ai été eſclave comme eux, ajouta-t'il, j'étois chargé de chaines, percé de coups, couvert de bleſſures, voilà celui qui m'a racheté, qui m'a ſauvé; voilà mon Patron. Liberté, vie, fortune, je lui dois tout. Il a paié ſans me connoître mille ſequins pour ma rançon. Il m'a renvoié ſur ma parole. Il m'a donné un Vaiſſeau pour me conduire ou je voudrois. Où eſt, même le Muſulman, capable d'une pareille action de généroſité? Les aſſiſtans avoient les yeux tournez ſur le vieillard, qui tenoit les mains du Grand Viſir embraſſées. Tous les Officiers de ce Miniſtre, tous les Gens de ſa maiſon ſe diſoient les uns aux autres, voilà l'Aga * le Patron du Viſir; voilà celui qui a racheté notre Maître.

* *Les Eſclaves Turcs appellent leur Maître leur Aga.*

La ſuite pour l'Ordinaire prochain.

A FRANCFORT.

Chez FRANÇOIS VARRENTRAPP.

& dans les Bureaux des Poſtes de chaque Ville.

AMUSEMENS LITTERAIRES.

FIN DE LA LETTRE SECONDE.

Pour l'Année MDCCXXXIX.

SEMAINE III.

CInq ans auparavant, Osman étant Pacha de Nissa, n'avoit pas voulu permettre que son ancien Patron lui baisât la main. Devenu Grand Visir, il souffrit cette marque de respect & de soumission, & crut devoir en agir ainsi, sur tout en présence des Grands de l'Empire, pour qui c'eut été une faveur, eux qui se trouvent honorez de baiser le bas de la veste d'un Grand Visir, & dont plusieurs même murmuroient en secret de l'honneur que celui-ci faisoit à de vils Ghiaours. *

Le Visir fit ensuite au Pere & au Fils diverses questions sur l'état présent de leur fortune

* *Ghiaours est un terme de mépris dont les Turcs se servent pour désigner ceux qui ne sont pas Musulmans.*

& sur les pertes qu'ils avoient essuiées dans leur commerce. Après avoir écouté leurs réponses avec bonté, il répliqua par une sentence Arabe Allah-Kerim, qui signifie à la lettre, Dieu est liberal, & dans un sens plus étendu, la Providence de Dieu est grande. Elle m'a mis en état, ajouta-t'il, d'adoucir votre situation. Il fit ensuite devant eux la destination de leurs présens, dont il envoia sur le champ la plus grande partie au Grand Seigneur, à la Validé * & au Kislar-Aga. †

Les deux François, comblez des caresses du Grand Visir, prirent congé de lui. Il avoit donné ordre de leur préparer un appartement dans son Palais; il leur fit quelques reproches, en apprenant qu'ils retournoient au Palais de France; il chargea l'Interprete de les recommander de sa part à Monsieur l'Ambassadeur, en le faisant assurer qu'il lui auroit obligation de tout ce qu'il feroit pour eux.

Il y a assurément de la grandeur d'ame dans la peinture, que Topal-Osman fit de son esclavage & dans l'aveu public de son humiliation & des obligations qu'il avoit à son Libérateur. Mais il faudroit connoître le profond mépris & le fond d'éloignement que les

* *Sultane Mere.*
† *Chef des Eunuques noirs.*

les préjugez de la Religion & de l'éducation inſpirent aux Turcs pour tout ce qui n'eſt point Muſulman, & en particulier pour les Chrétiens, pour ſentir toute la beauté & la nobleſſe de cette action, qui ſe paſſa aux yeux de toute ſa Cour.

Le fils du Viſir reçut enſuite le Pere & le Fils en particulier dans ſon Appartement, où il ne garda aucunes meſures. Il les embraſſa l'un & l'autre, les traita avec la même familiarité qu'avoit fait ſon Pere, étant Pacha de Niſſa, & leur fit promettre de le venir voir ſouvent.

Ils eurent, peu de temps avant leur départ, une autre audience particuliere du Viſir, où ce Miniſtre n'aiant plus de bienſéance à obſerver, oublia ſon rang, pour ne plus ſe ſouvenir que de ce qu'il devoit à ſon Bienfacteur. Il lui avoit déjà fait rembourſer libéralement la rançon des douze Eſclaves, & procuré le paiement d'une ancienne dette regardée comme perduë. Il y ajouta de nouveaux préſens en argent, & un Commandement ou permiſſion expreſſe, pour faire gratis à Salonique un chargement de bled, ſur lequel il y avoit un profit à faire, d'autant plus conſidérable, que ce commerce étoit interdit aux Etrangers, depuis pluſieurs années. Cette gratification montoit à plus de dix mille écus.

Le Visir, qui eût voulu mesurer sa libéralité sur sa reconnoissance, qui étoit sans bornes, leur fit entendre qu'il ne pouvoit pas faire tout ce qu'il vouloit, & peutêtre n'en faisoit-il déjà que trop aux yeux de ceux qui ne jugent des actions d'un Ministre que par leur intérêt particulier.

Il fit ressouvenir Arnaud le fils de son voiage en Morée, & du temps où il n'avoit tenu qu'à lui de faire une grande fortune par les occasions qu'il lui avoit procurées. Il finit par leur dire qu'un Pacha étoit le Maître dans son Gouvernement, mais qu'un Visir à Constantinople avoit un plus grand Maître que lui.

Topal-Osman, par sa vigilance & sa fermeté, avoit remis l'abondance, le bon ordre & la police dans Constantinople, où depuis la Révolution jusqu'à son Ministere, la licence & le desordre n'avoient pû être réprimez, & où la disette & la cherté des vivres étoient excessives.

Quoiqu'on lui ait reproché une trop grande séverité, il est de fait qu'il n'a condamné à mort même les plus vils & les plus séditieux des mutins, que sur le Fetsa * du Mufti. Peutêtre dans les conjonctures présentes un Homme

* *Sorte de consultation du Mufti, qui décide suivant la loi, de la peine dûe au coupable.*

Homme de ce caractère étoit-il nécessaire, pour prévenir une nouvelle révolte & rétablir la tranquillité publique. Ce qu'il y a de certain, & qui est bien à son honneur, c'est qu'il fut regretté de tous les gens de bien & des bons Citoiens, lorsqu'il fut ôté de place au mois de Mars 1732.

On ne sut pas bien, du moins alors, les véritables motifs de sa déposition. Un mois auparavant, les bruits publics l'avoient annoncée pour le temps précis où elle arriva. Elle avoit été précedée de quelques jours par celle du Mufti, qui avoit opiné pour la Paix, ainsi que le Visir, dans le Conseil extraordinaire, tenu depuis peu au sujet des affaires de Perse. L'un & l'autre avoient insisté fortement sur la nécessité de ratifier le traité conclu par Achmet-Pacha, Gouverneur de Bagdad, en vertu de son plein pouvoir. La déposition de ces deux Ministres fut regardée, avec raison, comme un mistere de politique; car il faut avouer que tout ce qu'on en dit dans le temps ne passoit pas la conjecture.

Topal-Osman, qui avoit dès longtemps prévû ce revers, le soutint avec la plus parfaite tranquillité. En sortant du Serrail, après avoir remis le Sceau de l'Empire, il trouva toutes ses Créatures & tous les Gens

de sa Maison abatus & consternez. De quoi vous affligez-vous, leur dit-il? Ne vous ai-je pas dit qu'un Visir ne restoit pas longtemps en place? Toute mon inquiétude étoit de savoir comment j'en sortirois; grace à Dieu, on n'a rien à me reprocher; le Sultan est satisfait de mes services; je pars tranquille & content.

Il donna ensuite ses ordres pour un sacrifice * d'actions de graces, distribua de l'argent à ses Domestiques & leur ordonna de se rejoüir. Il se ressouvint aussi dans ce moment de son Bienfacteur, en prévoiant le chagrin que cet évenement lui causeroit. Qu'on lui dise qu'il se console, ajouta t'il. Je ne désespere pas de le revoir encore. Dites lui qu'il me retrouvera toujours. Qu'on écrive à Salonique, que l'on soit exact à lui donner la quantité de bled que j'ai ordonné; si j'apprends qu'il en manque une mesure, je ferai voir que je ne suis pas mort. Il donna quelques autres ordres concernant ses affaires domestiques & partit pour Trébisonde, dont il avoit été nommé Pacha.

Si la reconnoissance, toute naturelle qu'elle est aux coeurs généreux, passe pour une vertu

* *Cette coûtume est pratiquée parmi les Turcs en certaines occasions, comme pour obtenir un heureux succès, &c.*

vertu rare, sur tout chez les Grands, il faut convenir qu'elle reçoit ici un nouvel éclat par la circonstance & le moment, où Topal-Osman rappella le souvenir de son Bienfacteur.

Jamais déposition de Visir n'eut moins l'air d'une disgrace. Il n'y a point d'exemple qu'un Ministre disgracié ait été traité avec autant d'égards & de distinction. Le Grand Seigneur lui fit dire de laisser son fils à Constantinople & qu'il en prendroit soin, & quatre jours après, ce même fils eut l'honneur de présenter à Sa Hautesse le présent qui lui avoit été destiné par son Pere, pour le jour du Bayram. * Il consistoit en un Harnois de Cheval, enrichi de pierreries, estimé cinquante mille piastres. C'est ce que Topal-Osman avoit en partant expressément recommandé à son fils, quoique, n'étant plus en place, il eût pû se dispenser de faire le présent, qu'il avoit fait préparer en qualité de Grand Visir.

Peu de jours après, il reçut sur sa route de nouveaux ordres, pour aller commander en Perse, à la Place d'Ali Pacha, qui venoit d'être nommé Grand Visir à la sienne. Osman alla tranquillement relever son Succes-

* *Fête solemnelle des Turcs, pendant laquelle ils se font des présens.*

seur au Visiriat, dans le poste de Seraskier.

Il trouva le secret de soutenir une guerre difficile dans un Païs desert & ruiné, à quatre cent lieues de la Capitale, le plus souvent dénué de la pluspart des choses les plus nécessaires, & d'humilier l'orgueil du fier Thamas Kouly Khan.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur, Votre.

Lettre Troisieme.

Monsieur,

Vous ne pouviez guères vous adresser plus mal qu'à moi pour savoir des nouvelles. Il est vrai que j'en reçois chaque jour un grand nombre de divers endroits. Mais cette multitude même m'embarrasse. Si vous avez connû l'Evêque de ....., vous devez savoir que son appartement n'étoit presque meublé que de pendules & de montres. Un jour qu'il me les montroit, il me dit avec un air de satisfaction, dont son rang seul pouvoit m'empêcher de rire, *n'est-il pas vrai, mon Cher, que personne dans Paris ne sait mieux que moi quelle heure il est? Pardonnez moi, Monseigneur*, lui répondis-je. *Je n'ai qu'une montre, & je ne consulte qu'elle.*

Si

Si elle me trompe, je sais du moins à qui m'en prendre. Mais il est impossible que les montres de votre Grandeur s'accordent toutes, & qu'elle sache qui est préciſément celle qui va mal. Conclusion. Perſonne dans Paris ne sait moins que Votre Grandeur quelle heure il est.

Le sort de ce Prélat est le mien. Mes nouvelles varient d'un Ordinaire à l'autre. Elles se contrediſent, selon qu'elles viennent de tel ou de tel endroit. Choisirai-je les plus probables ? Elles sont peutêtre les plus éloignées de la vérité. Les Princes ont pour se déterminer des raisons, qui échappent à la curioſité & à la pénétration des Politiques les plus subtils. Vous en allez juger par ce que je puis vous dire de la Turquie.

On ne sait que croire de la situation des affaires dans cet Empire. Selon que les avis de Conſtantinople viennent par une voie, ou par l'autre, ils varient de manière à ne produire qu'une incertitude complette, au lieu des éclairciſſemens, qu'on en attendoit. A en croire les uns, le Grand Visir a reçu à Conſtantinople l'accueil le plus propre à marquer la satisfaction du Peuple. A s'en rapporter à d'autres, il n'a pû calmer la fureur du Peuple, soulevé contre lui par la faction de pluſieurs Grands, qu'en faisant périr quelques-uns des principaux Inſtrumens de cette

révolte, & qu'en appaisant les autres par des largesses publiques. Les uns portent qu'il est dans la plus haute considération à la Porte, & les autres que son crédit y diminue de jour en jour, jusques-là qu'on pense à lui substituer, ou le Bacha de Bosnie, ou le Sultan de Bielogrod. Quelques lettres assurent que le Marquis de Villeneuve est moins écouté que jamais des Ministres Turcs, & que les Ministres d'Angleterre & de Hollande à Constantinople ont ordre de n'y faire aucune démarche concernant la négociation de la paix. D'autres lettres assurent précisément le contraire. Les unes parlent de Savy Oglou Bey comme d'un Rebelle plus d'à demi défait & sur le point d'être oublié. Les autres en parlent comme d'un Homme qui inquiete la Porte, & qu'elle se voit réduite à traiter en Ennemi digne d'elle. Les lettres varient de même sur ce qui regarde le sort du jeune Ragoczi. Quelques-unes le font mort, & elles ne s'accordent pas entre elles sur le lieu où il est décédé. Les autres le font vivant, & elles ajoutent que le Grand Visir commence à le considérer moins qu'il ne faisoit. La même incertitude regne dans tout ce qu'on apprend des Ambassadeurs de Schach Nadyr auprès de la Porte. Tandis que divers avis les représentent

préſentent comme des Négociateurs pacifiques, chargez uniquement d'aſſurer la paix entre la Turquie & la Perſe, & d'offrir la médiation de leur Maitre, pour moienner un accommodement amiable entre les trois Empires Belligérans, les autres les donnent pour des Miniſtres chargez de commiſſions impérieuſes & hautaines, qui ont attiré ſur eux des marques ſevères de l'indignation de S. H.

Ce n'eſt là qu'un échantillon. Mais qu'en dites vous, Monſieur? N'eſt on pas bien au fait de ce qui ſe paſſe dans le Monde, lorsqu'on reçoit beaucoup de nouvelles? Croiez moi, ne me demandez que des nouvelles de Paris, de celles-là je puis vous en donner de certaines, & en voici pour commencer.

Il y a quelque temps que le Pere Porée, Jéſuite, fit un Diſcours ſolemnel, où, parlant du célebre Monſieur de Voltaire, il le définit *un Poete ſans invention*, *un Philoſophe ſans Logique*, *un Hiſtorien ſans ſcience*, *omnis Homo*, *nullus Homo*. Il eſt remarquable qu'il y avoit le même jour un Acte Public dans la Salle de Sorbonne. On y put voir combien l'eſprit de cette fameuſe Ecole eſt oppoſé à celui des Jéſuites. L'Abbé de Montazet y fit un magnifique éloge de celui

que

que l'Orateur Jésuite avoit impitoiablement déprimé, & la *Philosophie de Newton mise à la portée de tout le monde* reçut de grandes louanges.

Il est arrivé depuis peu deux jeunes Laponnes, qu'on dit Filles du Juge de *Torneo*. Nos Astronomes de l'Académie les ont converties & leur ont procuré les moiens de passer en Suede & de s'y embarquer pour la France. Elles ont été reçues à leur arrivée à Rouen par des députez de nos Apôtres Astronomes, qui les ont conduites ici. Elles ont à présent la foule chez elles. Elle étoit auparavant chez une jeune Arabe, fille d'un riche Négociant d'Afrique, qui s'est évadée de chez elle avec une partie de ses thrésors, pour suivre un Esclave Parisien, de qui elle avoit reçu les premières leçons du Christianisme. Bientôt une autre nouveauté s'attirera l'attention du Public.

On a beaucoup ri d'une chose, qui est arrivée à l'entrée du Prince de Lichtenstein. L'Epouse d'un Ministre Etranger avoit invité plusieurs Princesses & Dames du premier rang à venir voir chez elle ce magnifique spectacle, à l'issue duquel un repas superbe les attendoit. La table étoit déjà servie, & vous pouvez juger combien d'argenterie la couvroit. Lorsque les Dames étoient attentives

attentives à voir passer les Carosses, qui faisoient cortege à ce Prince, l'un d'eux s'arrêta tout à coup, & il en sortit un Cavalier fort bien mis, & à qui deux grands Laquais avec de belles livrées donnoient un air fort au dessus du commun. Il monta tout de suite en haut & fit entendre aux Dames en langage moitié Allemand moitié François que le plaisir d'admirer de près des Beautez si parfaites lui faisoit oublier ce qu'il devoit à l'Ambassadeur. Toutes se mirent à rire de cette étourderie & se remirent aux fenêtres, sans daigner le regarder d'avantage. Ces marques de mépris ne le déconcertèrent pas. Il alla de fenêtres en fenêtres en conter à chaque Dame en particulier, & pas une n'échappa à ses galanteries bannales. A la fin arrivèrent les deux Laquais du Cavalier, qui lui dirent qu'il étoit plus que temps de remonter en carosse. Il ne s'en fit pas prier, & les Dames bénirent le Ciel d'être délivrées de cet Importun. Il avoit plus de sujet qu'elles d'être satisfait. Tandis qu'il leur débitoit les fleurettes les plus burlesques, avec une présence d'esprit digne d'un Homme de bien, il se paioit de ces efforts, en se saisissant de tout ce qui lui tomboit sous les mains de propre à être emporté. Couteaux, fourchettes, cuillers, moutardiers, vinai-

vinaigriers, ſalieres, avoient paſſé ſucceſſivement dans ſes poches, & ſes Laquais avoient volé ce qu'il n'avoit pas eu le loiſir de prendre. On ne s'en apperçut que quand il fut temps de ſe mettre à table. Mais il n'étoit plus temps de le pourſuivre, & on n'a pû encore le découvrir.

Une autre hiſtoire, qui nous a divertis pendant quelque temps, c'eſt celle de Manon Grognet, ci-devant Danſeuſe de l'Opéra, où elle s'eſt diſtinguée par plus d'une ſorte de talens. Cette Infante eſt actuellement en Italie, & elle y ſert une Comteſſe. Mais vous ne devineriez jamais de quelle manière. C'eſt en qualité & ſous les habits de Page. Elle lui apprend à danſer, elle danſe devant elle, elle joue du violon, elle chante, que ſais-je moi ce qu'elle fait & ce qu'elle ne fait pas, ſomme totale, elle fait les délices de ſa Maitreſſe, & elle en reçoit des gratifications, qui ne lui laiſſent regretter ni Paris ni l'Opéra.

Un fait auſſi plaiſant qu'aucun de ceux qui entrent dans ma lettre, c'eſt celui que je vais vous dire. Un de mes Amis me l'a mandé de Londres par une lettre du vingt-cinq Décembre. Je rapporterai ſes propres termes.

„On a jugé la ſemaine dernière une Cauſe „fort plaiſante dans la Cour du Banc du Roi. „Le fameux Comédien Cibber, Fils du Poete

du

„du Roi, etoit le Demandeur, & Monſieur „Slooper, Gentilhomme fort opulent, le „Défendeur. Voici le cas, dont il étoit „queſtion. Le Sieur Cibber formoit une „demande de cinq mille livres ſterling con„tre ce Gentilhomme, par forme de dédom„magement pour raiſon des familiaritez par „lui priſes avec la Cibber au préjudice de „l'honneur du Complaignant. Le Sieur „Slooper, en avouant le fait, ſoutenoit en „même temps que le tout s'étoit paſſé du „conſentement de Cibber, & vous pouvez „juger s'il oublioit de ſe couvrir de la Maxi„me du Droit, *Volenti non fit injuria.* Plu„ſieurs Témoins ont été produits de part & „d'autre, ici & en Normandie on n'en man„que jamais, on en trouveroit pour ce qui „s'eſt paſſé dans la nuit la plus noire & au „fonds des deſerts les plus ſauvages, il n'y „a qu'à les paier, témoigner eſt une des „meilleures branches du commerce que la „Nation Angloiſe fait avec elle même. Quoi„qu'il en ſoit, il a réſulté, tant de leurs „dépoſitions, que de l'aveu même de la „Cibber, que le Demandeur avoit conſenti „à ce que le Défendeur couchât avec elle, „& que pour cet effet il lui avoit cédé la „moitié de ſon lit & s'étoit allé coucher dans „un autre, comptant bien que ſa complai-

ſance

„ſance ſeroit richement récompenſée. Sur „ce la Cour a adjugé à Cibber dix livres „ſterling de dommages & quarante chelins „pour les dépens. Les Loix d'Eſpagne lui „auroient été encore moins favorables. Elles „l'auroient puni par l'infamie lui & ſa Femme „de ce cocuage volontaire. Ce que nos Loix „moins ſevères n'ont pas fait, le Public l'a „fait pour elles. Cibber n'a pas eté ſeule„ment hué & ſifflé dans la Salle de Weſt„minſter. Lorsqu'il a voulu reparoître ſur „le Théâtre de *Drury-Lane*, il l'a été encore „d'avantage, & on lui a déclaré que, ſur „quelque Théâtre qu'il montât, il y avoit „une conſpiration formée, pour l'en chaſſer „à force de huées. Cependant examinons „bien ce qu'il a fait, pour être traité avec „tant de rigueur ? Rien qui ne convienne „à un Comédien. Il a donné la Comédie, „& même à ſes dépens.

Je ſuis, Monſieur, Votre.

Paris 2 Janvier.

A FRANCFORT.
Chez FRANÇOIS VARRENTRAPP.
& dans les Bureaux des Poſtes de chaque Ville.

AMUSEMENS LITTERAIRES.

LETTRE QUATRIEME.

Pour l'Année MDCCXXXIX.

SEMAINE IV.

MONSIEUR,

JE vous envoie une histoire, qu'un de mes Amis m'a communiquée. Vous en ferez part au Public, si vous jugez qu'elle en vaille la peine. La voici fidelement copiée.

Il y a près de vingt ans qu'une Dame Catholique de B****, soupçonnée d'avoir contribué à une victoire importante, remportée par la France sur les Alliez, vers la fin de la derniere Guerre contre Louis XIV., se sauva heureusement de la prison, où elle avoit été mise, & gagna une petite Ville de Brabant, où la fatigue & la misere l'obligèrent d'avoir recours à la charité des honnêtes Gens. Elle y auroit trouvé assez de secours pour passer

en France, & y vivre avec moins de peine; mais elle étoit retenue par des raisons, qui ne lui permettoient pas de s'éloigner. Sans parler de ses biens, dont la confiscation étoit certaine, elle laissoit après elle une fille de sept à huit mois, qui étoit née pendant le temps même de sa prison, & quelques semaines après la mort de son Mari. La tendresse maternelle, réveillée encore par ces tristes circonstances, lui rendoit cet Enfant si cher, que dans l'impossibilité de la prendre avec elle en fuiant, elle avoit été sur le point de lui sacrifier sa liberté, & peut être sa vie. Mais l'espérance que ses amis prendroient soin d'elle, après sa fuite, & qu'en demeurant sur la frontière, elle pourroit trouver des facilitez pour se la faire apporter, avoit soutenu son courage. Elle ne s'étoit pas trompée, en espérant que sa Fille ne demeureroit point sans secours. Ce fut le Gouverneur de la Ville, qui eut lui même cette attention, & qui confia l'éducation de cette pauvre Orpheline à des Personnes d'honneur, avec ordre de l'instruire dans la Religion Catholique, parce qu'elle y avoit été batisée.

Cette agréable nouvelle, dont la Mère trouva le moien d'être informée, lui fit perdre tout-à-fait l'envie de se retirer en France.

Elle

Elle réſolut d'attendre le temps, où ſa fille auroit la liberté de diſpoſer d'elle même, comptant toujours de trouver aſſez d'occaſions de lier commerce avec elle, & de favoriſer ſon évaſion, lorſque l'âge lui permettroit d'y penſer. Dans ce deſſein, elle ſupplia les Perſonnes qui l'avoient ſecouruë, de lui ouvrir quelque voie, pour s'entretenir de ſon travail, afin de n'être à charge à perſonne. Tout le monde prenant intérêt à ſon infortune, on lui ménagea une ſituation honnête, dans un de ces Couvens de Réligieuſes, où l'uſage eſt d'avoir quelques femmes pieuſes hors de la Clôture, pour le ſervice extérieur de la Maiſon. Elle a vêcu plus de huit ans dans cette retraite, avec autant de piété que d'honneur.

Dès que ſa fille fut ſortie de l'enfance, cette tendre Mère lui fit connoître le lieu de ſa demeure, & dans quelle vue elle s'y étoit arrêtée ſi longtemps. L'envie de la rejoindre ne manquoit point à la jeune captive. Mais quoique le voiage ne fut point aſſez long pour l'effraier, il falloit de certaines commoditez, qu'elle ne pouvoit ſe procurer. Pendant que la Mère & la Fille les cherchoient, il ſurvint un contre-temps, qui augmenta beaucoup la difficulté.

Le Fils unique du Bailli de B.... qui avoit

beaucoup d'esprit & de merite, fréquentoit la maison, où cette jeune Personne étoit élevée. Il fut touché de sa beauté, & plus encore de sa modestie & de ses sentimens. Les conversations qu'il eut avec elle, le rendirent passionnément amoureux. Il ne concevoit aucun bonheur plus grand, que celui d'être auprès de l'objet de sa tendresse, son assiduité, ses soins touchèrent le coeur de cette belle. Les protestations qu'il lui fit de n'être jamais qu'à elle, & l'espérance, dont il la flattoit, d'obtenir de son Père la permission de l'épouser, la persuadèrent que sa fortune alloit être assurée par l'amour & par un mariage avantageux. Elle en écrivit quelque chose à sa Mère. Mais l'expérience du monde faisant concevoir à celle-ci le danger où se trouvoit exposée une fille si chère, elle lui défendit absolument d'entretenir plus longtemps cette pensée. Les richesses de votre Amant, lui disoit-elle, qui est un fils unique, sa Réligion différente de la vôtre, sont des obstacles insurmontables à votre union avec lui, son Père ne permettra jamais qu'il épouse une fille sans biens. Partez incessamment, & tirez vous du péril évident, où votre Religion & votre vertu sont exposées.

La Mère avoit pris de certaines mesures pour

pour faciliter le départ de sa fille. Il n'y avoit plus moien de reculer. Le respect & l'obéïssance l'emportèrent sur l'amour; mais cette Belle crut, en abandonnant un Amant chéri, faire un sacrifice assez rigoureux, pour se permettre un peu de dédommagement. N'étoit-il pas juste au moins de lui en marquer quelque regret, & de ne pas l'exposer aux suites qu'elle craignoit de son désespoir? Elle lui découvrit enfin l'ordre qu'elle avoit reçu, & la nécessité, où elle étoit de le quitter. Cet Amant passionné ne balança pas un moment sur sa réponse. Il s'engagea aussitôt, par les sermens les plus redoutables, à la suivre au bout du monde, & protesta qu'elle ne partiroit point sans lui. La Demoiselle combattit quelque temps cette résolution; mais l'amour qui l'avoit inspirée, aida bientôt à la faire approuver. Les deux Amans convinrent enfin de partir ensemble & d'aller droit à N..... où étoit la Mère. Ils se flattèrent qu'à force d'instances & de soins, ils obtiendroient son consentement pour leur mariage, & qu'ils vaincroient, tôt ou tard, la répugnance qu'elle avoit de marier sa Fille à un Protestant. Ils espéroient aussi de trouver des situations, & un temps favorable, pour faire agréer leurs projets au Père du jeune Homme, qui avoit

pour lui la tendreſſe, que l'on a ordinairement pour un fils unique.

Ils n'avoient que deux journées de chemin. Les meſures furent priſes avec tant de précautions, qu'ils partirent ſeuls, de grand matin, dans une voiture, ſans rencontrer aucun obſtacle. Ils arrivèrent le même ſoir à la frontière, & ils ſe crurent tout-à-fait hors de péril. Mais il leur reſtoit un danger qu'ils n'avoient pas prévû, & qu'ils n'évitèrent pas auſſi heureuſement. Deux Amans de cet âge, ſeuls, libres, ſurs du coeur l'un de l'autre, ne paſſèrent point enſemble tant d'heures précieuſes, ne ſe virent, ne s'entretinrent pas continuellement, ſans ſentir leur vertu expoſée à d'étranges épreuves. La modeſtie & la ſageſſe défendoient la Demoiſelle; mais un jeune Homme, capable d'avoir abandonné ſi bruſquement la Maiſon de ſon Père, devoit être extremement paſſionné & entreprennant. Auſſi ne laiſſa-t'il point échapper une ſi belle occaſion. Il repréſenta à ſa belle Maitreſſe, qu'ayant à craindre mille obſtacles de la part de leurs Parens, la ſeule voie certaine de les prévenir, c'étoit de s'unir enſemble d'une manière indiſſoluble. Il prit le Ciel à témoin des engagemens ſacrez où il entroit, de ne vivre que pour elle, & de n'avoir jamais

d'autre

d'autre Epouse. Tout ce que l'amour peut suggérer fut emploié dans cette occasion, pour surmonter les scrupules & la résistance de la belle. Enfin ils se jurerent mutuellement une fidélité éternelle, & se donnèrent de marques de tendresse, qui ne devoient être permises, qu'après la Bénédiction nuptiale. Ce fut là la source de tous leurs malheurs.

Ils partirent le lendemain, très-satisfaits l'un de l'autre & plus amoureux que jamais. Dans la route, ils réglèrent de concert la conduite qu'ils devoient tenir. A leur arrivée à N..... la Demoiselle se rendit auprès de sa Mère. Que l'on se figure, s'il est possible, la joie que cette Dame ressentit, en revoiant sa chère Fille, de qui elle avoit été séparée, presque depuis qu'elle l'avoit mise au monde, par des circonstances si tristes. La Demoiselle donna, de son côté, à sa vertueuse Mère les marques de la plus respectueuse tendresse, & cette scene fut des plus touchantes. L'estime que l'on avoit dans le Couvent pour la Dame, & la figure prévenante de son aimable Fille, attirèrent à celle-ci, dès la première vue, l'affection & la bienveillance de l'Abbesse & des Religieuses. Elles lui accordèrent agréablement la permission de vivre dans leur Maison, jus-

qu'à ce qu'il plût au Ciel de lui ouvrir d'autres voies de fortune.

Le jeune Homme, suivant les mesures qu'il avoit prises avec sa Maitresse, se logea dans la Ville & prit prétexte d'y être venu, pour faire ses études de Philosophie. Il trouva bientôt l'occasion de se lier avec le Directeur du Couvent. C'étoit un Religieux d'une Maison, qui est à quelque distance de la Ville. Il occupoit, selon l'usage, un appartement commode chez les Religieuses. Les manières polies du nouvel étudiant, son air de sagesse, ses avances d'estime, & la dépense honnête qu'il s'étoit mis en état de faire, par quelques sommes prises à son Père, disposèrent si bien le Directeur à l'aimer, que rien ne pouvoit être plus favorable pour son dessein. Il ne tarda point, avec une protection aussi sûre, à lier connoissance avec la Mère de sa Maitresse. Rien n'étant suspect de la main qui le présentoit, il vécut assez librement dans la partie de la Maison, qui étoit hors de la Clôture, avec la satisfaction d'être souvent auprès de ce qu'il aimoit. Un temps si heureux fut de courte durée.

Nos deux Amans jouissoient ainsi du plaisir de se voir, en attendant qu'ils pussent obtenir le consentement de ceux de qui ils dépendoient pour leur mariage. Les obsta-

cles

cles, qu'ils prévoioient, sur tout à cause de la Religion, les engageoient à différer de jour en jour de s'ouvrir sur cette délicate matière. Le jeune Homme étoit même obligé de déguiser sa croiance, dans la crainte que l'entrée du Couvent ne lui fut interdite. La Mère de sa Maitresse étoit fort scrupuleuse là-dessus. Son éloignement pour les Réformez étoit trop visible, pour pouvoir espérer qu'elle consentit que sa Fille acceptât jamais un Epoux de cette Communion. Lui de son côté étoit très-éloigné de vouloir embrasser la Religion Catholique. Sans parler des raisons, que sa conscience pouvoit lui dicter à cet égard, son changement de Religion auroit été un moien sûr de ne jamais rentrer en grace avec son Père, & de perdre pour toûjours la fortune brillante, qu'il attendoit de sa succession. Les infirmitez de la Dame lui faisoient croire qu'elle ne vivroit pas long temps, & sa mort étoit presque le seul jour qu'il vit à s'unir par les liens du mariage avec sa charmante Maitresse. Quels embarras! Mais ce n'étoit que le commencement de beaucoup plus considérables.

Ces deux Amans ne demeurèrent pas six mois à N..... sans qu'il parût des marques des libertez qu'ils avoient prises sur la frontière. Toutes sortes de précautions furent emploiées

pour les tenir ſecrettes. Ils ſe flattèrent qu'il ſeroit aiſé d'en impoſer juſqu'à la fin à une Mère âgée & dévote, & à des Religieuſes crédules, qui étoient fort éloignées de former les moindres ſoupçons. L'Amant s'aſſura, par ſes libéralitez, une Maiſon particulière, à peu de diſtance du Couvent, s'imaginant que ſa Maîtreſſe n'auroit beſoin, que de quelques heures pour ſe délivrer de ſon fardeau. Elle devoit, ſuivant ſon projet, regagner enſuite le Couvent, & feindre une maladie, pour couvrir ce qui pourroit lui reſter de pâleur & de foibleſſe. Le jour fatal arriva. Tout fut conduit aſſez heureuſement, juſqu'au moment des grandes douleurs. Mais ſoit par l'ignorance des femmes qui s'emploioient à la ſecourir, ſoit par des cauſes naturelles, l'opération devint ſi difficile & ſi dangereuſe, que ne voiant plus d'autre reſſource, que le ſecours de la Mère, les deux Amans reconnurent eux mêmes qu'il étoit néceſſaire de la faire avertir.

La bonne Dame vint, ſans être encore aſſez éclaircie pour ſe défier de la vérité. Quel ſpectacle pour une femme accoutumée depuis près de vingt ans aux exercices d'une vie dévote, & qui n'y croioit pas ſa Fille moins attachée qu'elle même! Cependant, auſſitôt qu'elle eut conſidéré le danger, elle remit

remit les reproches à des temps plus tranquilles, & elle apporta tous ses soins à la soulager. Le péril croissant, elle fit appeller le Pere Directeur, qui fut extrémement surpris d'une scène si peu attendue. Sur l'aveu que le jeune Homme fit d'être l'Auteur du désordre, il fut marié sur le champ avec son Amante; & la mort qui sembloit n'attendre que ce moment, la délivra presque aussitôt de ses douleurs & de sa honte.

Le desespoir du jeune Amant répondit à l'ardeur d'une passion si constante. Ses regrets furent si vifs & si tendres, que la Mère même y fut sensible, & lui pardonnant des fautes, dont il n'étoit que trop puni, elle crut lui devoir, comme à son gendre, une partie de la tendresse qu'elle avoit eue pour sa Fille. Quoiqu'elle eut besoin elle même d'être consolée, elle tourna toute son attention sur lui, sans le quitter un moment. Ses soins & ceux du Directeur calmèrent ainsi la violence de ses transports. Cette assistance auroit paru intéressée, si elle avoit pû prévoir qu'elle alloit recevoir de lui les mêmes secours. Elle étoit menacée d'un coup, dont elle se consola moins facilement, & qui fit rouvrir le tombeau, pour elle, huit jours après qu'il fut fermé sur sa Fille.

Le secret ne put être gardé si fidélement, parmi

parmi les Confidens de cette avanture, que le ſoupçon ne s'en répandit du moins juſqu'aux Religieuſes. La délicateſſe de leur vertu s'allarmant de tout ce qui pouvoit la bleſſer, elles firent déclarer ſur le champ au jeune Homme, & à la malheureuſe Mere, que la bienſéance ne permettoit plus qu'ils remiſſent le pied au Couvent. Un ordre ſi rigoureux, qui ſembloit ſuppoſer que cette pauvre Dame avoit eu part à la faute de ſa Fille, acheva de vaincre le peu de conſtance, que lui laiſſoient ſa douleur préſente & ſes infirmitez habituelles. Elle tomba dans de longs évanouiſſemens, qui tournèrent en épilepſie, avec des convulſions ſi terribles, que les Spectateurs en étoient effraiez. Ce fut à cette épreuve, que l'on reconnut la droiture du jeune Homme & l'excellence de ſon caractere. Il eut la force de ſuſpendre ſes propres peines, pour ne s'occuper que de celles d'autrui, & n'épargnant pas plus ſa bourſe que ſes ſoins, il fit, pour ſa Belle Mere, tout ce qu'on pouvoit attendre du Fils le plus vertueux, & du meilleur naturel. Etant morte enfin, dans un accès redoublé de ſon mal, il lui rendit honorablement les derniers devoirs, & il ne commença à ſentir ſes propres maux, que lorsqu'il la vit pour jamais délivrée des ſiens.

Ses dépenſes ſans meſure, & les efforts qu'il

qu'il avoit fait, pour surmonter tant de peines, ruinerent également sa santé & sa bourse. Il se trouva dans une situation, à laquelle il auroit succombé à son tour, si le Directeur, qui conservoit toujours pour lui la même tendresse, ne lui eut rendu des services, qu'il n'étoit pas même en état de demander. Il le fit transporter à son Couvent, qui étoit situé, comme on l'a déjà dit, à quelque distance de la Ville. Sa recommandation disposa les Religieux à le recevoir, & à le traiter avec tant de charité & de douceur, qu'en rétablissant peu à peu ses forces, ils lui inspirèrent du gout pour leur manière de vivre & pour leur demeure. La tristesse, dans laquelle il étoit plongé, le poids d'un mortel chagrin, qui ne lui faisoit trouver de gout, que dans la solitude, & qui lui rendoit le monde insupportable, fut le principal motif qui lui fit embrasser ce genre de vie. Il consentit à prendre l'habit de l'Ordre. Son année de noviciat fut des plus exemplaires. Il prononça enfin ses voeux, croiant renoncer pour toujours au monde & mourir dans sa retraite. Mais le temps aiant adouci sa tristesse, les exercices du couvent commencerent à le gêner, & toutes les idées d'infortune, qui lui avoient fait prendre gout pour la solitude, étant dissipées, il se lassa bientôt du joug, & chercha

l'occasion

l'occaſion de le ſecouer tout-à-fait, en recouvrant ſa liberté.

Il y avoit près de deux ans qu'il étoit dans le Couvent, lorſqu'il chercha à le quitter, & à recouvrer ſa liberté. Dès qu'on s'apperçut de ſon évaſion, les Religieux mirent du monde en campagne pour le ratrapper. Il fut arrêté le lendemain de ſa ſortie du Couvent; mais heureuſement pour lui, ce fut en préſence de pluſieurs temoins, à qui il apprit en deux mots ſon nom & ſon embarras. Il les aſſura qu'il étoit Fils de Monſieur G**** Bailli de B**** qu'il étoit né dans la Religion Proteſtante, & que ne l'aiant jamais abandonnée, on ne pouvoit le forcer de demeurer dans un état contraire à ſes principes, & qu'il n'avoit embraſſé, que par des néceſſitez de fortune. Ses plaintes n'empêcherent point ſes Gardes de lui faire reprendre le chemin de ſon Couvent, ni ſes Supérieurs de le tenir renfermé dans une étroite priſon. Mais il ſe trouva, parmi les inconnus, dont il avoit imploré le ſecours, des amis de ſon Pere, qui lui écrivirent l'état où ſe trouvoit ſon Fils. Le Bailli de B..... ſentit réveiller toute ſa tendreſſe en faveur d'un Fils unique, dont il pleuroit la perte depuis près de trois ans. Il ne perdit pas un moment pour le ſauver du péril, où il le croioit expoſé. Comme

il lui

il lui étoit facile de prouver que son Fils n'avoit jamais été Catholique, & qu'il n'avoit fait aucune abjuration, en prenant l'habit religieux, la difficulté n'étoit pas de rompre des engagemens illusoires, & sans force; mais seulement de le mettre à couvert du châtiment qu'il paroissoit mériter, pour avoir profané si longtemps bien des choses respectables. Cependant le crédit du Bailli, ses puissantes sollicitations, & les ménagemens que l'on devoit à un des principaux Officiers d'une Ville étrangère, parurent des raisons assez fortes pour arrêter le cours de la Justice. On lui rendit son Fils, malgré les plaintes de quelques zélez, qui condamnèrent cette indulgence. Le Bailli de B.... le reçut avec la même bonté, que le Pere de l'Enfant prodigue avoit fait le sien. Il fut extrêmement touché des disgraces que ce Fils chéri avoit essuiées, & dont il lui fit un aveu ingénu. Il le maria très-avantageusement avec une Personne de mérite, qui acheva de le consoler de la perte de sa premiere Maîtresse; & après tant de traverses qu'il se seroit épargnées, en vivant dans l'ordre, il se voit aujourd'hui aussi heureux qu'on puisse l'être. On donne cette avanture pour vraie, & toute récente.

Après une aussi longue histoire, j'aurois droit de me croire quitte envers vous. Mais voici

voici une nouvelle littéraire, dont je ne voudrois pas que quelcun vous informât avant moi. C'eſt qu'il paroît ici un Livre, intitulé, *le Newtonianiſme pour les Dames, ou Entretiens ſur la lumière, ſur les couleurs & ſur l'attraction.* Cet Ouvrage eſt du Marquis Algaroti, Seigneur Italien, qui dans un âge peu avancé préfère le plaiſir de ſavoir à tous ceux, dont ſon rang & ſa fortune pourroient le faire jouir. Il a écrit ce Traité dans le goût *de la Pluralité des Mondes* par Monſieur de Fontenelle, & il l'a partagé en ſix dialogues. Vous devez juger, puiſqu'il y parle avec une jeune Marquiſe, qu'il n'a pas manqué d'égaier l'auſtérité de ſa matière, par tout ce qu'un Homme d'eſprit, qui a beaucoup de monde, pouvoit imaginer de plus ingénieux, pour la faire gouter à une Dame. La ſeule faute, qu'on puiſſe lui reprocher à cet égard, c'eſt d'avoir trop craint de ne pas plaire malgré toute ſon adreſſe, & d'avoir par cette raiſon quitté en quelques endroits la diction ſimple & naturelle du Dialogue, pour s'élever au ton poétique. Monſieur du Perron de Caſtéra a traduit cet Ouvrage en François avec beaucoup de fidélité. Il eſt vrai que de temps en temps il voile certains paſſages de ſon Original, où la nudité Italienne auroit bleſſé des yeux François. Mais ces libertez donnent de l'agrément à ſon travail, ſans rien dérober à l'exactitude. La Préface & les Notes de Monſieur de Caſtera plaiſent beaucoup à nos Savans, parce qu'il y releve avec autant de candeur que de politeſſe diverſes fautes du Marquis Algaroti ſur des matières d'erudition & de phyſique, & qu'il y juſtifie ceux d'entre nos plus illuſtres Philoſophes, que ce Seigneur avoit trop peu ménagez.

Je ſuis, Monſieur, Votre.

Paris 7 Janvier.

A FRANCFORT.

Chez FRANÇOIS VARRENTRAPP.

& dans les Bureaux des Poſtes de chaque Ville.

AMUSEMENS LITTERAIRES.

Lettre Cinqüieme.

Pour l'Année MDCCXXXIX.

SEMAINE V.

DEpuis un temps, Monsieur, vous paroissez avoir pris plaisir à nous donner des Histoires & des Pieces, qui vinssent de Païs fort éloignez. Ce fut d'abord un Roman Chinois. Ensuite vint l'extrait d'une Tragédie Chinoise. Elle fut bientôt suivie de l'histoire de Topal Osman Pacha, Grand Visir. C'est en partie pour m'accommoder à votre gout, que je vous envoie les Vers suivans. Ils ont été faits dans une Isle de l'Amérique Françoise.

Des fleurs qui naissent au Parnasse,
Et que je cueille en m'amusant,
En marchant sur les pas de Marot & du Tasse,
Desportes, veux tu bien accepter le présent?
Le serieux outré devient enfin pesant.

L'auſtère vérité toujours moraliſant,
Par ſon ton trop hautain nous rebute & nous laſſe.
Souvent la fiction badinant avec grace,
Nous divertit en inſtruiſant.
Ecoute ſur ce pié l'innocent badinage
D'Amour qui fut en marronage.
Oui; mais (dira quelcun) ce mot là n'eſt pas bon.
Je n'ai point encore vû dans aucun docte Ouvrage,
Que l'on ait emploié le terme de Marron.
Grand merci, Monſieur le Critique.
Mais perſonne auſſi ne niera
Que Marron ne ſoit pas d'uſage en Amérique.
Peutêtre avec le temps dépaſſant le Tropique,
En Europe il s'établira;
Mon Conte en attendant ſon grand chemin ira.
Le tendre Amour dans le bois de Cythère,
En folâtrant un jour avec ſa Mere,
Soit par hazard, ſoit plutôt à deſſein,
D'un de ſes dards lui fit bleſſure au ſein;
Et puis craignant la peine méritée,
S'enfuit bien loin de ſa mere irritée;
Pour quelque temps à ſes yeux diſparut.
Venus bientôt ſur les traces courut
De ſon cher fils. De mere courroucée
En peu d'inſtans la colere eſt paſſée.
Où ſera-t-il? où ne ſera-t-il pas?

De

De ſes pigeons elle hâte le pas.
En un inſtant vole vers l'Empirée,
Parcourt les coins de la voute azurée.
Mais dans les cieux n'en aiant rien appris,
Retourne en terre, où ſouvent eſt ſon fils.
Pour s'épargner une peine inutile,
Elle s'arrête au deſſus d'une Ville,
Où fourmilloit un nombre d'Habitans,
Tous, grands amis de joieux paſſe-temps.
Là, ſur ſon char la belle Cytherée,
Dans l'appareil d'une Mere éplorée,
De ſes douleurs interrompant le cours,
Aux Citadins adreſſe ce diſcours.
Gais Habitans d'une Ville fameuſe,
Du tendre Amour la Mere malheureuſe
S'adreſſe à vous. Dites, de quel côté
Mon Cupidon fuiant s'eſt-il porté?
Qui d'entre vous, pour temoigner ſon zele,
M'en donnera quelque heureuſe nouvelle,
Un doux baiſer de Venus il aura.
Mais ce Marron qui le ramenera,
Pour ſon loier je lui permets de prendre
Tout ce qu'un coeur enflammé peut prétendre
En fait d'amour loial & vertueux.
Répondez donc? Quoi! vous baiſſez les yeux?
Sur mes propos vous gardez le ſilence!
Nul de mon fils ici n'a connoiſſance!
Peutêtre, hélas! parmi vous déguiſé,
Le faux garçon, cauteleux & ruſé,

Demeure-t'il ſans ſe faire connoître;
Ah! qu'en aſtuce Amour eſt un grand Maître!
Eh bien, je vais vous tracer trait pour trait
De mon Marron le fidele portrait.
Amour, ſi vieux & d'âge & de fineſſe,
Toujours a fleur de la tendre jeuneſſe;
Petit de corps & d'un air enfantin;
Mais dans ſes tours plus ruſé qu'un lutin,
Toujours remuë & toujours papillonne,
Mord en riant & n'épargne perſonne.
Son badinage eſt toujours concerté,
Et tout ſon jeu ſe tourne en cruauté.
Son corps reluit d'une couleur de Flame,
Marque du feu dont il brûle dans l'ame.
Avec adreſſe il cherche à le cacher,
Pour tromper ceux dont il veut s'approcher.
De ſes yeux pers les mobiles prunelles
Obliquement lancent mille étincelles,
Dont à l'inſtant les coeurs mal-aviſez
Cruellement ſe trouvent embraſez.
A ſon abord tout eſt joie & lieſſe,
Que ſuivent tôt répentir & triſteſſe.
Loin de lui ſont & franchiſe & rondeur.
Il ne connoît ni reſpect ni pudeur.
De retenue il n'a la moindre trace;
Son air reſpire une laſcive audace,
Sa langue eſt d'or, ſes diſcours ſont du miel;
Mais ſon coeur faux ne diſtile que fiel.
Subtil poiſon ſur ſes levres habite,

Qui

Qui sans retour vous cause mort subite.
Son petit arc tire si fierement,
Que plus d'un trait va jusqu'au firmament.
Son flambeau brûle au fond même des ondes;
Le Dieu des Mers dans ses Grottes profondes,
Plus d'une fois en éprouva les feux,
Comme Pluton dans son lac stygieux.
Mon Cupidon, Protée en imposture,
Quand il lui plaît, sait changer de figure,
Paroît fâché quand il est plus content,
Verse des pleurs & rit au même instant:
Soumis & fier, arrogant & modeste,
Accorde tout, puis pour un rien conteste;
D'aucun bienfait ne garde souvenir,
Fait cent sermens qu'il ne veut point tenir.
Vous le verrez en humble contenance,
En Pelerin que presse l'indigence,
Venir à vous, demander le couvert,
Où dans un coin le pauvret soit souffert
Pour une nuit, & non pas d'avantage,
Voulant demain poursuivre son voiage.
Mais au Narquois bien fou qui se fiera.
Modestement dans le gîte entrera.
Ce n'est d'abord qu'ardeur & que simplesse,
Soins prévenans, galante politesse;
(Ainsi l'aspic se glisse entre les fleurs;)
Mais que bientôt il causera de pleurs!
Dans votre coeur, devenu sa conquête,
Impérieux il levera la tête.

De prime abord il se croit tout permis,
Fait du fâcheux, chasse les vieux amis;
Saisit les clefs, & pour garder la porte,
Des soins jaloux y place la cohorte,
Endort les sens par cent charmes divers,
Et sans quartier met la raison aux fers.
Ainsi changé, d'un Hôte pacifique,
Il se transforme en Maître tyrannique.
Et si quelcun s'oppose à ses désirs,
Ou veut entrer en part de ses plaisirs,
Lors plus émû qu'une ourse furibonde,
Il fait frémir le ciel, la terre & l'onde.
Tel est mon fils avec tous ses défauts,
Que je déclare, afin que tels signaux
Ne soient obscurs. Qui pourroit s'y méprendre?
Eh bien, de vous, n'en puis-je rien apprendre?
Peutêtre aussi, crainte de châtiment,
Le cachez-vous par pitié seulement?
Eh, pauvres gens, que votre erreur est folle!
Cacher l'amour est un projet frivole.
Pour l'enfermer il n'est clos ni réduit;
Par cent endroits d'abord il se produit.
Les yeux, le front, la bouche, le visage,
La main, la voix, le geste, le langage,
Sont autant d'huis, par où le fol Amour
Sort au-dehors & paroît au grand jour.

Si je ne me trompe, Monsieur, vous m'avouerez que ces vers, pour n'avoir pas été

été faits sous l'heureux Climat de la Grece, ce Climat si poétique, selon nos Savans, ne sont ni moins naïfs, ni moins gracieux, ni moins délicats, que l'Idylle de Moschus intitulée *l'Amour fugitif*, d'après laquelle ils paroissent avoir été faits. Mais je n'insiste point là dessus. S'ils n'ont pas été écrits dans un siecle fort reculé, ils ont du moins le mérite de venir d'un lieu fort éloigné de l'Europe. Pour bien des Gens, c'est un grand mérite que celui-là.

On a imprimé depuis peu en cette Ville un petit Traité sous le titre de *Dissertation Philosophique & Littéraire, où, par les principes de la Physique & de la Géométrie, on recherche si les regles des Arts, soit méchaniques, soit libéraux, sont fixes ou arbitraires, & si le bon goût est unique & immuable, ou susceptible de varieté & de changement.*

L'Auteur pose pour principe, que la question du goût & des regles des Arts, littéraire dans son exécution, est toute physique & mathématique dans ses causes, dans ses préceptes & dans ses regles. Il met en doute que les Ouvrages de Quintilien & de Ciceron soient plus propres à former le goût, qu'un Aristote & un Descartes. En relevant la servitude des simples Littérateurs & Grammairiens. „ Ils sont, dit-il, une

„regle de tout ce que l'Auteur qu'ils ont „pris pour modele, ... a „fait dans la circonſtance qu'ils ſont occu„pez à diſcuter. Virgile, en allant de Troie „en Italie, a promené ſon Héros ſur les „côtes de l'Afrique, & a choiſi Carthage, „pour en faire le ſujet d'un épiſode tout-à„fait intéreſſant pour les Romains. Faudra„t-il que, pour percer de Saint Cloud à Pa„ris, Henri IV. paſſe par Londres, pour „faire à Elizabeth des complimens & des „complaintes, que le ſyſtême moderne ne „permet de faire, au défaut des Gazettes & „des Poſtes, que par des Ambaſſadeurs. Un „génie de la force de Monſieur de Voltaire „a pourtant bien des reſſources pour créer „des fictions ſur le modele de la ſeule Na„ture, ſans trop s'aſſervir aux plus grands „modeles de l'antiquité. Milton & le Taſſe „n'ont pas toujours manqué cette belle Na„ture comme l'Arioſte, en oſant la peindre „d'après elle même, & Milton entre autres „a des coups de tête, qui le feroient ſoup„çonner d'avoir été complice de Promethée, „lorsque celui-ci déroba quelques étincelles „de ce feu créateur.

Encore un endroit remarquable de cet Ouvrage, c'eſt celuici. „ L'hyperbole a „lieu, ſinon dans le Phyſique, du moins dans „le

„le Moral, où l'on traite d'hyperbole tout „discours exageré qui passe le vrai, comme „l'hyperbole des Géometres, à force de „trop d'extension, tourne le dos à son cen„tre, au lieu de l'embrasser. On pourroit „lui comparer aussi ces Discoureurs éternels, „qui n'arrivent à la conclusion de leurs dis„cours, que par des raisonnemens qui ne „finissent point, ou encore, ces Amis de „Cour, qui ne vous servent en quelque sorte „qu'à petits traits, pour irriter votre soif, „& vous tenir toujours dans la dépendance, „de peur qu'en remplissant vos désirs, vous „ne cessiez de les servir eux-mêmes, & de „leur être attaché.

Je pourrois vous citer bien d'autres passages de cette Dissertation. Mais ceuxci suffiront pour vous faire souhaiter de la voir toute entière. Je compte que vous me la demanderez au premier jour. En attendant, vous serez bien aise apparemment de savoir ce que c'est que le fameux Saré Bey Oglu, qui depuis plusieurs années ravage la *Natolie*. Je ne fais moi même que de l'apprendre par une lettre de Smyrne en date du premier Novembre de l'année dernière.

„Saré Bey Oglu est Fils d'un des plus „riches Officiers de l'Empire Turc. Sa Mère „l'a élevé dès sa plus tendre jeunesse dans

„les ſentimens de vengeance, parce qu'à la „mort de ſon Pere on l'avoit privé, par „ordre de la Porte, d'une grande partie de „ſes richeſſes, & enlevé ſa Soeur, pour l'en„fermer dans le Serail.

„Comme il lui reſtoit néanmoins des biens „conſidérables en Natolie, il y a formé une „Faction de Mécontens, qui ſe ſont fortifiez „dans les Montagnes de Boſdag & de Diagli „Bogaſſe, remplies de Voleurs, qui courent „le Païs entre les Rivieres de Sarabat & de „Madre. Saré Bey Oglu, Chef des Revol„tez, a établi ſa place d'armes dans un vieux „Château fortifié ſur la cime d'une monta„gne, & entouré de ravines, de ſorte qu'il „eſt hors de la portée de l'Artillerie.

„Ses Lieutenans ſont retranchez dans les „défilez des montagnes & dans de vieilles „maſures. Il ſemble que le deſſein des Mé„contens ait été de s'approcher de la Mer, „& principalement de Smirne, ſoit pour la „piller, ſoit pour s'en emparer, afin de for„cer la Porte à leur faire de grands avanta„ges, vû que cette Ville eſt une des plus „riches de cet Empire par ſon Commerce.

„On a remarqué que les premières démar„ches de Saré Bey Oglu ont été pleines de „douceur & de bons offices envers les Cara„vanes & les Habitans des Villes & de la „Cam-

„Campagne, dont il vouloit se faire connoî-
„tre & aimer. Lorsque les Conducteurs
„des Chameaux alloient de quelque côté,
„où il y avoit du péril, ou peu de profit à
„faire sur leurs marchandises, il les forçoit
„de changer de route, leur donnant des
„Sauvegardes & de bonnes Escortes, pour
„les conduire dans des Provinces, où ils
„pussent trouver de plus grands avantages.
„Il faisoit voir aussi par cette conduite qu'il
„étoit bien informé de la disette ou de l'a-
„bondance des différentes Contrées de l'Asie
„Mineure, & qu'il y avoit de bons Amis.

„On assure qu'il a eu la hardiesse de faire
„savoir au Grand Visir la situation, où il
„s'étoit mis, & qu'il lui a protesté qu'il
„mourroit les armes à la main, s'il n'obte-
„noit un dédommagement convenable des
„possessions qu'on lui a enlevées. On pré-
„tend aussi que le Chiaia, qui fut étranglé,
„il y a deux ans, entretenoit des liaisons avec
„ce Rebelle. Quoiqu'il en soit, ses remon-
„trances & ses menaces aiant été mépriſées
„à la Porte, il commença les hostilitez con-
„tre tout ce qu' il trouvoit appartenir au
„Grand Seigneur & aux Courtisans, sans
„toucher encore aux biens des Particuliers,
„qui se louoient beaucoup de sa modération
„& de ses bienfaits. Cependant, les ref-

„sour-

„ſources commençant à lui manquer, il eut „recours aux contributions, qu'il impoſa „ſur les Villages, Bourgs & Villes, ſous „peine d'éxécution militaire, & comme elles „ne ſuffiſoient point encore pour ſes beſoins, „il prit la réſolution d'enlever l'argent, les „draps & les meilleurs effets des Caravanes.

„Le Serail fut bientôt informé de ces des„ordres, mais il les mépriſa, ſoit par fierté, „ou parce qu'il avoit ſur les bras d'autres „affaires plus preſſantes. Cette négligence „inſpira aux Rebelles tant de hardieſſe, qu'un „de leurs Détachemens d'environ trois mille „Hommes s'avança juſqu'à la vue de Smirne. „Cette Ville, quoique très-grande & très„peuplée, & défenduë par une ſorte de „Citadelle, fut incontinent remplie de la „plus affreuſe conſternation. La Rue des „Francs, c'eſt-à-dire, des Marchands Fran„çois, Anglois, Hollandois & Italiens, étoit „ſurtout dans un deſordre inconcevable, & „chacun appréhendant un maſſacre général, „déménageoit & emportoit ſes meilleurs „effets à bord des Navires, qui étoient dans „le Port. A meſure que les Magazins ſe „vuidoient, on y mettoit les Femmes pêle „mêle avec leurs Enfans, qui y faiſoient les „cris les plus amers.

„Au milieu de cette confuſion, le Conſul

„de

„de Hollande montra beaucoup de conduite „& de fermeté. Il fit mettre ceux de sa „Nation sous les armes, & amarrer un grand „Navire vuide au bout de sa Gallerie, pour „servir de retraite, en cas de nécessité. L'en„trée de son Hôtel étoit fortifiée d'une batte„rie de six pieces de canon avec quantité de „grenades & une nombreuse Garde. Il fit „mettre aux champs une Compagnie de soi„xante Hommes, dont le jeune Monsieur „Renard d'Amsterdam étoit Capitaine, pour „faire la ronde pendant la nuit, & pour être „informé par-là à chaque moment de ce qui „pourroit concerner le service de la Nation, „ou pour une retraite, ou pour une géné„reuse défense.

„A la pointe du jour, le Commandant „des Rebelles, qui étoit un des Lieutenans „de Saré Bey Oglu, fit proposer une con„tribution & une entrevuë, pour préserver „la Ville du pillage. L'un & l'autre lui aiant „été accordé, il eut la témérité d'entrer „dans la Ville & y fut bien reçû de la Ré„gence. On lui paia quinze mille écus „& on lui fit des presens, & ensuite il „se retira. On apprit depuis que ce Com„mandant n'avoit pas avec lui huit cens Hom„mes armez, & que le reste n'étoient que des „Vagabonds, qui s'étoient joints, pour piller.

„La

„La fraieur étant calmée, on s'eſt regardé „les uns les autres avec étonnement, de ce „que quarante mille Hommes, capables de „porter les armes, ſe ſont laiſſez affronter „dans leur Ville par une Troupe de Bandits. „C'eſt l'effet d'une terreur panique, dont „les Grecs & les Turcs ne ſont que trop „ſuſceptibles.

„Le bruit de cette algarade a été porté à „Conſtantinople, & les Ambaſſadeurs des „Nations commerçantes ont fait au Divan „les repréſentations convenables. La Porte „a enfin pris la réſolution d'arrêter ces des- „ordres & a envoié ici deux mille Hommes „pour couvrir la Ville. Ils étoient campez „à deux lieues de nous, lorsque des Couriers „vinrent annoncer que les Rebelles repa- „roiſſoient. Il n'en falut pas d'avantage, „pour jetter de nouveau la terreur dans la „Ville & parmi cette Milice, qui abandon- „nant tentes & bagages, ſe ſauva à toutes „jambes ſous notre canon. Mais le lende- „main, les Turcs apprenant qu'on leur avoit „donné une fauſſe allarme, retournerent à „leur Camp, & firent empaler quelques „Païſans, qui avoient commencé à piller „leurs bagages. Le Camp aiant été depuis „renforcé par de nouvelles Troupes & de „l'Artillerie, ils ſe ſont mis en marche pour

faire

„faire la Guerre aux Revoltez. Le Détache-
„ment, qui nous avoit fait tant de peur,
„& qui s'étoit arrêté, pour piller aux en-
„virons d'Epheſe, a été atteint, battu &
„défait. On a apporté ici pluſieurs ſacs
„remplis de têtes de ces Gens-là, & on
„les a envoiées à Conſtantinople en ſigne de
„victoire.

Après une relation auſſi ſérieuſe, précé-
dée de ſujets ſi différens, ſans doute, Mon-
ſieur, vous ne vous attendez pas à ce qui
va ſuivre. Mais les lettres jouiſſent du mê-
me privilege que les converſations. Il eſt
bon que dans les unes & dans les autres on
change de temps en temps de ſujets. Sé-
rieuſes, enjouées, ſavantes, gaies, politi-
ques, legères, profondes, tour à tour,
voilà les meilleures. C'eſt à l'occaſion
preſque ſeule à preſcrire les matières de tou-
tes deux. Si le caprice de l'imagination &
de la mémoire y fourre quelque choſe,
tout n'en va que mieux. Sans ce mêlange,
& converſations, & lettres, dégénèrent
en diſſertations, en traitez, en pur ennui.
Ne parlons que des converſations.

Bon Dieu! Quels Gens que ceux qui vous
y rebattent toûjours le même ſujet, & qui
ne le quittent point, qu'ils ne l'aient traité
à fonds, & qu'ils ne vous croient convaincu
qu'ils

qu'ils ont plus d'esprit, plus de raison, plus de science, ou du moins plus de mémoire que vous! Si Horace avoit pensé à eux, il leur auroit appliqué ce Vers de sa Poétique.

Non missura cutem, nisi plena erroris hirudo.

Ils parlent avec autant de contention d'esprit que s'ils soutenoient une these dans quelque Université, &, si vous avez la bonté de leur répondre, ils vous mettent dans la nécessité de remonter sur les bancs avec eux. Il doit y avoir entre une conversation & un livre la même différence qu'entre une promenade & un voiage. Un Voiageur tiré de sa maison par ses affaires cherche le plus court ou le plus sûr chemin, & le suit sans s'en écarter. Si vous vous promenez avec une compagnie amusante, vous ne suivez aucune route certaine, vous passez d'une prairie dans un champ, de là dans un bois, une vigne vous appelle, c'est ensuite un ruisseau, le hazard & le plaisir sont vos seuls guides. Je vous laisse l'application à faire.

La suite pour l'Ordinaire prochain.

A FRANCFORT.
Chez FRANÇOIS VARRENTRAPP.
& dans les Bureaux des Postes de chaque Ville.

AMUSEMENS LITTERAIRES.

SUITE DE LA LETTRE CINQUIEME.

Pour l'Année MDCCXXXIX.

SEMAINE VI.

LEs Comédiens Italiens jouent depuis peu une Piece intitulée *l'Ecole du Temps*. La premiere Scene est entre le Temps & la Vérité, qui definit le Temps par ces Vers.

Oui, je vous connois à merveille;
Triste & gai, sombre & clair, jeune & vieux
à la fois;
Voilà votre Portrait; le son de votre voix
Console, afflige, assoupit & réveille
A son gré tout le genre humain;
Vous êtes le Dieu de la veille,
Et du jour & du lendemain.

Peut-on mieux exprimer le passé, le présent & l'avenir que par ces deux derniers vers?

Le Temps charge la Vérité du soin d'écouter toutes les plaintes que les Mortels font contre lui, & de plaider sa cause. Par le début de cette Piéce, on connoît assez qu'elle ne sera composée que de scenes détachées, qu'on appelle Episodiques, ou scenes à tiroir.

Voici les Personnages que la Vérité passe en revue. Un Homme désoeuvré, qui ne s'occupe que de bagatelles. Une jeune Demoiselle qui voudroit être toûjours aimée. Un Poëte mécontent du Public. Deux Hommes, dont l'un se plaint que le temps passe trop vîte, & l'autre souhaiteroit qu'il allât moins lentement. Enfin Arlequin, qui, graces à son heureux naturel, met à profit tous les momens de sa vie. Voici comme le Desoeuvré se peint lui même.

Ma méthode courante,
C'est de me lever tous les jours,
Si tôt que le Soleil a commencé son cours.
J'aime toutes les fleurs; j'en ai dans mon Parterre,
Que l'on viendroit chercher des deux bouts de la Terre.
Mon premier soin est d'aller voir
Si Maître Mathurin a bien fait son devoir;
Sur une platte bande en forme de Théatre,

Je

Je vois l'Oreille d'Ours, dont je suis idolâtre;
Je trouve en bon état mes Oeillets, mon Jasmin;
Puis de mon Cabinet je reprends le chemin.
J'aime à nettoier mes Oiseaux;
Je siffle mes Serins, perchez dans leur cabane;
J'enseigne à mes Barbets à sauter sur la cane,
Et je leur fais donner quelques coups de ciseaux.

Voici la leçon que la Vérité lui donne.

Dès qu'à l'oisiveté votre coeur s'abandonne,
Le plaisir est pour vous prompt à s'évanouir;
Ce n'est que le travail qui donne
Le talent de se réjouir.
Mille futilitez ne font pas une affaire,
Et qui plus est, je vous soutiens,
Que peutêtre il vaudroit tout autant ne rien faire
Que de faire toujours des riens.

Dorante se retire, après avoir promis à la Vérité de profiter de ses conseils, autant qu'il le pourra.

Dans la cinquieme scene, un Poëte aborde la Vérité, une Ode à la main; il la prie d'en vouloir bien acaepter la dédicace. La Vérité se refuse à son hommage, en lui disant qu'elle n'est chez Thalie que pour écouter les plaintes qu'on fait contre le Temps; elle demande au Poëte s'il a à s'en plaindre. Le

Poëte lui dit qu'il en eſt des plus maltraitez, puiſque ſes Ouvrages, dont le temps auroit du faire apperçevoir les beautez par le ſecours de la réflexion, ſont encore ignorez & enſevelis dans l'oubli le plus injurieux. La Vérité lui répond que c'eſt ſouvent la faute de l'ouvrage même & non celle du temps; le Poëte ſoutient que c'eſt la faute de ſes Juges, qui n'ont pas les lumieres néceſſaires pour bien décider d'une belle Poëſie; voici comment il prouve la propoſition hardie, qu'il vient d'avancer.

Ai-je fait un Ouvrage? Une troupe cauſtique
Vient m'étourdir de ſa critique.
Et qui ſont ces Cenſeurs dont on fait tant de bruit?
Un Petit Maître mal inſtruit,
Qui ſe carrant ainſi, le chapeau ſur l'oreille,
Jette ſur mon Ouvrage un coup d'oeil en paſſant,
Puis du bout des doigts careſſant
Sa figure poupine, & qu'il croit ſans pareille,
D'un air vain & diſtrait, en prennant du tabac,
Prononce ſur ma Piéce & ab hoc & ab hac.
C'eſt un Abbé Muguet, qui gardant ſes éloges,
Pour les jolis tendrons qu'il lorgne en tapinois,
Promene de loges en loges
Ses regards curieux ſur d'aimables minois;
Puis tout d'un coup au cinquieme Acte,

Se

Se déclare à tort à travers,
Avec le même front qu'une perſonne exacte,
Qui peſe murement la conduite & les vers.
C'eſt un Financier ſans étude,
Qui ſur le bel eſprit tranche du Potentat,
Avantageux par habitude,
Ignorant par nature & bruſque par état.
Il juge par article, avec ſoin il calcule,
D'un air gravement ridicule,
Mes vers comme dans un bureau,
Il feroit quelque bordereau.
Arrive-t'il alors qu'une phraſe le choque?
Sur le tout il met un zéro;
De mon emploi d'Auteur il veut qu'on me révoque,
Ou que l'on me relegue au dernier numero.

Quoiqu'il y ait du vrai dans les plaintes du Poëte, la Vérité lui fait entendre que ſouvent le plus grand ennemi d'un Auteur, c'eſt ſon Ouvrage même.

Arlequin eſt le ſeul dont la Vérité eſt ſatisfaite; il répond ſenſément à toutes les queſtions qu'elle lui fait ſur l'emploi du temps; voici quelques-unes de ſes réponſes, que je vais mettre en dialogue:

La Vérité.

Eh quoi! vous n'auriez pas envie
De lire toute votre vie
Dans le livre de l'avenir!

Devant vous notre ami, vous plaît-il que je
l'ouvre?
D'un seul coup d'oeil on y découvre
Le passé, le présent, & ce qui doit venir.

Arlequin.

Ah! ah!... mais dites-moi; si mon Chapitre
porte
De quelque mauvais sort l'article déplaisant,
Hem! pourrai-je dès à présent
Déchirer le feuillet?

La Vérité.

Non.

Arlequin.

Eh bien? Que m'importe
Quel sort peut m'être réservé,
Si dans le cas d'une infortune,
Elle m'offre par tout sa figure importune,
Sans que jamais je puisse en être préservé?
Par ma foi! Je ferois une grande bévuë,
De prévenir le mal qui n'est point arrivé.
Ce triste objet, du moins ne blesse point ma vue;
C'est toujours autant d'épargné;
Tant que la chance est imprévuë,
On n'a ni perdu, ni gagné.

Arlequin fait à peu près la même réponse sur un bon festin, que la Vérité lui feroit lire dans l'avenir. Voici comme il lui parle:

Dites-

Dites-moi cependant, d'une si bonne chance
Pourrai-je profiter d'avance,
Et presser l'heure du festin?

La Vérité.

Non, cette heure dépend des ordres du destin.
On attend . . . . .

Arlequin.

Foin de vous & de votre science!
Il me faudra donc désormais
Secher sur pied, mourir d'impatience,
Dans l'attente d'excellens mets,
Que peutêtre Arlequin ne goutera jamais!
Fenrage.

La Vérité, enchantée du sage raisonnement d'Arlequin, s'écrie.

Que j'aime son calotinage!
Qu'avec lui la sagesse a d'aimables façons.
Je tenois pour le Temps Ecole générale.
Mais, pour rendre sensez les mortels les plus fous,
Arlequin, je prétends désormais que chez vous
Ils fassent leur Cours de Morale.

Arlequin, pour remercier la Vérité de la peine qu'elle vient de se donner d'instruire les Hommes, la régale d'un divertissement, dont voici le premier air.

Comme le temps, l'amour s'envole.
Sachons d'un murmure frivole
Etouffer ſagement les accens ſuperflus.
Pour une fleur qui meurt, mille autres vont éclore;
Oublions le plaiſir que nous ne goutons plus,
Pour ſonger à celui qui nous demeure encore.

Un Gaſcon, *Vaudeville.*

La gloire maintient mon épée
Au deſſus de mon revenu;
Veut on qu'elle ſoit occupée?
On eſt toujours le bien venu.
Faut-il aider de mon courage
Ceux de mes amis qu'on outrage?
Je brave tous les contretemps;
Mais un Homme qui fait reſſource,
Tente-t'il l'accès de ma bourſe?
Cadedis! il prend mal ſon temps.

Lorsque j'allois fermer ma lettre, un de mes Amis m'a invité à la Comédie Italienne. On y jouoit le *Rajeuniſſement inutile* en vers & en trois actes par Monſieur de la Grange. Cette piece m'a parû charmante. Mais je m'en rapporte à vous. En voici en peu de mots le ſujet.

Une Fée, après une longue abſence, revient à ſon Château, & tous ceux qui ont des

des graces à lui demander, s'empreſſent à venir lui faire leur cour. Criſpin, ſon ancien Domeſtique, eſt celui qui a le plus de part dans ſes bonnes graces; il n'abuſe pourtant pas de ſon crédit; il ſe contente de la prier de marier Valere, ſon pupille, à Colette, Fille de Lucas, ſon Jardinier. La Fée y conſent, & lui reproche gracieuſement ſon trop de modération, qui l'empêche de lui demander quelque choſe pour ſon compte. Criſpin lui répond qu'étant accablé de vieilleſſe, il n'eſt plus en état de jouïr de ſes bienfaits, & de goûter les agrémens de la vie, & qu'il n'eſt pas auſſi extravagant qu'un Vieillard, qui vient de lui faire entendre qu'il veut lui demander la grace de le rajeunir, comme ſi un pareil miracle étoit au pouvoir d'une Fée. Pourquoi non? lui répond la Fée, cela m'eſt poſſible; mais ce n'eſt qu'à toi ſeul que je réſerve une faveur ſi grande. Crispin, charmé de l'offre que la Fée lui fait, ſe livre à la douce eſpérance de revenir au printemps de ſon âge; la Fée lui promet de le rajeunir; mais c'eſt à des conditions qu'elle lui impoſe; les voici; c'eſt la Fée bienfaiſante qui parle.

La faveur que je te deſtine
Va te rendre tes premiers traits

Mais écoute; il eſt néceſſaire,
Pour en retirer quelque fruit,
De garantir ton coeur d'un penchant ordinaire,
D'autant plus dangereux, qu'il flatte & qu'il
ſéduit.
Si jamais par l'Amour tu te laiſſes ſurprendre,
Si quelque beauté te réduit
A ne pouvoir plus te défendre,
De ta jeuneſſe alors tu perdras tout l'éclat,
Et tu retourneras dans ton premier état.

Criſpin accepte la condition & ſe flatte de l'obſerver ſans peine, la Fée lui confirme ſa promeſſe & le laiſſe; Criſpin ſe fait une agréable image du don que la Fée lui va faire.

Angélique, niéce de Damon, Intendant de la Fée, vient interrompre l'agréable réverie de Criſpin; ne trouvant point Valere qu'elle cherche, elle veut ſe retirer, vivement piquée de ce que cet Amant n'eſt pas le premier au rendez vous. Criſpin l'arrête, en lui diſant qu'il a quelque choſe à lui annoncer, qui peutêtre ne lui plaira guere; il lui dit qu'elle ne doit plus ſonger à Valere, & que la Fée veut abſolument qu'il épouſe la Fille de Lucas ſon Fermier. Angélique ſe moque de ce projet, ſûre que Valere l'aime trop pour conſentir à l'hymen d'une autre;

autre; comme cette Angélique est une Coquette, on sera bien aise de voir ici quelques traits de son caractere. Voici sur quel ton elle parle à Crispin.

Sans cesse on me repete
Que je possede une beauté parfaite.
Je le crois, & d'ailleurs, de ce que l'on m'apprend
Mon miroir n'est-il pas un fidele garant?
Je vais vingt fois le jour, pour ne pas dire trente,
Le consulter sur mes apas;
Et je m'apperçois bien qu'on ne se trompe pas.

Crispin croit en vain la tirer d'erreur, en lui disant.

Oh! ma bouche pour eux n'est pas si complaisante;
Et, pour vous parler vrai, j'en fais très-peu de cas.
Sans cette parure affectée,
Ces colifichets, ces clinquants,
Et cette tête avec soin aprêtée,
Que deviendroit votre beauté?
Elle n'a dans le fond que l'éclat emprunté,
Dont ordinairement se sert une Coquette,
Et vous perdrez, en verité,
En rendant à votre toilette
Tout ce qu'elle vous a prêté.

Angéli-

Angélique lui répond :

Que seroit la beauté sans un peu d'ornement ?
Le bon goût l'inventa, l'usage l'autorise.
Il est vrai ; je serois surprise
Que tout autre que vous me parlât sur ce ton ;
Mais vous êtes un vieux Barbon,
Et cette liberté doit vous être permise ;
D'ailleurs, de votre temps, une belle ignoroit
Cet art de relever les graces naturelles ;
On n'avoit pas encor su trouver le secret
De leur en prêter de nouvelles,
Et la simplicite plaisoit ;
L'esprit même, l'esprit, sans qui les yeux languissent,
Sans qui les graces déperissent,
Etoit chez nous un mérite inconnu ;
On n'en montroit du moins que du plus ingénu.
Aujourd'hui, le beau Sexe a changé de méthode ;
On le voit different en tout ;
Il est esclave de la mode,
Comme la mode l'est du gout ;
Par une agréable imposture,
Qui n'a qu'un innocent objet,
L'art est venu corriger la nature.
Eh ! que seroit-elle en effet,
Sans ce beau secours qui l'épure
De tout ce qu'elle a d'imparfait ?

La Fée tient parole à Crispin, & elle le rajeunit pendant son sommeil. Dès le second Acte,

Acte, Crispin commence à donner dans le piége que l'Amour lui tend, & ce Dieu malin se sert contre lui de cette même Coquette, à qui il a parlé d'un ton si severe dans le premier Acte. Angélique, dès la premiere scene du second acte, fait entendre dans un Monologue, qu'elle est surprise du rajeunissement de Crispin, & qu'elle voudroit bien, pour sa gloire, ajouter cette conquête à tant d'autres qu'elle fait tous les jours; le motif qui l'y engage le plus, c'est le plaisir de se venger du mépris, qu'il lui a fait voir dans le premier Acte. Crispin vient. Angélique emploie tous les détours qui lui sont ordinaires, pour s'en faire aimer; elle n'y réüssit d'abord qu'à demi; la menace que la Fée lui a faite le retient; il quitte Angélique brusquement, & lui dit pour excuser sa fuite.

Oui, pour vous je sens bien que j'aurois le coeur tendre,
Si cela dépendoit de moi;
Mais, pour mon profit, je le dois;
Adieu; je fuis, car je prévois
Que je me laisserois surprendre.

Angélique le compte déjà pour vaincu, puisqu'il a recours à la fuite. Après quelques scenes qui regardent l'Episode de la Piéce, Crispin témoigne à la Fée, qu'il craint de ne pouvoir

pouvoir se garantir de l'amour, & qu'il commence de sentir pour Angélique un penchant secret, qu'il aura bien de la peine à surmonter. La Fée lui expose vivement le malheur où il va se précipiter, & ne pouvant rien avancer, elle lui retrace dans une Fête de Vieillards tous les maux où il va s'exposer, en perdant la jeunesse qu'elle lui a rendue. Cette Fête avoit paru trop triste dans les premieres représentations; on l'a égaiée dans la suite, en y ajoutant des Enfans qui se moquent des Vieillards, ce changement a fait plaisir.

Dans la premiere scene du dernier Acte, Crispin effraié de l'image, que la Fée vient d'offrir à ses yeux, veut se défaire d'un amour si fatal. Angélique lui fait de tendres reproches, & le presse si fort, qu'elle le contraint à lui dire la condition que la Fée a attachée à son rajeunissement. Angelique se moque de sa crédulité, & lui dit que la Fée ne lui a fait cette menace, que parce qu'elle l'aime, & qu'elle ne veut point avoir de rivale. Crispin donne dans un piége si adroitement rendu; Angélique lui dit qu'elle va tout disposer pour leur hymen prochain.

La Fée revient à la charge, pour empêcher Crispin de se livrer à l'amour; mais plus elle lui en parle énergiquement, & plus il se persuade qu'elle n'agit que par un sentiment

timent jaloux ; il revient encore à ses premieres craintes. Après que la Fée s'est retirée, il veut rompre ses fers ; mais Angélique l'y rengage si bien, qu'il consent à l'épouser ; il se jette à ses pieds pour lui demander pardon de son irrésolution ; mais à peine est-il tombé à ses génoux, qu'il retourne à son premier état & ne peut se relever. Angélique le trouve si laid dans sa vieillesse, qu'elle ne veut plus de lui ; mais la Fée, pour la punir de sa coquetterie, l'oblige à l'épouser, tout vieux & tout cassé qu'il est.

Des vers qu'on a chantez dans les intermedes, je n'ai retenu que ceuxci.

Au plaisir tout nous engage,
Du bonheur il est le gage,
Et la semence & le fruit ;
Nul Mortel ne s'y refuse ;
Le Sage en jouit ;
Le Sot en abuse.

La grande précision de ces derniers vers m'en rappelle d'autres d'un Poete célebre, par la briéveté énergique de sa diction. J'avois oublié de vous les envoier, en vous parlant de l'ouvrage du Marquis Algarotti, intitulé, *le Newtonianisme pour les Dames.* Ils sont de Monsieur de Volraire, qui les adresse à Madame la Marquise du Châtelet.

Vous

Vous à qui cette voix se fait si bien entendre,
Comment avez vous pû, dans un âge encor tendre,
Malgré les vains plaisirs, ces ecueils des beaux jours,
Prendre un vol si hardi, suivre un si vaste cours,
Marcher après Neuton dans cette route obscure,
Ce Labirinthe immense, où se perd la Nature?
Puissai-je auprès de vous, dans ce Temple écarté,
Aux regards des François montrer la Vérité!
Tandis qu'Algaroti, sûr d'instruire & de plaire,
Vers le Tibre étonné conduit cette Etrangère,
Que de nouvelles fleurs il orne ses attraits,
Le compas à la main, j'en tracerai les traits,
De mes craions grossiers je peindrai l'immortelle,
Cherchant à l'embellir, je la rendrois moins belle;
Elle est ainsi que vous noble, simple & sans fard;
Au dessus de l'éloge, au dessus de mon art.

Vous remarquerez bien qu'en voulant louer le Marquis Italien, le Poete François a fait le contraire. Il le loue de ce qu'il pare la Philosophie de fleurs, & il dit ensuite que, chercher à l'embellir, c'est la rendre moins belle. Mais les Poetes se croient au dessus des regles austères de la Logique. Je suis, Monsieur, Votre.

Paris 10 *Janvier.*

A FRANCFORT.
Chez FRANÇOIS VARRENTRAPP.
& dans les Bureaux des Postes de chaque Ville.

AMUSEMENS LITTERAIRES.

Lettre Sixieme.

Pour l'Année MDCCXXXIX.

SEMAINE VII.

* * * \

sion les fâcheroit. Vous me forcez à m'expliquer, je vais obéïr.

Il semble qu'il n'y ait rien de si aimable qu'une belle personne. Je parle du Sexe, les Hommes ne doivent pas être jaloux de ce petit bonheur. Une Dame qui a l'air noble, le port avantageux, une démarche majestueuse, la taille fine, un teint d'albâtre, les yeux beaux & tendres, la bouche petite & vermeille, les dents blanches, bien arrangées, qui a tous les traits réguliers, la gorge bien prise, le bras rond, la main potelée, en un mot une beauté, est quelque chose de charmant; une foule d'adorateurs lui rend les armes; chacun l'admire; ses attraits la font désirer par tout, on la cite, on la veut voir, on la trouve adorable; ses regards sont éloquens; les graces accompagnent tout ce qu'elle fait; ce qu'elle dit n'est point absolument mal, sa bonne mine persuade presque qu'elle ne manque pas d'esprit; peut-on aimer une plus belle personne? Non. Y a-t'il dans le Sexe quelque chose qui satisfasse davantage, doit-on désirer un objet plus charmant? Oui. Il faut le chercher & lui donner la préference.

Si je ne me trompe, j'ai découvert ce qui vaut mieux qu'une belle personne; C'est une Dame d'esprit. Ne vous persuadez pas que j'enten-

j'entende parler d'une Savante, je n'exige pas qu'elle le ſoit autant que Mesdames Dacier, Deshoullieres, de Scuderi, celà n'eſt pas juſte. Je veux qu'une Dame d'eſprit ſache vivre, qu'elle ait des ſentimens, de la douceur, un bon caractere, un air enjoué & modeſte, qu'elle liſe, qu'elle ait une foible teinture des Sciences, qu'elle parle galanterie, parure, hiſtoire; j'entends qu'elle ait du diſcernement, qu'elle ne ſoit pas muette, ſi la converſation tombe ſur la politique; qu'elle connoiſſe où eſt un Païs. Je veux qu'elle joigne aux ſentimens du coeur ce que l'eſprit a de plus délicat, qu'elle le faſſe briller avec ceux qui en ont, qu'elle ſemble n'en avoir point avec ceux qui n'en ont pas, qu'elle n'ignore pas ſur tout l'art de ſe conduire. Voilà ce que j'appelle le bon eſprit dans le Sexe, voilà ce que je trouve véritablement aimable & ce qui doit fixer un coeur.

Si c'eſt un avantage pour une Dame d'avoir de la beauté, n'en eſt-ce pas un plus grand d'avoir beaucoup d'eſprit? La beauté paſſe, ſe fane; l'eſprit s'embellit & brille toujours davantage; une belle perſonne peut plaire du premier coup d'oeil; une fille d'eſprit enchante dès qu'on l'entend; chacun quitte la belle pour écouter l'autre; ce qu'on

peut faire pour la premiere, c'eſt de la regarder quelquefois, moins pour l'admirer, que pour lui reprocher ſa bêtiſe. La premiere plaît un moment, l'autre plait ſans ceſſe; on s'accoutume à la beauté, l'eſprit ſurprend toujours, charme, ravit. Une jolie choſe que vous entendez fait plaiſir, une plus jolie engage inſenſiblement, une certaine maniere douce, inſinuante, rend tout-à-fait amoureux. Je ne conſeille pas à un Homme, que la ſpirituelle a vaincu, de vouloir briſer ſes fers, elle lui tiendroit certains diſcours enchanteurs, qui l'enchaîneroient pour toute ſa vie. Les conquêtes de la belle ne ſont pas ſûres; ſi elle en fait quelques unes, elle ne peut les conſerver. C'eſt une foible reſſource de n'avoir pour ſoi qu'une figure prévenante.

Je vais faire voir encore mieux combien l'eſprit eſt préferable à la beauté. Une belle Dame perdit quelque choſe de ſes charmes par un accident, on diſoit qu'elle ne manquoit pas d'eſprit; un joli minois ſemble en donner un peu; elle n'en avoit pourtant point. Qu'arriva-t'il? On ne trouva en elle qu'une ſtupide, ſes Adorateurs diſparurent avec ſes appas.

Une autre Dame, qui avoit infiniment de l'eſprit & qui étoit d'une figure aſſez gentille,

tille, devint laide; le croirez-vous? On ne se fût point apperçu de son changement, si elle n'en eût parlé. Elle conserva les coeurs qu'elle avoit soumis, elle triompha d'une infinité d'autres; tant il est vrai que l'esprit est au dessus de la beauté.

Une belle Dame est rarement aimable. Il semble que la Nature, qui a donné à tous les Hommes quelque chose de différent pour plaire, ait toujours refusé aux belles Personnes je ne sai quoi d'engageant, qui charme & qu'on ne peut définir.

Toute beauté est prévenue en sa faveur; celle qui croit en avoir, perd la moitié de ce qu'elle vaut; elle est fiere, hautaine, souvent incivile; elle se persuade qu'on lui doit tout. Rien ne prévient tant une jeune Agnès que d'entendre vanter ses charmes. Une Dame d'esprit évite ces défauts par discernement ou par nécessité, si vous voulez, elle en vaut mieux. On me dira qu'un beau visage est du gout de tout le monde, que chacun n'est pas en état de décider sur l'esprit.

On se trompe; où trouver une beauté parfaite? Je le suppose cependant; on peut être beau sans plaire. N'est-on pas forcé d'avouer que ce qu'on appelle presque une Divinité de notre siecle, n'est pas du gout,

je ne dis pas des Femmes qui ſont très-ſuſpectes, mais des Hommes les plus déſintéreſſez ; c'eſt pourtant à eux que le Sexe veut paroître aimable.

L'eſprit plaît à chacun ; ſans en avoir, on le connoît, on l'admire dans les autres ; pourroit-on ne pas aimer ce qui eſt beau en un certain dégré, ce qui eſt, ſi j'oſe le dire divin, ce qui met l'Homme au-deſſus de l'Homme même.

Si le Berger Paris donna la Pomme à la Mere des Amours, c'eſt parce qu'il ne s'agiſſoit que de la beauté ; s'il eût fallu décider ſi l'eſprit valoit mieux, Venus n'eût pas remporté le prix.

Celui qui veut ſe mettre ſous les étendards de l'hymen, doit adopter mon ſentiment ; vous en ſentez les conſéquences. Après quelques mois de mariage, on eſt réduit à l'amitié & à l'eſtime, tout le plaiſir qu'on goute alors, n'eſt-ce pas de poſſéder une femme d'eſprit ? Elle nous conſole, elle nous aide, elle nous amuſe. Si par hazard on étoit de complexion jalouſe, une belle compagne eſt un peſant fardeau. Qu'il eſt triſte de voir couler ſes jours auprès d'une jolie Statue, qui ne ſait pas nous tromper adroitement !

J'ai tant de ſatisfaction de m'entretenir

avec

avec vous, Mademoiſelle, que je ne m'apperçois pas que ma lettre devient longue; elle vous ennuiera; tant pis pour vous, pourquoi me forcer d'écrire?

Avant que de finir ma rapſodie, il faut que j'ajoute encore quelque choſe. L'amour propre me dicte ce que je vais avoir l'honneur de vous dire. Il me ſemble que bien des gens ſeront de mon avis; vous répondrez qu'il y en aura qui n'en ſeront pas, je me flatte d'avoir pour moi le plus grand nombre. Que l'Homme eſt préſomptueux!

Avec une belle Perſonne j'aurai tort, c'eſt une forte partie. Avec une ſpirituelle j'aurai raiſon. Elles ſont intéreſſées & ſuſpectes; vous ſeule qui ne l'êtes pas, decidez. Je ferai gloire d'être de votre ſentiment, le mien n'eſt pas un Arrêt.

N'allez pas, en montrant ma lettre, me brouiller avec les jolies Demoiſelles, je la déſavouerois. J'aime la beauté; tant que je ſerai Amant, je chercherai une Maitreſſe bien faite; ſi je me fixe, je m'attacherai à l'eſprit. Voilà, je penſe, le vrai ſecret, pour être heureux en amour.

Tenez-moi compte, je vous en ſupplie, Mademoiſelle, de mon obéïſſance. En vous imaginant tout ce qu'on peut avoir de reſpect, d'attachement, de conſidération,

d'estime pour quelqu'un, vous ne pénétrerez qu'en partie mes sentimens à votre égard. J'ai l'honneur d'être.

Lettre Septieme.

Soit paresse, ou dégout, je lis peu, Monsieur, & ce n'est que par une espece de hazard que je tombai ces jours-ci sur une feuille imprimée, qui portoit que l'Académie Françoise avoit donné pour sujet du prix d'éloquence de cette année-ci les paroles suivantes de l'Evangile, *Beati Mites, quoniam possidebunt Terram, Le bonheur des Hommes pacifiques commencera dès cette vie.* Il ne convient ni à mon humeur ni à mes talens de disputer un prix, qui ne doit être accordé qu'à un Orateur. Mais je fus charmé d'apprendre que cette maxime devoit être traitée avec soin par plusieurs Hommes de mérite. Qu'elle est belle en elle même, qu'elle est féconde en conséquences, qu'elle est utile dans ses effets!

J'appelle douceur cette heureuse disposition, qui fait qu'éloignez de choquer personne, nous supportons sans emportement les mauvaises manières & les injustices mêmes de ceux, avec qui nous avons à faire.

Elle

Elle est d'ordinaire un don précieux de la Nature, &, chez quelques Hommes d'une force d'esprit peu commune, elle est le fruit des combats fréquents & opiniâtres, qu'ils ont livrez à la violence d'un tempérament fougueux & ardent. Elle nous met précisément dans la situation, à laquelle seule Dieu a attaché notre bonheur temporel. Il n'y a point de passion, qui, traversée par quelque obstacle, ne se change en indignation, où en colère, & peut-on toucher un Homme un peu vivement, qu'on ne blesse quelque passion qu'il chérit? On a dit en Médecine que l'Homme par sa nature n'est que maladie. *Totus Homo à natura morbus.* On pourroit dire en morale que naturellement l'Homme n'est que passion. Qu'est ce donc qui pourra lier entre eux les Membres d'une Société si féroce, & leur y procurer de l'agrément? La douceur seule.

Sans elle, le Philosophe même trahit ses intérêts & déshonnore son caractère. Plus il a de raison, plus il voit combien on a de tort à son égard. Plus il a de droiture, plus il est offensé d'en trouver si peu chez les autres Hommes. Alors il s'oublie tout à fait, &, avec le sens le plus droit, il agit comme les moins sensez de tous les Hommes.

Voiez Menis par exemple. Vous savez qu'il passe pour Homme entendu & raisonnable. Cependant gardez vous bien de lui laisser appercevoir que vous n'etes pas de son avis. Fût-ce sur une matière, qui ne l'intéresseroit que foiblement, il éclattera d'abord, ses yeux s'allumeront, il rougira, il pâlira, son ton de voix marquera l'altération de son ame. Que sera-ce donc, si vous cherchez à le convaincre qu'il a tort dans sa dispute avec Dion, & que l'Homme, dont il se plaint avec tant d'aigreur, a quelques sujets de se plaindre de lui à son tour. Avec les raisons les plus fortes & proposées de la manière la plus modérée, vous ne ferez que l'irriter d'avantage. Ce sera même en vain que vous lui remontrerez alors qu'il expose sa fortune & son repos, en s'obstinant à poursuivre son droit prétendu ou véritable contre un Ennemi si puissant & si habile. La justice est de son côté. Cederoit-il lâchement! Non. Il n'en démordra point, & vous serez bien heureux, si, en ne songeant qu'à lui rendre service par vos conseils, vous ne vous attirez pas son inimitié. C'est ainsi qu'avec une fortune brillante pour un Homme de son rang, il a trouvé le malheureux secret d'avoir toûjours des querelles, ou des procès, & de ne gouter jamais ce

doux

doux repos, dont il dépendoit de lui de jouir.

Oppoſons lui Philemon. Il s'en faut tout que ſa ſituation ſoit digne d'envie, ſi on ne compte pour heureux que ceux qui ſont riches. Mais la nature ou peutêtre la raiſon l'a amplement dédommagé. Il eſt d'une douceur, que j'oſerois preſque traiter d'indomptable. Elle a été ſouvent miſe à des épreuves fort difficiles, dont elle s'eſt toûjours bien tirée. Jamais vous ne le verrez donner ſes gouts particuliers & les plus chers pour regle ou pour modele de ceux des Sociétez qu'il fréquente. Jamais il ne s'échauffe dans la diſpute. Des emportemens inſupportables pour tout autre ne lui paroiſſent que des foibleſſes dignes de compaſſion. Il regarde à peu près du même œil les injuſtices, qui l'intéreſſent dans ſon domeſtique. Si quelque choſe trouble un peu la ſérénité & le calme de ſon ame, c'eſt ſeulement de voir qu'avec tant de condeſcendance, il ne puiſſe pas ſe faire ſouffrir des Hommes mêmes, à qui il pardonne tant de fautes groſſières & qu'il ménage avec tant de délicateſſe. Au reſte, ſa douceur lui donne de grands avantages dans le commerce de la vie ſur ceux qu'il fréquente. Elle lui acquiert des Amis, elle les lui con-

conserve, elle désarme ses ennemis, du moins elle les couvre de confusion. Qui ne rougiroit pas d'être brouillé avec Philemon!

Sa douceur lui procure d'autres avantages, auxquels je croirois sans peine qu'une ame si bonne ne pense seulement pas. Elle lui conserve ce calme, sans lequel on ne voit point les choses comme elles sont. Elle tempère la vive impression, que les injustices criantes lui feroient. Elle le laisse dans la situation où il faut être, pour entendre les conseils de la raison & pour les suivre sans peine. N'eût-il d'autre obligation à sa douceur que celle de ne faire jamais rien d'indigne de la raison, ne seroit-il pas assez heureux! *Rien ne rafraichit plus le sang que d'avoir évité de faire une sottise.*

La douceur nous aide à faire gouter la raison à ceux que nous voulons persuader, par la manière nette & distincte dont elle la leur présente. Le bruiant Thymus disputoit ces jours passez sur un point de Théologie avec une ardeur, qui ressembloit à la colère. A peine écoutoit-il les raisons de son Ami; peutêtre ne les entendoit-il seulement pas. Ce que je sais bien, c'est qu'elles paroissoient ne servir qu'à redoubler sa vivacité & à augmenter l'obscurité de ses raisons. Il se peut que la these de Thymus fût vraie, &

même

même que ses argumens dans le fonds fussent valables. Mais il les proposoit avec des éclats de voix étourdissans & une rapidité de prononciation, qui ne laissoit pas le loisir de les comprendre & de le suivre. Je n'avois pris aucune part à la dispute. Cependant je souhaitois qu'il eût tort, & qu'on réüssit à l'en convaincre. La chaleur dans la dispute a quelque chose d'odieux, parce qu'elle prouve la haute idée, qu'on a de ses lumières, & qu'on voudroit en donner aux autres. C'est trahir la vérité que de la défendre avec tant de feu. Il n'est bon qu'à nous révolter contre elle.

La douceur au contraire est la recommandation la plus puissante, que la raison puisse avoir auprès des Hommes. Si Philemon veut me guérir de quelque erreur, il me dit ses raisons, d'un ton de voix bas & posé, il les expose dans un ordre naturel, ses expressions sont justes & claires, il prête à mes réponses une attention obligeante, il les refute avec netteté & sans chaleur, je sens à toutes ses manières qu'il fait quelque cas du peu que j'ai de lumières, & que les siennes ne l'énorgueillissent pas. C'est ainsi que nos disputes aboutissent toûjours à me le rendre plus cher, & à me faire trouver aimable la vérité qu'il m'enseigne.

Je

Je crois vous avoir dit, Monsieur, que presque toûjours la douceur est l'effet d'une heureuse constitution, & qu'il n'arrive guères que la raison supplée en ce genre-là à ce que la nature n'a pas fait. Il est pourtant vrai que la raison est toûjours la compagne de la douceur. Qui empêcheroit un Homme, dont les passions sont modérées par la douceur de son tempérament, d'entendre la voix de la vérité, & de suivre les conseils qu'elle lui donne ? Il peut n'être pas un Savant & n'avoir que des talens fort communs. Mais son bon sens le retiendra dans sa sphère, & vous préférerez son aimable simplicité & sa modeste ignorance à l'esprit le plus brillant & au savoir le plus profond.

La modestie inséparable de la douceur produit la résignation dans les accidens les plus fâcheux. Le Philosophe leur oppose une constance également, fastueuse & pénible. L'Homme sans principes n'a pour se soutenir dans les adversitez qu'un lâche & triste désespoir. L'Homme vain & emporté est d'autant plus malheureux qu'il est naturellement plus sensible, & qu'il s'imagine avoir moins mérité les maux qu'il souffre. L'Homme doux & modeste les sent moins vivement, & il se soumet sans impatience à son sort, parce qu'il ne se croit en rien

meilleur

meilleur que tant d'autres Hommes, qui ne ſont pas plus heureux que lui. Il eſt malheureux, ſi vous voulez. Mais il ne l'eſt qu'à proportion de ſon malheur, & l'Homme vain & violent l'eſt fort au delà.

Mais qu'ai-je dit ? L'Homme doux eſt malheureux ! Je parle donc contre moi-même. Nullement. Il peut être malheureux, puiſqu'il eſt Homme. Mais il eſt le moins malheureux de tous ceux qui ſe trouvent dans la même ſituation que lui, & c'eſt-là l'unique bonheur, dont nous ſoions capables, tandis que nous ſommes ſur la terre. Il en eſt du bonheur comme de la raiſon & de la vertu. Nous n'avons ici bas qu'une médiocre portion de tous trois. En un mot, comme le plus parfait des Hommes eſt celui qui eſt le moins imparfait, auſſi le plus heureux eſt-il celui qui eſt le moins malheureux.

Je pourrois ajouter bien d'autres remarques à celles que j'ai déjà faites ſur les avantages de la douceur. Sans elle ſouvent nos ſecrets les plus importans nous échapperoient, & la colère les arracheroit du fonds de notre coeur. La douceur en eſt la ſure & fidele Gardienne. Elle met pour ainſi dire un ſceau ſur notre bouche. Comme elle adoucit la fougue des paſſions,

elle

elle empêche qu'elles ne troublent notre ame, du moins jusqu'à un certain point, & que notre altération ne se peigne dans nos yeux & ne nous trahisse. Un Homme doux, maitre de lui même, l'est en quelque manière de tous ceux, avec qui il traite. Il éxamine paisiblement leurs objections. Le calme de son ame lui facilite les moiens de les réfuter. Il établit ses propres raisons avec autant de clarté que de force.

La suite pour l'Ordinaire prochain.

A FRANCFORT.
Chez FRANÇOIS VARRENTRAPP.
& dans les Bureaux des Postes de chaque Ville.

AMUSEMENS LITTERAIRES.

Suite de la LETTRE SEPTIEME.

Pour l'Année MDCCXXXIX.

SEMAINE VIII.

* * * \

plus vive, ne craignez pas que son sens froid lui échappe. Il médite dans un calme profond la réponse qu'il doit faire, il amuse celui avec qui il traite, il l'adoucit, il le pique, il observe ses paroles, ses gestes, ses yeux, il découvre ainsi jusqu'au fonds de son ame, il devine le secret de ses instructions, & les siennes, en demeurant impénétrables, assurent le succès des affaires qu'il négocie.

Tel est le fruit de la douceur, quand elle est produite par un bon naturel & perfectionnée par la raison & par les affaires. Vous allez voir pourquoi je parle de la sorte. C'est que, comme le remarque le judicieux & délicat Abbé Trublet, dans ce qu'il a écrit sur cette matière, il y a une douceur & une complaisance, qui ne sont que foiblesse, timidité, lâcheté, abbatement de l'imagination devant ceux qui nous imposent, abattement de coeur devant ceux que nous craignons. Il faut ménager des personnes qui ne nous ménageroient pas elles mêmes, s'il nous échappoit un seul mot qui pût leur déplaire. Il seroit dangereux d'irriter ceux qui s'emporteroient à la moindre résistance que nous ferions à leurs volontez. On plie dans ces occasions. On garde un humble & respectueux silence. On n'oppose à la colere la plus injuste que de tendres larmes. Le ressentiment n'ose

même

même se faire sentir au fond du coeur; tout celà se fait naturellement, & presque sans effort. Quelle douceur, dites-vous! Quelle admirable patience! Vous vous trompez, &, pour vous désabuser sur cette prétendue douceur, mettez-la à quelque autre épreuve, où elle puisse se démentir sans risque. Vous qu'on ne craint point, & qu'on peut contredire sans conséquence, vous même dont on connoît la douceur, ou dont on mépriſe la colere, essaiez de mortifier en quelque chose la vanité de cette personne qui vous paroît si modeste & si moderée; trouvez à redire à sa conduite; reprenez-la d'un leger défaut; soiez d'un autre avis qu'elle sur une bagatelle. Instruit à vos dépens de son vrai caractere, vous changerez bientôt d'opinion sur son sujet. Vous ne trouverez qu'aigreur, qu'impatience; qu'orgueil, où vous aviez crû voir le naturel le plus heureux ou le mieux corrigé.

Je suis, Monsieur, Votre.

Lettre Huitieme.

Monsieur,

La variété, dont vous parez vos lettres, me fait croire que celle-ci pourra trouver

place parmi elles. Il y a quelques années qu'étant au Caire, j'y fus témoin d'un évenement singulier. Deux Portefaix avoient gagé à qui porteroit plus longtemps un outre rempli d'eau & de sable, du poids de cent trente livres, sans se reposer, sans quitter un moment son fardeau, sans s'appuier en aucun endroit, sans même pouvoir porter la main contre un mur, ou contre la terre. La gageure étoit de vingt piastres. Le premier porta son outre soixante cinq heures de suite. On le vit rôdant nuit & jour par la Ville, précédé d'un tambour & suivi de la Populace. Il mangeoit en marchant, &, pour s'empêcher de dormir, il prenoit beaucoup de café. Comme plusieurs de ceux de sa suite avoient parié, les uns pour lui, les autres pour son Adversaire, ils observoient attentivement s'il ne manqueroit point à quelcune des conditions. Son Antagoniste entra dans la lice huit jours après, & porta le même fardeau pendant soixante sept heures. Il devoit le porter encore cinq heures, parce que la gageure étoit pour trois fois vingt quatre. Mais l'outre creva au bout de soixante sept heures. Cependant on le déclara victorieux, & le prix de la gageure lui fut adjugé. Le lendemain ses Camarades & ceux qui avoient parié pour lui le

promenèrent par toute la Ville, revêtu d'un Caftan de la garderobe du Pacha, & il n'y eut point de perſonnes diſtinguées par leur rang, ou par leurs richeſſes, qui ne lui fiſſent quelque gratification.

Il eſt bon que vous ſachiez que les Egyptiens ſont en général vifs, gais, ſpirituels, mais legers, inappliquez, étourdis, & que les Turcs au contraire ſont fort ſérieux & penſent beaucoup. J'en vis divers exemples, pendant les cinq ou ſix jours que durèrent les laborieuſes promenades de nos Portefaix. Un Egyptien, à côté de qui je me trouvai dans les rues, diſoit à ſon Ami, *Ces deux Drôles me divertiſſent infiniment avec leur ſotte gageure. Vingt piaſtres valent ils la peine qu'il ſe donnent ? J'y gagne plus qu'eux, puiſque je ris, tandis qu'ils gémiſſent ſous le poids, dont leur folie les a chargez, & ſous la crainte de perdre leurs peines.* Le même jour, un autre Egyptien me dit, *Eh bien, Seigneur Franguy, comment trouvez vous ce ſpectacle ? Ne vaut-il pas une bonne comédie ? Voit-on chez vous quelque choſe d'auſſi plaiſant ?* J'aurois bien pû lui répondre qu'il ſe fait en Europe des gageures auſſi folles, qu'on en puiſſe faire en Egypte. J'ai vû parier qu'un Roi, qui ſe portoit à merveille depuis longtemps, mourroit de maladie, avant que trois ſemaines ſe paſ-

passassent : Qu'une Nation ennemie, à qui plusieurs circonstances promettoient la victoire, perdroit la bataille, malgré sa supériorité : Que deux Peuples ne feroient pas la paix, quoiqu'ils en eussent tous deux un besoin extrême. Combien d'autres sottises aussi éclattantes & de la même espece n'ai-je pas vû ? Mais le joieux Habitant du Caire ne me donna pas le temps de lui faire cette humble & sincère confession. *Des foux comme ceux-là sont impaiables*, continua-t-il. *La sagesse est trop composée & trop morne. Je baaille aux discours du Philosophe que j'admire. Une folie médiocre m'afflige, au lieu de me réjouir. Il n'y a rien tel qu'une folie distinguée pour occuper agréablement le monde.*

Le troisième jour, obligé de sortir pour quelques affaires, je rencontrai encore l'un de ces deux robustes Portefaix, & j'entendis des Egyptiens, fourrez parmi la foule qui lui faisoit cortege, se dire les uns aux autres qu'il étoit bien fou de s'être condamné à un travail si rude, & pour une récompense si incertaine. Un d'eux répondit que, s'il y avoit de la folie dans le fait de cet Homme-là, il y en avoit encore d'avantage à le suivre de rue en rue, pendant des journées entières, sans aucun intérêt, qui pût dédommager de ce qu'on perdoit à la maison par

son

son absence. Celui-là me parut un Homme sensé, & je comptois bien qu'il ne tarderoit pas à se séparer de la bande curieuse. Mais point du tout. Trois heures après, que le hazard me ramena sur la route de cette procession, j'y retrouvai encore mon Homme, qui m'avoua que, malgré un travail assez pressant, qui l'attendoit au logis, il ne pouvoit se refuser le plaisir de voir jusqu'où iroient les forces & la patience de ce Portefaix. C'est ainsi que cet Egyptien, que j'avois pris pour le plus sensé de ceux auxquels il s'étoit joint, me parut ensuite le moins sage de tous, puisqu'il faisoit de gaieté de coeur ce qu'il avoit blâmé avec tant de raison & de prudence.

Je fis part de cette observation à un Négociant Turc, avec qui j'avois des liaisons d'intérêt & même d'estime. *Vous avez raison*, me répondit-il. *Mais remarquez en même temps que la sottise de cet Egyptien est fort commune parmi ceux qui ont plus d'esprit que de jugement. Personne ne voit mieux qu'eux combien telle ou telle chose est déraisonnable, & personne n'a plus de disposition à commettre les mêmes fautes qu'ils condamnent. Leur esprit ne leur sert qu'à les justifier à leurs propres yeux. Ils découvrent des différences imperceptibles pour tout autre entre leurs folies & celles de leur Voi-*

sin. Celles-ci leur paroissent aussi ridicules qu'elles le sont. Celles-là leur paroissent excusables par divers endroits, & telle est la force, qu'une passion adroite & une imagination vive donnent à leurs apologies, qu'ils vous réduiroient presque à croire qu'ils ont raison d'extravaguer.

Cette réflexion m'en fournit plusieurs autres, & je me souviens que mon défunt Ami Callinoüs s'y trouva enveloppé. Nous avons fait nos études ensemble. Il brilla plus qu'aucun de nous, &, je veux bien l'avouer, si après avoir rempli la tâche prescrite par notre Maître, il ne m'avoit pas aidé à remplir la mienne, j'aurois souvent couru risque de recevoir autant de coups qu'il recevoit de louanges. Qu'arriva-t-il? Callinoüs avoit quelque bien. Ses talens avoient été caressez par notre commun Précepteur. Il ne trouva plus de goût qu'à les perfectionner. Il est vrai qu'il y réüssit, & qu'il effaça les Beaux Esprits qui couroient la même carrière. Mais aussi négligea-t-il ses affaires, & il fut aussi heureux alors de m'avoir pour ami que je l'avois été à l'Ecole Latine d'être le sien.

Je l'avois souvent averti des malheurs, auxquels l'exposoit son excessive inapplication. *Ah! Mon pauvre Phidippe, tu me fais pitié avec ta sotte morale*, me disoit-il en riant

riant de tout son coeur. *Ne voudrois-tu pas que je me fusse appliqué comme toi à la charmante, à la délicieuse étude de l'Arithmétique? Que je tinsse des livres de compte comme un Marchand? Que je susse au juste ce que chaque chose coute au marché, ou dans les boutiques, afin de n'être pas la dupe de ma Cuisinière, ou de mon Laquais? Qu'en vendant quelque chose à un Négociant, je calculasse exactement ce qu'il peut gagner sur ce qu'il reçoit, & par conséquent ce que j'ai droit de lui demander? J'avoue que ces recréations sont extrêmement divertissantes & même fort nobles. Mais la Nature ne me vouloit pas assez de bien, pour me tourner de ce côté-là. J'ai le malheur de n'aimer que les vers excellens, & d'en faire que mes Rivaux mêmes rougiroient de critiquer. Je me fais un sot plaisir des marques de considération, dont les Grands Seigneurs m'honorent, & auxquelles je sais que beaucoup d'habiles Calculateurs, qu'il y a ici, aspireroient inutilement. Au sortir de la table d'un Marquis, ou d'un Duc, je me trouve dans un Cercle de Dames du premier rang, ou dans une Assemblée de ce que nous avons de plus brillant en fait d'esprit, & par tout on me souffre avec assez de bonté. Je rentre chez moi avec la gaieté, que tu peux aisément t'imaginer. De bonne foi, mon cher Phidippe, crois tu qu'alors je sois bien disposé à m'enfoncer dans de mau-*

maudits calculs, ou à examiner ſcrupuleuſement ſi mes Fermiers & mes Domeſtiques me trompent, & à les gronder ? Mon Pere m'a laiſſé deux mille livres de rente. Je m'apperçois bien que mes revenus diminuent chaque année, tandis que mes dépenſes augmentent à proportion. Mais je ne puis gagner ſur moi de rechercher trop curieuſement la cauſe, ni le détail de mes pertes. Je crois avoir gagné tout ce que j'ignore avoir perdu. Homere, Virgile, Horace, Corneille, Racine, Boileau, mon application à mettre en vers les ſujets qui me plaiſent, le goût que j'ai pour ce travail, en voilà plus qu'il n'en faut pour entretenir ma bonne humeur. On me dira que je joue à ne pas laiſſer une groſſe fortune à mes Héritiers. Soit. Mais au moins il me reſtera dequoi vivre honnêtement. Somme totale, pour parler ta langue, mon cher Phidippe, je ſuis auſſi incapable d'attention & de calculs que d'avarice.

Savez-vous ce que le gai & le ſpirituel Callinoüs gagna par une conduite ſi prudente? Au bout de quelques années, il s'apperçut avec étonnement qu'il étoit pauvre. Il eut la fauſſe généroſité de ne vouloir pas me révéler ſa triſte ſituation. Je la devinai, & l'avare Calculateur, car c'étoit-là le nom qu'il me donnoit tout bas, (il me l'a confeſſé dans la ſuite,) ſe vit, graces à la peſanteur

de

de son génie & à l'exactitude de ses calculs, assez riche, pour empêcher que le brillant Callinoüs ne sentît les maux de l'indigence, vers laquelle il avoit couru si gaiement.

Je fis part de cette avanture à mon ami Solyman, & nous revinmes ensuite au Saint du jour, c'est à dire, au Portefaix. Voici à peu près ce que me dit ce sage Turc. *Je conviens que cet Homme est un fou. Il risque sa santé pour un prix, qu'il n'est rien moins que sûr de gagner, & qui ne mérite pas les efforts incroiables, qu'il fait pour l'obtenir. Cependant il faut bien remarquer certaines choses, qui le justifient en quelque manière. Premièrement, il n'a hazardé ce pari que sur la connoissance, qu'il a de sa force & de son courage, deux qualitez que nous autres Marchands lui connoissons tous. Combien de Gens, & je n'en excepte pas nos Sultans mêmes, s'engagent dans des entreprises, où il y a pour eux plus de danger & moins d'apparence de réüssir? En second lieu, qu'il perde, ou qu'il gagne, son essai servira toujours à nous confirmer dans l'idée, que nous avons de sa vigueur, & il peut compter que nous lui conserverons volontiers notre pratique, quand il s'agira de porter loin des fardeaux fort lourds. Voilà du moins une ressource pour lui. Bien des Gens avec plus d'esprit qu'il n'en a hazardent d'avantage, sans pouvoir compter en*

cas

cas de malheur sur un dédommagement si avantageux. Une autre chose que je remarque, c'est qu'il n'y a rien de honteux dans cette gageure. L'année passée, deux Janissaires de Smyrne, après avoir bû copieusement du vin, gagèrent à qui en boiroit plus ce soir-là, & il fut réglé entre eux qu'un sequin seroit le prix de la victoire. Je n'ai jamais pû croire ce que plusieurs personnes m'ont raconté des efforts extraordinaires, qu'ils firent pour l'emporter l'un sur l'autre. Mais ce que je sais, c'est que l'un de ces deux Braves expira sur le champ de bataille & paia sa victoire de sa vie.

Solyman ajouta ces mots remarquables: *C'est ainsi que l'amour de la gloire, que Dieu ne nous a donné, que pour nous exciter à remplir fidelement nos devoirs, dégénère dans un Homme ignorant ou corrompu en une folle passion de se distinguer par les moiens les plus frivoles, ou même les plus criminels & les plus honteux. Il en est de ce précieux instinct comme des excellentes vignes de Schiras. Transportez-en quelques plants dans un Païs froid & dans une terre trop grasse. Ils perdent leur force & leur douceur, & à peine le vin, qu'ils produisent, est-il assez bon pour faire un peu de méchante eau de vie.*

Je me suis souvent rappellé ces réflexions dans la suite, & elles me paroissent toûjours justes.

juſtes. Mais voici ce que je voudrois y ajouter. Premièrement, que c'eſt en partie la faute des trois quarts des Hommes, ſi l'autre quart a de fauſſes idées de l'honneur, & cherche à ſe diſtinguer par des endroits, qui n'ont rien d'honorable, ou qui ſont même déshonorans. Conſpirons à refuſer généreuſement nos reſpects à l'eſprit, à l'opulence, à la nobleſſe, aux talens, s'ils ne ſont pas joints à la vertu. Les fruits de cette vertueuſe Ligue ſeront infinis. Chryſon ne prendra plus que des voies innocentes, pour augmenter ſes richeſſes, & il en fera un uſage louable, bien ſûr que c'eſt-là l'unique moien d'échapper à nos mépris. Le mordant Archiloque déteſtera l'uſage cruel qu'il a fait de ſon eſprit dans ces Poemes malins, qui lui ont acquis par notre faute une ſi brillante reputation. Eugene ſentira qu'il doit être auſſi vertueux que ceux de ſes Ancêtres, qui ont mis le titre de Noble dans ſa Maiſon, s'il veut que nous aions pour lui la même admiration, que nos Aieux eurent pour les ſiens. Philomathès, abandonné de cette Troupe applaudiſſante, qui l'a ſuivi juſqu'à préſent, rentrera en lui même & rougira qu'un eſprit auſſi éclairé que le ſien ait ſi peu ſervi à régler ſon coeur. La charmante Calliſte aura honte d'avoir regardé ſa

beauté

beauté comme un mérite, qui la dispensoit de diverses vertus fort essentielles dans le commerce de la vie. En un mot, quand on verra que l'estime, l'admiration, les louanges ne sont accordées qu'à la vertu, & que nous sommes résolus de ne faire jamais meilleur marché de nos applaudissemens, on s'efforcera de les mériter par des actions estimables.

Mais quand est-ce que les trois quarts des Hommes seront assez éclairez pour n'admirer que ce qui est réellement beau, & assez courageux pour ne louer que ce qu'ils admirent? On verra encore longtemps la folie usurper les honneurs de la sagesse, le mérite solide effacé par le faux brillant, la vertu ensevelie dans l'obscurité, & le vice triomphant. Le Spectateur Anglois dit * là-dessus que „ le dernier jour rectifiera ce désor„dre & placera un chacun dans une situation „convenable à la dignité de son caractère. Je conviens avec lui qu'alors les rangs seront assignez comme il faut, & la préséance bien réglée. Mais cette gloire, qu'il promet à la vertu, est trop éloignée de nous, pour agir aussi fortement sur l'ame que le desir & l'espérance d'être loué des Hommes avec qui

* *Tom. III. de la Traduction Françoise Discours X.*

qui nous vivons. Ainsi je remercie Dieu de ce qu'il a bien voulu nous porter au bien par ce motif, puisqu'il est plus pressant & plus proportionné à notre nature. Je voudrois seulement, s'il m'est permis de parler de la sorte, qu'on fût plus friand que gourmand en fait de louanges, & qu'on préférât l'approbation d'un seul Homme sage & celle de sa propre conscience à l'admiration de mille & mille Gens, qui sont incapables de connoître le vrai mérite, & par conséquent de l'honorer par les louanges qu'ils lui donnent, ou de le flétrir par le mépris dont ils l'accablent.

Un desir excessif de la gloire n'est propre qu'à nous la faire manquer. Je me souviens d'avoir lû je ne sais où que Caton l'ancien eut pour Collegue dans la Censure un Homme de mérite, mais qui avoit le foible de vouloir obtenir des louanges du Peuple par son indulgence, dût elle coûter quelque chose, soit au respect dû aux Loix, ou à la pureté des Moeurs romaines. L'austère Caton, insensible à des louanges, qui auroient été le prix de quelque foiblesse, exerça la Censure avec une rigidité inflexible, & qui le rendit redoutable, même à son Collegue. Vous savez quels furent les effets de la conduite si opposée de ces

Magi-

Magistrats. Il n'y a plus que les Savans qui puissent vous dire le nom du premier, & les plus ignorans connoissent le second & l'admirent.

Une circonstance, qu'il est nécessaire de remarquer dans la vie de ce grand Homme, c'est que, s'il avoit cherché les applaudissemens de la multitude, sa sévérité auroit été parfaitement déplacée. Les Romains, polis, ou corrompus si vous voulez par leurs conquêtes & par leurs richesses, n'étoient plus capables de supporter des vertus si âpres. Caton ne laissa pas de marcher constamment dans les routes de la justice, &, comme on dit, d'aller son chemin tout droit. Partout il soutint la vertu, qui commençoit à sortir de mode. Il poursuivit ouvertement les vices & les crimes, que Rome commençoit à tolerer. Les richesses, le crédit, la haute naissance, l'amitié même, rien ne put dérober les Coupables à sa sévérité, & il me semble avoir lû qu'il se porta pour Accusateur contre quatrevingt dixsept Personnes. Une vertu si farouche, si je puis emploier ce mot, semble être fort peu propre à nous attirer des louanges. Aussi croirois-je sans peine qu'il n'en reçut pas beaucoup de son vivant. Nous louons rarement des vertus, que nous haïssons. Caton se contenta du témoignage favorable de sa conscience. Peutêtre un ou deux Hommes tout au plus d'une vertu sublime y joignirent-ils leurs suffrages. Mais la postérité ne tarda pas à le dédommager de l'injustice de son siecle. Elle l'admira, & je crois que nous l'admirons encore plus qu'elle ne fit.

La suite pour l'Ordinaire prochain.

A FRANCFORT.

Chez FRANÇOIS VARRENTRAPP.

& dans les Bureaux des Postes de chaque Ville.

AMUSEMENS LITTERAIRES.

Suite de la LETTRE HUITIEME.

Pour l'Année MDCCXXXIX.

SEMAINE IX.

L'Amour mal réglé des louanges applique l'Homme à des occupations, qui sont au dessous de lui, qui le détournent de ses véritables intérêts, & qui lui rendent inutiles les talens les plus nécessaires, quoiqu'il les possede. C'est cette passion qui d'un Empereur de Rome fit un Musicien plus que médiocre, & qui d'un autre fit un excellent Gladiateur. La même erreur a changé en Violons ou en Danseurs du premier ordre des Lords, qu'on s'attendoit avec raison à voir un jour briller dans le Parlement, ou à l'Armée. Graces à une semblable folie, un Peintre de ma connoissance est l'un des meilleurs Cavaliers, qu'il y ait à dix lieues à la ronde. Il n'en devient pas plus riche, &, lorsqu'il revient du

manege, qu'il regarde comme sa Patrie, il ne sauroit s'empêcher d'entendre & de voir diverses choses, qui le convainquent du dérangement de ses affaires. Mais que lui importe? Ne convient on pas généralement que personne n'a meilleure grace que lui à cheval? Les Filles mêmes ne l'en reçoivent elles pas mieux, quoiqu'il ait Femme & Enfans? Le pauvre Agathon pouvoit être un excellent & riche Jurisconsulte. Mais il a eu dès sa jeunesse le malheur de tirer avec une justesse extraordinaire. Depuis ce temps-là, il se ruine à suivre ses Chiens à la chasse & à régaler ceux qui le louent.

Ce qui est le comble des maux, où nous conduit une excessive & imprudente passion d'être louez, c'est qu'après nous avoir égarez du chemin, qui nous auroit menez surement à l'honneur, ou à la fortune, elle nous engage à faire des choses, où nous sommes parfaitement incapables de réüssir. Je n'en citerai qu'un seul exemple. Gelon avoit quelques bénéfices qui l'obligeoient à résidence, savoir, une Femme, deux Enfans & une Boutique. Il étoit naturellement bon Mari, bon Père & Marchand habile. Mais il s'étoit mis dans l'esprit qu'il étoit fort plaisant, & je ne sais combien de fois, qu'il avoit fait rire à n'en pouvoir plus par ses soi-

soi-disant bons mots, avoient eu soin de l'avertir par pure reconnoissance qu'il avoit de l'esprit comme un Diable, & qu'il étoit le plus drôle de Corps qu'il y eût au monde. Dès lors il ne trouva plus de plaisir que dans les Compagnies, & il jugea qu'il ne devoit pas faire l'injustice à un mérite aussi brillant que le sien de l'ensevelir dans l'obscurité d'un magasin & de l'abaisser aux petits soins d'un ménage. On ne le vit plus qu'au Caffe, dont il devint l'Orateur. Le désordre tarda peu à se mettre dans ses affaires. Sa Femme, moins enjouée que lui, mais plus prudente, s'en apperçut bientôt & le lui fit remarquer, sans pouvoir convertir ce facétieux Mari, qui étoit pourtant un fort bon Homme. Enfin elle déchargea sa douleur dans le sein du spirituel & sage Euthyme, Oncle de Gelon. Ce bon Parent admira d'abord la sottise de son Neveu & imagina aussitôt le moien d'y remédier. Il se rendit au Café, où Gelon daignoit faire son séjour, & où il attiroit par ses jeux de mots force Chalands, qu'il auroit mieux fait d'attirer dans sa Boutique par un bon assortiment de draps. Euthyme prit à tâche de déconcerter son Neveu par des plaisanteries ingénieuses & de lui débaucher ses Admirateurs. Gelon se sauva dans un autre Café, & Euthyme l'y pour-

ſuivit. Gelon ſe réfugia dans quatre ou cinq autres, & l'infatigable Euthyme l'y ſuivit comme ſon ombre & ne manqua pas de l'y effacer. Savez vous quel fut le fruit d'un manege ſi plaiſant ? Gelon ſe laſſa de voir qu'on ne rioit plus de ſes contes, & qu'Euthyme avoit pour lui tous les Rieurs. Outré de ſa disgrace, il chercha un aſyle dans ſa Maiſon, il y alla cacher ſa honte, il tâcha de ſe diſtraire par ces mêmes ſoins qu'il avoit imprudemment dédaignez, il mourut riche, beni de ſa Famille, eſtimé de tous ceux qui le connoiſſoient, & tant d'avantages ſolides ne lui coutèrent que la perte de ſa fauſſe réputation de Plaiſant.

J'aurois pû ajoûter bien d'autres exemples à celui-là. Mais je me laſſe d'écrire, & d'un autre côté, ſi vous ſaviez quelle eſt ma profeſſion, vous trouveriez peutêtre qu'il me convient auſſi peu de faire le Philoſophe, comme j'ai fait ici, qu'à Gelon d'être le *Gracioſo* ou l'Arlequin de ſes Cotteries. Je dois cependant vous dire, avant de fermer ma lettre, que je lis avec plaiſir vos *Amuſemens Littéraires*, malgré les préventions, dont un honnête Anglois eſt toûjours pourvû contre les François. Je ſuis réellement, Monſieur, Votre... P. MORDAUNT.

Londres 21 Janvier.

Lettre

Lettre Neuvieme.

Voici, Monsieur, l'extrait d'une Piece, qu'un de mes Amis vient de me communiquer, & qu'il m'assure avoir prise du *Common Sense*. Je n'ai que faire de vous dire que c'est une parodie de la dernière scene du *Malade Imaginaire*. Mais ce dont il est bon de vous avertir, c'est que la Scene est à Paris, & que le titre en est, *Ecole de la Politique, ou Pantalon reçu Ministre.*

Le Président.

Savantissimi Doctores,
Politici Professores
Qui hic assemblati estis,
Et vos altri Messiores
Commissionares & Collectores
Inimici des Torici,
Atque tota Compagnia,
Sit vobiscum harmonia,
Salus, favor & argentum
Atque bonum appetitum
Non possum, docti Confreri,
En moi satis admireri
Qualis bona Inventio,
Est politica Professio,
Quæ suo nomine solo

Facit à gogo vivere,
Tant de gens omnigenere.
Dunque il est nostræ sapientiæ,
Boni sensus atque prudentiæ,
De fortement travailliare,
A nos benè conservare,
Et prendre gardam a non recivere,
In nostro Corpore indocto,
Quam personas incapabiles,
Et totas dignas remplire
Istas plaças honorabiles.
C'est pour cela que nunc convocati estis,
Et credo quod truvabitis
Dignam materiam Ministri
In savanti homine que voici,
Quem dono ad interrogandum
Et à fond examinandum
Vestris incapacitatibus.

Premier Docteur.

Si mihi Licentiam dat Dominus Præses
Et tanti docti Doctores,
Et Assistantes illustres,
Au très savant Candidato,
Quem estimo & honoro,
Demandabo causam & rationem quare
Argentum facit benè votare?

Pantalon.

Mihi à docto Doctore

Deman-

Demandatur causam & rationem quare
Argentum facit benè votare?
A quoi respondeo,
Quia est in eo
Virtus dormitiva
Cujus est natura
Conscientiam assoupire.

Choeur.

Benè, bene respondisti.
Dignus, dignus es intrare
In nostro docto corpore.

Second Docteur.

Demandabo tibi, docte Candidate,
Quid in Affaris forinibus
Convenit facere?

Pantalon.

Principio bravare,
Postea guarantare,
Ensuita mediare.

Choeur.

Benè, benè &c. ut supra.

Troisieme Docteur.

Mais si duo Puissances
Non volunt agreare,
Quid methodum trouvare?

Pantalon.

Cum ambobus traitare,
Ambos garantare,
Cum ambobus rumpare.

Quatrieme Docteur.

Domandabo tibi, docte Candidate,
Si habes Expedimentum
Benè probatum & inventum
Tenere semper contentum
Librum noſtrum Parlamentum?

Pantalon.

Plaças multas donare,
Poſtea haranguare,
Enſuita votare.

Cinquieme Docteur.

Sed ſi Parlementum
Electum ſit male contentum.
Vult Miniſtrum chaſſare,
Quid illi facere?

Pantalon.

Houſam (la Chambre) bene purgare,
Novas Plaças creare,
Poſtea haranguare,
Enſuita votare.

Sixieme Docteur.

Docte Domine Candidate,

Propono

Propono tibi ad reſpondendum
Quid eſt nobis faciendum ,
Si Diego *non vult accomodare,*
Si Naviros vult plunderare,
Marchandos noſtros maſſacrare
Et oreillos Matelorum amputare?

Pantalon.

Flottam magnam aſſemblare ,
Poſtea multò fanfaronare ,
Sub pœna mortis ordonare
Admirallos de non battare.

Septieme Docteur.

Domandabo tibi , docte Candidate,
Quid ad Eccleſiam gouvernandam
Et animas noſtras conſervandam
Trouvas à propos facere?

Pantalon.

Beneficium donare ,
Poſtea conſecrare ,
Enſuita translatare.

Huitieme Docteur.

Super iſtas Policias
Doctus Candidatus dixit miravilias.
Mais ſi non ennuio Dominum Præſidem,
Doctiſſimam Facultatem
Et totam honorabilem

Compagniam écoutantem,
Faciam illi unam Queſtionem,
Cum Exercitu in Pace
Quid convenit facere?

Pantalon.

Soldieros pouderare,
Officieros far votare,
Malvotantes caſſierare.

Choeur.

Bene, bene reſpondiſti &c. ut ſupra.

Le Préſident à Pantalon.

Juras gardare ſtatuta
Per facultatem præſcripta
Sine Senſu aut Jugeamento?

Pantalon.

Juro.

Le Préſident.

Eſſere in omnibus
Debatis & Quæſtionibus
Meo aviſo
Aut bono aut mauvaiſo?

Pantalon.

Juro.

Le Préſident.

De non jamais ſervire

Mini-

Miniſtris aucunis
Quam nobis præſentibus
Pro Amicis noſtris providentibus,
La Nation dût-elle crevare
Et tota Europa abimare?

Pantalon.

Juro.

Le Préſident.

Ego cum bono ſtipendio
Dono tibi & concedo
Virtutem & Puiſſanciam
Tractandi
Garantandi
Mediandi
Plunderandi
Confundendi
Corrumpendi
Pillagendi
Stockjobbandi (*d'acheter & de vendre des actions*)
Ruinandi
Dominandi
Impune par totam Nationem.

Les Exciſemens & Commiſſaires viennent faire la reverence en cadence à Pantalon.

Pantalon.

Miniſtres Eminentiſſimi,
Tu que Præſes prudentiſſime,

Ce

Ce seroit sans doute à moi chosa folla,
Inepta & ridicula.
Vobis louangeas donare,
Qui non louangeas deservatis,
Nec d'être blamari curatis,
Dummodo benè mangeatis
Et plaças vestras possidetis.
Agreate que avec meo voto
Pro toto Remerciamento
Rendam gratiam Corpori tam docto.
Vobis vobis debeo,
Bien plus que à Naturæ & à Patri meo.
Natura & Pater meus
Duncium me habent factum.
Mais vous (ce qui est bien plus)
Me habetis factum Ministrum,
Quod hoc in Corpore, que voilà,
Imprimat Ressentimentum,
Quod durera tant que meum Emploimentum.

Choeur.

Vivat, vivat, cent fois vivat
Novus Ministrus, qui tam benè respondat,
Mille mille annis & mangeat & parlet,
Et parlet & negociet & bibet.

Les Commissaires dansent au son des Instrumens.

Premier Docteur.

Puisse toti anni

Lui

Lui essere boni
Et favorabiles,
Et non habere jamai
Quam curtas Sessiones
Et magnas acquisitiones.

Exeunt omnes.

Vous, Monsieur, qui savez avec combien d'équité & de sagesse la Grande Bretagne est gouvernée sous le présent Regne, vous aurez de la peine à comprendre qu'on ait pû faire une pareille satire contre ses Ministres. Il suffiroit pour leur justification qu'on ait osé l'imprimer, & qu'on l'ait fait impunément. N'est-ce pas une preuve éclattante qu'ils mépriſent les clameurs impuissantes de l'envie, & qu'ils sont sûrs de lui imposer silence par la pureté de leurs vues & par la sagesse de leurs démarches? Mais ce qui met le comble à la honte de ceux qui les attaquent avec tant de malice, c'est la Convention Préliminaire avec l'Espagne, qui vient d'être signée, & qu'on assure être fort avantageuse à la Nation Angloise. Je pourrai vous mander dans quelque temps ce qui en est, & en attendant, je vous prie de me croire, Monsieur, Votre.

La Haye 3 Fevrier.

Lettre

Lettre Dixieme. *

Tu as beau te plaindre de ton exil, mon cher Chevalier. Pour moi, je t'en félicite. Tu te divertis en Italie, du moins il ne tient qu'à toi, &, pendant ce temps là, tout eſt ici dans une confuſion épouventable. Le croirois-tu ? Le Gouvernement impoſe ſilence à tous ceux qui prêchent une Morale ſévère, & il veut que nous la ſuivions. Tu ne ſaurois avoir oublié notre bon Ami Belleville. Il n'y eut jamais un plus habile & plus agréable Mercure Galant dans toute la France. Sa maiſon étoit magnifiquement meublée. Les plaiſirs s'y étoient donné rendez-vous. Nous y pouvions choiſir entre la Lingère & la Préſidente, ou entre la Marchande & la Comteſſe. C'étoit-là en un mot que ſe faiſoient les parties fines les plus délicieuſes. Tout celà n'eſt plus. Les révérendes Supérieures de l'Ordre de Cithere l'ont dénoncé comme empiétant ſur leurs privileges excluſifs, & le pauvre Diable a été coffré. Ce qu'il y a de drôle dans ſon déſaſtre, c'eſt qu'on a trouvé parmi ſes

* Cette Lettre m'a été communiquée comme venant de Paris.

ſes papiers le rolle des honnêtes Dames, Demoiſelles, Couturières, Filles de Chambre & autres, qui avoient pris parti dans ſon Régiment, avec des ſignalemens fort curieux. Juge quelle eſt aujourd'hui la conſternation d'un bon nombre de nos jolies Femmes. Si cette liſte tombe entre les mains de quelque jeune Conſeiller, il ne manquera pas d'en prendre une copie, il manquera tout auſſi peu de la communiquer à quelque Poulette, dont il ſollicite les bonnes graces, celleci en fera part à un Amant favoriſé, ce dernier permettra à quelques Amis de la tranſcrire, c'eſt ainſi qu'en moins de quinze jours les copies en circuleront de poches en poches & réveleront en ſecret nos myſtères à tout Paris. Je ris d'avance, quand j'y ſonge. Le diſcret Avocat B . . . apprendra que ſa fiere Maitreſſe n'étoit telle que pour lui. R . . . y verra que ſa tendre moitié ne l'étoit pas pour lui ſeul. C . . . rougira en liſant que ſa prude étoit dans nos orgies la vivacité & la prétulance même. Plus d'un grave Juge y verra que nous l'avons condamné en dernier reſſort à porter toute ſa vie le panache de Vulcain. On rira de voir des Dévotes en titre d'office figurer fort joliment parmi nos Laïs & nos Meſſalines. Il ſemble que cha-

cun prévoie aussi bien que moi la publication de ces divertissantes anecdotes, tant je remarque d'inquiétude sur la moitié des visages de Paris. Ce sont des yeux éteints, des airs mornes, je ne sais quoi de gêné qui se voit, & qu'on ne sauroit peindre, mais qui te feroit mourir de rire. On diroit des Criminels, dont le trouble & la fraieur éclattent au travers de la fausse fermeté qu'ils affectent. Dès la première Edition qui paroîtra de cette Histoire Scandaleuse, j'aurai soin de t'en envoier un exemplaire. A propos de livres, on nous promet dans peu la Vie & les Gestes du Solitaire. Tu sais que ce galant Homme a du moins égalé Cartouche, son Maitre.

La suite pour l'Ordinaire prochain.

A FRANCFORT.
Chez FRANÇOIS VARRENTRAPP.
& dans les Bureaux des Postes de chaque Ville.

AMUSEMENS LITTERAIRES.

Suite de la LETTRE DIXIEME.

Pour l'Année MDCCXXXIX.

SEMAINE X.

EN attendant la belle Chronique, que je t'ai annoncée, voici un trait de la vie du Héros. Depuis qu'il est en prison, il a été prouvé contre lui qu'il avoit enlevé la caisse de la Lotterie de la Paroisse de Saint Sulpice. Le Curé assuroit qu'il y avoit dedans huit mille livres. Le Solitaire interrogé sur ce fait a répondu qu'il n'y en avoit que quatre mille, &, pour donner plus d'autorité à sa réponse, il y a joint ces mots remarquables, *en conscience & sur ma parole d'honneur, il n'y avoit qu'autant.* La conscience d'un Meurtrier! L'honneur d'un Voleur! N'est-ce pas quelque chose de bien imposant?

J'allois fermer ma lettre. Mais le Baron de Furetenville est arrivé. *Il y a bien des nou-*

velles, m'a-t-il dit pour tout compliment. *Vite une chaise.* Mon Homme assis, *quelle fichue liste*, s'est-il écrié, sans doute pour reprendre haleine. *Belleville, comme un autre Mithridate, savoit les noms de celles qui servoient sous ses enseignes, & il les connoissoit toutes à fonds. Qu'avoit-il affaire de son sot registre? Quoiqu'il n'en paroisse aucune copie, il fait déjà un remuménage épouventable. Je sais pour ma part une vingtaine de mariages fort raisonnables, qui alloient se faire, & qui ont été rompus, par la crainte mal fondée, qui a saisi les Galans de trouver leurs Futures inscrites ailleurs que sur le Livre de la Paroisse. Plusieurs ne disent encore rien; mais leur embarras parle pour eux. D'autres alleguent des difficultez survenues inopinément, & demandent un long terme pour conclure. Tu ne le croirois peutêtre pas d'un vieux Pécheur comme moi. Mais je te le jure, ce chien de catalogue me fait une vraie peine, par rapport à de braves jeunes Gens, qu'il a séparez, ou que peutêtre il séparera, & qui auroient été heureux ensemble. D'ailleurs, tandis qu'il sera caché dans les Greffes, la Satyre en fabriquera je ne sais combien de postiches, qui suffiront pour noircir mal à propos un bon quart de Paris & pour chagriner infiniment l'autre.*

Qui auroit pû s'empêcher de rire à un Sermon si grave d'un tel Orateur? J'ai éclatté.

Mais

Mais il m'a interrompu, en me remettant un papier. *Il n'eſt pas queſtion de plaiſanter*, a-t-il ajouté avec un air ſérieux, qui m'a rappellé ce vieux Fou de Philoſophe, que Petrone aſſocie ſi plaiſamment à deux Débauchez fieffez. *Tiens. Lis cette liſte. Tu verras d'abord qu'elle ne contient pas un mot de vérité. Je viens pourtant de la recevoir comme autentique.*

Il m'a dit adieu, en me la laiſſant. Je pourrois te la faire copier. Mais je rougirois d'être moins vertueux que Furetenville, qui m'a ordonné de la ſupprimer. D'ailleurs tu n'aurois aucun plaiſir à lire tant de menſonges.

Je ne ſais comment les réflexions me ſaiſiſſent. Je crois que mon Prédicateur ſuranné m'a mis en train de me corriger. Il ne ſeroit pas le premier de ſon eſpece, qui eût eſcamotté une converſion à un ſavant & pieux Théologien. Le Chevalier de Rohan, condamné à avoir le col coupé, étoit déjà ſur l'échaffaut, & le Père Bourdaloue, quel Homme pourtant! ſe fatiguoit en vain à lui prouver la néceſſité de mettre ſa mort à profit, en l'acceptant avec réſignation. Le Comte Magalotti n'étoit pas un Saint. Cependant il ſouffroit du fâcheux état, où il voioit l'ame de ſon Ami & de ſon Compa-

gnon d'armes. L'impatience le prend. Du bas de l'echaffaut il se met à jurer doctement & en Homme de guerre de ce temps-là. *Mor . . . . Chevalier*, s'écrie-t-il. *Tu as bravé la mort dans des combats & à des assauts. Te feroit elle peur ici? Ventre . . . . n'oublie pas que tu es Guerrier & Prince.* Cette Prédication militaire fit des merveilles. Le Chevalier remercia son Convertisseur, &, s'adressant ensuite au Pere Bourdaloue, il le pria d'un air calme de lui continuer ses saintes exhortations.

Sans doute tu te moqueras de moi, comme j'ai fait du Baron. J'avoue que je le mérite. Commencer une lettre par un badinage honnêtement libertin, & la finir par des choses assez sérieuses! Mais je t'ai écrit à mesure que je pensois, & comme je pensois. Si j'en ai la hardiesse, peutêtre me trouveras-tu dans la suite encore plus grave. En attendant, mon cher Chevalier, conserve moi ton amitié, & crois que je suis de tout mon coeur. . . . . .

Lettre Onzieme.*

On m'a dit, Monsieur, que vous eûtes l'autre jour la visite d'une Dame, qui vous fit

* Cette lettre m'a été communiquée.

fit des propositions, auxquelles vous parutes d'abord céder ; on vous engagea à diner, vous y consentites ; mais lorsque vous entendites parler des Amours lumineux, & de la Societé des Muses, on ajoute que vous reculâtes de deux pas, & que vous marquâtes autant de répugnance pour leur chasteté, que de goût pour leurs talens. Vous n'êtes guères curieux, Monsieur. Si j'étois en votre place, je voudrois connoître toutes les sortes d'Amours. Celui des esprits est le plus excellent. Vous devez avoir lû ces paroles d'un de nos Auteurs modernes.

Les doux embrassemens
Des Ombres qu'amour enchaîne,
Nous dédommagent sans peine
Des plaisirs des autres sens.

Les Fables n'ont été inventées que pour dire plus librement la vérité. Les ombres signifient les ames, les ames ne sont autre chose que les esprits. Ergo les esprits aiment. Cet amour a des avantages sans nombre ; premierement, il nous met au dessus de tous événemens ; il communique dans un dégré parfait les dons de la pénétration & de la subtilité ; vous lisez dans la pensée de tous ceux que vous voiez, vous connoissez d'un coup d'oeil leurs vertus & leurs vices ;

des génies bienfaisans vous avertissent des malheurs qui vous menacent, & vous les font éviter. Vous jouïssez, quand il vous plaît, d'une conversation sublime & ravissante; enfin, Monsieur, vous seriez enchanté, si vous aviez goûté un moment les douceurs de cet amour; peu de Personnes sont initiées dans ses mystères. Cet ordre, bien différent de celui des Francs Maçons, n'exige aucun serment pour cacher ce qui s'y passe; tout en est noble & beau, les Chevaliers & les Chevalieres font seulement voeu d'avoir beaucoup d'innocence dans leurs moeurs; ils en reçoivent aussitôt la récompense par les avantages dont ils sont douez, santé perpétuelle, jeunesse prolongée, ennemis confondus, paix, joie, & richesses. Voilà, Monsieur, ce que procurent les Amours purs & lumineux; voiez si vous voulez être des nôtres, je vous y invite, & je suis.

Lettre Douzieme.

Monsieur,

Vous aurez lû sans doute, dans ce qu'on appelle les Ecrivains de l'Histoire Auguste, qu'un Empereur de Rome se plaisoit à voir autour de sa Table un certain nombre de Citoiens,

Citoiens, que le même défaut distinguât notablement. Tantôt c'étoient douze Hommes louches qu'il invitoit, tantôt douze borgnes, quelques fois autant de boiteux, un autre jour des Hommes d'une maigreur prodigieuse, ou d'une grosseur excessive. Une Compagnie de Gens défectueux par le même endroit étoit un ragoût merveilleux pour lui.

Ce plaisir avoit quelque chose de barbare. Mais il convenoit fort bien à un Tyran, capable comme il le fut, d'ordonner par un Edit qu'on amassât avec soin les toiles d'araignées, qu'il y avoit dans Rome, afin qu'il fût au juste combien de quintaux elles pesoient. Il semble qu'il avoit pris à tâche d'insulter à la Nature, comme il insultoit aux Romains, en rassemblant tout ce qu'elle offre aux yeux de plus ridicule, ou de plus choquant.

Nos Anglois, sans aucunes vues odieuses, ont quelques fois formé entre eux des Coteries, qui n'étoient fondées que sur le malheur qu'ils avoient de se ressembler par quelque défectuosité corporelle. J'en ai connu une à . . . dans la Comté de Wilt, qui n'étoit composée que de Boiteux. Lorsqu'ils étoient rassemblez, on leur faisoit faire ce qu'ils appelloient leur exercice. Le Capi-

taine, qui étoit parvenu à ce haut poſte par le talent de boiter fort bas, alloit d'abord prendre les ordres du Colonel, qui en boitant des deux côtez faiſoit quelques pas pour le recevoir. Il ſe mettoit enſuite à la tête de ſa Compagnie, rangée ſur une ligne parallele au bout d'une allée paſſablement longue. Il ne faiſoit que leur dire, *marchez droit comme moi.* A l'inſtant ils s'ébranloient quatre à quatre, & avançoient lentement & fort ſerrez vers le Colonel. Il y avoit dequoi rire à ce ſpectacle. Deux têtes, qui d'abord étoient fort près l'une de l'autre, s'écartoient au premier pas à une bonne diſtance pour ſe rapprocher au ſecond, ce qui venoit de ce que les Propriétaires desdites têtes boitoient l'un à droit & l'autre à gauche. Ce qu'il y avoit de fâcheux pour les deux Soldats, qui clopinoient à leurs côtez, c'eſt que les ſusdites deux têtes ne s'éloignoient jamais l'une de l'autre, qu'elles n'allaſſent choquer les têtes latérales, qui alors inclinoient naturellement de leur côté. Arrivez auprès du Colonel, qui avoit devant lui une longue table, chargée de bouteilles & de verres, il ne manquoit pas de leur adreſſer ce gracieux compliment, *Je ſuis fort ſatisfait de vous, mes Enfans. D'un grand nombre de Troupes, que j'ai vues en ma vie, je*

puis

puis vous assurer que je n'en connois aucunes, qui fassent l'exercice comme vous l'avez fait. Voïons à présent celui des verres. En même temps, chacun rempliſſoit le ſien de ſa propre bierre & le prenoit à la main. La Compagnie, qui étoit de ſeize de front, par un demi tour à droit & un demi tour à gauche ſe ſéparoit en deux Corps, chacun de huit Hommes, poſtez les uns-vis à vis des autres comme les Arbres d'une Allée. A ce commandement, *marchez*, les deux Corps marchoient l'un vers l'autre, & au mot, *choquez*, ils allongeoient le bras, toûjours en marchant, pour choquer leurs verres. Vous jugez bien qu'ils devoient répandre une partie de leur bierre les uns ſur les autres, en marchant. Mais ce n'eſt encore rien. Il m'eſt impoſſible, Monſieur, de vous dépeindre le bizarre & plaiſant ſpectacle, que formoient ces bras étendus, en ſe préſentant leurs verres. C'étoit une ſuite d'angles, qui s'entrecoupoient obliquement, & qui formoient les X. les meilleures, qu'on puiſſe voir. J'ai oui dire que, depuis ce temps-là, la Cotterie eſt conſidérablement augmentée, & que le Colonel lui a fait préſent d'un beau tableau de Vulcain, que ces Boiteux ont choiſi pour leur Patron. Un de mes Amis, revenu depuis peu de Wiltshire, ajoute qu'un Ser-

gent Anglois, qu'un coup de feu dans le genou a forcé de quitter le ſervice de Pruſſe, les a formez à de nouveaux exercices, en qualité de Major, ou d'Ajudant, & qu'ils ſont aujourd'hui les Boiteux les plus drôles & les mieux diſciplinez qu'il y ait au monde. Je ſuis trop exact Hiſtorien pour vous garentir ces derniers faits, quoique je les tienne de bonne part. Il ſuffit que je n'en ai pas été témoin oculaire. Mais voici ce que je puis vous dire en bonne conſcience, pour l'avoir vû. C'eſt qu'en dépit du Proverbe Grec des Amazones, qui revient à ceci, *les Boiteux ſont les meilleurs maris*, les Femmes de nos Boiteux de Wiltshire paroiſſent fort mécontentes d'eux. C'eſt apparemment, parce qu'ils répandent trop de bière dans leurs laborieux exercices, & qu'il leur faut boire enſuite à nouveaux frais, & ce au grand dérriment de leurs ménages.

Quoiqu'il en ſoit, peu de nos Cotteries ont été formées ſur ce modèle-là, & pluſieurs au contraire l'ont été ſur quelque reſſemblance d'inclinations, ou de moeurs entre leurs Membres. Vous en aurez vû cent exemples dans nos *Spectateurs*, *Tuteurs*, *Gardiens*, ou *Mentors*, *Babillards*, & autres tels Ecrivains Périodiques, & la fameuſe Société des Francs Maçons n'a pas eu d'autre origine.

Mais

Mais en voici un qui aura pour vous la grace de la nouveauté. Il vient de se former ici une Cotterie, qui s'assemble à *la Tete de Boeuf*, *Rue Irwin-Street*, & qui porte le nom de *Catonienne*, parce qu'elle a choisi pour son modele les deux Catons. Les Portraits de ces deux illustres Romains pendent au fonds de la Salle, où la grave Compagnie se rassemble. Les Portraits d'Heraclite, de Zenon, d'Epictete & de Séneque parent les deux murs collatéraux au siége du Président. Celuici porte le titre de Caton troisième du nom, & au dessus de son siége paroît en lettres d'or cet hémistiche, que je crois avoir lû dans Juvenal,

Tertius e cœlo cecidit Cato. . . . .

Un troisième Caton est tombé du Ciel. Un Membre de la Cotterie avoit proposé de mettre dans le fonds de la Salle vis à vis le siége du Président un beau Buste Antique de Diogene, dont il s'offroit de régaler la Société. Ce pauvre Buste fut unanimement proscrit, comme représentant un Philosophe trop badin. N'en déplaise à cette vénérable Assemblée, je trouve que la proposition étoit fort sage. Il est vrai que Diogene parut dégrader un peu par son badinage la dignité de la morale, dont il donnoit les leçons & même les exemples les plus austères. Mais,

d'un

d'un autre côté, on doit aussi reconnoître que jamais philosophe ne mépriſa plus généreuſement les bienſéances, & cet endroit ſeul auroit dû faire accepter ſon buſte, puiſque l'une des Vertus Catoniennes, du moins ſi je m'y connois, c'eſt de rompre en viſière au Genre Humain & de ne conſerver aucun égard pour un ſiecle auſſi corrompu que le nôtre.

Je paſſe là deſſus, pour venir à ce qu'on dit de cette Cotterie dans nos Cafez. Dans les uns on croit que bientôt elle ſera fort nombreuſe, à cauſe des grands rapports, qui ſe trouvent entre l'humeur dominante des Anglois & le caractère des Catons. Mon Ami Oldchurch a déjà parié cent guinées pour ce ſentiment-là, &, non ſeulement il eſt réſolu de poſtuler une place dans la Cotterie, mais même il travaille à lui procurer pluſieurs Membres. Peut-être veut-il par ſon exemple & par ſes conſeils juſtifier ſa prédiction. C'eſt ainſi, ſelon le rapport que m'en a fait un vieux Whig François, que le jeune Noſtradamus, après avoir prophétiſé que certaine Ville ſeroit brûlée, y mit lui même le feu, de peur que perſonne ne voulût le faire.

Dans d'autres Cafez on ſoutient fort & ferme que cette Cotterie peut bien s'augmenter,

ter, mais qu'elle n'eſt pas de nature à durer longtemps. On allegue entre autres choſes que ſes principes doivent la faire regarder comme ennemie naturelle du Gouvernement. Il y a ſans doute plus de malice que de vérité dans cette ſuppoſition. Mais voici ce que je crois certain. Des Gens qui ſe piquent d'une intégrité ſi inflexible & d'une véracité ſi ſcrupuleuſe ne ſont pas faits pour notre ſiecle; ils ne ſe conviennent même pas les uns aux autres. Oui, dans les commencemens, ils ſe contenteront de décharger l'amertume de leur ſageſſe & de leur bile ſur des Perſonnes qui ne ſeront point de leur Corps, ou ſur la Société Humaine en général. L'un dira que le Chevalier Jean Ermin n'a pour ſes Amis malheureux que des complimens, & que ſa généroſité eſt toute dans ſon eſprit, ſans que ſon coeur en ſache rien. L'autre remarquera que Mylord Harding eſt toûjours dans des fureurs extrêmes contre l'un ou contre l'autre, & que, revenu un peu à lui même, il ſe félicite de ces emportemens, qui le déshonorent, & qu'il les donne froidement pour des preuves de ſa fermeté & de ſon amour pour la juſtice. Un troiſieme remarquera que Mylady Marie Thrifty croit pouvoir en conſcience choquer le tiers & le

quart

quart par les reprimandes les plus désagréables & souvent les moins fondées, parce que dans le fonds elle a le meilleur coeur du monde. Que sais-je moi ce que ces Catoniens diront & ne diront pas?

Après avoir fait le procès à la Nature Humaine en détail, ils le lui feront en gros. Ce sera une affaire bientôt finie. Il faudra nécessairement qu'ils tombent alors sur la friperie les uns des autres. O! La belle Société que ce sera! Nulle condescendance, nul ménagement, nulle politesse, de pareilles lâchetez flêtriroient la noblesse de leurs caractères, le rire même sera banni d'une Compagnie si sage. Est-il possible qu'un tel Corps subsiste?

Je ne vous parle pas en l'air. Je sais de bonne part que dans la dernière assemblée des Catoniens, où soit dit en passant, on boit les meilleurs vins & en abondance, un certain Membre avertit son Voisin vers les onze heures du soir de cesser de boire & de fumer. *Pourquoi donc*, dit celuici? *Pourquoi! Pouvez-vous le demander*, repliqua l'aigre Censeur? *C'est que vous n'avez déjà que trop bû. Je serois bien fâché que, dans le bel état où je vous vois, vous fussiez vû*

vû de vos Enfans, à qui vous devez de meilleurs exemples. Cet avis étoit fort rude, & celui qui le recevoit étoit plus que gris. Il eut cependant la modération de répondre seulement que Caton le Censeur, Patron de la Cotterie, s'enyvroit lui même dans la sienne, & qu'il n'avoit pas honte de traverser Rome en plein jour, & en faisant des zigzag fort drôles. On lui répondit vivement qu'il commençât par ressembler à Caton dans ce qu'il avoit de louable, & qu'alors on souffriroit qu'il lui ressemblât dans ses défauts. Pour le coup la patience échappa au Catonien maltraité. Il donna à son tour des leçons fort piquantes à son rude Maitre, qui de son côté ne fut pas muet. Peu s'en fallut que des paroles ils n'en vinssent aux coups. Mais les Catoniens les séparèrent, & le Censeur les obligea de se réconcilier.

Au reste je dois vous apprendre quels sont les Membres de la Cotterie. Le Président, ou Caton, comme ils l'appellent, est un vieux Lieutenant Colonel, qui se plaint depuis vingt ans que la Cour laisse les meilleurs Officiers sans récompense. Comme il n'entend pas le Droit, on lui a donné pour Collegue un Avocat sexagé-

ſexagénaire, dont les grands talens, auſſi mal reconnus que les ſervices de l'Officier, n'ont brillé juſqu'ici que dans les Cafez. Celuici a fait préſent à la Coterie d'un tableau, qui repréſente les Champs Elyſées d'après la deſcription de Virgile, avec ce mot au deſſous,

Secretosque Pios, his dantem jura Catonem.

La ſuite pour l'Ordinaire prochain.

A FRANCFORT.
Chez FRANÇOIS VARRENTRAPP.
& dans les Bureaux des Poſtes de chaque Ville.

AMUSEMENS LITTERAIRES.

Suite de la LETTRE DOUZIEME.

Pour l'Année MDCCXXXIX.

SEMAINE XI.

UN Ecrivain de nouvelles mal-intentionné pour les Ministres est le Sécretaire de la Compagnie des Catoniens. Leur Thréforier est un vieux Garçon, qui, après avoir prodigué ses richesses à des flatteurs, dont le commerce le déshonoroit dans le monde, tandis qu'il abandonnoit des Amis fort dignes qu'il les cultivât, déteste aujourd'hui le Genre Humain & le tient pour bien & duement convaincu de la plus noire & de la plus odieuse ingratitude.

Un Capitaine de Vaisseau est après lui le Membre le plus distingué, & on ne doute pas qu'il ne soit élu Préfident l'année prochaine. Il est réellement l'un des Hommes les plus intègres de Londres. Mais ses ver-

tus tiennent de la Mer, ſon élément, c'eſt à dire qu'elles ont je ne ſais quoi de rude & d'amer, qui les feroit preſque haïr. Je ne puis mieux le comparer qu'au Capitaine Manly du *Plain-Dealer*. †

Un Maitre d'Ecole devenu riche brille auſſi parmi les Catoniens, & il leur impoſe par ſon air ſec & par ſon ton impérieux preſque autant qu'il impoſoit ci-devant à la Troupe timide de ſes Ecoliers.

Celui qui approche le plus de ce grand Homme eſt un Poete Tragique, qui, à force d'avoir étudié les caractères des anciens Héros & s'être appliqué à les peindre, eſt devenu auſſi grave qu'aucun d'eux.

Un Juge à paix, qui en même temps eſt Membre d'une certaine Société fort dévote & fort rigide, entre en conſidération pour l'une des premières dignitez, dans l'élection de l'année prochaine. Je ne prendrai point connoiſſance de quelques autres, *quos fama obſcura recondit*. Mais je ne ſaurois paſſer ſous ſilence le Chevalier Baronet *** Il faut que vous ſachiez qu'il eſt né avec une grande diſpoſition à la joie, & qu'il a brillé à la

† C'eſt une Comédie Angloiſe, toute ſur le même ſujet que le *Miſanthrope* de Moliere, que peutêtre elle ſurpaſſe, & Manly en eſt le principal Perſonnage.

à la Cour & dans les Ruelles. Le refus d'un Emploi & la trahison d'une Maitresse l'ont rendu Catonien. Les mêmes raisons auroient peutêtre fait de lui un Chartreux, s'il avoit été Catholique. Quoiqu'il en soit, il n'est Catonien qu'à sa manière, & vous l'allez voir par le tour, qu'il vient de faire.

Il y avoit un Bal masqué au Théatre d'Haymarket. A peine étoit-il commencé qu'on vit entrer un Masque, qui attira l'attention d'un chacun. Il étoit vêtu en Espagnol & richement. Il portoit sur la poitrine une étoile, dont les pointes étoient tachées de sang. On voioit au dessus une oreille peinte, avec ce mot *Jenkins*. * Au lieu de ruban, il avoit pour cordon une assez grosse corde, qui lui passoit sur l'épaule, & dont il tenoit un bout. Il marchoit fierement, & on lisoit sur son Chapeau ces mots, *le Chevalier de l'oreille*. Autour de lui étoient plusieurs Masques, déguisez en Matelots Anglois, qui lui témoignoient beaucoup de crainte & de soumission, & qui se mettoient à genoux devant lui. L'Espagnol, qui tenoit sa corde avec un geste menaçant, après les avoir fouillez, les renvoioit

* C'est le nom d'un Capitaine Anglois, à qui un Armateur Espagnol a fait couper les oreilles, après avoir pris son Vaisseau, & qui en cet état s'est presenté au Parlement.

voioit à grands coups de corde. Enſuite vinrent d'autres Maſques, qui paroiſſoient être des Matelots vengez, puiſqu'ils avoient autour de leurs bonnets des oreilles ſanglantes, avec ces mots, *oreilles pour oreilles.* D'autres avoient ſur leurs chapeaux l'inſcription ſuivante, *point fouiller, ou point de commerce.* Il y avoit d'autres deviſes encore plus malignes & auſſi claires, & que je ſupprime par cette raiſon. Vous devinez ſans peine ce que ſignifioit cette maſcarade. Ainſi je paſſe aux regles des Catoniens.

Voici tout ce que j'en ſais.

Primo. Chaque Récipiendaire à ſon entrée dans la Cotterie donnera un Exemplaire des Commentaires de Céſar d'une belle édition, afin d'être lesdits Commentaires brûlez ſans miſéricorde, en déteſtation de ce que leur Auteur ſe rendit Souverain d'un Etat libre, & que par là il réduiſit le ſecond Caton à ſe poignarder.

Secundo. Sur la table du Préſident ſeront toûjours expoſez les Ouvrages de Salluſte, de Cicéron, de Velleius Paterculus, de Virgile, d'Horace & de Plutarque, & ils y demeureront ouverts dans l'un ou l'autre des endroits, où l'un des deux Catons eſt loué. Il eſt ſousentendu qu'on ne lira jamais les pages, qui contiennent les éloges de Céſar, d'Auguſte,

d'Auguſte, de Mécénas, d'Agrippa, de Tibere, de Séjan. Ce n'eſt pas que ces éloges ne puiſſent être bien fondez. Mais ils ont pour objet des Souverains, ou leurs Favoris, ou leurs Miniſtres, & c'eſt aſſez pour les proſcrire. *Nota bene.* Chaque Aſſocié aura toujours dans ſa poche, ou la Tragédie de *Caton* de feu Monſieur Addiſon, ou le *Caton* de feu Monſieur Trenchard, ou le *Brutus* de Monſieur de Voltaire, ou tel autre Ouvrage ſemblable, comme par exemple celui du fameux Etienne de la Boëtie, qu'on a joint aux Oeuvres de Montagne.

Tertio. Chacun des Membres portera en guiſe d'un Ordre de Chevalerie un ruban rouge, d'où pendra une Médaille, repréſentant d'un côté Caton, qui ſe déchire les entrailles, & aiant ſur le revers cette deviſe tirée d'Horace,

. . . *Cuncta terrarum ſubacta,*
Præter atrocem animum Catonis.

Quarto. Les ſubſtantifs ſuivans, *Complaiſance*, *Condeſcendance*, *Indulgence*, *Politeſſe*, *Egards*, *Pitié*, ſeront effacez du Dictionaire de la Société, comme étant des noms honorables, inventez pour pallier la honte de la lâcheté & de la foibleſſe.

On m'a communiqué encore ſept ou huit autres prétendus Articles des Conſtitutions

Catoniennes. Mais j'ai une trop haute idée du bon sens de mes Concitoiens, pour les croire capables de s'être imposé de pareilles Loix. Il leur couteroit moins de se soumettre paisiblement à celles du Roiaume.

Je ne doute point que la gaie & bruiante Nation des François, toûjours opposée à la nôtre, ne s'avise bientôt de former une Société Anticatonienne, pour contrequarrer les Anglois. J'avoue qu'aucun autre Peuple ne pourroit fournir pour cette institution autant d'excellens Sujets. C'est un vrai malheur pour eux que l'*Anticaton* de César n'ait pas encore été retrouvé. Ce Livre seroit bien leur fait, & sans doute il leur serviroit de Code. Mais j'apprends que quelques Savans de Paris ont été envoiez en Italie, pour le chercher dans les Bibliotheques, & qu'ils ont commission de l'acheter à tout prix, s'ils ont le bonheur d'en recouvrer un Exemplaire. Je souhaite qu'ils réüssissent dans leurs recherches, non seulement pour le bien de la République des Lettres, qui sans doute y trouveroit d'excellens modeles de l'Urbanité Romaine, mais encore plus pour l'avantage de nos Catoniens, que les anecdotes curieuses de l'*Anticaton* guériroient peutêtre de leur admiration excessive pour le caractère insociable des Catons.

On

On m'apprend dans ce moment que la Cotterie Catonienne a fait hier acquisition de cinq Membres, mais qu'elle en avoit perdu trois avanthier, & qu'il y en avoit quatre, sur lesquels la vénérable Société ne comptoit presque plus. Si je découvre quelques nouveautez qui la regardent, j'aurai l'honneur de vous les mander. En attendant, faites moi la justice de me croire, Monsieur, Votre.... P. MORDAUNT.

Londres 24 Fevrier.

P. S. Je vous envoie ci-joint un Fragment d'une Piece, qu'un de nos Catoniens a fait imprimer dernièrement. Elle vous mettra au fait de leur manière de penser.

„ La conduite passée de l'Espagne nous „apprend ce que nous devons attendre d'elle „à l'avenir. Quand même nous aurions „conclû le Traité le plus avantageux, qu'en „arrivera-t-il? Nos Flottes reviendront „triomphantes, nos Matelots seront congé„diez, nos Vaisseaux désarmez, & les Espa„gnols congédieront pareillement leurs ap„préhensions. A présent tout est sûr & tran„quille, diront-ils, il se passera bien du temps „avant que nous recevions une pareille vi„site, & là-dessus ils se hazarderont à recom„mencer leurs déprédations, insultes & in-

„jures de toute espece. Nos Marchands de „leur côté renouvelleront aussi leurs plaintes. „Ils présenteront de nouvelles Adresses avec „le même succès qu'auparavant. On équip- „pera encore des Flottes avec de nouvelles & „prodigieuses dépenses. Les Espagnols re- „nouvelleront leur Traité & nous donneront „gracieusement de plus grandes & de plus „fortes promesses & assurances que jamais. „Cette manœuvre pourra continuer ainsi „tous les ans, jusqu'à ce que nous n'aions „plus, ni Hommes, ni argent, ni crédit, „que la Nation ait perdu le courage avec ses „richesses, & que ce glorieux Roiaume soit „devenu l'objet du mépris des autres Peu- „ples. Que peuvent desirer de plus nos im- „placables Ennemis? Mais si nous faisons „sentir à l'Espagne ce dont nous sommes ca- „pables, nous la tiendrons en respect, & „elle sera obligée, pour l'amour d'elle mê- „me, d'être juste à notre égard. Nous la „convaincrons qu'aucune alliance ne peut „la mettre à couvert de notre ressentiment. „Si au contraire nous manquons cette occa- „sion de faire rendre à nos Marchands tout „ce qu'on leur a injustement ravi, nous ne la „retrouverons plus, & les Flottes pacifiques, „que nous armerons à l'avenir, seront autant „de vains épouventails, dont nos Ennemis „riront.

Lettre

Lettre Treizieme.

Mon cher Ami,

J'ai été d'une humeur enragée tous ces jours-ci. Désoeuvré, comme l'est d'ordinaire un Voiageur, que la curiosité seule met en campagne, j'ai fréquenté tous ceux pour qui j'avois des lettres de recommandation. Un d'eux m'invita lundi dernier à souper. J'y vais sous la conduite de mon Laquais de louage. En entrant, on me prie de souffrir qu'on me déchausse, & en même temps, on me présente des pantoufles fort propres, qu'on me dit être destinées pour l'usage des Etrangers. Je les mets sans savoir pourquoi, & le Maitre de la maison paroît d'abord, pour me recevoir & me présenter à sa magnifique & propre Epouse, qui m'assure de la manière la plus cérémonieuse & la plus grave que je suis le parfaitement bien venu.

Ce début si singulier ne me présageoit rien d'agréable; mais il ne m'annonçoit pas le quart de ce que j'eus à souffrir. Nous étions dans une salle fort parée de porcelaines & de tableaux, mais plus parée encore de sa propreté. Le plancher composé de

longues & larges planches unies comme une glace étoit d'une blancheur, dont il étoit en grande partie redevable aux travaux continuels de deux Servantes. Je ne prends jamais de tabac, & je crache peu. Mais j'avois ce jour-là une malheureuse pituite, qui me réduisit, sous peine d'étouffer, à mouiller tant soit peu ce beau plancher. Là-dessus la Maitresse, sans me rien dire, fit un signe à une Domestique, qui revint le moment suivant laver cette place, à peu près comme chez nous on lave d'eau benite les Eglises qui ont été profanées par un meurtre. Je m'apperçus alors de ma faute. Je me déconcertai, & mon Hôte, qui le remarqua, confus de l'embarras, où l'extravagante propreté de sa Femme m'avoit mis, m'en fit des excuses en Anglois, afin qu'elle ne nous entendît pas. Il m'avoua qu'il étoit lui même le martyr de la propreté de sa fidelle & tendre Epouse. *Mais que voulez vous*, ajouta-t-il? *Nos Hollandoises en sont toutes logées-là. Les Amsterdamoises l'emportent sur elles toutes. Elles n'ont au dessus d'elles à cet égard que les Nordhollandoises. Vous les prêcheriez cent ans de suite, que vous ne les guéririez pas de leur frivole & génante attention à tenir leurs Maisons aussi nettes que les verres où elles boivent.*

Je me le tins pour dit, & je comptai bien

que

que je n'offenserois plus ma trop propre Hôtesse. Mais, mon Cher, admire la malignité de l'étoile, sous laquelle je suis né. La salle, où nous nous promenions, en attendant le repas, étoit traversée en croix par deux pieces de natte extrêmement fine, & l'espace qu'elles couvroient étoit le seul endroit de l'appartement, où il fût permis au Mari & à moi de mettre les pieds. Le reste étoit sacré par des raisons, que j'ignore. Nous parcourions ces étroites allées, sans penser à mal, lorsqu'en tirant mon mouchoir de ma poche, j'en tire une tabatière, qui n'y est que pour mes Amis, & qui en tombant s'ouvre & répand une once de tabac rapé sur ces belles nattes. Compte qu'il n'y parut pas l'instant d'après. Tout fut ramassé & nettoié par une Servante, qui couvrit ensuite ces précieuses nattes de deux pieces d'une toile grise, taillées exprès, pour les dérober aux insultes des malpropres Etrangers.

Je voiois tout ce manege sans rien dire, non plus que mon Hôtesse, & je rougissois de honte, tandis qu'elle rougissoit de dépit. Enfin nous nous mimes à table. Le linge & la vaisselle étoient d'une propreté enchantée. Les mets avoient un air appétissant. Mon Hôte m'excitoit de la manière la plus gracieuse

gracieuse à manger, & me servoit poliment tout ce qu'il y avoit de meilleur sur chaque plat. Mais mon appétit étoit mort, & je ne pouvois plus songer à autre chose qu'à ne pas chagriner d'avantage la scrupuleuse & sévère propreté de la Dame Amsterdamoise. Quelques verres de vin bus de temps en temps me remirent peu à peu, &, vers la fin du repas, je commençois à me retrouver cette liberté d'esprit, sans laquelle on ne sauroit gouter les plaisirs.

Hélas! Il étoit dit que cette journée seroit malencontreuse pour moi. Mon cordial Hollandois fait apporter d'un vin de Bourgogne exquis. On en remplit nos deux verres. Nous choquons, & quelques goutes tombent sur la nappe. En conscience j'ignore duquel des deux verres ce fut. Quoiqu'il en soit, mon Ami voulut bien prendre sur lui cette incongruité équivoque. La Dame feignit aussi de le croire, afin d'avoir permission de me gronder en la personne de son Epoux. *En vérité, mon Cher*, lui dit elle, *vous etes d'une étourderie insupportable. Vous savez que le vin rouge tache, & vous allez en répandre sur mon plus beau linge. C'est comme l'autre jour*, continua-t-elle, & elle cita là-dessus une muraille blanche comme la neige, que son Mari avoit toute parsemée de

de petites taches d'encre, en voulant sécher sa plume. Lorsqu'elle en étoit là, on couvrit la nappe d'un cuir mol, invention, que l'ingénieuse Dame avoit appriſe dans un Livre qui traite des moeurs & des uſages des Turcs, & qu'elle avoit âppliquée à ſon uſage.

Quoique déjà bien las d'une propreté ſi incommode, je n'en étois pas encore quitte. Après le repas, on me pria de monter en haut. J'obéïs. Mais qu'elle fut ma ſurpriſe, lorſque je vis l'eſcalier, & ma crainte, lorſque j'y eus mis les pieds! Chaque dégré de l'eſcalier chanceloit ſous moi, & je regardois une grande piece de toile, qui étoit étendue depuis le haut juſqu'en bas, comme deſtinée uniquement à cacher le péril aux Etrangers. Cependant je fis contre Fortune bon coeur, & je parcourus la longueur de ce dangereux Eſcalier, ou du moins qui me paroiſſoit tel, car j'ai ſû depuis que ce qui trembloit ſous moi, c'étoient des planches, dont on couvroit les dégrez de l'eſcalier, pour les entretenir propres, & que la piece de toile étoit appropriée au même uſage.

Enfin me voilà dans un Appartement, que je pris d'abord pour une Boutique de Faïancier. Ce n'étoient que pyramides de porcelaine, qu'armoires pleines de vaſes précieux du Japon & de la Chine, le manteau de la cheminée

cheminée en étoit richement garni, sur l'âtre du foïer paroissoit en pompeux étalage une haute & ample Urne de porcelaine du Japon, qui avoit couté deux mille florins, & deux autres Vases de la même beauté couvroient une magnifique table de marquetterie. Ces Urnes étoient trop grandes & trop délicates, pour servir à aucun usage dans une Maison, & les Hollandois me paroissoient trop oeconomes, pour acheter si cher des meubles inutiles. Là-dessus n'allai-je pas me mettre dans la tête qu'ils avoient conservé l'ancienne manière de brûler les Morts, & que ces Urnes devoient renfermer un jour les précieuses cendres de mes Hôtes? Tout de suite je me les représentai comme de bons Chretiens, qui, voulant avoir toûjours présente l'idée de la mort, se préparoient de bonne heure & gardoient avec soin ces futurs répositoires des dépouilles de leur mortalité, à peu près comme plusieurs Princes ont voulu toûjours avoir leurs cercueils sous leurs lits, ou dans quelque endroit de leurs cabinets. J'admirois en moi même cette religieuse pratique, & je ne pus me tenir de complimenter mes Hôtes à ce sujet. Tu ne saurois te peindre, mon Cher, la grimace, que me fit la Maitresse de la Maison, ni les éclats de rire, qui échappèrent à mon bon Hôte.

Il

Il me dit ensuite en Anglois que ces superbes Vases servoient précisément à satisfaire le goût des Hollandoises pour ces précieuses bagatelles de l'Asie, à incommoder leurs complaisans Epoux, à occuper leurs laborieuses & propres Servantes, qui devoient les nettoier une fois par semaine, & qu'il en étoit de même de tant de jattes, tasses, soucoupes, écuelles, idoles & autres choses, que je voiois de toutes parts.

J'oublios presque que parmi ce bel assortiment de Faiancerie il y avoit force petits bijoux d'argent, ou même d'or, représentant des berceaux, des enfans emmaillottez, des petits garçons, de jeunes fillettes, des servantes, des meubles de cuisine & de chambre. Il y en avoit dequoi fournir une Boutique raisonnable de Poupées. Le tout venoit à la propre Amsterdamoise des présens de sa Mere & de son Aieule, & de ceux qu'elles mêmes avoient reçus de leurs Mères, de leurs Grand-Mères, de leurs Parains & Maraines, de leurs Oncles & Tantes, & des Personnes affectionnées à leur Famille, ou qui vouloient passer pour telles. Le Mari de son côté y avoit joint plusieurs verres de cristal enchassez la pluspart en or & magnifiquement ciselez. Je me rappellai à la vue de tant de choses si belles & si fragiles l'appartement

partement de ce riche Romain, où il y avoit tant de vaſes d'eſpece approchante & de grand prix. Il les montroit les uns après les autres à Auguſte, ſon Souverain, & un Eſclave, chargé de leur garde, les préſentoit. Ce malheureux en laiſſa tomber un, qui ſe briſa en mille pieces. Sur le champ il fut condamné par ſon curieux & impitoiable Maître à être dévoré par les Lamproies de ſon Vivier. Auguſte caſſa cette cruelle & odieuſe ſentence & briſa en même temps tous ces beaux vaſes, qui y avoient donné occaſion. Je m'imagine que pluſieurs Servantes en Hollande ſeroient charmées de ſavoir cette Hiſtoire, & qu'elles citeroient le nom d'Auguſte avec autant de plaiſir, lorſqu'elles caſſent quelques Porcelaines, que les Villageois de cette République nomment l'Empereur Claude, lorſqu'un vent indiſcret s'echappe de leur eſtomac.

La ſuite pour l'Ordinaire prochain.

A FRANCFORT.
Chez FRANÇOIS VARRENTRAPP.
& dans les Bureaux des Poſtes de chaque Ville.

AMUSEMENS LITTERAIRES.

Suite de la LETTRE TREIZIEME.

Pour l'Année MDCCXXXIX.

SEMAINE XII.

JUsqu'ici, comme tu vois, mon Cher, je n'avois pas trop à me louer de mon sort, puisque je m'étois fait, sans le vouloir & sans même y songer, une Ennemie de la première Dame Hollandoise, que j'eusse vue de ma vie.

J'eus le lendemain une autre scene. Après le dîner, but du thé ou du café qui voulut. On présenta ensuite des cartes d'Hombre, pour jouer un petit jeu. Nous étions quatre. Le Mari ne joua pas & se contenta de conseiller sa Femme. Les cartes m'étoient aussi favorables que la fortune me l'étoit peu. C'est à dire que j'eus le malheur de gagner presque toûjours, & que mon Hôtesse fut presque toûjours la perdante. Elle s'en prit à son Epoux. *Il le lui avoit bien prophétisé*,

disoit elle. *Il étoit un vrai porte-malheur. Jamais elle ne joueroit une carte, qu'il lui auroit conseillée.* Note bien que ce Mari si malencontreux (à s'en rapporter à sa bienaimée Epouse) étoit un très-fin Joueur & lui donnoit de sages conseils. Le hazard seul déconcertoit sa prudence. Peutêtre la bonne Dame le voioit-elle aussi bien que moi. Mais elle avoit perdu, pendant deux mois de suite, des sommes considérables au même jeu d'Hombre, qu'elle aimoit à la fureur, sans l'entendre, & son Mari lui avoit remontré qu'elle risquoit trop d'argent à un jeu, dont elle ignoroit le fin. Pour se justifier, ou pour se venger, elle vouloit ce soir-là lui faire accroire que lui même ne l'entendoit pas, & que quand elle perdoit, du moins elle ne perdoit pas comme une Bête.

J'ai une chienne de droiture, qui est toûjours prête à se révolter sur la moindre chose, qui me paroît injuste, quand même elle ne me toucheroit point du tout. Je ne pus m'empêcher de prendre parti pour mon Hôte. Qu'y gagnai-je? Je me fis une seconde Ennemie de son Epouse.

Si cette Dame se croioit malheureuse d'avoir un Epoux de si mauvais augure, j'eus l'honneur de dîner le jour suivant avec une autre, qui sans doute se trouvoit beaucoup

plus

plus malheureuse encore, & qui effectivement faisoit rouler ses plaintes sur des sujets un peu plus graves. Dès la soupe, que je trouvai fort bonne, elle m'apprit obligeamment les défauts réels ou non de sa Cuisinière, & m'assura que cette Fille étoit l'opiniâtreté en personne. Je ne sais à propos de quoi elle m'entretint de le Servante, qui avoit soin de ses Enfans. Il me semble que c'étoit à propos de rien. Mais ce que je sais sûrement, c'est qu'elle m'assûra n'avoir jamais vû une Créature si maussade, ni si maladroite. Elle eut ensuite la bonté de me dire que, depuis deux ans, elle avoit eu vingt Servantes, à qui elle donnoit de gros gages. Mais que tel étoit son malheur, que toutes la quittoient, sans prendre congé, ou qu'elle étoit obligée de les congédier elle même. Quelque autre bagatelle donna lieu à cette infortunée Dame de me conter la déplorable histoire des chagrins, que lui avoient causez & lui causoient actuellement les Laquais de son Epoux. A l'en croire, ces beaux Messieurs étoient des insolens & des orgueilleux, qui ne daignoient pas lui obéïr, ni même servir ses Servantes, sous le beau prétexte que de pareils services ne convenoient pas à des Hommes. Le Mari souffroit pendant ce temps-là d'une conversation si féminine.

Il le fit entendre honnêtement à sa prudente & affligée Ménagère. *Oui, Monsieur, je m'y attendois bien*, lui dit elle. *C'est justement ce que j'ai pris la liberté de vous remontrer bien des fois. Vous me grondez de ce que je gronde vos Domestiques, & vous les soutenez dans leur orgueil. Aussi comment vous servent-ils? Assez bien*, repliqua t-il. *Mais peut-être qu'ils feroient encore mieux, si on les gouvernoit d'une certaine façon.* Je fis là-dessus tout ce dont je pûs m'aviser, pour me délivrer d'une conversation si pesante & pour en décharger mon Hôte. J'y réüssis pour quelque temps. Mais je ne pus empêcher qu'elle ne revint à diverses repriſes sur le tapis.

En vérité, mon cher Ami, plusieurs Dames abusent trop du droit, que leur accordent les Hommes qui savent vivre, de dire tout ce qu'il leur plaît & de parler sans crainte d'être interrompues. C'est la raison seule qui nous conseille la complaisance. Mais le beau Sexe semble avoir été fait par la Nature pour cette vertu. La foiblesse des Dames la leur rend nécessaire, & leur douceur la leur rend aisée. Pourquoi donc ont elles pour nous moins de complaisance que nous n'en avons pour elles? Parlons en leur présence de Sciences abstruses, ou servons nous

d'un

d'un langage étranger pour elles. Elles nous traiteront d'ennuieux Pédans. Je te demande quel nom je leur dois donner, lorsqu'elles viennent m'accabler du détail d'un ménage, ou du prix des légumes, ou des bagatelles de l'ajustement, ou des particularitez d'une certaine Assemblée, ou de telles autres choses également importantes. Ce que je sais bien, c'est que ces matières sont pour moi Sciences abstruses, dont je n'entends pas même les termes, qui pourtant sont peutêtre les plus beaux du Monde.

Je m'exprime avec quelque aigreur. Je me le reproche moi même, & cependant je ne dis pas tout ce que je pense. Que dirois-tu par exemple d'une Dame, qui me régala quelques jours après? Elle étoit la mécontente Epouse d'un aussi bon Epoux que j'en aie vû. Apparemment ils avoient eu ce jour-là quelque démêlé. Elle eut la malicieuse politique de ne pas s'expliquer nettement. Elle se renferma dans un certain jargon, qu'elle possédoit. Ce n'étoient d'abord que regards sournois, lancez de temps en temps sur mon Hôte, qui à force d'habitude les entendoit à merveille, & qui n'y répondoit pas. C'étoient ensuite des demis mots, que je concevois devoir être fort énergiques pour un bon Entendeur. C'étoient des allu-

sions malignes à mille choses. C'étoient des riens, si tu veux. Mais ces riens étoient beaucoup pour mon Ami & pour moi, & ils gâtèrent plus d'un excellent plat & d'une bouteille de vin exquis.

Je t'épargne le récit de sept ou huit autres Compagnies à peu près aussi charmantes. Je viens à une Dame, d'auprès de qui je me suis arrachée ce soir avec peine. Elle a un Mari tendre & judicieux, dont elle préfère la bienveillance aux frivoles amusemens, que son Sexe adore, & à l'approbation même de ses anciennes & délicates Compagnes. Comme elle l'admire autant qu'elle l'aime, & qu'elle l'aime d'autant plus qu'elle l'admire d'avantage, elle se plaît à voir que les Gens de mérite aient pour lui les mêmes sentimens, elle leur fait un gré infini de ce qu'ils disent de gracieux à ce cher Epoux, elle les traite de la manière la plus agréable, moins pour lui obéïr, que pour reconnoître le plaisir qu'ils lui ont fait à elle même. Sa vie est un juste mélange de soins domestiques & de divertissemens innocens. Une autre Dame en sa place ne songeroit peutêtre qu'à chercher les plaisirs hors de chez elle. Elle au contraire, son occupation bienaimée, c'est de rendre la vie agréable à son cher Epoux, & de lui faire regarder sa Maison comme un

paisible

paisible & délicieux asyle, où il peut se délasser de ses travaux & endormir ses chagrins. A son retour chez lui, il est sûr de trouver sur le front de sa tendre Moitié la sérénité & la joie, & de sentir qu'on l'y sert selon son goût & selon le rang qu'il a dans le monde. Sois bien persuadé que tu ne verras point dans les repas, qu'elle donne, cette magnificence excessive, ni cette abondance superflue & rassasiante, dont les Avares font ostentation, & dont ils savent se dédommager ensuite par une industrieuse lésine. Rien de semblable. Une élégante & délicate frugalité fait le fonds de son système de ménage, &, quant à ce qui regarde les meubles & les ornemens de sa Maison, elle s'est imposé pour regle de ne point trop mépriser les modes sur cette matière & de ne pas trop donner dans ces modes.

J'avois eu déjà deux ou trois fois l'honneur de voir cette aimable Dame dans des Compagnies. Je ne la connoissois pas encore. Mais elle me charmoit d'avance. Sans vouloir passer pour belle, sans y songer même, elle effaçoit les autres Dames, elle paroissoit mieux parée qu'elles, peutêtre parce qu'elle l'étoit moins, ses manières simples & naïves relevoient la finesse de ses pensées & de ses expressions, un air de

bonté répandu sur son visage & dans ses moindres gestes augmentoit le prix de ce qu'elle disoit de gracieux, & elle obtenoit sans le savoir l'approbation, que ses Amies s'efforçoient en vain d'emporter.

Je ne sais comment cette charmante Personne prend peu à peu tant de place dans ma lettre. Tu vas me croire amoureux d'elle. Peutêtre bien qu'il en seroit quelque chose, si elle & moi étions libres. Mais à présent c'est sa vertu seule & son bon sens qui m'enchantent. Elle augmente le bonheur de son Epoux, en le partageant. Elle affoiblit le sentiment de ses chagrins, en y prenant part. Elle s'assûre une vie aussi douce qu'il est possible dans ce monde-ci. Elle se prépare un bonheur éternel, & elle laissera un jour à son Sexe un admirable modele de ce que les Femmes doivent & peuvent aisément faire, pour rendre leurs Epoux heureux & pour être heureuses elles mêmes. Je veux bien t'avouer que j'ai rarement trouvé parmi nos Dames de France des exemples aussi purs de tendresse conjugale & de ménage bien entendu. Je suis, mon cher Ami, tout à toi, pourvû que tu me donnes à ton tour de tes nouvelles L. C. d. P.

Amsterdam 3 Mars.

Lettre

Lettre Quatorzieme.

Monsieur,

Je m'étois engagé de vous écrire ce que j'apprendrois touchant les Articles de la Convention Préliminaire entre la Grande Bretagne & l'Espagne. Les Gazettes l'ont fait pour moi. Mais voici une remarque, qu'elles ne vous feront pas faire.

Les Ecrivains du Parti Mécontent mettent en oeuvre tout leur esprit, pour faire voir que cette Convention est irrégulière, afin de la rendre fatale au Chevalier Walpole, qui est seul le but de tous leurs traits. Ils ont soin à cette occasion de décrire en stile pompeux les exploits, que la Nation a faits contre les Espagnols sous les Regnes d'Elisabeth & d'Anne & sous le Protectorat de Cromwel. Ils regrettent ces temps heureux, où l'Angleterre se couvrit de gloire & s'enrichit des thrésors des Espagnols. S'ils étoient à la tête des affaires, ils rameneroient bientôt ce glorieux siecle. La France même liguée contre eux avec l'Espagne ne les en empêcheroit pas. Mais d'ailleurs ces belliqueux Ecrivains nous assurent que les François n'auroient pas l'audace de se mêler dans cette

querelle. *Cette Nation n'a pas oublié la terreur, que les armes victorieuses des Anglois lui causèrent dans la guerre de Succession. Elle se vit réduite à deux doigts de sa ruine, & c'étoit fait d'elle, si les Anglois, contens de l'avoir humiliée, ne lui avoient pas généreusement accordé la paix. Cet évenement la forcera d'avoir toûjours de grands ménagemens pour un Peuple, qui a encore le même courage & les mêmes forces. Ajoutez que l'ardeur, avec laquelle les François s'appliquent aujourd'hui à étendre leur Commerce, ne leur permet point de s'embarrasser dans une guerre, qui ne pourroit qu'être ruineuse pour leur navigation & pour leur trafic.*

Fort bien, grands Ministres. Le François pacifique ne pourra ni ne voudra de longtemps se déclarer contre la Grande Bretagne. Pourquoi donc preniez vous à tâche les années dernières de sonner le tocsin contre la France, d'exagérer sa puissance & ses richesses, de traiter sa modération d'artificieuse, de nous faire peur de sa politique encore plus que de ses armes, & enfin de nous persuader que jamais elle n'avoit été aussi formidable qu'elle l'est maintenant, & par elle même, & par les dettes immenses de la Nation Britannique, & par l'épuisement presque inévitable d'une Puissance, qui jusqu'ici a tant contribué pour la conservation de l'équilibre

quilibre en Europe, & par les alliances dont elle s'étaie de toutes parts ? Ces sujets de redouter la France étoient-ils réels alors, & ont-ils cessé de l'être ? Mais comment est-ce qu'elle a renoncé à ces projets si vastes, que vous lui prêtiez ? Seroit-ce qu'elle eût souffert depuis peu de grandes pertes, ou que l'Europe aujourd'hui fût plus en état de défendre sa liberté menacée ? Non. C'est seulement qu'il importoit alors à vos vues secrettes qu'on crût la France également ambitieuse & puissante, & qu'il vous importe cette fois-ci de faire croire le contraire.

Je vais vous parler en bon Hollandois. Mais je ne puis me déguiser. Peutêtre tant de déclamations contre le Premier Ministre auroient elles été mieux à leur place contre les Ministres de la Reine Anne, lorsqu'ils formèrent le dessein de négocier une Paix séparée avec la France & de laisser la Couronne d'Espagne dans la Maison de Bourbon. Alors Monsieur Robert Walpole étoit presque le seul, qui s'opposât dans la Chambre des Communes aux procédures de ces Ministres. Mais ceux-ci, craignant son esprit transcendant & son incorruptible intégrité, se délivrèrent de lui, en le faisant mettre à la Tour, sous prétexte de Péculat.

Pour

Pour revenir à la Convention, nous avions crû avec les Anglois que la non-visitation de leurs Vaisseaux, comme l'article le plus important, y auroit été solemnellement réglée. Il n'en est rien. Mais on ne doute en aucune façon que les Ministres Anglois ne l'obtiennent par le Traité futur, & qu'ils ne l'aient reservé à ce temps-là, pour laisser l'honneur au Roi Catholique de le leur accorder après un mûr examen, & ainsi par un pur motif de justice & avec une pleine liberté.

Vous m'avouerez, je crois, Monsieur, que ce motif est aussi vraisemblable qu'il est honnête. Mais les Ecrivains de Parti ne voient que ce qu'ils veulent voir, c'est à dire que ce qui convient aux intérêts de ceux qui les menent. Ils adoptent aveuglément les passions de leurs Guides infideles, qui se servent de leur sottise & qui s'en moquent, à peu près comme le Diable fait de ces Idolâtres, qu'il séduit & qui l'adorent.

Je suis avec estime, Monsieur, Votre....

Ce 10 Mars Amsterdam.

Lettre Quinzieme.

Monsieur,

Je viens de recevoir une lettre de ***, qui, en me rapportant ce qu'une partie de la Nation Angloise

Angloise pense de la Convention entre la Grande Bretagne & l'Espagne, fait des remarques fort judicieuses sur l'aveuglement, où l'esprit de parti nous jette. L'ingénieux Docteur Swift a défini cet esprit, *la folie d'un grand nombre d'Hommes pour l'avantage d'un petit nombre.* Ce qu'il y a de fâcheux, c'est que cette même folie est comme inevitable dans les Etats, qui sont républicains, ou mixtes. Représentons nous une Monarchie absolue. Comme la volonté d'un seul y regle tout, tous s'appliquent avec la même ardeur à s'attirer ses bonnes graces & à eviter d'encourir son indignation. Une seule Ame meut ce tout si composé. Je ne conçois rien de plus auguste sur la terre qu'un tel Roi, s'il est juste & sage, ni de si heureux que ses Peuples, si les Etrangers ne sement point parmi eux la division. Au contraire, dans un Corps Politique, où la puissance des Nobles est contrebalancée par celle du Peuple, ou la Prérogative du Roi restrainte par les Libertez des Sujets, il est naturel qu'il se forme des partis. Les liaisons du sang, celles de l'amitié, l'intérêt, la haine, les préjugez, l'humeur, le rang où l'on est né, la condition dans laquelle on se trouve, mille circonstances semblables décident de la faction à laquelle on s'attachera.

L'Angle-

L'Angleterre en eſt un exemple. Je ne parle point des Factions de la Roſe rouge & de la Roſe blanche, qui la diviſèrent. Mais quels combats les Puritains & les Anglicans, les Têtes rondes & les Cavaliers, leurs Succeſſeurs les Whigs & les Torys, les Partiſans de la Révolution & les Jacobites ne ſe ſont-ils pas livrez, & combien de funeſtes ſuites n'ont-ils pas eues? Aujourd'hui ces Factions ſont toutes éteintes, & il n'eſt plus même queſtion des Whigs ni des Torys, ou ſi on donne encore ces noms à quelques Perſonnes en Angleterre, c'eſt mal à propos.

Il n'y reſte donc plus de partis, me direz vous. Pardonnez moi. Il s'y en eſt formé deux nouveaux. Mais Whigisme & Toriſme ne ſont plus que des noms, qui à préſent ne conviennent à aucun Parti d'Angleterre. La preuve en eſt claire.

On appelloit Whigs ceux qui défendoient avec zele les libertez de leur Patrie, & qui ſoutenoient avec circonſpection les prérogatives de la Couronne. On nommoit Torys ceux qui ſoutenoient avec zele les prérogatives de la Couronne, & qui défendoient

doient avec circonspection les libertez de leur Patrie. Les Whigs paroissoient avoir pour premir objet les Droits de la Nation, & ceux du Roi sembloient être le premier objet des Torys. Ces deux Partis servoient à se contrebalancer l'un l'autre, & à préserver le Roiaume, tantôt des desordres & des fureurs de l'Anarchie, & tantôt des injustices & des violences de la Tyrannie. Quelques fois même ils se réünissoient de bonne foi & agissoient de concert, lorsque l'intérêt commun l'exigeoit. C'est ainsi que les Whigs concoururent avec les Torys, pour rétablir la Maison Stuart sur le Throne, & que dans la suite les Torys se liguèrent avec les Whigs, pour y élever Guillaume III. & pour y appeller la Maison d'Hanovre.

Il y a longtemps que ces deux Partis se sont comme fondus en deux autres, qui se distinguent par les noms de Parti de la Cour & de Parti de la Nation. Il y a à peu près autant de Whigs que de Torys dans le Parti de la Cour, & autant ou plus de Torys que de Whigs dans celui de la Nation. Un Ecrivain Anglois, que j'ai actuellement sous les yeux, fait sur ce sujet la réflexion, que voici. „ Comme la marque caracté-

„ caractéristique des Whigs étoit leur op-
„ position à tout ce qui paroissoit devoir
„ augmenter le pouvoir des Rois, & que
„ celle des Torys étoit leur opposition à
„ tout ce qui sembloit pouvoir tendre à di-
„ minuer ou à borner la puissance de la
„ Couronne, je laisse chacun maitre d'ap-
„ pliquer les noms de Whig & de Tory
„ aux Partis de la Cour & de la Nation.
„ Mais je suis bien sûr qu'ils les appliqueront
„ fort mal, s'ils donnent celui de Whig
„ au Parti de la Cour, & celui de Tory
„ au Parti de la Nation.

Je suis, Monsieur, Votre.

A FRANCFORT.
Chez François Varrentrapp.
& dans les Bureaux des Postes de chaque Ville.

AMUSEMENS LITTERAIRES.

LETTRE SEIZIEME.

Pour l'Année MDCCXXXIX.

SEMAINE XIII.

Lettre Seizieme.

MONSIEUR,

JE me fais un vrai plaisir de satisfaire votre curiosité par rapport aux *Sincères* de Monsieur de Marivaux. Cette Piece, qui est en Prose & en un Acte, a été fort applaudie à la premiere représentation, & ne l'auroit pas moins été dans les suivantes, s'il ne falloit que de l'esprit pour faire une bonne Comédie. On a trouvé que l'action n'a pas assez de consistance, & que, si on retranchoit tout ce qui n'est que conversation, il ne resteroit pas de quoi faire deux ou trois petites scenes. Voici dequoi il s'agit.

Un Valet & une Soubrette veulent brouil-

ler deux Amans, qui font profession d'une sincérité ridicule & hors de saison; ils se servent, pour y parvenir, de cette même franchise qui dégenere en vice, quand elle est portée à l'excès; ils irritent la Maîtresse contre l'Amant, parce que ce dernier a dit trop librement ce qu'il pensoit au sujet de sa Maîtresse, & c'est cette brouillerie qui fait le dénoument de la piece.

Ce qu'il y a de singulier, c'est que, ni le Valet, ni la Suivante, n'ont aucun intérêt à la brouillerie, & qu'au lieu que dans la plûpart des autres Comédies, les Domestiques veulent marier leurs Maîtres, pour être plus à portée de se marier eux mêmes, ceux-ci commencent par s'assûrer entr'eux d'une indifférence réciproque, pour se mettre hors d'intérêt, & pour agir plus conformément à leurs intentions. Il y a bien de l'apparence que l'Auteur des *Sincères* a voulu se distinguer des autres par une route moins battue.

Il est bon de vous donner les portraits des deux Amans, qu'on veut brouiller. Voici celui de la Marquise peint par Lisette, sa Suivante.

„ Il y a bien des choses dans ce Portrait-
„là. En gros, je te dirai qu'elle est vaine,
„envieuse, & caustique; elle est sans quar-
tier

»tier sur vos défauts; vous garde le secret »sur vos bonnes qualitez ; impitoiablement »muette à cet égard, & muette de mauvaise »humeur; fiere de son caractere sec & for»midable, qu'elle appelle austérité de raison; »elle épargne volontiers ceux qui tremblent »sous elle, & se contente de les entretenir »dans la crainte ; assez sensible à l'amitié, »pourvû qu'elle y prime, il faut que son Amie »soit sa sujette, & jouisse avec respect de ses »bonnes graces; c'est vous qui l'aimez, c'est »elle qui vous le permet ; vous êtes à elle, »vous la servez, & elle vous voit faire; gé»néreuse d'ailleurs; noble dans ses façons; »sans son esprit qui la rend méchante, elle »auroit le meilleur coeur du monde ; vos »louanges la chagrinent, dit-elle ; mais c'est »comme si elle vous disoit, Louez moi en»core du chagrin qu'elles me font. Quant »à moi, j'ai là-dessus une petite maniere »qui l'enchante, c'est que je la loue brusque»ment, du ton dont on querelle; je boude »en la louant, comme si je la grondois d'ê»tre louable; & voilà sur tout l'espece d'é»loge qu'elle aime, parce qu'il n'a pas l'air »flatteur, & que sa vanité hypocrite peut »le savourer sans indécence. C'est moi qui »l'ajuste & qui la coeffe. Dans les premiers »jours, je tâchai de faire de mon mieux;

„je déploiai tout mon savoir-faire. Eh! „mais, Lisette, finis donc, me disoit-elle, „tu y regardes de trop près, tes scrupules „m'ennuient. Moi, j'eus la bêtise de la pren„dre au mot, & je n'y fis plus tant de façons; „je l'expédiois un peu aux dépens de ses „graces. Oh! ce n'étoit pas-là son compte. „Aussi me brusquoit-elle; je la trouvois aigre, „acariâtre : que vous êtes gauche! laissez„moi; vous ne savez ce que vous faites. „Ouais! dis-je, d'où celà vient-il? Je le „devinai; c'est que c'étoit une Coquette, „qui vouloit l'être sans que je le fusse, & qui „prétendoit que je le fusse pour elle; son in„tention, ne vous déplaise, étoit que je fisse „violence à la profonde indifférence qu'elle „affectoit là-dessus. Il falloit que je servisse „sa Coquetterie sans la connoître, que je „prisse cette Coquetterie sur mon compte, & „que Madame eût tous les bénéfices des fri„ponneries de mon art, sans qu'il y eût de „sa faute.

Lisette demande à Frontin Portrait pour Portrait; voici comment il la satisfait; c'est Ergaste son Maître qu'il peint.

„ Il dit ce qu'il pense de tout le monde; „mais il n'en veut à personne; ce n'est pas „par malice qu'il est sincere, c'est qu'il a „mis son affection à se distinguer par-là. Si,

pour

„pour paroître franc, il falloit mentir, il „mentiroit. C'est un Homme qui vous de„manderoit volontiers, non pas, M'esti„mez-vous? mais: Etes-vous étonné de moi? „Son but n'est pas de persuader qu'il vaut „mieux que les autres, mais qu'il est autre„ment fait qu'eux, qu'il ne ressemble qu'à „lui; ordinairement vous fâchez les autres, „en leur disant leurs défauts; vous le cha„touillez, lui, vous le comblez d'aise, en „lui disant les siens, parce que vous lui pro„curez le rare honneur d'en convenir. Aussi „personne ne dit-il tant de mal de lui que „lui même; il en dit plus qu'il n'en sait. A „son compte, il est si imprudent, il a si peu „de capacité, il est si borné, quelques fois „si imbecille, que je l'ai entendu s'accuser „d'être avare, lui qui est liberal; surquoi „on leve les épaules, & il triomphe. Il est „connu partout pour Homme de coeur; & „je ne desespère pas que quelque jour il ne „dise qu'il est un poltron; car plus les médi„sances qu'il fait de lui, sont grosses, & „plus il a de goût à les faire, à cause du „caractere original que celà lui donne. Vou„lez-vous qu'il parle de vous en meilleurs „termes que de son Ami? Brouillez-vous „avec lui, la recette est sûre; vanter son „Ami, celà est trop Peuple; mais loüer son

„Ennemi, le porter aux nuës, voilà le beau.
„L'autre jour un Homme contre qui il avoit
„un Procès vint lui dire, Tenez, ne plai-
„dons plus; jugez vous même; je vous
„prends pour arbitre; je m'y engage. Là-
„dessus, voilà mon Homme qui s'allume de
„la vanité d'être extraordinaire, le voilà qui
„pese, qui prononce gravement contre lui,
„& qui perd son Procès, pour gagner la ré-
„putation de s'être condamné lui même; il
„fut huit jours enivré du bruit que celà fit
„dans le monde.

J'ai cru qu'il étoit à propos d'inserer ici ces deux Portraits, pour donner une idée du genre de sincérité que l'Auteur a voulu corriger. Il n'y a qu'à les confronter, pour juger qu'ils ne se ressemblent point du tout; & les Gens qui en ont jugé sainement, sont convenus que la Marquise ne paroît sincère, que par un rafinement de coquetterie, & qu'Ergaste ne veut passer pour tel, que pour se donner un relief de singularité dans le monde. Quoiqu'il en soit, voilà l'unique motif qui porte le Valet & la Suivante à rompre un mariage, qui ne leur importe aucunement. Ils ne savent d'abord comment ils s'y prendront; ils doivent paroître brouillez ensemble, sans prévoir où celà pourra les conduire. Voici comment Lisette s'exprime là-dessus.

„Je

„ Je ne saurois t'expliquer mon projet, „j'aurois de la peine à me l'expliquer à moi-„même. Ce n'est pas un projet, c'est une „confusion d'idées fort spirituelles, qui n'ont „peutêtre pas le sens commun, mais qui me „flattent, je verrai clair à mesure; à présent „je n'y vois goute; j'apperçois pourtant en „perspective des discordes, des querelles, des „dépits, des explications, des rancunes; tu „m'accuseras; je t'accuserai; on se plaindra „de nous, tu auras mal parlé; je n'aurai „pas mieux dit, tu n'y comprends rien, la „chose est obscure; j'essaie, je hazarde; je „te conduirai, & tout ira bien.

Tout ce galimathias veut dire que *Lisette* saura profiter de tout ce que le hazard fera naître; le reste est entre les mains de l'Auteur, qui ne doute point que la sincérité d'*Ergaste* ne fournisse à *Frontin* & à *Lisette* dequoi le brouiller avec la Marquise.

La chose ne tarde pas d'arriver. *Dorante* & *Araminte* arrivent. Ce Dorante aime la Marquise, qui lui préfére Ergaste, parce que ce dernier aiant la réputation d'être sincère, flatte plus sa vanité par les moindres éloges qu'il fait de sa beauté, que Dorante, par tout ce que sa passion lui peut inspirer de plus pathétique, parce qu'elle prend ses louanges pour des flatteries. Lisette, par

bonté de coeur, promet à Dorante de lui faire épouser la Marquise, sa Maîtresse, & Frontin de son côté dit à Araminte, *qu'il prend la liberté de lui transporter Ergaste, son Maître.* Lisette reprend la parole & dit à Frontin qu'il ne feroit pas un grand présent à Araminte, en lui donnant Ergaste pour Epoux. Frontin dit à peu près la même chose au sujet de la Marquise. Dorante en est irrité, & dit à Frontin, *qu'il lui donneroit cent coups de bâton, sans la considération qu'il a pour son Maître.* Ergaste survient, & trouvant Dorante en colere, lui en demande la raison; Dorante se contente de lui dire que son Valet est un insolent; Frontin répond, s'adressant à Ergaste, Monsieur, *si la sincérité loge quelque part*, c'est dans votre coeur; parlez. La plus belle femme du monde, est-ce la Marquise? *Non*, lui répond le sincere Ergaste, *qu'est-ce que cette mauvaise plaisanterie-là, Butor? la Marquise est aimable, & non pas belle; sans aller plus loin, Madame a les traits plus réguliers.*

Il n'en faut pas davantage à Frontin & à Lisette, que ce trait de sincérité; ils en instruisent la Marquise, dont le mariage étoit presque assuré avec Ergaste; elle lui en demande raison; il a beau vouloir donner un sens favorable à sa décision, en disant à la Marquise,

Marquise, qu'elle a par dessus la beauté d'Araminte, l'avantage d'être plus aimable qu'elle. Toutes ces explications lui paroissent forcées & frivoles; elle lui donne son congé, & rend justice à Dorante, qu'elle avoit toujours maltraité. Ergaste se console de cette préference auprés d'Araminte, qui lui pardonne l'infidelité qu'il lui a faite en faveur de la Marquise.

Au reste, quoique le Public n'ait pas fait à cette Piéce un accueil aussi gracieux & aussi durable, qu'à beaucoup d'autres qui sont sorties de la même plume, on ne sçauroit disconvenir qu'elle ne soit remplie de traits heureux, qui méritent les applaudissemens qu'on lui a donnez; rien ne lui a fait plus de tort que le manque d'action. Monsieur de Marivaux sera sûr de réüssir, quand il négligera un peu moins le fond des choses; il n'ignore pas que c'est là ce qui doit primer dans toutes les Piéces de Théatre, & que l'esprit n'y est qu'accessoire.

Lettre Dixseptieme.

Monsieur,

Je me suis imposé la tâche de vous mander tout ce que j'apprendrois des suites de

la Convention Preliminaire entre la Grande Bretagne & l'Eſpagne. Vous voiez par ma promptitude à m'en acquiter que je le fais avec plaiſir. Je vous avertis ſeulement que vous allez prendre ma lettre pour un vrai *pour & contre* * Peutêtre n'en ſera-t-elle que meilleure pour un Homme, qui, hors d'intérêt comme vous l'etes, cherche uniquement la vérité.

Le refus formel, que la Compagnie Angloiſe du Sud a fait de paier les ſoixante huit mille livres ſterling, exigées d'elle par l'Eſpagne, flatte le Parti Mécontent, non ſeulement par l'embarras où cette réſolution réduit le Miniſtère, mais auſſi parce qu'elle pourroit bien annuller *ipſo facto* la Convention Préliminaire, que le Roi Catholique a déclaré ne ſigner que ſous la condition de ce paiement. Le malheur eſt que la Compagnie s'expoſe beaucoup par cette démarche. Elle risque de perdre les prétentions conſidérables, qu'elle forme à la charge de l'Eſpagne. Son refus entraine la ſuſpenſion du Traité d'*Aſſiento*. C'eſt peu dire encore; elle doit craindre que ce négoce ne tombe pour toûjours entre les mains des Francois.

Quoi

* *C'eſt le titre d'un Ouvrage Périodique, qui s'eſt imprimé à Paris.*

Quoi qu'il en ſoit, les Directeurs ont repréſenté que la Compagnie perd au moins deux millions ſix cent mille livres ſterling par les déprédations des Eſpagnols, & que le préjudice, qu'elle ſouffroit à l'occaſion des Vaiſſeaux, qu'elle n'a pû envoier à la Vera Cruz, montoit à un million de livres ſterling. Ils ont fait obſerver qu'on étoit convenu par le Traité d'Utrecht, que, s'il ſurvenoit une rupture entre l'Angleterre & l'Eſpagne, la Compagnie ſeroit à l'abri des évenemens de la guerre; que ſes effets ne pourroient pas être arrêtez; & qu'on lui accorderoit ſix Mois de temps, pour les retirer des Etats appartenans à l'Eſpagne & les envoier ailleurs. Ils ont ajouté que loin de jouir de ces avantages, la Compagnie ſe trouvoit réduite dans la même ſituation que ſi elle étoit Vaſſale de S. M. Cath. Ils prétendent de plus que les nonante cinq mille livres ſterling, aſſignées pour le dédommagement des Sujets de la Grande Bretagne, contrebalançoient ſi peu leurs pertes, qu'ils recevroient à peine un écu d'indemniſation pour une livre ſterling de dommage, & qu'encore avoit-on lieu de craindre que cette ſomme ne ſortît en partie des coffres des Marchands Anglois. Voilà quelques-unes des raiſons, qui ont déterminé la Compagnie

pagnie au refus de la ſomme demandée par S. M. C.th.

Un autre article qui tient fort au coeur aux Anglois, c'eſt celui de la non-viſitation des Vaiſſeaux. On aſſure même que la Chambre Haute n'a approuvé la Convention Préliminaire, que ſous la condition expreſſe que les Plénipotentiaires de S. M. Brit. ne ſe déſiſteront point de cet article. On remarque que la viſite des Vaiſſeaux, tant limitée ſoit elle, ne peut qu'incommoder extrêmement le Commerce & la Navigation des Anglois, & qu'ouvrir la porte à de nouvelles brouilleries. Car quand même il ſeroit ſtipulé que les Eſpagnols n'auroient droit de viſite qu'à deux ou trois lieues de leurs Côtes, il y auroit toûjours lieu d'appréhender leurs chicanes par rapport à cette diſtance.

J'aurois mauvaiſe grace à diſſimuler l'extrême importance de cet article. Les deux Rois pourvoiront entre eux à tout avec la plus religieuſe équité. Leurs Miniſtres tiendront la main de tout leur pouvoir à ce que les conventions ſoient obſervées fidelement des deux parts. Je ſuppoſe que les Capitaines de Vaiſſeaux Anglois éviteront de leur côté avec ſcrupule de s'approcher trop des Terres de la Domination Eſpagno-

Espagnole. Mais le vent pourra les y pousser, ou les courans les y entrainer malgré eux. Il y a même des saisons, où il est comme impossible que ce contretemps n'arrive. Des Gens, que l'intérêt ne préviendroit pas contre la justice, témoigneroient leur bonne foi dans des cas pareils, en les interprétant favorablement. Mais les Gardes-Côtes Espagnols ont-ils montré jusqu'ici qu'ils fussent de ces Gens dont je vous parle? Vous savez bien, Monsieur, que de concert avec les Anglois, nous soutenons le contraire, & que nous en avons de fâcheuses preuves.

J'ai conçu un moien de prévenir de pareils inconvéniens. Mais comme je n'apprends point que ni les Anglois ni les Espagnols l'aient proposé, j'ai bien peur qu'il ne soit pas aussi bon que je me l'imagine. Il consisteroit à placer des Consuls des deux Nations dans les principaux Ports, qu'elles possédent en Amerique. Il me paroît que, s'ils étoient bien choisis & bien paiez, leur jurisdiction, toute fondée sur les Traitez & sur l'équité, épargneroit bien des pertes aux deux Nations & des embarras à leurs Souverains.

Au reste, Monsieur, voici la traduction, d'une lettre, qui a été écrite sur cette matière par un Anglois, que vous reconnoitrez aisémen

aiſément pour n'être pas du Parti qu'on appelle de la Nation.

»Le voilà enfin terminé cet Accommo»dement, qui vous paroiſſoit impoſſible il »y a ſix mois. Les ratifications en ſont fai»tes & échangées. Les dédommagemens ré»ciproques ſont réglez. Les déprédations »mutuelles ſont compaſſées, & la balance »ſoldée, moiennant une ſomme de nonante »cinq mille livres ſterling, que l'Eſpagne »doit paier dans le terme de quatre Mois, ſauf »à lui rendre de cette ſomme les reſtitu»tions, qui pourroient avoir été déjà faites »en Amérique ſur les ordres de S. M. Cath. »D'un autre côté, il doit revenir à la Cou»ronne d'Eſpagne ſoixante huit mille livres »ſterling, que lui doit d'arrérages la Com»pagnie de l'*Aſſiento*, & qui ne ſont point »compriſes dans la compenſation. Il y a auſſi »des reſerves par rapport aux Bâtimens An»glois, dont la capture n'eſt pas encore aſ»ſez qualifiée, pour décider ſi elle eſt lé»gitime ou non, ce qui peut faire après »l'éclairciſſement une diminution ſur le to»tal de nonante cinq mille livres ſterling. »Mais ſuppoſons qu'après que le Roi d'Eſ»pagne les aura paiées, il n'y ait rien à »lui rendre, il faut toûjours que notre Com»pagnie de l'*Aſſiento* lui paie ſoixante huit »mille

»mille livres sterling. Ainsi voilà deux som-
»mes, dont la difference est vingt sept mil-
»le livres sterling. De bonne foi a-t-on jamais
»dû croire qu'un Ministère aussi sage que ce-
»lui de la Grande Bretagne pût nous engager
»dans une guerre pour une somme si mo-
»dique? Valoit elle bien la peine d'allumer
»un feu, qui auroit pû causer un embrase-
»ment général par la part, qu'auroient pri-
»se à cette querelle les Amis des deux Puis-
»sances, & dans les dérangemens, que cet-
»te rupture auroit occasionnez dans notre
»Commerce, en aurions nous été quittes
»pour vingt sept mille livres sterling?

»Fort bien, me direz vous. Mais on est
»toûjours à la veille de retomber dans le
»même cas. Non, Monsieur, on y pourvoit,
»on ne se contente pas de réparer le passé,
»on se précautionne pour l'avenir. Il y a
»d'anciens Traitez, il y en a de nouveaux.
»S'il s'y trouve des articles équivoques, il
»est aisé d'en fixer le sens. C'est aussi à quoi
»vont travailler à Madrid les Plénipotentiai-
»res, déjà nommez par les deux Couronnes,
»& on a mis ordre à ce que leurs opérations
»ne trainassent pas, en convenant que les
»Conférences doivent commencer six se-
»maines après l'échange des ratifications &
»s'achever dans le terme de huit mois.

En

„En tout ceci je vois des deux parts pru-„dence, modération, droiture, envie de ren-„dre justice à autrui & à soi même, &, com-„me il n'y a aucune apparence que l'un ou „l'autre Ministère ait d'autre vue que celle „de maintenir d'une manière honorable & „avantageuse la paix, qui subsiste entre les „deux Couronnes, on peut compter que „les mesures des deux Cours pour l'affermir „écarteront tout ce qui pourroit un jour „l'altérer.

Je ne vous dirai point, Monsieur, si cette Piece, qui a été imprimée à Londres, y a eu un grand débit. Mais je doute qu'elle en ait eu autant que la feuille du *Common Sense*, où a paru pour la première fois la Déclaration du Marquis de la Quadra. Il en a été tiré une quantité prodigieuse d'exemplaires, & ils n'ont pas suffi à la curiosité du Public. Il est vrai que ce succès coute la liberté à l'Auteur. Peu de Gens voudroient plaire au même prix. Je suis, Monsieur, Votre.

Amsterdam 17 Mars.

A FRANCFORT.
Chez FRANÇOIS VARRENTRAPP.
& dans les Bureaux des Postes de chaque Ville.

AMUSEMENS LITTERAIRES.

LETTRE DIXHUITIEME.

Pour l'Année MDCCXXXIX.

SEMAINE XIV.

Lettre Dixhuitieme.

MONSIEUR,

„ L'Accueil gracieux, qu'on fait à la Tragédie de Mahomet II., doit animer „ l'Auteur à poursuivre avec courage „une carriere, dans laquelle il entre si glorieu„sement. La voix du Public est assez flatteuse, „ses applaudissemens sont d'un assez grand „prix, pour l'encourager à cueillir des Lau„riers, dont sa premiere Tragédie lui répond „pour celles qui la suivront.

„ Applaudissons en général à la vive ima„gination du Poëte, à la force de son génie, „qui l'a mis en état de traiter ce sujet. Dans „le détail, la Critique aura quelque prise

„sur des caracteres moins soutenus, des en-
„droits plus foibles que les autres, sur des
„expressions brillantes & figurées, qui re-
„viennent un peu trop souvent.

„ Tous les suffrages se réüniſſent en faveur
„de l'Aga. C'est de toute la Piéce le Per-
„sonnage le plus beau & le mieux peint.
„Quelle espérance doit-on concevoir d'un
„Poëte, qui peut rendre si fortement une
„vertu aussi pure & aussi audacieuse ! On
„auroit seulement souhaité quelque grada-
„tion du ton le plus humilié, qu'il prend
„d'abord, au ton le plus fier, qui le suit
„de si près.

„ C'est un problême de savoir si le Poëte
„est plus à loüer, qu'à blâmer, d'avoir sa-
„crifié à l'opinion générale la hardiesse de
„la Catastrophe, qui se présentoit d'elle-mê-
„me, & qu'il a sans doute écartée, par re-
„spect pour un usage, dont les exemples des
„plus célebres Tragiques ont fait une des
„Regles du Théâtre, au joug desquelles il
„est dangereux de ne pas se soumettre.

„ La Scene Françoise ne doit point être
„ensanglantée ; elle ne veut point voir ré-
„pandre de sang par une main étrangère ;
„cette action répugne à nos mœurs ; voilà
„la Regle dont on est esclave, sans trop sa-
„voir pourquoi. Cependant on voit sans

„effroi

»effroi le sang des Tyrans, qui se défont »eux-mêmes; ce n'est donc point l'image »d'une mort sanglante, qui fait frémir, ce »sont les circonstances qui l'accompagnent. »L'instant où Mahomet leve le poignard sur »son Amante, paroît renfermer quelques-»unes de ces circonstances, sous lesquelles »la Regle peut plier. Cette situation, quel-»que imparfaite qu'elle soit, produit néan-»moins un grand effet. Le Spectateur est »ému, il court au-devant du coup qu'il croit »voir frapper, s'il l'étoit en effet, il seroit »moins saisi d'horreur, il seroit plus touché »de pitié. Irene, fidele & malheureuse, »feroit couler des larmes voluptueuses. Ma-»homet nous paroît plus ambitieux que cruel; »sa fureur ne répand point ces mouvemens »sombres, que les meurtres barbares jettent »dans tous les coeurs. Ce coup enfin n'of-»fenseroit point nos moeurs, puisque ce ne »sont point elles que l'on représente, mais »celles d'une Nation, que nous sommes ac-»coûtumez à regarder comme sanguinaire »& barbare. Ce préjugé nous est sans doute »venu des guerres des Croisades, il est si »fort dans le Public, qu'on auroit peine à »l'en effacer. Le Poëte étoit donc appuié de »l'opinion commune, & de son art parti-»culier, pour consommer la Catastrophe la

„plus terrible & la plus complette qu'on ait „vue juſqu'à préſent; il n'avoit qu'à oſer, le „ſuccès étoit aſſuré pour lui.

„ Au Théâtre, l'ame du Spectateur ne ſe „remuë que par dégrez; ſi le mouvement „qu'elle prend, ne va pas en augmentant, „elle retombe dans une triſte létargie. On „l'éprouve dans cette Piéce. A la vuë du „poignard de Mahomet, la pitié commen„çoit à s'emparer du coeur; la ſituation „change; alors cette même pitié n'agit plus, „la tiédeur lui ſuccede.

„ Mahomet menaçant les jours d'Irene, „excite les mêmes paſſions que Camille, „Sangaride, & Zaïre, tuées derriere la cou„liſſe. Qu'il me ſoit permis d'interroger les „Spectateurs. Je les prie de me dire, ſi le „Sultan, au lieu de laiſſer tomber le poignard, „au lieu de laiſſer refroidir le mouvement de „ſa paſſion, s'il immoloit en leur préſence „l'infortunée victime de ſon ambition, ne „paſſeroient-ils pas de la terreur à la pitié? „Voilà l'effet du Dramatique. L'interru„ption, que le Poëte a été contraint d'appor„ter à ce grand coup, les fait paſſer de l'é„pouvante au calme, voilà l'effet de la Re„gle, entièrement oppoſée aux mouvemens „que la Tragédie doit exciter.

„ Si les Poëtes ont évité juſqu'à préſent de

„de faire tremper publiquement une main „étrangere dans le sang, c'est que les pas„sions, qui arment ceux qu'ils ont mis dans „ces situations, ne sont ni assez nobles à nos „yeux, ni assez connuës de nous, pour dé„rober l'horreur qu'une mort violente im„prime dans le coeur. Orosmane auroit fait „l'acte le plus odieux & le plus barbare, s'il „eût tué Zaïre en public; on n'auroit vû en „lui qu'un Boureau cruel. Le sang de cette „Amante malheureuse, ainsi versé, auroit „glacé d'effroi, le Public auroit fui un sem„blable spectacle, quelque attraiant qu'il eût „été d'ailleurs, parce qu'elle périt par un „emportement de jalousie, qui, dans l'or„dre des passions, en est une pour nous des „plus inférieures & des plus subalternes.

„ Camille est tuée par un motif plus „grand, plus élevé; mais l'Héroïsme Ro„main, qui va jusqu'à étouffer la voix de la „Nature & celle de la simple Humanité, n'est „point assez connu de nous; ainsi Horace „devoit être caché à nos yeux, pour enfon„cer le poignard dans le sein de sa Soeur.

„ Mais comme l'ambition est plus chere „aux François, comme elle est leur passion „favorite, ils verront toujours avec plaisir „les autres passions sacrifiées à cette souve„raine. Dans un coeur ambitieux, tout ce

„qui s'oppose à son torrent, doit disparoî-„tre ; il détruit, il dévore tout. Amour, „Maîtresse, ce sont de trop foibles digues „pour l'arrêter ; qu'il aille dans ses excès „jusqu'à tuer à nos yeux une Maîtresse, qu'il „regarde comme un obstacle à sa gloire, „la passion nous paroît violente, outrée, „mais au fonds il y a dans son impétuosité „une certaine noblesse qui la rend moins „hideuse.

Lorsqu'un Poëte frappe ces grands coups „sur le Théâtre, (c'est-là seulement & dans „les Romans, qu'on peut donner à la cruauté „une apparence de vertu,) il faut que le „motif qui le produit, fasse concevoir quel-„que chose de plus grand au delà du coup „même. Ainsi Mahomet donnant aux yeux „du Public la mort à Irene, auroit fait voir „que l'Amour dans le coeur d'un Conquerant „cede à la gloire ; ce motif auroit fait dis-„paroître toute la noirceur du coup ; on „auroit admiré l'ambitieux, sans trop blâmer „sa cruauté.

„ Notre Théâtre est ouvert depuis trop „longtemps aux *demi-Vertus* ; quand y ver-„rons-nous paroître la vertu toute entiere, „pour l'instruction des Spectateurs ? Non „qu'il faille y faire couler des ruisseaux de „sang, spectacle cruel, inhumain, dange-

reux

„reux même, quoique tout n'y soit que „fiction! Mais enfin est-il raisonnable qu'un „Poëte perde tout le prix & tout le mérite „de sa Tragédie, pour une vaine délicatesse, „qui ne lui permet pas d'oser ensanglanter „le Théâtre, tandis qu'il peut librement „égorger, sans qu'on en frémisse d'horreur, „les mêmes victimes derriere la Scene? Que „tout soit égal; il faut abhorrer le sang, „soit qu'il coule devant ou derriere une toile, „voilà la parfaite humanité. Mais s'il est „nécessaire pour la perfection du spectacle, „que le sang soit versé, nous sommes les „dupes de la gêne qu'on impose aux Poëtes, „nous les obligeons à nous priver des plus „grandes beautez de leur Art.

„ Par les réflexions que je viens de faire, „on a droit de conclure, que Monsieur de „la Nouë pouvoit, sans blesser nos moeurs, „sans effaroucher le spectacle, & sans crain„dre de passer pour cruel, il pouvoit, dis-je, „rendre au naturel la catastrophe de Maho„met; sa Piece auroit eu une fin beaucoup „plus grande & plus éclattante; il pouvoit „se débarasser du préjugé, & nous aurions „dit avec Horace.

Nil intentatum nostri liquere Poëtæ.

Nos grands Poëtes ont tout osé.

Je vous envoie ci-joint une Fable. Je suis bien sûr que vous la trouverez aussi charmante, que nous autres Parisiens l'avons trouvée. Vous me manderez ce que les Beaux Esprits de chez vous en pensent. Elle est intitulée *le Berger Mouton.*

Une belle & jeune Bergere,
Au teint de lis, aux yeux fripons,
Mais d'humeur farouche & severe,
N'aimoit que ses petits Moutons.
Tous les Bergers de son Village
Avoient gémi pour ses appas;
Mais comme le mépris outrage,
Ils étoient sortis d'esclavage,
En voiant que Philis ne les écoutoit pas.
Le seul Berger Tircis, plus fidele & plus tendre,
Ne cessoit point de soupirer,
Et souvent à la belle il alloit faire entendre
Les maux que son Amour lui faisoit endurer.
Mais son coeur farouche & rebelle
Rebutoit ses pressans désirs,
Et le plus souvent la cruelle
Rioit de ses ardens soupirs.
Outré de cette indifférence,
Ce Berger se plaignoit un jour,
Et des destins, & de l'Amour,
Qu'il accusoit de sa souffrance,
Et le dépit mortel qui lui serroit le coeur,

Lui

Lui fit, en ces regrets, épancher sa douleur.
Non tu n'es pas un Dieu, tu n'es qu'une Chimere,
Disoit-il au fils de Cythere;
En vain des insensez encensent tes Autels;
Un Barbare n'est point au rang des immortels.
Quelle est ta cruelle manie?
Tu me brûles le coeur pour l'ingrate Philis,
Qui, n'aimant que sa Bergerie,
Ne répond à mes feux que par de froids mépris.
O! Moutons trop cheris d'une fiere Bergere,
Qui paissez sous ses yeux au pied de ce Côteau,
Puisque vous seuls savez lui plaire,
Que ne suis-je un Mouton de votre heureux
Troupeau!
L'Amour, sans se fâcher, entendit sa complainte
Et ses propos injurieux.
Le tranquille repos dont jouissent les Dieux,
Fait qu'ils n'ont jamais l'ame atteinte
De douleur, de haine, de crainte,
Ni de cent passions qui devorent nos coeurs;
Et puis d'ouïr se plaindre, & conter ses douleurs,
Amour est dès longtemps fait à ce badinage:
Pour un Amant content du succès de ses feux,
Il en fait mille malheureux,
Qui contre lui disent la rage.
Il descend donc du Ciel, & vient dans le Hameau,
Où Tircis au pied d'un Ormeau,
Dans les bras de Morphée alloit finir sa plainte.
Le Berger fut saisi de surprise & de crainte.

Amour le rassura; Non, Berger, ne crains rien,
Lui dit-il, car je viens pour soulager ta peine;
Tu veux être Mouton; tu veux par ce moien
Etre aimé de ton inhumaine.
Sois donc Mouton, je le veux bien;
Que ton Corps se charge de laine,
Et bientôt viendra l'heureux jour
Qui couronnera ton amour.
Il dit, & de son arc touchant trois fois la tête
Du Berger, qui s'étoit prosterné devant lui,
Le changea tout d'un coup en Moutoniere bête,
Oreilles, jambes, Queue, & tout ce qui s'ensuit:
Mais le tout si parfait que Jupiter lui-même,
Qui descend quelques fois de sa grandeur suprême,
Pour se cacher sous l'animale peau,
S'il se fut fait Mouton, ne se fut fait plus beau.
L'Amour, après ce coup, s'envole à tire d'ailes,
Et la douce vapeur que ce Dieu répandit,
Adoucit si fort les cervelles,
Que chaque Amant, à ce qu'on dit,
Obtint dans ce jour-là des faveurs de sa belle.
Je dis faveurs de bagatelle:
Honni soit qui pense autrement.
Beauté pour qui je fais ce Conte,
Amour ne fut jamais si proche de chez vous.
Eh si! ne point aimer avec des yeux si doux!
Vous devriez mourir de honte.
Mais, me dira quelque Caton,

Tout

Tout ce discours est inutile:
Revenez à votre Mouton.
Ne vous échauffez point la bile,
Tout à l'heure j'y vais venir;
Il faut pardonner ma foiblesse;
Lorsque je parle de tendresse,
Je ne saurois jamais finir.
Le Berger fait Mouton, & très-content de l'être,
Descend au pied de ce Côteau,
Où Philis près de son Troupeau,
Pour se désennuier, chantoit un air champêtre.
Il se mêle au Troupeau, s'approche doucement,
La devore des yeux, faisant semblant de paître,
Et quoique bien masqué, tremble à chaque moment,
Qu'elle n'aille le reconnoître.
Le Soleil se plongeoit dans le sein de Thétis:
Philis se leve, marche, assemble ses Brebis
Sous l'empire de sa Houlette;
Et d'abord mon Berger sous la laine caché,
Suit pas à pas la Belle, & va broutant l'herbette,
Sur laquelle elle avoit marché.
Ses tendres bêlemens, dont résonnoit la plaine,
Son attache à la suivre, & plus que tout celà,
Son embonpoint, sa belle laine,
(Femme souvent se prend par là,)
Le firent remarquer par l'aimable Bergere.
Grands Dieux! le beau Mouton! dit-elle en l'approchant,

T'avois-je

T'avois-je en mon Troupeau? Puis de ſa Pannetiere
Tire un morceau de pain; puis le va careſſant,
Puis l'appelle, Robin... Robin vient, & la flatte,
Ainſi qu'un Chien donne la pate;
Du bout de ſon muſeau lui careſſe la main,
Fait mille petits bonds, pour plaire à ſa Maitreſſe.
La Bergere lui rend careſſe pour careſſe;
Et le laiſſe déjà s'appuier ſur ſon ſein.
Amour, inſpire ici ma Muſe,
Pour dire le tranſport charmant
Que Robin éprouva dans cet heureux moment!
Mais je ſens qu'elle me refuſe.
Ah! pour le dire bien, il faudroit être Amant;
Un Prophane ne peut parler de ce myſtere,
Et lorſqu'on eſt heureux, on veut toujours ſe taire.
Ce ne fut point encore le comble des plaiſirs,
Où Robin put porter ſes amoureux déſirs.
Tous les jours mille fois une bouche charmante
Le baiſoit amoureuſement:
Des mains d'une blancheur vive autant qu'éclattante
Lui mettoient tous les jours des fleurs pour ornement.
Il jouiſſoit tout ſeul de ſa belle Bergere;
Seul près d'elle ſur la fougere,
Il goutoit tous les jours un plaiſir enchanté,
Qu'étant

Qu'étant Berger il n'eût jamais gouté.
On ne se cachoit point de Robin pour rien faire,
Un ruisseau dont l'onde étoit claire,
Invitoit quelques fois Philis à s'y baigner,
Et Robin au Ruisseau l'alloit accompagner.
Que de beautez & que de charmes,
Interdits aux Mortels, étoient vûs dans le bain
Par Robin!
Mais qu'ils lui couteront de larmes!
Que de maux vont troubler ses tranquilles douceurs!
Je frémis alors que j'y pense;
Ah! qu'il lui faudra de constance,
Pour supporter tous ses malheurs!
Philis auprès d'une Fontaine,
Baisoit tendrement son Robin,
Lavoit ses pieds, peignoit sa laine,
Partageoit avec lui son fromage, & son pain;
Et déjà toute la journée
Dans cet amusement s'etoit presque écoulée;
Elle alloit du Hameau reprendre le chemin;
Lorsqu'un Berger de son Village,
Cherchant pour son Troupeau quelque gras pâturage,
Arrive à la Fontaine où la Bergere étoit.
Par hazard ce Berger tenoit
Un Chien dessous son bras, qui plut fort à la Belle.
Vous avez-là, Berger, dit-elle,
Un joli petit Chien.

LE

LE BERGER.

Bergere il est à vous:
Je suis trop content qu'il vous plaise.

LA BERGERE.

Ne mord-il point, est-il bien doux?
Voulez-vous bien que je le baise?
Laissez-le moi pour un moment;
Sait-il quelque tour de soupleſſe?

LE BERGER.

S'il en sait! Vous allez le voir tout maintenant.
Allons, Marquis, que l'on se dresse;
Dansez autour de moi; sautez sur ce bâton;
Allez caresser le Mouton,
Donnez la patte à la Bergere;
Etendez-vous sur la fougere;
Faites le mort, mais avec agrément;
Marquis, obéissez à ce commandement.
Le Berger s'apperçut qu'il plaisoit à la Belle;
Et comme des longtemps il soupiroit pour elle,
Il crut par ce moien arriver à sa fin.
Ce n'est pas le plus long chemin
Pour terminer une amoureuse affaire;
Et la vertu la plus austere
Ne tient guere contre un Amant
Donnant:
C'est un dangereux caractère.

Il offrit donc encor son Chien à la Bergere,
Qui fit quelques façons, quelque temps résista,
Et puis à la fin l'accepta.
Eh que faisoit Robin, me direz-avous peutêtre,
Pendant tout ce temps-là? S'amusoit-il à paitre?
Hélas! non; le pauvre Robin,
Auprès de sa Bergere, étoit triste & chagrin.
Du Berger & du Chien il avoit tout à craindre;
De l'un, comme Mouton; de l'autre, comme Amant,
Tous les deux pouvoient nuire à son contentement.
Mais que bientôt il eut des sujets de se plaindre!
Philis se radoucit au présent du Berger,
Et l'amour dans son coeur prit aussitôt naissance
Sous l'habit specieux de la reconnoissance.
Robin s'apperçut bien qu'elle alloit s'engager.
Ses regards, ses discours, tout sentoit la tendresse;
Que faire en pareil cas? Caresser sa Maitresse?
Redoubler ses transports? Ce sont soins superflus:
Robin fit tout cela, mais il ne plaisoit plus.
Osoit-il approcher? Une main ennemie
S'armoit de sa houlette, & le chargeoit de coups.
Ces momens autrefois si doux
Se passoient à trainer une mourante vie,
Pendant qu'un Chien chéri jouissoit à ses yeux,
Des baisers prodiguez qu'il méritoit bien mieux;

Pen-

Pendant que cette heureuse bête
Portoit ces fleurs, jadis ornement de sa tête,
Et que Philis par fois disoit, en le flattant,
Hélas qu'à son Berger n'en puis-je faire autant!
Du désolé Mouton mettez-vous en la place,
Amans, qui ressentez des mouvemens jaloux;
Est-il près de ses maux un mal qui ne soit doux?
Je sens à ce récit que tout mon sang se glace.
L'heureux Berger en sa présence,
A l'aimable Philis venoit parler d'amour,
La suivoit tout le long du jour,
Et Philis avec complaisance
Recevoit du Berger, & les soins & les voeux.
Il est vrai que Marquis partageoit sa tendresse,
Mais il n'étoit aimé de sa belle Maîtresse,
Que parce qu'il venoit de cet Amant heureux.
On aime le Berger, quand son Chien on caresse.
Le malheureux Robin voioit avec douleur
Le Chien dans son giron, le Berger dans son coeur.
Mais ce ne fut pas tout; on parla d'himenée,
Philis, du mot d'Amour autrefois allarmée,
N'est plus cette même Philis;
Elle y consent, le jour est pris;
Chacun, & s'empresse & s'apprête,
Et veut avoir part à la Fête
Qui se faisoit dans le Hameau.
La suite pour l'Ordinaire prochain.

A FRANCFORT.
Chez FRANÇOIS VARRENTRAPP.
& dans les Bureaux des Postes de chaque Ville.

AMUSEMENS LITTERAIRES.

Suite de la LETTRE DIXHUITIEME.

Pour l'Année MDCCXXXIX.

SEMAINE XV.

PHilis cherche dans son Troupeau
Le Mouton le plus gras, pour faire un sacrifice,
Qui lui rende l'Hymen propice.
Rubin, malgré tous ses malheurs,
Quoiqu'il ne broûtat plus, quoiqu'il versât des pleurs,
Se trouva le plus beau de la troupe bêlante,
Et vit, la rage dans le coeur,
Sa Maitresse cruelle encor plus qu'inconstante,
Le mettre entre les mains du Sacrificateur.
Déjà l'on avoit vû paroître
Les Epoux précédez par un Concert champêtre;
Déjà le Cortege nombreux
De Bergers en habits de fête,
Aiant chapeaux de fleurs, & rubans sur leur tête,

Et pour un sort pareil, faisant chacun des voeux,
Etoient mêlez parmi les Bergeres aimables,
Qui par cent airs joïeux prioient les Immortels
D'être aux Amans benins & favorables.
Déjà l'Encens fumoit sur les Autels,
Et Robin, destiné pour être la victime,
Chargé de fleurs, hélas! lugubres ornemens,
Et des fleurs du passé souvenirs désolans,
Dont l'ingrate Philis, pour aggraver son crime,
Elle même avoit fait les festons & les noeuds!
Saisi de désespoir, de fureur, & de crainte,
Ne comptant déjà plus sur le secours des Dieux,
Et prêt à recevoir une mortelle atteinte,
Présentoit son gosier au meurtrier couteau.
Quand par un spectacle nouveau,
Toute la fête fut troublée.
L'Amour parut dans l'Assemblée;
Et s'approchant d'abord des Sacrificateurs;
Arrêtez, *leur dit-il*, c'est assez de malheurs:
Trop loin de ce Berger j'ai poussé la souffrance:
Il est temps de tarir ses pleurs,
Et de couronner sa constance.
Mouton, deviens Berger. *Aussitôt fait que dit:*
Robin Mouton s'évanoüit,
Et Tircis parut en sa place.
La Bergere transie, & plus froide que glace,
Connut d'abord son crime, & craignoit justement

De

De l'Amour quelque châtiment,
Quand ce Dieu se tournant vers elle,
Et lui perçant le coeur d'un trait vif & brulant,
Soupire, *lui dit-il, Cruelle!*
Soupire, & rends heureux un trop fidelle Amant.
Ce coup fit son effet. L'aimable Pastourelle,
Versant de tendres pleurs, qui la rendoient plus belle,
Aux pieds de son Tircis se prosterne à l'instant.
Tant de témoins de sa foiblesse,
Ni sa propre délicatesse,
Ne purent arrêter ce premier mouvement.
Tircis avec empressement
Releve l'aimable Bergere;
Par mille embrassemens ils unissent leurs coeurs.
Chacun à cet aspect s'attendrit, fond en pleurs,
Tous deux pleurent aussi; la douleur les fait taire;
Mais certaine douleur qui vaut bien les plaisirs,
Douleur qui vient toûjours de l'excès des désirs.
Que n'eussent-ils pas dit, si dans cette occurrence
Où l'Amour les unit pour la premiere fois,
Ce Dieu leur eût permis l'usage de la voix!
Que ne dirent-ils point dans ce tendre silence!
L'Amour dans ce moment reprit son vol aux Cieux,

En présence de l'Assemblée.
Tircis ne sait encor s'il doit croire ses yeux,
Et craint que son ame, troublée
De désespoir & de fraieur,
Ne lui donne d'un faux bonheur
La fausse & peu durable idée.
Le Peuple plein d'étonnement
Entoura ce parfait Amant:
Chacun à ses malheurs prend part, & s'intéresse.
Mais rempli tout entier de sa belle Maîtresse,
Ses regards languissans & doux
Semblent lui dire, hélas! qu'attendons-nous?
Unissons notre destinée.
Les Sacrificateurs, tous prêts pour l'himenée,
Ne firent que changer le sujet de leurs voeux.
Ils offrent, au lieu de victime,
Leurs coeurs au Dieu qui les anime,
Et l'Hymen sur le champ en vient serrer les noeuds.
Que de Morale dans ce Conte!
On y peut voir premièrement
Que, quand on aime constamment,
Il n'est rien que l'on ne surmonte.
On y voit la foiblesse & la legereté,
Les Compagnes inséparables
Du Sexe à qui les Dieux donnèrent la beauté,
Comme un poison fatal qui nous rend miserables.

Mais

Mais l'on y voit en même temps
Qu'après avoir longtemps porté des chaînes,
Lorsque l'Amour nous rend contens,
Un seul moment peut paier bien des peines.

Il y a quelque chose de si gracieux & de si tendre dans cette fiction, & elle est exposée avec une naïveté si aimable, que je ne doute pas que vous ne me sachiez bon gré de vous l'avoir envoiée. Je suis toujours, Monsieur, Votre. . . . .

Paris 10 *Mars.*

Lettre Dixneuvieme.

Monsieur,

La Convention entre l'Espagne & l'Angleterre continue de révolter au dernier point une partie considérable de la Nation Angloise & de faire éclorre des Brochures. Voici l'extrait d'une, qui paroît n'avoir été publiée que pour détourner sur un autre objet l'attention des Mécontens. Elle roule sur la décadence du Commerce de sucre, que font les Sujets de la Grande Bretagne. On y avance que „ la plus grande partie de ce „Commerce se trouve aujourd'hui entre les

„mains des François, que ci-devant les An-
„glois fourniſſoient le Sucre aux Villes An-
„ſéatiques, aux Provinces Unies & aux Païs
„Bas Autrichiens, que leurs Vaiſſeaux en
„portoient auſſi en France, ainſi que dans
„l'Ocean & dans la Méditerranée, & que
„ce débit a paſſé preſque tout entier aux
„François, qui vendent par an à l'Etranger
„pour près de huit cent mille livres ſterling
„de Sucre, ſomme, qui convertie en argent
„de France, monte à dixneuf ou vingt mil-
„lions de livres. „ L'Ecrivain Politique obſerve que le grand avantage des François, par rapport à ce Commerce, c'eſt qu'ils peuvent porter directement de leurs Colonies le ſucre aux Etrangers, au lieu que les Anglois ſont obligez de revenir auparavant en Angleterre. Il ajoute que, quoique la traite des Vaiſſeaux François, emploiez à ce Commerce, ſoit de dix pour cent plus chère que celle des Vaiſſeaux Anglois, cependant les François gagnent quinze pour cent de plus que les Anglois ſur les ſucres, qui ſe vendent dans les Foires Etrangères. Il attribue cette différence aux droits particuliers, que paient les Vaiſſeaux Anglois, dont on ſe ſert, pour faire ce Commerce.

Les Ecrivains du Miniſtère ne s'en tiennent pas à ces ſortes de diverſions. Un d'eux

d'eux a entrepris de répondre directement à ceux qui desapprouvent la Convention, & il l'a fait par un Ecrit intitulé, LA GRANDE QUESTION, *la Guerre ou la Paix avec l'Espagne* *. Je vous en envoie ci-joint un Exemplaire en Anglois. Après avoir lû cette Piece, vous avouerez qu'elle est bien forte. Mais c'est par là même qu'elle est vicieuse. Qui prouve trop ne prouve rien. On y veut simplement faire voir qu'il ne convient pas aux Anglois dans les conjonctures présentes de rompre avec l'Espagne, & les raisons, qu'on en donne, emportent que les Anglois ne doivent jamais entrer en guerre avec ce Roiaume, quelques injures qu'ils en aient reçues. Aussi cette Brochure a-t-elle été vivement réfutée dans une piece, dont voici la traduction.

„Je ne prétends point condamner la Con„vention. Je crois sincèrement que les in„tentions du Ministère sont bonnes. Je „regarde son Ouvrage comme un préalable, „qui nous conduira à la satisfaction com„plette que nous demandons. Mais je ne „puis dissimuler ce que je pense d'un Ecrit

* Deux raisons m'ont empêché de le traduire, la premiere, qu'il est trop long, & la seconde, qu'il y en a nn Extrait fort juste & fort étendu dans L'AVANTCOUREUR.

„intitulé, *la grande quèstion, guerre ou paix „avec l'Espagne.* Je déclare que je distingue „la Convention d'avec son Défenseur, & „que j'en veux aux seuls raisonnemens de ce „dernier. Sera-ce trop avancer, que de „dire qu'ils ne sont, ni solides, ni honora„bles pour la Nation, ni à propos ? Que „fait cet Ecrivain qu'exposer aux yeux de „nos Ennemis l'impuissance, où il prétend „que nous sommes de nous procurer justice „& satisfaction des torts, qu'on nous a faits, „& des offenses multipliées, que nous avons „souffertes ? Un pareil langage seroit à sa „place dans la bouche d'un Espagnol; mais „je ne le puis souffrir dans celle d'un Anglois. „La France & l'Espagne seront sans doute „fort contentes de cette manière de raison„ner. Elles doivent souhaiter que nous ne „raisonnions jamais autrement. Exposer „ainsi une foiblesse, que je suis bien éloigné „de croire réelle, n'est-ce pas animer les „Espagnols à continuer de nous offenser, & „leur en fournir nous mêmes l'occasion ? „L'Auteur de la *grande Quèstion* ignore-t-il „que le meilleur Garant, qu'une Puissance „puisse avoir pour sa sureté, c'est de savoir „à propos se rendre redoutable, & qu'elle „maintient par là ses droits & ses privileges „contre les entreprises de ses Voisins ? L'idée,

qu'une

„qu'une Nation donne de ſes forces, étant „ſi avantageuſe, cette Nation ne doit elle „pas la faire valoir, lorſqu'elle a tant de „ſujet de ſe plaindre d'une autre? Quoi! „Lorſqu'il faudra de la fermeté & du cou„rage, on ne montrera à l'Aggreſſeur que „foibleſſe & que crainte! Quoi! Lorſqu'on „aura porté la main à l'épée, on n'oſera pas „la tirer! Quelle étrange politique! Cette „foibleſſe fût elle véritable, devroit-on la „faire connoître, & nous mettre dans la „dure néceſſité de recevoir comme une grace „ce qui nous diſpenſe des frais de la guerre, „quand même nous n'obtiendrions pas une „ſatisfaction proportionnée à nos pertes? „Une pareille conduite nous promet elle „beaucoup de ſureté pour l'avenir? Ne ren„dra-t-elle pas l'Aggreſſeur plus fier, plus „intraitable, & ne prétendra-t-il pas dans „la ſuite en appeller à cet exemple, & le „faire paſſer en regle? L'Auteur de la *Grande „Queſtion*, en faiſant l'apologie de la Con„vention avec l'Eſpagne, auroit rendu juſtice „aux Anglois, s'il avoit attribué leur con„duite, non à leur foibleſſe & à leurs crain„tes, mais à leur eſprit de conciliation, à leur „amour pour la paix, & à leur éloignement „pour la guerre, lorſque l'honneur ne les „oblige pas d'y entrer.

Il eſt remarquable que cette dernière Piece paſſe pour venir d'une Perſonne attachée au Gouvernement préſent. Il n'en eſt pas de même des remarques, que vous allez voir. Mais, avant de vous les communiquer, Monſieur, il eſt bon que je vous diſe ce qui y a donné lieu. Le bruit court à Londres que Don Thomas Giraldino y dit hautement, que S. M. Cath. ne conſentira jamais, ſous quelque condition que ce puiſſe être, que les Anglois conſervent la Georgie. Il n'eſt gueres apparent que ce Miniſtre tienne un pareil langage dans un temps, où ſa Cour entretient celle de Londres des plus flatteuſes eſpérances. Je croirois pluſtôt que les Mécontens lui prêtent ces diſcours, pour achever de rendre odieuſe aux Anglois la Convention Préliminaire.

Quoi qu'il en ſoit, voici comme s'exprime un de leurs Ecrivains ſur cette matière. „La Caroline, qui s'étend juſqu'au vingt „neuvième dégré de Latitude Méridionale „incluſivement, fut donnée en propriété à „quelques Particuliers par Charles II., peu „après la Reſtauration. Les Traitez de mille „ſix cent ſoixante ſept & ſoixante dix ſe firent „enſuite, & nos droits y furent reconnus à „tout ce dont nous étions alors en poſſeſ„ſion. Ces Traitez aiant ſuivi les Conceſ-

„ſions

„sions faites par le Roi Charles & la posses-
„sion desdites Concessions, il s'ensuit que
„nous y avons un droit de propriété indu-
„bitable, &, si nous voulons examiner exa-
„ctement jusqu'où s'étend le vingt neuvieme
„Dégré nous prouverons mieux notre Droit
„sur le Fort Saint Augustin, que les Espa-
„gnols le leur sur la Georgie.

„ Ce Païs fut ensuite acheté de divers
„Propriétaires par le Public, & avec l'ar-
„gent du Public, & sur les instances du pré-
„sent Ministere, qui allégua que cette fron-
„tière étoit de la dernière importance con-
„tre l'Espagne. Il nous souvient même
„qu'un certain Seigneur paroissant peu dis-
„posé à vendre la portion, qu'il avoit dans
„cette Colonie, & qui faisoit la huitieme
„partie du tout, s'attira les clameurs du
„Ministère présent, comme s'il préféroit ses
„intérêts particuliers au bien public. Ce
„Seigneur remit à la Couronne les pouvoirs
„nécessaires, en se reservant seulement la
„huitième partie des profits futurs Cette
„possession par conséquent lui appartient
„d'aussi bon droit, que quelcun puisse être
„Maître de sa propre Maison, & ainsi on
„ne peut aliéner cette possession en faveur
„d'un autre, sans son consentement exprès &
„formel.

„Après

„ Après que le Public eut fait cet achat, „que fit la Couronne ? Elle céda & transporta le tout à des Particuliers Fidei-Commissaires, auxquels ce Païs appartient aujourd'hui en propre. Ainsi les Plénipotentiaires n'en pourront disposer, sous aucun prétexte imaginable, sans le consentement exprès & spécial des Propriétaires.

„ Mais il y a encore une considération „importante à faire en faveur de la conservation de la Georgie. C'est qu'elle est „l'unique Colonie plantée par S.M. regnante, „dont elle porte même le nom. C'est pourquoi nos Plénipotentiaires ont ici à défendre tout à la fois, & les droits de la Nation, & l'honneur de S. M., & ils doivent montrer autant de vigueur, que la „Régence de Hanover vient d'en faire voir „pour la conservation de Steinhorst.

Comme vous voiez, Monsieur, les deux Partis, qui divisent aujourd'hui la Nation Angloise, sont plus que médiocrement occupez à semer autour d'eux les soupçons, les défiances, les allarmes & les terreurs. Les uns & les autres s'en servent dans des vues différentes & avec le même avantage. Les Anglois, disposez par leur mélancholie naturelle aux spéculations & aux chimères, aiment que leurs Ecrivains agitent un peu leur

leur sombre humeur, & qu'ils les effraient. C'est ainsi que certaines Gens frissonnent aux contes, qu'on leur fait des Sorciers & des Apparitions, & qu'après avoir entendu ces lugubres & étonnantes histoires, qui leur ont glacé le sang, quoiqu'auprès d'un bon feu, ils souhaitent qu'on leur en raconte encore d'autres. Les Politiques Anglois ont fait un usage merveilleux de cette disposition de leurs Compatriotes. Ci-devant ils leur faisoient peur du Prétendant. Aujourd'hui c'est de la France, & en voici un nouvel exemple.

Il est certain qu'il y a sur le tapis un Traité de Commerce entre la France & l'Espagne. On ne doute pas qu'il ne soit fort avantageux à la première, & même plus qu'il ne convient aux intérêts des autres Nations Commerçantes. Mais on ne sauroit croire que l'Espagne permettre à la France d'envoier immédiatement un ou deux Vaisseaux annuels aux Indes Espagnoles, comme on dit que le Comte de la Marck a été chargé de le demander. Cette permission nuiroit aux Espagnols mêmes, vû sur tout la commodité que les François auroient par là de faire la contrebande dans les mêmes Indes. L'Espagne ne peut avoir oublié le tort considérable, que lui fit le commerce immédiat des

des François aux Indes sous le Regne de Louis XIV.

Ceux des Anglois, à qui il importe que ce soit la France, qu'on redoute, & non pas l'Espagne, savent à merveilles combien ce que je dis est véritable. Ni plus ni moins, ils publient à bon compte que l'Espagne n'est pas éloignée de conclure avec une Société Françoise un Traité d'*Assiento*. Pourquoi répandent-ils ce bruit? Je suis sûr que vous le devinez sans peine. C'est pour faire peur à la Compagnie du Sud, & pour la disposer à paier ce que S. M. Catl. lui demande. Heureuses les Nations, qui savent ne point s'allarmer mal à propos & qui peuvent se reposer avec confiance sur la sagesse & sur la fidélité du Gouvernement. Tel est le sort de nous autres Hollandois, & chacun de nous peut s'appliquer ce mot d'un de vos Poetes †.

Quand je m'embarque sur la Flotte,
J'ignore jusques au danger,
Et je remets mon sort, tranquille Passager,
A la sagesse du Pilote.

Je suis, Monsieur, Votre. . .

Amsterdam ce 27 Mars.

P. S.

† Le feu Pere du Cerceau, Jésuite.

P. S. J'oubliois de vous dire que quarante un Seigneurs ont fait enregistrer le dix-sept une Protestation en forme, motivée de la manière qui suit.

„ Nous Soussignez protestons, parce que „la résolution de présenter une Adresse au „Roi suppose une approbation de la Con„vention, & qu'elle pourroit devenir un „Compliment fatal, si elle induisoit S. M. „à se persuader que ladite Convention est „conforme aux sentimens & aux espérances „de la Nation. Parce qu'elle infirme l'A„dresse de l'année dernière, en ce qu'elle „omet une clause essentielle touchant *le trans„port des marchandises d'un endroit de la Do„mination Britannique à un autre endroit de „cette même Domination.* Parce qu'elle ne „soutient point suffisamment nos Droits rela„tifs à la liberté de naviguer indistinctement „dans toutes les Parties des Mers d'Améri„que. Parce qu'il n'y a point d'apparence „que dans la Négociation future des Pléni„potentiaires ces Droits soient pris en consi„dération de manière à les faire admettre. „Parce qu'il est à craindre que les Espagnols „ne se croient point liez par cette Conven„tion. Parce que la réparation offerte aux „Marchands est insuffisante, & qu'on n'a „point donné de bonnes raisons d'une rédu-

„ction

„ction ſi conſidérable. Parce qu'il paroît „que nous nous obligeons d'allouer au Roi „d'Eſpagne des dédommagemens, qui ne lui „ſont pas dus. Parce qu'on ſemble mettre „en compromis nos droits inconteſtables, „en renvoiant à la déciſion des Plénipo„tentiaires le reglement des limites de la „Caroline & de la Floride. Et en neuvième „& dernier lieu, parce qu'en acceptant la „Déclaration, qui a précédé de trois jours „la ſignature de la Convention, on fournit „au Roi d'Eſpagne un prétexte d'abolir no„tre Traité d'*Aſſiento*.

A FRANCFORT.
Chez FRANÇOIS VARRENTRAPP.
& dans les Bureaux des Poſtes de chaque Ville.

AMUSEMENS LITTERAIRES.

Pour l'Année MDCCXXXIX.

SEMAINE XVI.

Lettre Vingtieme.

MONSIEUR,

LEs Anglois sont de plus en plus mécontens de la Convention Préliminaire. On compte jusqu'à soixante Membres de la Chambre Basse, qui se sont retirez chez eux, & on dit qu'ils travaillent à un Manifeste, où ils se proposent de prouver que, le Ministère s'étant entièrement emparé des affaires de l'Etat, leur honneur & leur conscience leur défendent d'assister desormais aux Assemblées du Parlement. Le Comte de Chesterfield, l'un des Chefs des Opposans, est parti pour Bath, où le bruit court que d'autres Seigneurs pourront bien

lui aller tenir compagnie. On remarque beaucoup à Londres que, des Pairs, qui ont parlé contre la Convention, & dont les quarante un qui ont proteſté contre le Projet d'une Adreſſe de remerciement ne font qu'une partie, on remarque dis-je qu'il y en a dixhuit, qui juſqu'ici n'avoient jamais voté contre la Cour. Les Ecrivains de ce Parti-là prétendent que la crainte de la France, loin d'obliger le Miniſtère à conclure une pareille Convention, auroit dû pluſtôt l'animer à prendre des meſures promptes & efficaces, avant que l'Eſpagne pût ſe fortifier par ſon union avec la France; qu'auſſi bien on a éprouvé qu'on n'avance rien en molliſſant; que les divers Traitez, faits depuis dixhuit ans, tantôt pour arrêter & tantôt pour prévenir la guerre, n'ont ſervi qu'à convaincre les Eſpagnols de notre foibleſſe & qu'à redoubler leur fierté; qu'au contraire on a toûjours réüſſi avec eux & fait des Traitez utiles, en leur montrant une fermeté mâle; & que c'eſt encore aujourd'hui l'unique moien de conclure avec l'Eſpagne une paix ſolide & durable.

Si je m'en ſouviens bien, Monſieur, je vous parlois dans ma dernière lettre de ces tours indirects, auxquels les Ecrivains Anglois ont recours, pour noircir le Parti, qu'ils

qu'ils ont pris à tâche de déshonnorer. En voici un nouvel exemple, que me fournit un Ecrivain du Parti Mécontent. Vous devinerez sans peine quel Ministre Anglois il vouloit noircir par l'éloge du Premier Ministre de France.

„ Heureux & mille fois heureux l'Etat, „dont le Premier Ministre est habile, ver„tueux, integre & désintéressé. Tel est le „Cardinal de Fleury, & je l'ai remarqué, „en lisant dans un des Papiers publics le pré„cis de son testament, par lequel il paroît „que le bien de ce Premier Ministre de „France, excepté quelque peu de meubles, „se monte en tout à treize cent livres ster„ling. Il me semble voir ce vénérable Vieil„lard François dicter son Testament à des No„taires. Ce qu'il leur dit & que j'ai rap„porté revient à ceci. *J'ai trouvé ma Patrie* „*accablée de dettes, réduite à l'extrémité par* „*une longue & malheureuse guerre, perdue de* „*crédit, abimée par un plan extravagant & par* „*une longue minorité. Je la laisse rétablie en* „*crédit & en réputation, florissante par son com*„*merce, triomphante des Ennemis qui l'avoient* „*réduite dans cette malheureuse situation, forti*„*fiée au dedans par une concorde & une tran*„*quillité, dont elle n'avoit jamais joui, respe*„*ctable au dehors par de puissantes Alliances &*

„*par son influence universelle sur toute l'Europe.*
„*Je laisse la Lorraine à la France. Je lui laisse*
„*le Port de Dunkerque retabli, ou remplacé.*
„*Je lui laisse la Flandre en son pouvoir, quand*
„*il lui plaira de la prendre. Mais ce qui l'em-*
„*porte sur tout, je laisse à mes Compatriotes,*
„*comme un Legs particulier, un riche Commerce*
„*& des Manufactures bien établies, & j'espère*
„*qu'ils ne manqueront jamais d'encouragement,*
„*pour pousser leur navigation & leurs fabriques.*
„*Enfin je laisse à mes Heritiers tout mon argent*
„*comptant, qui se monte à la somme de treize*
„*cent livres sterling, laquelle sera partagée entre*
„*eux par égales portions.*

Jamais je n'ai lû d'éloge plus simple, ni en même temps plus sublime & plus pathétique. Qu'il est beau de savoir si bien louer! Mais qu'il est bien plus glorieux d'avoir mérité d'être loué de la sorte! Tels sont les fruits d'une politique toûjours pacifique & droite, & d'une conduite prudente & ferme. Dieu veuille conserver longtemps à la France un Ministre, que Dieu semble ne lui avoir donné que pour le bien commun de l'Europe!

Notre Régence suit depuis plus de vingt cinq ans un système pareil à celui de ce respectable Cardinal. Toutes nos vues ne vont qu'à éloigner la guerre de nos Provinces, &

qu'à

qu'à écarter tout ce qui pourroit les y engager malgré elles. Aujourd'hui, notre principale affaire, c'eſt de travailler à relever le Commerce de nos Provinces dans toutes ſes différentes branches, & à favoriſer avec chaleur tout ce qui peut contribuer à ſon avantage. Ce qui réveille le plus l'attention du Gouvernement à cet égard, c'eſt que les Nations voiſines poſſedent chez elles mêmes & dans leur propre ſein un fonds naturel de Commerce, au lieu que celui de la République n'eſt qu'artificiel, & peut aiſément être diverti & tranſporté ailleurs. Les Anglois ſe plaignent amèrement de la décadence du leur. Cependant ils ne prennent rien moins que les meſures convenables, pour y remédier, en mettant comme ils font des impôts exceſſifs ſur les denrées, ſoit celles qui entrent dans le Roiaume, ou celles qui en ſortent. On a toûjours eu ſoin ici de ne pas tomber dans la même faute.

Ci-devant pluſieurs Etats faiſoient paſſer leur Commerce par nos mains. Ils aimoient mieux ſe contenter d'un gain modique, mais ſûr, en nous envoiant leurs denrées, ou en nous les vendant chez eux mêmes, que d'aller chercher des profits fort grands, mais fort incertains, en les tranſportant ſur leurs Vaiſſeaux dans les Lieux de leur deſti-

nation. A préſent tout eſt changé, &, comme on l'a joliment obſervé dans les *Lettres ſur les Hollandois* †, l'eſprit de Commerce a ſaiſi la pluspart des Princes. De là vient la diminution de notre trafic.

Au reſte, nous avons lieu d'eſpérer qu'il ſera bientôt rétabli ſur l'ancien pied dans les Etats de S. M. Sicil. par les négociations de notre Ambaſſadeur Extraordinaire. Il aura du moins pour y réüſſir le grand avantage d'avoir prévenu les Anglois. Le feu Duc de Savoie étoit à peine devenu Roi de Sicile, qu'ils ſe hâtèrent de lui envoier un Ambaſſadeur, pour traiter en faveur de leur Commerce dans la Sicile, avant que nous puſſions en avoir connoiſſance. Cette fois-ci au contraire, l'Angleterre remet d'un jour à l'autre ſes négociations avec la Cour de Naples, &, après avoir nommé un Ambaſſadeur, pour ſe rendre auprès de S. M. Sicil., on vient de ſuſpendre ſon départ. Cette démarche nous étonne; mais elle pourra nous être bonne à quelque choſe. En bon Hollandois vous jugez bien que je le ſouhaite. Mais je ne ſouhaite guères moins l'honneur de votre amitié. Je la mérite un peu par l'ardeur, avec laquelle je ſuis, Monſieur, Votre, . . .

Amſterdam 3 Avril. P. S.

† Imprimées à Francfort chez François Varrentrap.

P. S. Lorſque j'allois fermer ma lettre, j'en ai reçu une de Londres, qui porte qu'il y a juſqu'à deux cent Membres du Parlement, qui ſe ſont abſentez des deux Chambres. Je m'étonne d'autant plus de ce ſchisme, que dans la Convention, qui en eſt la cauſe, ou le prétexte, je ne vois rien de préjudiciable aux Droits de la Grande Bretagne. Le Parlement n'en continue pas moins de régler les affaires publiques, & il y a lieu de croire que les ſéances n'en ſeront que plus paiſibles & moins longues.

Quoiqu'il en ſoit, un Ecrivain du Parti oppoſé au Miniſtre compare la retraite des Parlementaires à celle des Sénateurs de Rome pendant la tyrannie du fameux Decemvir Appius. Voici comme il s'exprime.

„ Le Hérault eut beau les appeller à haute „voix, perſonne ne ſe rendit à l'Aſſemblée, „excepté les Partiſans de l'Oligarchie, & les „plus méchans & les plus décriez de cette „Faction. On ſera peutêtre ſurpris que les „bons Citoiens abandonnaſſent ainſi le Sénat „aux Créatures d'Appius. Mais qu'auroient-„ils fait! La Faction du Decemvir étoit trop „puiſſante, & les bien intentionnez n'etoi-„ent pas en état de lui faire tête. Le ſeul „parti qui leur reſtoit à prendre, étoit d'a-„bandonner Rome. En effet, pourquoi

„en auroient-ils imposé au Public, en con-„servant la forme d'un Gouvernement libre, „tandis que ce qui est l'essence & l'ame d'un „tel Gouvernement ne subsistoit plus? Ne „valoit-il pas mieux ouvrir les yeux au Peu-„ple Romain, que de couvrir du voile de „l'autorité & du nom du Sénat les crimes & „les extravagances d'une Faction, qui, com-„me Tite Live parle, *donis corrumpebatur*, „*& malebat licentiam suam quam omnium liber-„tatem*?

Que le mot d'Horace * viendroit bien ici!

. . . *Hic nigræ succus loliginis, hæc est Ærugo mera.*

Mais me voici à la fin de mon papier, & il ne me reste plus de place que pour vous assurer de nouveau de mes services.

Lettre Vingt & unieme.

Monsieur,

Je ne me mêle point d'écrire. Mais la mort d'un Homme de lettres, qui m'honoroit de son amitié, & que vous auriez peut-être jugé digne de la vôtre, si vous l'aviez connu, me force de vous demander une place

* *Serm. Lib. I. Sat. IV.*

place dans votre Ouvrage. Je me flatte d'adoucir ma douleur en la rendant publique.

Jamais, Monsieur, vous ne vites un Homme plus appliqué au travail, ni plus propre à la Société. Qui ne l'auroit connu que par ses Livres, ne l'auroit crû que spirituel & que savant. Qui ne l'auroit connu que par la conversation, l'auroit crû simplement un Homme aimable, sans soupçonner qu'il pût être un Savant, & bien moins un Savant du premier ordre.

Il fréquentoit les Grands & savoit conserver avec eux la dignité de son caractère, même en recevant leurs bienfaits, ou, ce qui est plus encore, en les briguant.

Revenu de chez eux dans les assemblées de ses égaux, il n'y portoit point ces airs de grandeur & de protection, airs également ridicules & insupportables, que les petits esprits gagnent souvent dans le commerce de ceux qui sont fort au dessus d'eux. Non. Il sembloit qu'il eût toûjours vêcu avec ses pareils, &, si vous ne l'y engagiez adroitement, ses illustres Amis n'entroient pour rien dans ses discours.

Il étoit généreux au delà de ce que sa fortune lui permettoit, &, ce que je ne saurois lui pardonner, il l'étoit envers des Gens,

qui auroient dû l'être à son égard, & qui n'étoient rien moins que celà. Il aimoit à rendre service, & je me souviens de lui avoir oui dire plus d'une fois que peutêtre il n'auroit de sa vie senti combien la pauvreté est fâcheuse, si elle ne l'avoit souvent mis dans l'impuissance d'aider d'honnêtes Gens, qui imploroient son assistance. Il savoit tirer de chaque circonstance de la vie, où son sort le plaçoit, tout ce qui pouvoit s'y trouver d'agréable, & il n'y avoit point de caractères si farouches qu'il n'adoucît. Il ne lui en coutoit aucun effort sur lui même. Sa bonté naturelle lui gagnoit les cœurs les plus féroces & les plus durs.

Mêlé parmi ceux, qui étoient à tous égards ses inférieurs, il se prêtoit de si bonne grace à leurs manières & à leurs gouts, que plusieurs oublioient ou même ignoroient qu'ils n'étoient pas ses égaux. Rien ne pouvoit faire plus de plaisir que leur erreur à mon vertueux Ami. Il s'assuroit par là qu'il n'avoit manqué à rien de ce que l'humanité exige de nous envers nos Inférieurs.

Je n'oublierai de mes jours un trait fort simple, mais qui me semble fort expressif. Je revenois à pied de ma Maison de campagne & je marchois derrière quatre ou cinq Bourgeois, qui nommèrent mon Ami. Là

dessus

dessus je suspens un peu ma marche, pour les bien entendre. L'un d'eux louoit beaucoup la science de cet excellent Homme. Un autre faisoit l'eloge de son esprit & de son bon coeur. Un troisieme fit observer qu'il étoit le bien venu chez les Seigneurs du plus haut rang. *Je m'en étonne*, dit un quatrième. *Ce n'est pas qu'on ne m'ait assuré qu'il est fort savant. Mais je ne m'en suis jamais apperçu, quand j'ai eu occasion de le voir. Tout ce que je puis dire de lui, c'est qu'il me paroît un bon Homme, & qu'il est un drôle de corps, quand il se met dans ses goguettes. En vérité les Grands donnent comme nous dans la bagatelle, & se laissent éblouir de peu de chose.*

Je rapportai cette conversation à mon Ami, & il reconnut les Personnages aux portraits que je lui en fis. Je ne lui aurois pas causé la centième partie autant de joie, si je lui avois appris qu'un grand Roi ou qu'un Savant illustre louoient un de ses Ouvrages. Tout modeste qu'il étoit, peu s'en fallut que je ne le trouvasse vain, ce jour-là, tant il me témoigna de satisfaction de ce que des Gens, qu'il étoit obligé de voir presque tous les jours, doutoient toûjours qu'il fût si savant. *Mon cher*, me dit-il, *vous me rendez un vrai service, vous m'apprennez ce que j'ignorois, & ce qu'il m'importoit de savoir,*

enfin

enfin je vois par votre récit que je n'ai point fait trop d'éclat, ni de mon peu de savoir, ni de la grandeur de ceux qui veulent bien me protéger. Le Bourgeois qui ne m'a traité que de bon Homme & de drôle de corps est justement celui des quatre, dont le jugement me fait le plus de plaisir.

Je pourrois vous rapporter bien d'autres traits de la vie de ce cher Ami. J'en sais un grand nombre qui me semblent admirables, mais qui peutêtre ne vous paroîtroient pas tels. Mon amitié pour lui pourroit me séduire en sa faveur. D'ailleurs je ne suis pas Philosophe, & il seroit fort possible que je prisse pour des vertus ce qui n'en étoit pas. J'aime mieux que vous jugiez de lui par la dernière lettre, qu'il m'ait écrite. Il s'y est peint.

„ Monsieur,

„ Je me trouve sur le déclin d'une vie, „que j'ai usée de bonne heure par un travail „également opiniâtre & inutile à ma fortune. „Divers accidens m'annoncent ma fin pro„chaine. L'Empereur Tite, dans la même „situation & à peu près au même âge que „moi, se plaignit des Dieux, qui l'enlevoi„ent si rapidement de ce monde. Il est vrai „qu'il y laissoit plus de choses dignes de ses „regrets que je n'y en laisserai. Mais eût

„mon

„mon sort été aussi gracieux que l'étoit le „sien, je ne penserois seulement pas à repro- „cher ma mort à la Providence.

„ Dès que je sus penser, & j'avoue qu'il „n'y a pas longtemps, je conçus que Dieu „ne me devoit rien, & que moi je me devois „tout à lui, à ma Patrie, à ma Famille, à „mes Amis & à quiconque pouvoit avoir „besoin de mes services.

„ Je ne suis, ni assez aveugle, ni assez „hypocrite, pour croire ou pour dire que „j'aie rien fait pour Dieu. Cet Etre auguste „& aussi heureux que bienfaisant ne peut „tirer aucun avantage de ce que je préten- „drois faire pour lui. Il nous donne tout „ce que nous avons, & il ne nous demande „rien pour lui même. Il ne nous impose „comme des devoirs que les choses, qui par „leur propre nature peuvent nous rendre „heureux, & qui seules peuvent nous ren- „dre tels, & il ne nous les demande que „par une suite de la raison pour laquelle il „nous a créez, c'est à dire, que pour pou- „voir nous rendre éternellement heureux.

„ Il n'en est pas de même des Hommes. „Vous le savez, mon cher Ami, en mille „& mille occasions ils ont besoin les uns des „autres, & le plus petit peut devenir néces- „saire au plus grand. Ceux que leur nais-

„sance

„sance & leur fortune ont rangez dans un „état médiocre ne sont pas à plaindre, s'ils „sont sages. Ils se croient heureux de reste „de n'être pas trop malheureux. Les Grands „& les Riches abondent en besoins encore „plus qu'en richesses. C'est peu pour eux „de pouvoir se procurer les commoditez & „les agrémens de la vie. Ils attendent en„core de leurs Inférieurs la complaisance, „le respect, la soumission, l'humiliation „même, & de leurs Egaux, ou de leurs Su„périeurs, les égards les plus distinguez. „Que quelcun des trois ordres que j'ai dits „manque le moins du monde envers eux, ils „ne goutent plus de plaisir ni de repos. „Les Petits ont aussi leurs ridicules délicates„ses, &, comme ils savent que leur bas„sesse les expose au mépris, leur orgueil est „toûjours sur le qui vive, & ils se croient „mépriſez, si on ne daigne pas les convain„cre du contraire, non seulement par les „manières les plus humaines & par les atten„tions les plus obligeantes, mais encore „par des services effectifs & rendus de bonne „grace.

„ Voilà donc trois sortes de devoirs que „les Hommes ont à remplir les uns envers „les autres, selon la condition, où il a plu „à la Divinité de les placer. Il m'a fait

„naître,

„naître, & je l'en remercie, dans une classe „d'Hommes, où j'en ai vû une infinité au „dessus de moi, & un assez grand nombre „à mes côtez, ou au dessous. Cette situa„tion est la plus propre à nous préserver „de l'orgueil, du luxe, de la mollesse, de „la bassesse, des crimes & de l'envie, & „c'est sur quoi est fondée ma gratitude en„vers Dieu. Mais je vous demande à vous, „mon Ami, à vous le témoin de mes „actions, à vous le confident de mes pen„sées les plus secrettes, si j'ai manqué vo„lontairement à quelques-uns de ces devoirs „sacrez, auxquels l'ordre de la Société, „ordre divin, nous soumet envers les Hom„mes, de quelques rangs qu'ils puissent „être. J'ignore ce que vous me répon„drez. Une chose, dont je suis bien sûr, „c'est que, si j'avois uniquement travaillé „pour cette vie-ci, je me croirois fort mal „récompensé du peu que j'ai fait de bien „dans le monde.

„ Cependant je ne m'en trouve pas plus „malheureux. L'Homme n'est point fait „pour la vie présente. Elle est indigne „d'une nature aussi sublime que la sienne, „& un Etre aussi bon & aussi magnifique „que Dieu n'a pû le créer pour une durée si „courte & si malheureuse. Il n'est donc

„que-

„queſtion pour tous tant que nous ſommes „que de nous préparer par l'exercice de la „vertu à entrer dans un autre monde, où „notre bonheur ſoit enfin conſommé par „la parfaite purification de nos ames. Je „ſens que Dieu m'appelle dans cet autre Sie„cle. Je regarde la Mort comme la favo„rable Portière, qui m'y introduira bien„tôt. O mon cher Ami, qu'on eſt heu„reux, quand ce qu'on perd en mourant „eſt ſi peu de choſe, & qu'on a tant à „eſpérer!

La ſuite pour l'Ordinaire prochain.

A FRANCFORT.

Chez FRANÇOIS VARRENTRAPP.

& dans les Bureaux des Poſtes de chaque Ville.

AMUSEMENS LITTERAIRES.

Pour l'Année MDCCXXXIX.

SEMAINE XVII.

Suite de la Lettre Vingt Unieme.

MONSIEUR,

JE ne puis copier la suite de cette lettre. Il s'y trouve des endroits trop flatteurs pour moi, & il y en a d'autres, qui me perceroient le cœur, en les transcrivant. En voici seulement quelques passages.

„ Plusieurs sortes d'Hommes, fort diffé-„rens les uns des autres, font injure à Dieu, „par la manière dont ils meurent. Je ne „parle point de ces Gens, également crimi-„nels & stupides, qui n'ont jamais connu „Dieu, ni eux mêmes. J'en ai vû de cette „espece monter nonchalamment ou même „avec gaieté sur l'échaffaut, & se jetter „comme des Gens ivres entre les bras de la „mort. Ils se croioient braves. La Populace

„le croioit auſſi. Moi je ne les croiois qu'-
„inſenſez. J'en ai en vue d'autres, auſſi
„dépravez que ceux-là, mais qui avoient
„du moins quelques idées de Religion,
„quoique fauſſes, ou mal compriſes. Ils
„ſe croioient quittes envers la Divinité, pour
„quelques marques extérieures de repentan-
„ce, ou pour quelques prières dites plus
„de la bouche que du coeur, & enſuite ils
„s'abandonnoient paiſiblement à leur mal-
„heureuſe deſtinée. Remarquez bien, mon
„cher Ami, qu'une infinité de ces Gens,
„ſur qui la Juſtice humaine n'a aucune priſe,
„& qui n'en ſont pas moins coupables en-
„vers Dieu, meurent avec les mêmes actes
„de dévotion & la même tranquillité, &
„que, ſur des apparences ſi équivoques &
„des oeuvres fort inſuffiſantes, on canoniſe
„les derniers momens de leur vie. Voilà
„des Saints faits bien à la hâte! D'autres au
„contraire ont rempli de leur mieux les di-
„vers devoirs de leur état, &, s'ils ont
„manqué à quelques-uns par un effet de la
„fragilité humaine, ils ont réparé en partie
„leurs fautes par un repentir prompt & ſin-
„cère. De tels Hommes devroient com-
„pter ſur la bénéficence infinie du Dieu, dont
„ils ont toûjours reſpecté les volontez ado-
„rables & à qui ils ſe ſont efforcez de plaire.

„Mais

„Mais non. Vous diriez qu'ils se défient „de cet Etre si bon & si juste, qui leur a „ordonné lui même de l'appeller leur Pere. „Ils ne tombent qu'en tremblant & en fré- „missant dans l'heureux avenir, pour lequel „il les a faits. C'est ainsi que, sans le vou- „loir, & même contre leur pensée, ils lui „font une espece d'injure.

„ Je m'imagine que les derniers momens „de l'Homme en cette vie se passent plus à „sentir qu'à raisonner. J'ignore donc quelle „sera encore la force de mon esprit, lorsque „les maux auront presque achevé de miner „mon corps. Mais il me semble que mon „ame est si pénétrée aujourd'hui des justes „idées, que nous devons tous avoir de l'Etre „souverainement bienfaisant, qui nous a „créez, que je ne craindrai point d'être con- „duit à ses pieds par la mort.

„ Je ne doute pas qu'éclairé des raions „pénétrans, qu' il lancera sur moi, je ne „me trouve tout à coup mille & mille dé- „fauts, outre ceux que mon amour propre „& mon ignorance n'avoient pû m'empêcher „de découvrir. Je doute aussi peu que je „ne sois saisi dans ce moment-là du plus „douloureux regret d'avoir désobéi à un Etre „qui me paroîtra si auguste & si bon, & „qu'alors j'aimerai infiniment. Mais ce re-

„gret même commencera & facilitera la pu-
„rification de mon ame, & par conséquent
„m'approchera du honheur, auquel je suis
„destiné, & dont les ames pures sont seules
„capables. Je connoitrai distinctement &
„je sentirai avec vivacité la justice & la bonté
„des Loix Divines & l'efficace des moiens,
„que mon Législateur m'avoit donnez pour
„les suivre. Je n'acquerrai point sans de péni-
„bles efforts les habitudes vertueuses, que
„je n'ai pas contractées dans cette vie-ci.
„Qu'importe? Du moins verrai-je plus
„clairement la nécessité & la récompense de
„ces habitudes, & je travaillerai avec d'au-
„tant plus d'ardeur & de succès à les ac-
„querir.

Mon Ami me marquoit dans un autre endroit une chose qui me paroît remarquable, & que j'ai du penchant à croire vraie. La voici en propres termes. „ Nous ne devons
„pas croire que Dieu juge de nous sur le
„pied que nous jugeons de nos pareils.
„L'Homme ne récompense & ne punit que
„les actions. Dieu récompense & punit
„moins les actions que les habitudes, d'où
„elles découlent.

„ L'Homme a raison de juger comme il
„fait. Il ne peut découvrir la source des
„actions, dont il est le juge. Il suffit qu'el-

les

„les soient en elles mêmes ce qu'elles lui „paroissent, pour qu'il leur doive des récom„penses ou des châtimens. Où en seroit la „Société, si elle ne se hâtoit pas d'accorder „des honneurs à quiconque se couvre des „livrées de la vertu, ou de punir les pre„mières actions, qui annoncent un Homme „pernicieux? Les Hommes vraîment ver„tueux seroient longtemps accablez de l'in„juste indifférence de ceux avec qui ils vi„vent. Les vertus naissantes seroient étouf„fées dès le berceau par le triste accueil, „qu'on leur feroit. Les crimes au contraire „seroient encouragez par la stupide patience, „avec laquelle on attendroit à les punir „qu'on sût s'ils tirent leur source d'une ha„bitude criminelle. Encore une fois donc „nous ne pouvons juger les Hommes que „comme nous les jugeons.

„ Dieu au contraire découvre d'un coup „d'oeil jusques dans le fonds de nos coeurs „les principes de nos actions: Première dif„férence. Dieu nous juge sans aucun rap„port à lui même, mais selon ce que nous „sommes effectivement: Seconde différence. „J'en ajoute une troisieme, qui est bien „marquée. C'est que l'Homme dans cette „vie-ci peut devenir heureux ou malheureux „par la seule manière dont on le traite, sans

„qu'il ait contribué par rien de réel à ce „traitement. Mais dans la vie future son „bonheur & son malheur seront la consé„quence infaillible & nécessaire des seules „vertus ou des seuls vices, qu'il y aura ap„portez.

„ Je suppose par impossible qu'un de ces „Hommes, qui n'ont presque fait d'autre „bonne action que celle de mourir & de „reconnoître alors leur indignité, soit au „sortir de cette vie récompensé de la Béati„tude éternelle, en vertu du repentir sincère, „qu'il aura senti alors de sa conduite passée. „Croiez-vous qu'il puisse gouter aucun plai„sir dans le Ciel même ? Nullement. Son „ame n'a pour ainsi dire aucun des sens né„cessaires pour connoitre sa félicité & pour „en jouir. Elle n'a jamais eu d'habitude „avec la vérité. Aussi peu a-t-elle sû ce que „c'étoit que les vrais biens. Tout ce qu'elle „avoit d'intelligence & de sensibilité, elle „l'a presque usé dans la recherche & dans la „jouissance des richesses, des honneurs, des „voluptez. Elle a contracté ici bas la fune„ste habitude d'attacher son bonheur à ces „biens imaginaires. Elle ne les trouve plus „dans le Ciel. Elle n'y voit au contraire „que des objets étrangers pour elle. Triste „changement!

J'avoue

„ J'avoue qu'éclairée par la Divinité, „elle apperçoit bientôt, & la vanité des „objets, auxquels elle s'attachoit, & la „beauté réelle de la vertu. Dès lors elle „déteſte les premiers & eſt charmée de la „ſeconde. Elle ſe trouve auſſi hideuſe & „auſſi criminelle qu'elle l'eſt. Elle ſent la „difficulté immenſe de contracter des habi„tudes abſolument contraires à celles qu'elle „a priſes ici bas. Elle voit en même temps „la néceſſité d'acquerir ces nouvelles habi„tudes, pour jouir des biens qui lui ſont „offerts. J'ai bien de la peine à m'imaginer „que vous puiſſiez la croire heureuſe avec „de tels ſentimens.

Mon Ami s'étendoit encore d'avantage ſur cet article. Mais je craindrois de vous ennuier, en le copiant. Lui même ſemble avoir voulu dans la ſuite renfermer ſa penſée dans ce peu de mots. „ Quelques actions ver„tueuſes nous ſuffiſent auprès des Hommes, „pour nous gagner leur eſtime, parce que „véritablement il leur importe peu que „nous ſoions vertueux, pourvû que nous „nous efforcions de le paroître. Il nous faut „auprès de Dieu des habitudes vertueuſes, par„ce qu'elles ſeules établiſſent en nous ce cara„ctère, auquel la nature même des choſes a at„taché la félicité, pour laquelle il nous a faits.

Je ne transcrirai plus de cette lettre que le passage suivant. „ Instruits dès l'en-„fance qu'il faut aimer Dieu & croire tout „ce qu'il enseigne, les Hommes les plus „corrompus regardent avec raison ces deux „préceptes comme les devoirs les plus né-„cessaires qu'ils aient à remplir. Malheu-„reusement peu d'entre eux se font une juste „idée de l'un & de l'autre.

„ Ils croient qu'aimer Dieu, c'est sentir „pour lui ces mouvemens tendres & passion-„nez, qu'ils sentent pour les Créatures. „Dès lors ils s'efforcent d'exciter en eux ces „sentimens, &, si par hazard ils sont d'un „naturel tendre, ils y réüssissent jusqu'au „point de verser des larmes, en se repré-„sentant les bienfaits infinis de Dieu envers „eux & leur ingratitude noire. Il est vrai „qu'un quart d'heure après elles sont séchées, „& véritablement il n'y avoit guères d'ap-„parence qu'elles coulassent longtemps. „Quoi qu'il en soit, ils se croient sanctifiez „par des larmes si pieuses. Je le croirois „comme eux, si je voiois qu'ils fussent „moins durs, moins vindicatifs, moins „opiniâtres, moins ambitieux, moins fiers, „moins voluptueux, plus justes, plus re-„connoissans, plus humains. Ce change-„ment seroit une preuve bien sure qu'ils

„aime-

„aimeroient Dieu, puisqu'ils lui obéïroient „comme un bon Fils fait à son Pere.

„ D'autres nez avec une ame moins sen„sible se font d'autres especes d'illusions. „Celuici se raccommode avec un Homme, „dont il avoit déjà senti que l'amitié lui „étoit bonne à quelque chose. Celui-là „abandonne certains plaisirs, dont il com„mençoit à se lasser & qui le ruinoient. „Cet autre renonce à des vues ambitieuses, „dont il y a longtemps qu'il a vû l'inuti„lité. Chacun enfin cede à Dieu quelque „chose, qu'il auroit ni plus ni moins cédée, „n'y eût il point de Dieu. Et il croit aimer „cet Etre infiniment aimable ! Ah, mon „cher Ami, ni vous ni moi ne serions les „dupes d'un procédé si hypocrite, & Dieu „peut-il l'être?

„ Voici la seconde erreur des Hommes. „On leur a dit & il est vrai qu'il faut croire „tout ce que Dieu enseigne. De là s'en„suit le devoir indispensable de chercher la „volonté de Dieu dans sa Révélation & dans „notre propre Conscience. Mais le pre„mier de ces travaux est trop pénible pour „la paresse ou pour la distraction de la plus„part des Hommes, & le second, qui con„firmeroit les découvertes dues au premier, „gêneroit trop nos passions les plus chéries.

„Que fait-on pour se délivrer de ce double „fardeau & n'en avoir pas moins le mérite „de la Foi ? Chacun dans quelque Eglise „qu'il soit né, s'en rapporte sur les articles „de sa croiance à son Pasteur, & tâche de „croire qu'il croit tout ce qui lui a été en„seigné par ce saint Homme. D'abord il „sent vivement qu'il s'en faut quelque chose. „Peu à peu ce sentiment s'affoiblit, & la „mémoire même s'en efface. Enfin il par„vient à s'imaginer que sa foi est parfaite, „& dès ce moment il ne manque plus rien „à son repos de ce côté-là.

„ On peut rapporter cette double erreur „de la pluspart des Hommes à l'ignorance „de trois principes également clairs, le „premier, qu'on ne peut aimer d'un amour „affectueux qu'un objet bien connu & pro„portionné à notre manière de sentir; le „second, qu'on ne peut croire que ce dont „on conçoit distinctement la vérité ou les „preuves; & le troisieme, que les actes d'ai„mer & de croire sont absolument involon„taires, & que par conséquent nous ne pou„vons nous les commander à nous mêmes.

Je vous ai promis de finir par ce dernier passage de la lettre de feu mon Ami. Je tiens ma parole avec d'autant plus de plaisir, que je commence depuis quelque temps à remar-

remarquer que des pensées si sérieuses pourroient bien convenir peu à un Ouvrage, qui, comme le vôtre, porte le titre d'*Amusemens*. J'aurois dû y penser plustôt. Mais je trouvois tant de douceur à vous faire connoître mon défunt Ami & à vous intéresser à la perte que j'ai faite, que je n'ai pas songé à autre chose. Je vous envoie ci-joint quelques morceaux d'un Manuscrit, qu'il m'a légué. Je serai charmé pour l'amour de sa mémoire que vous les jugiez dignes d'être publiez. Je m'attends que vous en trouverez les sentimens un peu extraordinaires. Mais voici dequoi empêcher qu'ils ne vous surprennent trop. Ce brave Homme étoit Anglois & avoit vécu assez longtemps en Suisse & en Hollande. Il n'en faut pas tant pour penser autrement que les autres.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur, Votre...

Berne ce 8 Avril.

Lettre Vingt deuxieme.

Monsieur,

Vos *Amusemens* se débitent à Rotterdam, je n'en manque pas un, d'autres Anglois les lisent aussi, & nous voions par quelques lettres

lettres qui s'y trouvent qu'ils vous ont procuré à Londres des Correspondans. C'est quelque chose de flatteur pour un Ecrivain & d'avantageux pour un Libraire qu'un débit aussi étendu. Mais craignez que bientôt il ne vous manque ici & en Angleterre, du moins si vous continuez à parler de la Convention avec l'Espagne d'une manière aussi peu décidée que vous l'avez fait jusqu'à présent. C'est assez la maxime & l'humeur des François de traiter les affaires d'Etat comme des matières de simple curiosité. Ils ont raison d'en user de la sorte dans ce qui regarde le Gouvernement de leur Patrie. Puisque l'autorité y réside toute dans la personne du Souverain seul, pourquoi s'inquietteroient-ils de choses, qu'ils ne peuvent, ni empêcher, ni corriger? Il n'en est pas de même des Anglois. Ils partagent avec le Roi l'Autorité Souveraine, & leur approbation est aussi nécessaire, pour valider les démarches de la Cour, ou du moins pour les rendre agréables à la Nation, que le Consentement Roial l'est pour donner force de loi aux propositions de la Nation. Il nous convient donc d'examiner avec l'attention la plus scrupuleuse ce que font les Ministres du Roi & les Dépurez du Peuple. De là vient que chez nous chacun prend parti.

parti. Un Particulier neutre seroit regardé ici comme un Homme, qui ne songe qu'à sa propre tranquillité, sans se soucier du bien-être général, d'où néanmoins le sien dépend.

Par ce sincère recit jugez, Monsieur, si avec vos ménagemens vous pouvez plaire, ni aux défenseurs de la Convention, ni à ceux qui la désapprouvent. Pour moi, je me suis déclaré contre elle. Peutêtre l'Extrait suivant vous attirera-t-il à mon parti.

Vous savez ce que c'est que la Piece intitulée, GRANDE QUESTION, *la guerre ou la paix avec* l'Espagne. Ceux mêmes pour qui elle avoit été faite la critiquèrent. En voici une nouvelle Critique. On y reproche d'abord aux Partisans du Ministère qu'ils ont été obligez d'avouer dans cet Ecrit ce qu'ils avoient toûjours nié auparavant, savoir, que s'il faut faire la guerre, les Anglois n'auront point d'Alliez, au lieu que l'Espagne en aura plusieurs, & qu'elle sera soutenue particulièrement par la France. Fort bien, ajoute-t-il. Mais d'où vient qu'on a mis l'Empereur & les Hollandois hors d'état de nous assister, & comment l'Espagne & la France sont elles aujourd'hui si étroitement unies, elles qu'on nous représentoit il n'y a pas longtemps comme divi-

sées

sées par des intérêts absolument incompatibles?

Le grand Faiseur de questions semble reconnoître lui même qu'il y a quelque chose d'irrégulier dans les mesures, que nous avons suivies depuis quelque temps. Il tâche de rejetter sur d'autres le poids de cette faute. Voici comme il parle. „ Que „ces mesures soient bonnes ou mauvaises, „elles ne sont pas les mesures d'un seul Mi„nistre; ce sont les suites des conseils una„nimes de la pluspart des Grands. „ Cette excuse est bien foible pour un Homme qui a pris sur lui tout le mérite & le démérite de ces mesures, & qui l'a fait en termes fort clairs.

Les vieux contes qu'on fait du Prétendant, contes qui l'honorent plus qu'ils ne lui nuisent, & l'absurde pensée qu'on ne peut garder le secret dans un Etat libre, ne méritent pas qu'on y réponde. Autrement il ne faudroit jamais faire la guerre, tant qu'il y aura encore quelque Rejetton de la Maison Stuart. Et, quant à l'autre article, est-ce donc qu'on voudroit nous ravir la liberté, pour garder d'autant mieux le secret de nos délibérations?

Il finit en disant que la GRANDE QUESTION roule toute sur une fausse supposition,

tion, savoir, que le Ministère a suivi à la lettre l'avis du Parlement, qui étoit de procurer un dédommagement aux Marchands lésez & d'assurer le Commerce & la Navigation à l'avenir; que le Parlement aiant parlé dans ses Adresses au Roi de l'indemnisation des Marchands, avant d'insister sur la sûreté future du Commerce, on a suivi exactement son avis; que le premier point a été décidé finalement, & que le second a été renvoié à la discussion des Plénipotentiaires. Le Censeur fait là-dessus les questions suivantes. A-t-on effectivement obtenu le premier point? Les Marchands ont-ils réellement reçu une satisfaction proportionnée à leurs pertes, ou bien n'est-ce qu'une satisfaction en espérance & qui peutêtre n'aura jamais lieu? La principale intention n'est elle pas d'assurer la liberté de notre Commérce & de notre Navigation pour l'avenir & d'obtenir une réparation de l'honneur de la Nation, qui est lésé? A-t-on obtenu tous ces différens points, & oserons nous nous flatter de les obtenir? Nous serons bienheureux & bien surpris, si la négociation nous les procure. Du moins ce ne sera pas la guerre, qui le fera. Car le Faiseur de questions a ingénuement avoué aux Espagnols que nous ne sommes pas en état de les attaquer.

Je

Je sais, Monsieur, combien l'esprit de parti représente infidèlement les choses, & j'applaudis à ce que vous avez dit sur ce sujet. Mais de bonne foi croiez-vous que cet Ecrivain ait tort, & que notre mécontentement soit mal fondé ? Je voudrois bien que vous dissiez non. Mais nous autres Anglois, toûjours amoureux de la liberté de penser, nous ne voulons l'ôter à personne, & nous vous aimerons toûjours de quelque parti que vous soiez. Déclarez vous pour l'un, ou pour l'autre. J'ai l'honneur d'être, Monsieur, Votre - - - - George Graham.

Rotterdam 10 *Avril.*

A FRANCFORT.
Chez FRANÇOIS VARRENTRAPP.
& dans les Bureaux des Postes de chaque Ville.

AMUSEMENS LITTERAIRES.

Pour l'Année MDCCXXXIX.

SEMAINE XVIII.

Lettre Vingt Troisieme. *

JE viens de me ressouvenir, mon cher Monsieur, de la promesse que vous m'avez faite au sujet de la Relation de votre Voiage de Salonique, & cette idée a fait tant d'impression sur mon esprit, que quoique je fusse prêt à me coucher, j'ai pris la plume pour vous commencer sur le champ un Journal, qui ne finira qu'à notre arrivée à Smyrne. Dieu veuille qu'il ne devienne point assez long pour nous ennuier l'un & l'autre.

Je crois, pour entrer en matiere, devoir d'abord vous dire plusieurs choses que vous savez, si vous ne les avez pas oubliées. Vous n'ignorez point, par exemple, qu'aujourd'-

* Cette lettre m'a été communiquée.

hui neuf Janvier 1727 il étoit environ deux heures après midi, quand nous nous sommes dit adieu à Top-hana, & qu'il faisoit déjà un vent un peu plus que raisonnable; vous pouvez même vous douter, pour peu que vous connoissiez le Capitaine Lesle, que nous avons été reçus très-gracieusement sur le Vaisseau. Les trois coups de canon, dont nous avons salué le Serail en partant, doivent de plus vous avoir annoncé que nous avons mis à la voile entre quatre & neuf heures. Tout ce que je puis donc vous apprendre aujourd'hui, c'est qu'il fait maintenant un temps de tous les diables dans la Mer de Marmara. Bon soir, je vais me coucher; si je me releve, je vous en parlerai demain plus au long.

Du 10 Janvier. Ah, mon pauvre Monsieur, les vilaines images qui nous occupent, soit en veillant, soit en dormant, pendant une tempête! Nous avons essuié sans relâche depuis hier tout ce que les flots & les vents ont d'incommode & de périlleux. Il ne nous en a cependant coûté que notre Chaloupe, & deux Hommes que l'on y avoit mis, venoient de se jetter dans le Vaisseau, lorsqu'elle a été engloutie. Ce seroit en être quitte à bon marché, si nous n'étions par-là dans l'impossibilité de mettre plus d'une

anchre à la Mer. Quelque temps qu'il faſſe, nous mouillerons donc dorénavant comme nous ſommes partis, c'eſt à-dire, à l'Angloiſe. C'eſt ainſi que nous ſommes maintenant devant Lampſaque, encore nous eſtimons nous fort heureux d'y être ; cependant, quelle que ſoit la Divinité que l'on y adoroit autrefois, je vous jure que nous n'en avons pas l'oreille moins baſſe.

Du 11. Nous levons l'ancre & nous voguons dans l'Hellespont. Que de beaux traits d'Hiſtoire, mon cher Monſieur, j'aurois à vous alléguer ſur les objets, qui ſe préſentent ſucceſſivement à mes yeux ! Mais mes Papiers & mes Livres ſont dans mes coffres, & mes coffres ſont à fond de cale.

Il n'eſt pas plus de midi, & nous voilà déjà près de l'endroit le plus fameux de cette Mer, je veux dire, près de ce Détroit célébre par les amours de Léandre, par les folies de Xerxès & par la courageuſe entrepriſe de Suleyman, Fils d'Orkan. Le beau point de vûe, pour un Homme qui auroit plus de mémoire que je n'en ai ! Nous voions ſur notre droite les reſtes de Cimeni, Forteresſe que ce vaillant Prince enleva la même nuit, qu'il paſſa l'Hellespont ſur des Radeaux. Sur notre gauche, à l'extrémité de l'ancien Promontoire Gygas, ſont les ruines du Fort que

Mahomet I. fit construire; & Mayto, prise jadis par les Catalans, sous le nom de Fort Madyte, semble, par le contour que la côte fait en cet endroit, fermer tout passage à notre Navire. Vous voiez par-là que nous nous approchons du mouillage, où l'on doit faire la visite. Adieu, je vais mettre pied à terre, pour solliciter le Disdar, ou Commandant, qui est de mes amis, de hâter cette fâcheuse cérémonie.

Me voici de retour du Bourg du Château vieux d'Asie, le Disdar est malade, mais son fils, que j'ai envoié inviter à dîner avec moi chez Monsieur de Valnay, Consul des Dardanelles, y est venu de fort bonne grace. Nous sommes actuellement à bord, où nous buvons le Ponche avec lui. La visite est faite. On salue de trois coups de canon, & nous levons l'ancre. Nous voilà déjà entre les deux monstrueuses bateries, dont je vous ai tant parlé; cependant nous n'irons gueres plus loin; la nuit qui s'approche, nous oblige de mouiller au dessous du Château.

Du 12. Je suis sûr que Madame Dacier auroit donné la moitié de ses Livres, & peut-être quelque chose de plus, pour entendre les belles choses que je viens de dire, ou que j'aurois à dire. Nous sommes à la voile,

& en

& en chemin faisant, j'ai fait remarquer à Monsieur Baraillon, & aux curieux du Vaisseau, une infinité d'objets respectables pour cette illustre Dame. Je leur ai fait connoître quel est le Cap Gygas, sur lequel Abydos étoit bâtie ; le Rhodius, que notre ami Monsieur de Valnay s'obstine à prendre pour le Simois, en dépit des Auteurs anciens & modernes; le Cap Dardanium, fameux par le voisinage d'un bois consacré à Hector, & plus fameux encore par la Ville qui a donné son nom au Détroit. Je leur ai montré le Cap Rhetée, sur lequel on vit autrefois les tentes, & depuis, la sépulture d'Ajax, les Ports des Vaisseaux Grecs, le Scamandre, le Quartier d'Ulysse, le Cap Sigée, si célebre par le Camp & le Mausolée d'Achille, & par la Ville fondée depuis, en l'honneur de ce Héros; le Cap Mastusia, près duquel on avoit élevé des Tombeaux à Protesilas & à la malheureuse Hécube. Que vous dirai-je encore? Il n'est point de Cap ou de recoins depuis les Châteaux vieux jusqu'aux Châteaux neufs, dont je ne leur aie fait l'Histoire. Vous ne serez pas surpris que ces choses, sur lesquelles aucun Voiageur n'a parlé, me soient si bien connues, si vous faites attention, que depuis une année, je travaille tant sur les Lieux,

que dans mon Cabinet, sur cette matiere. J'ai fait plus, j'ai prédit les courans que nous trouverions en entrant dans l'Archipel; & comme nous éprouvons actuellement la vérité de la prédiction, on commence à me regarder comme un petit Oracle.

Du 13. Je n'ai été que trop bon Prophete. Nous fimes hier tout ce que nous pûmes pour passer entre la Côte d'Asie & Tenedos. Mais le maudit Courant dont je vous parlois, s'est trouvé si violent, que la crainte de subir le sort de la Perle, & de bien d'autres Bâtimens, nous a obligez de passer à l'Oüest de cette Isle. Nous n'avons pas été plus heureux aujourd'hui. Les vents ont changé, & quelques efforts que nous venions de faire, pour entrer dans le Canal de Metelin, nous nous voions forcez de relâcher au mouillage le plus voisin. Il n'est guères que midi, & nous voici entre la Terre ferme & Tenedos, dont nous avons ainsi presque fait le tour. Nous y jettons l'ancre; adieu, je vous quitte, je vais profiter de l'honnêteté, que notre Capitaine a eue de faire mettre son Canot à la Mer, pour me conduire dans l'Isle.

Du 14. Heureux, trois fois heureux, les P. L. & encore avec eux quelques Voiageurs d'une réputation bien plus entiere! Ont-

Ont-ils passé en vue d'une Ville? Les voilà en droit d'en parler, ils vous en font l'Histoire ancienne & moderne; & s'ils y sont décendus, ne fut ce que pour deux heures, ils en donnent une description complette, à laquelle même ils ajoutent souvent, par forme de digression, des mémoires circonstanciez sur la Religion, les moeurs, les coutumes, & les intérêts politiques des Païs dont elle fait partie. Quelles ressources ne trouvent pas ces admirables génies dans la composition de leurs Ouvrages! L'Imprimeur desoeuvré souhaite-t-il un Tome de plus? Ils feuillettent quelques volumes, la matiere s'étend; & à l'aide de quelque épisode, le Tome sera bientôt, si l'on veut, aussi gros que ceux des Cyrus & des Cléopatres. Il est vrai que, si les Auteurs anciens, ceux des Relations antérieures, & même ceux des Dictionaires, revendiquoient ce qui leur appartient, le livre se trouveroit souvent réduit à l'Epitre dédicatoire & au privilege; mais dans le fond, qu'importe au Public? On ne lui donne rien de nouveau que le style, & quelques traits d'imagination bien ou mal fondez. Eh! qu'importe, encore une fois? L'ouvrage tel qu'il est, l'amuse; que doit-il souhaiter de plus? Les Lecteurs qui ne cherchent qu'à s'amu-

ſer, ne ſont-ils pas toujours en plus grand nombre, que ceux qui veulent s'inſtruire?

Pardonnez cette boutade, mon cher Monſieur, au chagrin que j'ai de ne pouvoir me réſoudre à vous dire de Tenedos, que ce que j'en ai vû. Cette Ville n'a guères moins de mille Maiſons; elle eſt au pied de la Montagne la plus haute de l'Isle; & comme elle n'eſt point fermée de murailles, elle ſeroit continuellement expoſée aux décentes des Corſaires, ſans le Château qui la couvre. Ce Château eſt aſſez grand, & flanqué de pluſieurs Tours. Il eſt aſſis ſur un Cap entre deux Anſes, dont l'une forme un Port aux Bâtimens du Païs. Un petit fortin ſitué au Sud de cette même Anſe ſert en même temps de Fanal & de Baterie. Que vous dirai-je de plus? Les Habitans de Tenedos ſont preſque tous Grecs. L'habillement de leurs femmes conſiſte en une ſeule juppe, qui s'attâche immédiatement au deſſous des aiſſelles. Je ne vous parlerai point de leur coeffure, parce que je n'y ai pas bien pris garde, & je finirai en vous avertiſſant, en cas que vous paſſiez par-là, d'aller voir dans la Cour d'une Egliſe Grecque, deux inſcriptions, que je n'eus pas le temps de copier.

Du 15. Je m'étois propoſé de décendre aujourd'hui à Tenedos, pour détermi-

ner

ner la position des Ecueils qui l'environnent; celle des Isles d'Imbros, de Samandraki & de Lemnos, & de quelques autres points, tels que sont le Cap de Grece, le Cap Janissaire, le Cap Baba, le Mont Ida. J'avois déjà tiré mon demi-cercle de mon coffre, & je m'étois fait une toise & un cordeau. Mais, comme on dit, l'Homme propose & Dieu dispose. Le vent est trop fort & la mer trop agitée, pour songer à quitter le Vaisseau. Je m'en console, parce que la plûpart de ces points sont compris dans la Carte que j'ai dressée, & que d'ailleurs quatre inscriptions en marbre blanc, que j'ai déterrées ce matin à fond de cale, ne me laisseront de deux jours le temps de m'ennuier.

Du 16. Avant que de m'informer par quel hazard les marbres, dont je vous parlois, se trouvent sur ce Bâtiment, j'ai jugé à propos de copier les inscriptions. J'ai passé pour cela près de deux journées dans un Lieu, où l'on ne vit jamais de lumiere que celle qu'on y apporta, après quoi on m'a appris que le tout appartient à Monsieur vander Horst, Ministre des Hollandois à Smyrne, qui les a achetées en passant à Lampsaque. Elle mériteroient sans doute de tenir ici leur place; mais l'une de ces inscriptions est en lignes assez longues, & une des autres n'est

guères plus courte. Voilà, à parler franchement, ce qui m'empêche de vous les envoier présentement.

Pendant que je vous écris ceci, on leve l'anchre, mais ce n'est qu'une fausse esperance, nous sommes obligez de revenir au même lieu d'où nous sommes partis.

Du 17. Comme je ne vous ai encore parlé que de nous, vous croiez peut-être que nous sommes les seuls à nous ennuyer au Moüillage; il est bon de vous désabuser là-dessus.

Si *Tenedos* ne voit pas aujourd'hui sur ses rives le même nombre de Bâtimens qu'elle y voioit, *Priami dùm regna manebant*, c'est-à-dire dans le temps de sa splendeur, il est certain au moins qu'elle n'en voioit gueres alors de Païs si differens & si éloignez. Ne croiez pas sur ce début que quelques Navires *Samoiedes* aient rencontré ici une Escadre de *Sevarambes*, le cas est moins extraordinaire; le tout consiste en deux Vaisseaux Vénitiens, qui attendent leur ancien Ambassadeur pour le conduire à Corfou, deux Vaisseaux du Caire, qui attendent le vent pour aller je ne sçais où, & un Vaisseau François, que le temps a obligé de relâcher. Cependant, en ajoûtant à cela notre Bâtiment, qui est Anglois, vous conviendrez aisément que

dans

dans un siécle (celui, par exemple, des Argonautes) où l'on regardoit la traversée de l'Archipel, comme un voiage de long-cours; dans un siécle, en un mot, où l'on croioit avoir vû les Antipodes, lorsque l'on avoit pénétré jusques vers le milieu de la Mer noire; ces Insulaires auroient été bien surpris de voir ensemble des Navires de quatre differentes Régions, qui leur étoient peut-être tout-à fait inconnuës.

La bonne compagnie vient d'être augmentée, par l'arrivée de l'*Asie*, Vaisseau camarade du nôtre, mais qui, plus sage que nous, ne jugea pas à propos de nous suivre, quand nous partîmes de Constantinople. Le voiant venir à toutes voiles, nous avons levé l'anchre, pour essaier de continuer notre route; mais semblables à des oiseaux blessez, qui ne battant plus que d'une aile essaient vainement de prendre l'essor, nous avons été obligez pour la seconde fois de céder aux temps, & de revenir en toute humilité, reprendre notre premier gîte.

Du 18. Pour cette fois nous sommes partis tout de bon. Nous étions déja à dix heures du matin entre *Molava*, Château de l'Isle de Metelin, & la Terre ferme. Notre Vaisseau voguant majestueusement ce soir entre dix ou douze *Sacoleves*, petits Bâtimens, dont

il

il est entouré, me fait ressouvenir de *Calypso*, qui, au milieu de ses Nymphes, paroissoit comme un Cyprès entre je ne sçais quels Arbustes. Ces idées ne paroissent gueres avoir de rapport; mais en vérité, vous ne sçauriez croire combien on songe creux, quand on voiage avec des gens dont on n'entend point la langue. Cette réflexion me feroit presque pardonner au P.L. tous les travers d'imagination, qu'il nous donne dans ses Livres pour des réalitez.

Du 19. Je n'ai jamais mieux compris combien les Marins ont raison de se plaindre des Cartes de l'Archipel. Nous sommes en vûë des *Mosconisses*, & nous découvrons plusieurs Isles assez étenduës, dont aucun Géographe ne fait mention. Cependant il ne faut qu'une pointe de Rocher pour faire périr un Vaisseau, & il entre toutes les années plus de 400. Bâtimens François dans cette Mer. Les périls où ils sont exposez par là, mériteroient bien que l'on y fît plus d'attention.

Du 20. A mesure que je m'éloigne des rives de Troie, je m'apperçois que mon stile devient plus sérieux; je ne puis cependant m'empêcher de vous faire part d'une réflexion, que j'ai eu lieu de faire plus d'une fois depuis quelque temps, c'est au sujet de ce que je vous disois hier. Presque tous les noms

noms Turcs aiant leur signification, on voit ordinairement par le nom même, de quelle nature, ou de quelle forme est la chose dont on parle. Cette considération devroit engager les Voiageurs & les Géographes à être exacts sur cette matiere. Cependant ils le sont si peu, qu'à peine voit-on quelque rapport entre le vrai nom & celui qu'ils nous donnent. Qui s'aviseroit, par exemple, de chercher en Calabernol, *Cara bournou*, le Cap noir? Je trouverois bien d'autres exemples, qui prouveroient mieux ce que je veux dire; mais je me sers de celui-là, parce qu'étant ce soir à l'anchre près du Château de la Rade, c'est le dernier Cap que nous avons trouvé.

Nous sommes enfin arrivez aujourd'hui 21. Janvier, à Smyrne, où nous sommes décendus Mr. de Baraillon & moi, au bruit de toute l'Artillerie de notre Vaisseau. Cette politesse n'est qu'une suite de toutes celles que le Capitaine a euës pour nous pendant la route. Nous n'en avons pas moins reçû à terre. Monsieur de Fontenu, Consul, quoiqu'absent, a voulu se maintenir dans le droit, qu'il s'est acquis depuis long-temps de faire les honneurs de la Ville; on nous a fait tant d'instances de sa part, qu'il nous a été impossible de nous défendre de loger chez lui.

Les

Les nouvelles que nous recevons, nous convaincroient, si nous n'en avions été convaincus par notre expérience, que le jour que nous partîmes de Constantinople, étoit un jour plus propre à chercher qu'à quitter un Port. Quelques Anglois venus à bord, pour faire leurs adieux, s'étant rembarquez dans le temps que nous apareillions, ni l'un ni l'autre de leurs Caïques, ne pût, dit-on, gagner Top-hana, quoique ce trajet ne fût que d'une portée de fusil. L'un de ces petits Bâtimens, dans lequel êtoit le frere de notre Capitaine, & deux de ses amis, a été jetté, à demi-plein d'eau, à *Scutari*, c'est-à-dire, au-delà du Canal de la Mer noire. Un Capitaine de Navire Anglois, & deux Marchands de cette Nation qui étoient dans l'autre, aiant été emportez sur un Ecueil desert des Isles des Princes, y ont passé jusqu'au troisiéme jour, sans manger autre chose que trois pistaches, que l'un d'eux avoit dans sa poche. Enfin, craignant de n'avoir plus assez de forces pour sortir d'un si mauvais gîte, s'ils differoient plus long-temps, ils ont bouché les fentes de leur Bateau avec des morceaux de leurs chemises, & ils se sont remis en mer. On ajoûte que l'eau qui les gagnoit, les alloit enfin submerger, lorsqu'une Barque de Pêcheurs, qui passoit par hazard,

zard, les a sauvez tout à la fois du froid, de la faim, de la soif & du naufrage. Marquez-moi si cette avanture est exactement vraie.

Voilà, Monsieur, à quoi se réduisent jusques-ici les nôtres. Il m'auroit été facile d'allonger ce Récit, en raportant les Observations Géographiques, que j'ai faites pendant la route; j'aurois pû même placer quelques Traits d'érudition sur les Lieux que nous avons vûs & je l'aurois peut-être fait, si je ne vous connoissois moins curieux que moi sur le premier Article, & mieux informé que moi sur le second.

Je suis toujours, &c.

Lettre Vingt quatrieme. *

Vous êtes donc toujours, Monsieur, dans le même sentiment, & les Orateurs, selon vous, sont aussi amoureux de leurs Productions que les Poëtes. Vous n'êtes pas même éloigné de croire que les Poëtes sont plus indifferens que les autres. Je le conjecture par les exemples que vous me citez d'Ovide & de Virgile, qui témoignèrent une si grande indifférence pour leurs Ouvrages, que le premier

* Cette lettre m'a été communiquée.

mier allant en exil, brûla ſes Métamorphoſes, & le ſecond, prêt à mourir, conjura ſon ami *Varius* de jetter dans le feu ſon Enéïde. Mais que diriez-vous, ſi de ces exemples mêmes j'en tirois des conſéquences toutes contraires aux votres? Que diriez-vous, ſi je répondois de la ſorte à votre objection? Ovide a brûlé ſes Métamorphoſes, Virgile a deſiré que ſon Enéïde ſubit le méme ſort, c'eſt là une forte preuve de leur affection pour leur Poëme. Car enfin, Monſieur, il eſt aiſé de pénétrer dans l'intention de ces Poëtes, ils ne vouloient ni l'un ni l'autre que leur Ouvrage parût informe, en deſordre, & imparfait comme il étoit, ou plutôt comme ils croioient qu'il le fut, n'aiant pas eu le temps de leur donner la derniere main, l'un en étant empêché par la mort, & le premier, par le chagrin que lui cauſoient ſa disgrace & ſon exil. Il eſt donc conſtant que les Poëtes ſont, je ne dis pas auſſi, mais beaucoup plus amoureux de leurs productions que les Orateurs.

A FRANCFORT.
Chez FRANÇOIS VARRENTRAPP.
& dans les Bureaux des Poſtes de chaque Ville.

AMUSEMENS LITTERAIRES.

Pour l'Année MDCCXXXIX.

SEMAINE XIX.

Lettre Vingt Cinquieme.

MONSIEUR,

JE connois à merveille le Négociant Anglois, qui vous a envoié de Rotterdam la lettre, que vous avez insérée dans la dixseptième semaine de ce semestre des *Amusemens*. C'est un Homme de beaucoup de mérite. Mais il a du moins autant de vivacité, & il n'y a rien qu'il n'y paroisse à ce qu'il vous écrit contre la Convention. Je vous envoie dequoi vous mettre tout à fait bien avec lui. C'est une piece, que j'ai reçue en manuscrit de Londres, &qu'on m'assure avoir été dressée & signée à Bath par les Membres du Parlement, qui se sont retirez des deux Chambres.

„ Notre qualité de Membres du Parle-

„ment exigeant de nous l'attention la plus „particulière ſur tout ce qui intéreſſe le bien „public, nous devons avoir en même temps „la liberté néceſſaire pour faire prévaloir les „bons avis ſur ceux qui ne le ſont pas. On „doit y joindre une juſte conſidération pour „ceux, qui, attachez au bien de leur Pa„trie, en ſont la regle de leurs avis. Ce „ſont cette liberté & cette conſidération, „qui ont toûjours rendu le Parlement de la „Grande Bretagne ſi recommandable. Mais „par un malheur des plus déplorables, les „principes, ſur leſquels ce premier Conſeil „de la Nation s'étoit toûjours conduit juſ„qu'ici, ſont tombez dans le mépris d'un „grand nombre d'entre les Répréſentans. „Le déſintéreſſement a fait place à la corru„ption, la liberté à l'eſprit de parti, l'amour „du bien public à la dépendance ſervile des „vues & des maximes d'un Grand Seigneur, „qui, quelque fauſſes que ſoient ſes démar„ches, trouve toûjours moien de les faire „approuver par le Parlement. Cette Aſſem„blée, juſqu'à préſent ſi reſpectable, ne „devra plus être conſiderée que comme l'Ap„probatrice des actions de ce Grand Seigneur. „Des Repréſentans animez d'un vrai zele „pour l'intérêt de leur Patrie ne peuvent „adopter de telles maximes, ſans trahir leur

„con-

„conſcience & leur honneur. Il ne leur „convient point d'avoir ſéance dans un Par„lement, où toute voix, qui ne s'accorde „point avec celle de ce Seigneur, eſt obligée „de ſe condamner au ſilence. Ainſi nous „déclarons que, notre préſence étant inutile „dans l'une & dans l'autre Chambre, nous „prenons le parti de nous retirer, en déplo„rant le ſort de ceux qui, de Repréſentans „de la Nation, ſont devenus les Eſclaves du „Miniſtère. La Grande Bretagne n'a plus „aucune influence ſur ce qui paſſe dans les „autres Cours, elle qui les gouvernoit en „quelque ſorte avant la dernière guerre. Le „Cardinal de Fleury, plus habile & moins „intéreſſé que le . . . ., s'eſt conduit de „ſorte, que le reſſort général des affaires eſt „aujourd'hui dans le Cabinet de Verſailles. „De là on dirige tout ce qui ſe paſſe à . . ., „où S. Em. s'eſt acquis tant de crédit qu'on „n'y réſout que ce qu'elle veut. Cet habile „Miniſtre vient de réüſſir de même contre „toute attente à gagner la confiance de la „Cour d'Eſpagne. La . . . . . & le Car„dinal étoient le feu & l'eau. Il l'a ſû pren„dre par ſon zele pour l'aggrandiſſement de „ſa Famille, & il en eſt comblé de faveurs. „S. Emin., réüniſſant enſemble les deux „Branches de la Maiſon de Bourbon, & les

„uniſſant avec la Maiſon d'Autriche, tandis „qu'il tient entre ſes mains le noeud de cette „union, ſe trouve le maitre d'exécuter tout „ce qu'il veut. Le . . . . . a voulu faire „la même choſe. Mais ça toûjours été, en „brouillant les cartes, au lieu que le Cardi„nal fait tout, en les rangeant à l'avantage „de ſa Cour, qui par là eſt devenue l'Arbi„tre des autres.

Tandis que je copiois cette Piece, des nouvelles publiques m'ont appris qu'elle n'eſt point de ces Ouvrages pſeudonymes, que la Satyre fabrique dans les ténebres, & qu'elle a été remiſe au Lord Grand Chancelier dans un Paquet à ſon Adreſſe, avec une lettre ſignée *Alexandre Murray*, & des prières de communiquer le tout au Parlement. Sur ce pied là, vous devez bien penſer, Monſieur, que les noms, que j'ai marquez ſeulement par des points, ſont moins ménagez dans cet Ecrit. Quoi qu'il en ſoit, il me ſemble qu'il ſuffiroit pour la juſtification du Miniſtre, qu'on y attaque, d'expoſer au naturel l'état floriſſant du Commerce de l'Angleterre, & la haute conſidération dont elle jouit au dehors. Mais votre Correſpondant de Rotterdam, qui vous attribue mes lettres, vous accuſeroit encore de ſouffler de la même bouche le froid & le chaud, en

ne

ne traitant que comme des problemes curieux les affaires de sa Patrie. Il trouvera mieux son compte dans l'Extrait suivant, qu'un Ami m'envoie tout fait d'Angleterre. Je n'y change pas un mot.

Les Manufacturiers de drap ont fait remettre divers projets au Parlement, pour empêcher la sortie des laines hors du Roiaume, sortie, que les Loix les plus rigoureuses & la peine même de mort n'ont pû empêcher jusqu'à présent. Quelques-uns ont opiné que, s'il étoit libre à tous les Etrangers d'acheter nos laines, les François fabriqueroient moins d'étoffes qu'ils ne font aujourd'hui, & que la Grande Bretagne y gagneroit beaucoup, puisqu'on restraindroit par là le Commerce des François, nos plus dangereux Rivaux dans le commerce, & sur tout dans celui des laines fabriquées.

Nos Fabriquans font cette observation remarquable. „ Il y a soixante neuf ans que „les Manufactures de laine ont commencé à „fleurir en France, à compter de l'année soi„xante neuf du dernier Siecle. Ce fut alors „que Louis XIV. fit établir quarante quatre „mille deux cent Métiers de diverses Etoffes „de laine en différens endroits du Roiaume. „On les encouragea avec tant d'ardeur, qu„ils fabriquèrent dans la même année six cent

„ſeptante mille cinq cent quarante pieces de „drap, dont le prix monta à dixneuf mil„lions neuf cent ſeptante huit mille deux cent „nonante une livres, faiſant environ deux „millions ſterling, outre qu'on entretint par „là ſoixante mille quatre cent quarante Per„ſonnes, ſans parler d'un beaucoup plus „grand nombre de Gens, qu'on occupoit à „préparer la laine pour la filer, ni de ceux „qui la filoient. Quand Louis XIV., pen„dant tout ſon Regne, n'auroit établi que „ces ſeules Manufactures, il auroit fait aſſez „de bien à ſes Sujets, pour mériter les mo„numens, que leur reconnoiſſance a conſa„crez à ſa mémoire.

Cette remarque eſt ſuivie d'une autre, qui n'eſt pas moins curieuſe & que voici.

„ Graces à ſes Manufactures de laines, le „Limoſin, l'une des plus ſtériles & des plus „ingrates Provinces de la France, a été en „état de paier à S. M. T. C. la ſomme d'un „million huit cent quarante quatre mille ſept „cent quarante livres, ſeulement pour la „taille de l'année quatrevingt huit, outre „pluſieurs autres taxes.

Ils rapportent un troiſieme fait, qui mérite que je vous en faſſe part. C'eſt que, dans ces temps malheureux, où le ſyſteme de Law rendit la diſette d'argent générale en France, juſques-

juſques-là qu'il n'y en avoit plus pour acheter les choſes les plus néceſſaires à la vie, le Duc Régent fut toûjours attentif à faire fournir par le Thréſor Roial à Van Robaix, Directeur de la grande Manufacture d'Abbeville, les ſommes néceſſaires pour paier exactement ſes Ouvriers toutes les ſemaines. Cette particularité montre bien le cas, que la France fait de ſes Manufactures de laine.

Nos politiques Fabriquans continuent en ces termes. „ Si moiennant notre laine, „qui coutoit aux François environ deux cent „mille livres ſterling, ils ont pû gagner en„viron vingt millions, que n'auront-ils „pas gagné les années ſuivantes, que leur „conſomption au dehors eſt devenue beau„coup plus grande ? Il n'eſt donc pas ſur„prenant que, poſſeſſeur d'une ſi riche mine „d'or, Louis XIV. ait tenu tête ſi longtemps „à toute l'Europe. Car ſuppoſé que les „François, en fabriquant nos laines depuis „ſoixante neuf ans, n'aient gagné par an „que deux millions ſterling, le profit de ce „ſeul article ſe monte aujourd'hui à cent „trente huit millions, & notre perte monte „par conſéquent au double, c'eſt à dire, à „deux cent ſeptante ſix millions ſterling, „puiſque nous perdons tout ce qu'ils ont „gagné. Nos Marchands clandeſtins de

„laine ſont plus ennemis de la Grande Bre-
„tagne que les Acheteurs François. Car ils
„vendent leur Patrie pour un gain chetif &
„déſolent leurs propres terres, en penſant
„les aggrandir. S'ils retenoient chez eux
„leurs laines, les quarante quatre mille mê-
„tiers établis par Louis XIV. s'arrêteroient
„bientôt, & probablement un pareil nom-
„bre, établi depuis ce temps-là, auroit le
„même ſort. Par là on enleveroit à la France
„les armes les plus dangereuſes, qu'elle puiſſe
„emploier contre l'Angleterre.

J'aurois pû finir ma lettre avec ces extraits. Auſſi bien eſt-elle déjà raiſonnablement longue. Mais elle ſeroit trop ſérieuſe pour votre Ouvrage, & d'ailleurs je ne puis réſiſter à l'envie que j'ai de vous rapporter quelques faits tout nouveaux & fort curieux. Le premier regarde le nommé Charles Barrington, natif de l'Isle de Wight, qui s'étoit embarqué ſur un Vaiſſeau de la Compagnie Suédoiſe des Indes Orientales, en qualité de Supercargo. Il eut occaſion de voir un Roi de Madagaſcar & d'être vû de la Princeſſe, Fille unique & Héritière préſomptive de ce Prince. Il plut au Pere & encore plus à la Fille. Ses affaires de commerce n'en prirent pas un meilleur train. Au contraire, la Princeſſe, qui faiſoit les délices du Roi &

qui

qui étoit l'ame de ses Conseils, insinuoit que les offres du jeune Etranger n'étoient pas assez avantageuses, & qu'on sauroit bien le réduire par d'habiles ménagemens à offrir enfin de meilleures conditions. Elle faisoit naître ces obstacles, pour arrêter Barrington dans l'Isle & pour avoir le temps de le mieux connoître & de lui inspirer autant d'amour qu'il lui en avoit donné. Il étoit bien éloigné de penser qu'il n'étoit malheureux, que parce qu'on le trouvoit beau & qu'on l'aimoit. Il se plaignit à un Grand, dont il avoit gagné les bonnes graces par des présens de menilles de verre & de cuivre, bagatelles, qui sont dans cette Isle ce que l'or & les diamans sont ailleurs. Celui-ci, Confident secret de la Princesse, répondit à Barrington qu'elle seule pouvoit s'opposer aux bonnes intentions du Roi à son égard, qu'il feroit bien de s'adresser à elle, qu'il la sonderoit sur cette audience, & qu'il lui serviroit d'Introducteur. Tout réüssit. La Princesse reçut le Supercargo avec bonté. Elle lui fit même des présens, qui pouvoient plaire à un Homme né en Europe. Elle y joignit de grandes promesses. Mais ce fut tout ce qu'il obtint. Les conférences suivantes avancèrent d'avantage ses affaires & celles de la Princesse. Elle

étoit belle & bienfaite, la démarche noble, le regard fier, mais que l'amour avoit grand soin d'adoucir, des manières dignes de sa naissance, sans en être moins gracieuses. Barrington en fut frappé. Des sentimens plus au gré de la Princesse suivirent l'admiration. Il n'osa s'ouvrir à personne, & il se promit bien qu'il se conduiroit devant la belle Madagascarienne, de manière à ne lui pas laisser deviner une passion, qu'il croioit ne pouvoir avouer sans ridicule, ni sans péril. Il ne savoit pas que les meilleurs yeux du monde en pareil cas sont ceux d'une Amante. Elle reconnut avec joie, à son trouble, à son embarras, à la vivacité de ses regards, à la langueur passionnée qui y succédoit, à mille choses dont il ne s'apperçevoit pas lui même, combien elle lui plaisoit. Je m'imagine qu'en pareil cas la première pensée d'une Dame, c'est de s'applaudir du pouvoir de ses charmes. J'ignore si elle le fit. Mais ce qu'on me mande, & que je crois bien aussi, c'est que d'abord elle fut charmée de la prudence & du respect de son Amant, & qu'ensuite elle souhaita qu'il eût eu un peu moins de l'une & de l'autre. Il ne lui restoit qu'un expédient assez simple. C'étoit de faire les premiers pas. L'Amour a bien sû introduire ce cérémonial

monial en Europe parmi les grandes Dames, qui aiment des personnes d'un rang au dessous du leur. Pouvoit-il manquer de le faire recevoir à Madagascar, où il regne avec plus d'empire que dans nos climats glacez ? La Princesse s'y soumit sans peine & sut ménager tout à la fois dans un aveu si délicat sa dignité & sa passion.

Si je faisois un Roman, je rapporterois ici les tendres folies, que la joie fit faire, ou dire, au fortuné Barrington. Je ferois naître ensuite mille incidens, les uns favorables, les autres non, & il y auroit bien du malheur, si, en y mêlant de longues conversations, dont jamais personne ne m'auroit rien rapporté, je ne composois pas des mémoires aussi longs & aussi vrais que ceux des Ma..., des Mo..., des d'A., des Me..., des P.... Plus j'avancerois dans mon récit, moins vous pourriez deviner ce que mon Héros ou mon Héroïne deviendroient à la fin des fins. Ne craignez rien de semblable, mon cher Monsieur. Outre que ceci est une histoire, c'est que je me hâte de venir au dénouement. Depuis ce temps-là donc, Barrington obtint tout ce qu'il avoit demandé pour les Suédois. La Princesse obtint à son tour qu'il lui fût permis de faire son Epoux de Barrington. L'Amour,

mour, qui avoit fait ce mariage, voulut assister aux noces, & il devint le meilleur Ami des deux Conjoints, on ne pouvoit le manquer, pourvû qu'on le cherchât chez eux. Malheureusement la Princesse n'eut guères de temps pour gouter les douceurs d'un mariage si délicieux. Elle mourut. Mais il semble qu'en expirant elle avoit légué au Roi la tendresse, qu'elle avoit toûjours eue pour Barrington. Ce Prince fut charmé de la douleur vive & sincère, dont son Gendre étoit pénétré. Il sentit du soulagement à la pleurer avec lui & sans témoins. Il en vint à le regarder comme un Homme nécessaire à son repos. Il le trouva ensuite propre aux affaires les plus importantes, & il les lui confia. Barrington s'en tira au gré de son Souverain & des Sujets.

Ses services ont été paiez de la manière la plus digne, dont pût s'aviser un bon Roi & un bon Père. Il a déclaré Barrington son Successeur. Les Grands & le Peuple ont applaudi également à ce choix. *Quos ludos, Fortuna, facis.* Vous allez voir le sujet de mon exclamation. Par la même lettre, d'où je transcris cette nouvelle, j'apprends qu'aujourd'hui les Négocians d'Angleterre & de Suede font la cour au puissant & fortuné Barrington, qu'ils ne considéroient jusques là

que

que comme les trois quarts & encore plus des Hommes considèrent ceux qui ont besoin d'eux, & dont ils tirent les plus grands services. Peutêtre lui paioient-ils de mauvaise grace & avec une sordide lézine ce qu'ils lui devoient selon leurs conventions. Aujourd'hui ils lui paieroient richement jusqu'à des espérances & des promesses, peutêtre fausses.

Mais dequoi est-ce que je m'avise de parler Morale, & Morale chagrine, qui pis est, dans une lettre, que j'avois résolu de finir gaiement? Hatons nous de passer à une autre histoire. J'espère qu'elle sera plus de votre goût, & que cette fois-ci j'échapperai à mon naturel porté aux réflexions.

Le nommé Thomas Ashman de Lindhorst dans la Comté de Midlesex s'est avisé cet hiver-ci, dans sa quatrevingt neuvieme année, de devenir amoureux, mais ce qui s'appelle amoureux dans toutes les formes, d'une Femme du même endroit, qui avoit passé les cent deux ans. Autre prodige! Elle est devenue aussi amoureuse de ce Vieillard, qui étoit pour elle un jeune Homme. Il falloit que l'Amour eût bien peu à faire, ou qu'il fût bien en train de se réjouir, le jour qu'il s'amusa à blesser ces deux coeurs, qui depuis longtemps n'avoient plus songé à lui.

Quoi

Quoi qu'il en soit, tous deux se sont trouvé blessez à n'en pas revenir, sans un mariage, célébré & accompli en bonne forme. Le Carnaval avoit vû les premières étincelles de leurs feux. Le Carême a succédé. Pendant ce temps-là, il est défendu en Angleterre de se marier. Ces quarante jours ont parû trop longs à la tendre impatience de notre Couple suranné. Avoient-ils tort au bout du compte ? A leur âge on n'a point de momens à perdre, & à des coeurs épris l'un pour l'autre les momens, qui retardent leurs plaisirs, paroissent des siecles. Ils ont donc sollicité une dispense & l'ont obtenue & mise à profit. Heureux Epoux, si j'étois Poete, vous n'auriez pas manqué d'épithalame, & c'est une honte pour les Anglois de n'y avoir point songé. Mais peutêtre réservent-ils leur chaleur poétique, pour célébrer la naissance du premier fruit de votre hyménée. En ce cas-là je leur pardonne. Un tel évenement mérite bien des Poetes, qui ne se soient pas épuisez d'avance à célébrer des faits moins importans.

Je ne vous parlerai plus, Monsieur, que d'un mariage extraordinaire, & c'est encore de mes lettres de Londres que je tire ce que je vais vous conter. Il y a dans cette Ville un Perruquier joli, mignon, beau même, &

qui

qui n'a d'autre défaut auprès des Femmes que celui d'avoir le teint auſſi uni qu'elles & les traits auſſi délicats. Notez bien que ce défaut gâte furieuſement un Homme auprès de celles qui ſont Connoiſſeuſes. Auſſi a-t il adreſſé ſes voeux à une jeune Novice. Elle l'a écouté favorablement, & ils étoient ſur le point de ſe marier. Mais on a découvert je ne ſais comment que ce Perruquier étoit une Fille auſſi parfaitement Fille que ſa Maitreſſe. Si cette avanture a des ſuites, j'aurai ſoin de vous les mander. En attendant, je ſuis, Monſieur, Votre....

Amſterdam 28 *Avril.*

P. S. A propos du mariage du Barbier Femelle, eſt-il vrai ce qu'on mande de Breslau qu'une Femme y en a épouſé une autre? En vérité, ce fait eſt bien étonnant. Mais on y ajoute une circonſtance, qui l'eſt encore d'avantage, ſavoir, que le ſoi diſant Mari & ſa prétendue Femme ont vêcu pluſieurs années enſemble dans l'intelligence la plus charmante, & que les deux Parties ſe ſont gardé le ſecret avec la fidélité la plus religieuſe. Par quel art ce Mari de nom a-t-il donc gagné le coeur d'une Femme, à qui il reſſembloit trop pour qu'elle l'aimât? Mille & mille Couples mieux aſſortis ſont

sont moins heureux. Il faut que le Mari Femelle ait remplacé par bien des attentions, des complaisances, des services, ce qui lui manquoit du côté de la nature, & quelque chose qu'il ait pû faire, j'admire encore l'amour de sa Femme pour lui, je ne le conçois pas, il me passe. Ce qu'il y a de fâcheux pour ces tendres Conjoints, c'est que, selon mes lettres, la Justice, instruite par je ne sais quel hasard de ce qu'ils cachoient avec tant de soin, les a fait arrêter tous deux, & qu'on pourra bien les punir rigoureusement d'avoir violé par une aussi étrange union que la leur la sainteté du mariage.

A FRANCFORT.
Chez FRANÇOIS VARRENTRAPP.
& dans les Bureaux des Postes de chaque Ville.

AMUSEMENS LITTERAIRES.

Pour l'Année MDCCXXXIX.

SEMAINE XX.

Lettre Vingt Sixieme.

MONSIEUR,

IL y a quelques jours que je vis passer devant mes fenêtres une jeune Fille, qui, pour crime de vol, avoit été attachée à la brouette, ou à la charrette, & qui trainoit de rues en rues cette honteuse voiture. J'admirai d'abord la clémence des Magistrats, qui bornoient là son châtiment. Vous savez qu'il y a bien des Etats, où il en auroit couté la vie à cette Fille. Je m'attendris ensuite sur le malheur de sa jeunesse, parce qu'il ne peut guéres qu'avoir une triste influence sur le reste de sa vie. Ce sentiment me conduisit à des réflexions, que je vais tâcher de vous développer, ou de me développer à moi même, car je vous avoue qu'elles se

préſentoient en foule & ſans ordre à mon eſprit.

Les Souverains n'ont trouvé que deux manières de punir le crime. L'une eſt l'infamie, & l'autre la mort. L'infamie eſt pour tous ceux qu'ils jugent n'avoir pas mérité le dernier ſupplice. La mort eſt pour ceux qu'ils ne croient pas pouvoir punir d'une façon plus terrible. Lorſqu'ils n'ont condamné un Criminel qu'à l'infamie, ils ſe croient indulgens. Lorsqu'ils l'ont condamné à mourir, ils ne ſe croient que juſtes. Le Public penſe d'ordinaire comme les Juges, & moi j'oſe en certains cas penſer autrement.

La jeune Brouetteuſe que je vous ai dite va m'en fournir une preuve. Le premier jour que je la vis attelée à l'infame chariot, elle avoit la tête baiſſée, elle oſoit à peine ouvrir les yeux, un rouge de feu lui teignoit les joues, je remarquois qu'à chaque pas la honte lui ôtoit le courage & les forces, je veux bien vous dire en confidence que je ſouffrois avec elle, quoique je ne l'aie jamais vue & que j'ignore juſqu'à ſon nom. Je la revis le lendemain, & je remarquai qu'elle trainoit ſa voiture avec plus de vigueur que la veille. Le troiſième jour, j'eus lieu de juger qu'elle ne ſentoit preſque plus que la

fatigue

fatigue de promener derrière elle une brouette, qu'on m'a dit être assez pesante. Depuis ce temps-là, je l'ai rencontrée plusieurs fois, & je suis bien trompé, si j'ai eu tort de juger qu'enfin elle se familiarisoit avec l'infamie.

Cette dernière pensée m'a pénétré de pitié pour cette infortunée Créature. *Voilà donc une Ame perdue à jamais pour la vertu*, me suis-je dit. *Par où reviendroit elle à son devoir ? On lui en a fermé le chemin pour toûjours, en lui bouchant la route de l'honneur ?* En général, il me semble, Monsieur, que les Juges devroient être aussi avares de l'honneur des Hommes que de leur vie. Quelques réflexions sans ordre & sans liaison vous feront comprendre ce que je veux dire.

Naturellement les Hommes redoutent comme la mort le mépris & l'horreur de leurs semblables. Mais aussi cessent ils de craindre l'un & l'autre, lorsqu'ils s'en voient enfin accablez. Alors ils se font à cette situation affreuse. Ils se réconcilient avec le vice, qui les a plongez dans le malheur. Ils s'efforcent d'en tirer du moins tout ce qu'il peut fournir d'agréable. Par là même ils s'enfoncent d'avantage dans la voie de perdition. Ne seroit-il donc pas de l'humanité & en même temps de la politique d'être

réservé jusqu'au scrupule à infliger des peines flétrissantes?

Celui que les Juges condamnent à ces sortes de peines a encore quelques restes d'honneur, ou il n'en a plus aucuns. S'il lui restoit quelque sensibilité pour l'honneur, l'infamie publique la lui ôte. Aussi bien que feroit-il de ces sentimens? Ils ne lui serviroient qu'à aigrir sa douleur & le désespoir, où le réduit la perte irréparable qu'il a faite de l'estime des Hommes. Si le Criminel au contraire n'a point d'honneur, le condamner à l'infamie, c'est le laisser dans son élément, & non pas le châtier.

On convient que les Souverains & les Magistrats sont les Pères du Peuple. Je pars de ce principe, & voici comme je raisonne. Un bon Pere ne punit ses Enfans que pour les corriger. Je voudrois que ce fût là la première regle des Magistrats dans la punition des crimes, qui ne méritent point la mort.

Les châtimens, qu'un bon Pere inflige à ses Enfans, ne les rendent pas mépriſables à leur famille, & ce n'est pas non plus son intention qu'ils aient un si funeste effet. Dieu ne châtie les Hommes que par un effet de sa tendresse pour eux, & à cet égard, j'ose le dire, un Pere bon & sage est en quelque façon

façon l'image de Dieu. Je voudrois que de même, dans les cas, où les Juges ont à prononcer contre des Criminels, qui méritent leur compassion par diverses circonstances, ils ne les condamnassent qu'à des peines afflictives, & que l'idée d'infamie fût séparée de ces peines, en faveur des Gens qui tiennent encore à la vertu & à l'honneur par quelque endroit.

Ce que je propose paroît extraordinaire & ne l'est point. L'idée d'infamie, par rapport aux supplices, n'est qu'accidentelle & accessoire, & il dépend des Législateurs de l'y ajoûter, ou de l'en séparer entièrement. Un François vous dira de lui même que son père a eu le col coupé. Il se garderoit bien de vous parler avec la même franchise d'un père mort sur la potence ou aux galères. Il se peut néanmoins qu'un Homme pendu soit beaucoup moins coupable & par conséquent moins infame que celui, à qui on a tranché la tête. Pourquoi donc un François met-il tant de différence entre ces deux Hommes? C'est que les loix & les usages de France lui font regarder l'une de ces peines comme simplement afflictive, & l'autre comme afflictive & infamante tout à la fois.

Quoi! L'infamie, cet instrument si utile entre les mains des Juges, ne s'en serviront-

ils plus desormais, pour effraier ceux qui sont sur le penchant du crime? Je suis bien éloigné de le penser. Qu'ils continuent au contraire de l'emploier. Mais que ce soit avec les ménagemens les plus délicats. Qu'ils paroissent eux mêmes regarder cette peine comme affreuse. Qu'on voie qu'ils ne se déterminent qu'à l'extrémité à y assujettir les coupables. Qu'ils leur témoignent la violence qu'ils se font, en les y condamnant, par l'air triste & abattu, avec lequel ils leur prononceront leur sentence. Peu à peu les Scélérats mêmes parviendront à redouter l'infamie plus que la mort. Combien ne sera pas utile cette méthode? Il est vrai qu'il y aura encore des Criminels, les passions ne sauroient manquer d'en faire, mais il y en aura moins, parce que plusieurs d'entre eux, qui ne regardoient l'infamie que comme un pis aller fort supportable, l'envisageront alors comme un mal terrible. L'infamie des châtimens ne manque son effet, que parce qu'on la met à tous les jours.

Je voudrois encore que la peine d'infamie n'imprimât point sur le front des Criminels une tache ineffaçable. Un Soldat en France est déshonnoré, quand il a passé par les baguettes. C'est dire assez qu'il est incapable du service. Car sans compter qu'aucun Soldat

Soldat ne seroit assez lâche pour se resoudre à servir avec lui, quelle fidélité, quelles actions de courage l'Etat peut-il attendre d'un Homme, à qui sa fidélité & son courage ne rendront pas l'honneur? Que faire donc? Faudra-t-il que l'Armée perde autant de Soldats que les Loix Militaires en auront condamnez à ce châtiment? Non. Ces mêmes Loix leur rendent d'abord l'honneur par la cérémonie de leur passer le drapeau trois fois sur la tête, & en menaçant du même supplice ceux du Régiment qui reprocheront à leur Camarade ce qui lui est arrivé.

Vous jugez bien, Monsieur, que ce cas ne se peut appliquer dans son entier à la Justice Civile, & je ne songe pas non plus à le faire. Qui craindroit une flétrissure, dont les moindres traces disparoîtroient dans l'instant même? Elle n'auroit presque pas le temps de faire une impression douloureuse, & par conséquent la Société en tireroit peu d'avantage. Que le Criminel sente donc longtemps le fardeau accablant de l'infamie. Mais aussi qu'elle ne soit pas éternelle, &. qu'un Homme, qui a donné des preuves non suspectes de son retour à la vertu, soit rétabli dans son honneur par les mêmes Loix, qui ont dû punir son crime. Chaque réhabilitation de cette espece seroit tout à la fois

un acte d'équité & de politique, & rendroit à la Société des Citoiens, qui, dans le syſteme d'une infamie indélébile, lui auroient été à jamais inutiles, ou pernicieux.

J'ai remarqué une autre choſe dans la diſcipline militaire des François. C'eſt qu'on chaſſe avec infamie du Régiment tout Soldat, qui a mérité de paſſer pluſieurs fois par les baguettes. On le regarde comme perdu ſans reſſource pour la vertu, puiſqu'il eſt inſenſible au déshonneur. Les Magiſtrats pourroient en agir de même avec les Gens, que la Juſtice a flêtris plus d'une fois, & ſelon l'énormité de leurs crimes, ou les retrancher abſolument de la Société, ou les lui rendre utiles par des travaux, qui ne finiroient qu'avec leur vie.

En général, voici, Monſieur, quelle eſt ma maxime. C'eſt que la Juſtice des Hommes doit autant qu'il eſt poſſible imiter celle du Dieu, de qui elle tient ſon autorité, & qui, en la lui donnant, ne s'eſt propoſé que le bien commun des Sociétez. Or pourquoi cet Etre auſſi bon que juſte punit-il les méchans? C'eſt afin que leurs châtimens ſoient avantageux à eux mêmes & aux autres Hommes. Le Voluptueux eſt attaché ſur un lit par une maladie d'épuiſement & de langueur. Dans le triſte calme, qu'elle lui pro-

procure, il se rappelle sa vie passée, il sent que sa punition est une suite naturelle de ses excès, il se reproche les injustices qu'ils lui ont fait faire, il en reconnoît la noirceur, il retourne à Dieu par un repentir sincere, & s'il se releve, il est fort probable qu'il réparera ses fautes par une conduite tout à fait différente de celle qu'il a tenue.

L'Homme orgueilleux & opiniâtre ne trouve point de plaisir comparable à celui de la vengeance. Il est vrai que ce plaisir odieux n'est digne que d'un être naturellement malin, tel par exemple que les Manichéens supposoient le Mauvais Principe. Ajoutez que jamais peutêtre la modération & la patience ne coutèrent autant que la satisfaction de se vanger. Je ne parle point du sacrifice de l'humanité, de la bonté, souvent de l'équité, & toûjours de la religion, qui est le premier, qu'on doit faire, quand on veut parvenir à satisfaire son ressentiment. Mais à quelles dissimulations, quelles inquiétudes, quelles impatiences, quels rongemens de coeur, quelles dépenses ne faut-il pas se soumettre, avant de gouter cette joie barbare! Quels embarras, quelles craintes & souvent quels maux lui succèdent! Alors le sentiment agréable de la vengeance ne subsiste plus. Il n'en reste

que les pernicieux effets. Le Vindicatif en vient à reconnoître peu à peu que sa propre malice a servi d'instrument à la Divinité pour le châtier. Bientôt il abhorre le plaisir, qu'il a eu la folie d'acheter si cher. Il découvre tout à la fois l'excès & l'injustice de la vengeance, qu'il a prise, & la clémence aussi bien que la justice de Dieu, lors même qu'il châtie les Hommes. Peut-être retombera-t-il de nouveau dans la faute, dont il voit l'atrocité & dont il éprouve les funestes suites. Mais lui & la Société auront gagné à son châtiment, que ses chutes seront moins fréquentes & moins lourdes.

Il en sera de même de cet Homme, qui perd aujourd'hui dans le luxe & dans le faste, non seulement les fruits pénibles des travaux & de l'oeconomie de ses Ancêtres, mais même ceux qu'il tire de son avarice. Il n'a jamais senti les désagrémens sans nombre attachez à certaines conditions. De là sa dureté pour ceux que la Providence y a placez. En paiant son Laquais, il s'imagine lui faire une grace & mériter la reconnoissance de ce malheureux. Si pour son propre intérêt il a rendu service à quelques personnes, il devient leur Tyran & leur reproche cent fois sa bonté, qu'il traite de sotte, & qui l'est réellement, puisque jamais Dieu

ni

ni les Hommes ne lui en tiendront compte. Prête-t-il quelque somme sur de bons gages? Comptez qu'après lui l'Usure en personne ne trouvera rien à changer au marché, qu'il aura fait. Cependant cet Homme, en même temps avare & prodigue, cet Homme qui ne refuse rien à ses passions, ce même Homme admire qu'un Artisan qu'il paie mal manque cependant d'argent & lui en demande. Il éxige de ses Domestiques la ponctualité la plus exacte; il ne reçoit leurs services les plus empressez que comme des dettes, qu'on lui paie; il les gronde rudement des moindres fautes, qu'ils commettent; il les chasse sur les plus légères marques d'impatience, qu'ils lui laissent voir; en un mot, il les traite comme si les Gens qui servent devoient être incapables de sottises, & que le privilege d'extravaguer impunément fût affecté à l'opulence & à la noblesse. Il trouve mauvais qu'un Homme, au dessous de lui par sa naissance & par ses biens, se mette d'une manière un peu passable, pour s'accommoder à la sottise du Monde, dont il a besoin, & qu'un habillement moins avantageux préviendroit contre lui. Il ne sauroit souffrir que le pauvre & vertueux Menuisier, qui, à force de sueurs & d'épargnes pendant la semaine, a gagné dequoi faire

faire meilleure chère le Dimanche avec sa Famille, oublie un peu sa misère ce jour-là & s'abandonne au plaisir de se reposer, plaisir qui est presque le seul que sa fortune lui laisse. Il lui semble qu'à de telles gens le nécessaire le plus modique doit suffire: les plaisirs sont de trop pour des Personnages si mépriſables; ils ne siéent bien qu'à des natures aussi nobles que la sienne, c'est à dire, qu'à des personnes aussi oisives & aussi riches. Mais attendons que l'adversité, qui ne sauroit guères manquer de suivre un jour ou l'autre son orgueil & sa dureté, l'ait réduit au niveau de ces Hommes, qu'il mépriſoit, & qu'elle lui ait appris par une triste expérience qu'il n'étoit en rien au dessus d'eux. Que sa manière de penser & de sentir changera! Quels reproches ne se fera-t-il pas à lui même! Que sa vanité lui paroîtra folle, & sa dureté odieuse! Qu'il regrettera l'usage honteux, qu'il faisoit de ses richesses, & les occasions précieuses, qu'il a perdues volontairement, de les emploier d'une manière qui répondît à leur destination! Peutêtre ne sera-t-il plus temps pour sa fortune de faire des réflexions si mortifiantes, mais si justes. Mais du moins y gagnera-t-il cette docilité, cette humanité, cette patience, cette modération, dont il étoit incapable auparavant,

& peutêtre auſſi ſes ſemblables, effraiez de ſa diſgrace & craignant enfin pour eux un ſort auſſi triſte que le ſien, deviendront-ils ſages par ſon châtiment.

Voilà comme les peines, que Dieu nous inflige, tendent par leur nature à nous rendre meilleurs, & nous qui ſouffrons, & ceux qui nous voient ſouffrir. Qu'il ſeroit à ſouhaiter que la Juſtice humaine pût ſuivre de près ce modèle! Sa rigueur même ſeroit ſalutaire aux Coupables. La Société en général profiteroit de leur châtiment. Il inſtruiroit ceux qui ſont ſur le penchant du crime & en rameneroit quelques-uns à la vertu.

Il s'enſuit bien clairement de ces principes qu'il y a pluſieurs ſentences de mort, de banniſſement, de priſon perpétuelle, d'infamie ineffaçable, que je réduirois, ſi j'étois Légiſlateur, à des peines & à des travaux, qui tourneroient au profit de la Société, que ces Criminels auroient léſée. Tel battroit du ciment, ou ſcieroit du bois, qui pourroit ſervir à rebâtir la maiſon, où il a volé. Tel, que d'autres Loix auroient condamné à être pendu, fileroit des cordes pour les uſages ordinaires de la vie, & il les fileroit à meilleur marché que les Cordiers. Telle Fille, que ſon manque de talens auroit réduite

réduite à gagner son pain par un commerce criminel, apprendroit dans sa prison à se procurer le nécessaire & même les commoditez de la vie par des arts utiles & honnêtes, & elle feroit pour un vil prix des dentelles, ou des tapisseries, à l'Epouse ou à la Mère du jeune Homme, qu'elle a débauché. Une autre, que la seule haine du travail, auquel son éducation l'avoit rendu propre, auroit poussée aux mêmes crimes, plus coupable que la première, seroit aussi moins ménagée. Mais en travaillant malgré elle à remplir certaines tâches journalières, elle s'accoutumeroit insensiblement à regarder le travail comme utile & amusant tout à la fois. Cette habitude lui serviroit un jour, & en attendant le Public en profiteroit.

Il me semble qu'il y a peu de Criminels, dont on ne pût par de pareils châtimens faire des Sujets utiles. Mais par malheur il en est à peu près des Juges comme de ces Régens, qui ont à gouverner une foule de Disciples, dont plusieurs sont indociles, & chagrinent leurs Compagnons, ou les corrompent. La multitude des Ecoliers délinquans & la diversité de leurs fautes embarrassent ces Maîtres & les fatiguent. Pour abbréger, ils établissent en général un certain nombre de peines, & ils y condamnent indif-

indifféremment & sans beaucoup d'éxamen le plus coupable & celui qui l'est le moins. C'est assez pour eux que les fautes de ces Ecoliers soient de la même espece & portent le même nom. Vous m'avouerez que cette conduite n'est pas équitable. Celle des Juges que je suppose l'est elle plus ? Certainement vous ne me direz pas qu'oui.

Ne croiez pourtant pas que je pense à leur faire un crime de ce que les proportions ne sont pas toûjours gardées avec l'exactitude la plus scrupuleuse dans la distribution qu'ils font des châtimens. Cette exactitude ne peut se trouver qu'en Dieu. Comme lui seul est capable de voir les différences infiniment petites qu'il peut y avoir entre cent mille actions du même genre, lui seul aussi est capable de proportionner les peines avec la précision la plus juste à la malice plus ou moins grande des fautes. Voici donc ce que j'ai uniquement voulu dire. C'est que dans ces sortes de punitions, qui ne vont pas à retrancher pour toûjours les Criminels de la Société, les Juges, maîtres d'aggraver ou de modérer les peines, ne sauroient apporter trop d'attention à les ajuster aux circonstances, qui peuvent être contraires ou favorables au Criminel, circonstances, dont il y en a toûjours plusieurs, qui sont importantes

& connues des Juges. Dans les autres sortes de châtimens, le Juge n'est que le Ministre de la Loi & ne fait que prononcer la sentence, qu'elle a rendue, au lieu que dans ceux-ci, les Coupables sont abandonnez à son équité. Alors il agit en Souverain & sans dépendance. Ses lumières sont sa seule regle. La dignité d'un Juge ne me paroît jamais si auguste que dans ces circonstances-là. Mais jamais aussi elle n'est si difficile à bien remplir. C'est là qu'il a besoin de l'équité la plus éclairée & la plus sevère, pour distinguer entre des fautes, qui paroissent toutes semblables, & pour ne punir, ni trop rigoureusement, ni trop mollement.

Mais où m'entrainent mes réflexions! Est-ce à moi de donner des avis aux Juges? En vérité, je rougis de voir que ma témérité ait pû aller jusques-là. Je ne pensois à rien de semblable, en commençant ma lettre. Ma plume seule m'a inspiré, &, comme vous voiez, Monsieur, elle l'a fait assez mal. J'espère qu'une autre fois elle réüssira mieux. En attendant, je vous prie de me croire, Monsieur, Votre.

Manheim 9 Mai.

A FRANCFORT.
Chez FRANÇOIS VARRENTRAPP.
& dans les Bureaux des Postes de chaque Ville.

AMUSEMENS LITTERAIRES.

Pour l'Année MDCCXXXIX.

SEMAINE XXI.

Lettre Vingt Septieme.

MONSIEUR,

JE vous ai rapporté jusqu'ici ce qui se passoit en Angleterre, au sujet de la Convention Préliminaire avec l'Espagne, & il y a peu d'Ecrits pour ou contre, dont je ne vous aie envoié des traductions, ou des extraits. Aujourd'hui les Ecrivains des deux Partis semblent avoir abandonné cette matière. Effectivement elle étoit épuisée, & peutêtre leur imagination l'étoit elle aussi. Ainsi les Ennemis du Ministre remontent maintenant à ses anciennes négociations & y cherchent de nouveaux crimes, pour irriter de plus en plus contre lui une partie de la Nation & pour nourrir la haine des Mécontens.

Ce qui m'étonne, c'eſt qu'un Peuple ſi ſenſé puiſſe être la Dupe de leurs Ecrivains. Par exemple, ils blâment le Chevalier Robert Walpole d'avoir conclu en vingt ſix le Traité d'Hanover, au lieu d'accéder à celui de Vienne entre l'Empereur & l'Eſpagne, dont le but étoit d'abimer la France. Cependant chacun ſait quels deſſeins on formoit alors à Vienne & à Madrid par rapport à la Compagnie d'Oſtende & à la reſtitution de Gibraltar, outre que la France auroit infailliblement trouvé moien de détacher l'Eſpagne, ſi l'Angleterre avoit accédé au Traité de Vienne, comme elle a réüſſi dans la ſuite à mettre les Eſpagnols dans ſes intérêts.

On déſapprouve le Traité de Seville, parce que l'introduction de ſix mille Eſpagnols en Italie, au lieu de ſix mille Hommes de Troupes neutres, y a occaſionné dans la ſuite de grandes pertes à l'Empereur. Vain prétexte. L'Eſpagne a-t elle eu beſoin de ces Troupes & de la voie de la Toſcane, pour conquerir les deux Siciles?

On traite d'imprudent le Traité conclu en trente-un avec l'Empereur, parce que l'Angleterre s'y eſt engagée à garentir la Pragmatique Sanction. Mais S. M. Imp. s'engagea de ſon côté à faire ceſſer la Compagnie d'Oſtende, qui avoit ſi fort allarmé

les

les Anglois & avec raiſon. L'avantage de ce Traité eſt donc réciproque.

On fait un crime au Miniſtre d'avoir abandonné dans la Guerre précédente l'Empereur, l'Allié naturel de l'Angleterre. Que falloit-il donc que fit ce Miniſtre ? Qu'il embarquât la Nation dans une guerre contre les Forces réünies de la France, de l'Eſpagne & de la Sardaigne, ſans pouvoir eſpérer le ſecours de la Hollande, qui avoit des raiſons de ſe tenir neutre ?

A quoi ne s'amuſe pas la haine ! Elle va juſqu'à reprocher au Chevalier Robert Walpole l'aveu fait dans un Ecrit public que l'Angleterre aujourd'hui n'eſt pas en état de faire la guerre aux Eſpagnols avec avantage. On dit que cet aveu, fût il fondé ſur la vérité, ne devoit jamais échapper à une Plume Angloiſe, puiſqu'il déshonore la Nation, & qu'il eſt propre à redoubler la confiance de ſes Ennemis. Mais ſi cet aveu eſt véritable, & qu'il n'apprenne rien de nouveau à ces Ennemis réels, ou imaginaires, dont on parle, eſt-ce une trahiſon de l'avoir fait ? D'ailleurs qu'eſt-ce qui l'a arraché cet aveu, dont on ſe plaint ſi amèrement ? N'eſt-ce pas la néceſſité & l'envie de convaincre les Anglois d'une vérité importante pour eux, & dont leurs Démagogues, ou Tribuns du

Peuple, se gardent bien de leur parler, savoir, qu'une Nation commerçante ne doit s'engager dans une guerre, que dans l'extrémité la plus pressante?

Pour moi, Monsieur, qui n'ai jamais été à la tête des affaires publiques, & qui sans doute n'y serai jamais, je n'ai pas laissé de m'amuser plusieurs fois à songer comment des Hommes, choisis contre leur attente parmi une foule de leurs pareils, pour devenir Ministres d'Etat, pouvoient se trouver tout à coup capables de remplir avec honneur un poste si difficile. Je ne sais pas encore comment ils s'y prennent. Mais il me semble que, s'ils sont éclairez & vertueux, ils n'ont qu'à se conduire dans les affaires les plus considérables comme ils feroient dans leurs affaires domestiques, & sur ce pied-là, voici comme je raisonne.

Un Négociant plaideur est un Homme à demi perdu. Il donne aux Procureurs & aux Avocats des sommes, qu'il auroit pû emploier avec beaucoup plus de profit dans son commerce. Il leur prodigue son temps. La meilleure partie de son attention est réservée pour son procès, & son esprit en est aussi rempli que son coeur. Pendant ce temps-là, il laisse échapper les occasions, d'où il pouvoit attendre un gain assuré, &

d'autres,

d'autres, qui les épioient, s'en saisissent avidement. Supposé que ces occasions se représentent de nouveau, il ne peut en tirer parti, faute d'argent, ou faute de temps. L'espérance de gagner son procès & la crainte de le perdre l'attachent également à le poursuivre, & par conséquent lui font un tort égal.

Je crois qu'il en est à peu près de même des Anglois. S'ils se brouillent avec l'Espagne, la France, toûjours alerte, quand il s'agit de son intérêt, ne manquera pas de leur enlever la traite des Negres, & qui sait si elle se bornera à cet avantage. Ils attaqueront peutêtre l'Espagne, & ils dépenseront, pour se venger d'elle, des thrésors, qu'ils auroient plus utilement destinez à continuer leur commerce ordinaire & à l'augmenter. Cependant la guerre ira toûjours son train accoûtumé, c'est à dire, tantôt bien & tantôt mal pour les Anglois, leurs succès & leurs pertes les piqueront également, enfin ils feront la paix, comme ils pourront, mais ce ne sera jamais à des conditions assez avantageuses, pour qu'ils ne regrettent point de l'avoir rompue.

Il me semble qu'après une décision, comme celle que vous venez de voir, j'entends quelcun me demander d'un air railleur quel

parti je prendrois donc, moi qui fais ici le Docteur, si j'étois à la place d'un Premier Ministre d'Angleterre. Il seroit bien court & bien simple, & peutêtre ajouterez vous, Monsieur, qu'il seroit bien juste. Ce seroit de faire défendre aux Anglois sous les peines les plus rigoureuses tout commerce illégitime dans les Indes Espagnoles. C'est la contrebande seule des Anglois qui a fait naître les différends, qui subsistent aujourd'hui entre les Cours de Londres & de Madrid. Abolissez la contrebande, qui aussi bien est une manière inique de s'enrichir. Les plaintes & les représailles cessent dès lors.

J'avoue que peutêtre plusieurs Négocians d'Angleterre perdront beaucoup, si on leur ravit cette sorte de Commerce. Mais ce que ces avares & injustes Particuliers auront de moins, la Nation le regagnera. En un mot, l'Espagne, n'aiant plus à se garder de leurs pratiques illicites, en sera d'autant plus disposée à faire des conditions justes & avantageuses à l'Angleterre pour son commerce.

En vérité, Monsieur, plus j'examine ce qui se passe en Angleterre & ailleurs, plus je me confirme dans la pensée, qui s'est souvent présentée à mon esprit, que le malheur des Républiques vient principalement de ce que leurs Sujets ne sont pas aussi Républi-

cains

cains qu'ils le croient, & qu'ils devroient l'être. Supposons qu'un certain nombre de Marchands Anglois eussent aimé véritablement leur Patrie. N'est-il pas certain qu'ils n'auroient point voulu risquer son repos, pour se procurer leurs avantages particuliers par la contrebande ? Je vous demande s'ils ont témoigné cette vertueuse délicatesse dans les Indes Espagnoles.

Cependant ces mêmes Marchands se récrient aujourd'hui, pour aigrir de plus en plus les esprits, qu'ils ne sauroient trouver aucune proportion entre les pertes essuiées par les Anglois, & le dédommagement accordé par les Espagnols. C'est qu'ils ne comptent pas le tort, qu'eux mêmes ont fait à l'Espagne par leur commerce clandestin, ni les avantages, qu'ils en ont retirez. Ils ne font entrer en ligne de compte que leurs propres pertes. De là leurs plaintes sur l'inégalité de la balance. Vous allez voir si elles sont justes par ce récit, qui vient de source. C'est un Anglois qui parle.

„ Après que les Espagnols nous eurent „accordé préalablement une réparation des „pertes & une satisfaction des injures, que „nous avions essuiées, la première supputa„tion des demandes de la Grande Bretagne „contre l'Espagne monta à trois cent quarante

„& quelques mille livres ſterling, y compris „les ſaiſies, qui avoient été examinées par „les Commiſſaires, auſſi bien que celles qui „avoient été faites depuis. Mais Monſieur „St...., un des Commiſſaires, jugea qu'il „falloit raïer quelques articles, qui conte„noient des demandes abſolument injuſtes, „ou trop fortes, & que cette déduction „faite, la ſomme, qu'on pourroit exiger „comme une ſatisfaction raiſonnable pour les „Sujets léſez de la Grande Bretagne, mon„teroit à deux cent mille livres ſterling.

„ Les prétentions, que l'Eſpagne forma „de ſon côté, montèrent à cent quatrevingt „mille livres ſterling, & le ſusdit Commiſ„ſaire fut d'avis que ſoixante mille ſuffiroient, „pour ſatisfaire aux juſtes demandes des Eſ„pagnols.

„ Sur ce fondement on entra en négocia„tion pour une ſatisfaction reciproque des „dommages ſoufferts de part & d'autre, &, „comme nous ne voulumes accepter, ni les „cédules à nous offertes pour la reſtitution, „qui nous devoit être faite aux Indes Occi„dentales, ni les aſſignations, qu'on vouloit „nous donner ſur la Chambre de Seville, „ou ſur les Vaiſſeaux de Régitre, ou ſur „d'autres Vaiſſeaux à notre choix, & que „nous rejettames toute autre condition que „celle

„celle d'un paiement effectif de la balance,
„qui se feroit à Londres dans un court terme,
„il a été stipulé par le troisieme article de la
„Convention que l'Espagne paieroit à Lon-
„dres nonante cinq mille livres sterling dans
„l'espace de quatre mois, & cette somme,
„jointe aux soixante mille livres sterling re-
„connues être dues à l'Espagne, faisant en tout
„cent cinquante cinq mille livres sterling, a
„été destinée à dédommager les Marchands
„Anglois, en rabattant quarante cinq mille
„livres sterling, à cause de la sureté & de la
„promptitude du paiement.

Ces raisons & d'autres semblables ont été proposées tant de fois au Public & de tant de manières différentes, qu'elles ont déja ramené quelques esprits. Ainsi on croit que, malgré les menaces ouvertes & les menées secrettes des Mécontens, le Ministère se soutiendra toûjours, protégé comme il l'est par son innocence & ses talens & par la fermeté du Roi. Vous savez combien le fameux Cardinal de Retz * trouvoit cette dernière circonstance avantageuse. Elle ne l'est pas tout à fait autant en Angleterre.

* Il disoit à la Reine Régente de France que, s'il avoit pour un seul jour le Roi de son côté, il n'y auroit aucun embarras, dont il ne sût se tirer.

Mais elle l'eſt plus qu'elle ne l'étoit ſous les anciens Souverains de ce Roiaume, & elle ne ſauroit être inutile à des Miniſtres integres.

Je quitte cette matière, pour vous entretenir d'un Livre imprimé depuis peu à Londres. C'eſt une Hiſtoire Générale des Turcs, compoſée, à ce qu'on dit, par un des Premiers Miniſtres de la Porte, & traduite en Anglois par Monſieur Ribb, Marchand Anglois, qui a fait un long ſéjour à Conſtantinople. En voici un morceau, qui pourra vous donner une grande idée du tout.

La Sultane Kioſem, aiant entrepris de dépoſer ſon Petit Fils Mahomet IV. * ſous la minorité duquel elle avoit été nommée Régente, après la mort d'Ibrahim, entretenoit des liaiſons ſecrettes avec Bectas, Aga des Janiſſaires, Ennemi particulier de la jeune Sultane, Mère de Mahomet. Cette Princeſſe, n'ignorant pas ce qu'elle avoit à craindre de la Grand-Mère de ſon Fils, avoit mis dans ſes intérêts le Grand Vizir, les Saphis & tout le Serrail.

Les deux Sultanes étoient extrémement ani-

* Mahomet IV. etoit né le 2. Janvier 1642. Il ſuccéda en 1648. à ſon Pere Ibrahim I. que les Janiſſaires étranglérent. C'eſt ſous le Régne de Mahomet que les Turcs prirent Candie & aſſiégerent Vienne.

animées l'une contre l'autre. La jeune avoit intérêt de soutenir l'Autorité de son fils, & l'autre vouloit conserver la sienne. Les semences de cette division se répandoient tous les jours, non seulement dans le Serrail, mais aussi dans la Ville, qui étoit partagée en différens Partis. Le trouble & la confusion paroissoient augmenter à tous momens. La vieille Reine donnoit avis à Bectas de tout ce qui se passoit dans l'intérieur du serrail. Elle noircissoit sa Rivale dans l'esprit des Janissaires, & insinuoit qu'il étoit nécessaire d'ôter le throne à Mahomet, & d'y placer Soliman †, son Frère, Prince d'un mérite extraordinaire. Bectas, animé par l'espérance qu'elle lui donnoit, de devenir le premier Instrument de sa puissance, fit une Assemblée à Orta-Giani, qui est la Mosquée des Janissaires. Il s'y trouva un grand nombre de Gens d'épée & de Ministres de la Loi. L'Aga eut même la hardiesse d'inviter le Premier Ministre à s'y rendre, dans la pensée qu'il pourroit l'attacher à ses intérêts, ou s'en défaire, s'il marquoit trop de penchant

* Soliman III. succéda à son Frere déposé en 1687. Il continua la Guerre contre l'Empereur, qui ne lui fut pas heureuse dans les commencemens; mais il remporta ensuite de grands avantages sur les Armes Impériales, que sa mort arrivée en 1692. interrompit.

chant pour le Parti opposé. Il étoit deux heures de nuit, lorsqu'il lui envoia faire cette prière. L'heure étoit indue, & la proposition peu respectueuse. Cependant le Vizir, qui étoit un grand Politique, se crut obligé de dissimuler. Il partit de chez lui avec peu de monde. Le premier objet qu'il rencontra fut une Garde de dix mille Janissaires, le mousquet sur l'épaule, & la mêche allumée par les deux bouts. Cette rencontre imprévue le surprit; mais rentrant en soi-même, il continua son chemin. Bectas le voiant approcher de la Mosquée, ne prit pas la peine d'aller au devant de lui, & se contenta de lui envoier un Officier. Quoique le grand coeur du Vizir eut peine à supporter un tel mépris, il n'en témoigna rien. Il aborda Bectas, qui se leva à peine pour le saluer.

L'entretien se fit sans dispute & sans chaleur, parce que le Vizir, qui n'avoit en vue que de s'instruire du dessein des Conjurez, affecta de céder à leurs raisons, & d'entrer dans toutes leurs vues. Il les assura même, en jurant sur l'Alcoran, avec d'horribles imprécations contre lui même & contre sa Famille, qu'il les serviroit de tout son pouvoir. Bectas, persuadé par ses sermens, eut l'imprudence de lui permettre de se retirer.

rer. Mais le Vizir avoit des penſées bien différentes. A peine fut-il en liberté, qu'il ſe rendit au Serrail, ſuivi ſeulement de deux Perſonnes, & en remerciant le Prophete de l'avoir délivré d'un ſi grand péril. Etant arrivé à la Porte de Fer, dans le deſſein de paſſer au travers du Jardin, il fut ſurpris de la trouver ouverte contre la coutume. Il en demanda la raiſon aux Boſtangis, qui lui dirent que c'étoit l'ordre de la vieille Sultane. Cette réponſe n'aiant fait que redoubler ſes défiances, il alla ſans bruit à l'Appartement du Sultan, & rencontra heureuſement en chemin le Kutzlir Agaſi, qui faiſoit la ronde autour de l'Appartement de la vieille Sultane. Celui-ci reconnut d'abord le Vizir à ſa voix, & fut fort ſurpris de le voir à une heure ſi indue. Mais lorſqu'il eut appris de lui le ſujet de ſes allarmes, il le loua de ſa vigilance, & lui fit remarquer que la vieille Reine n'étoit pas encore couchée. Elle avoit paſſé le temps à ſe réjouir avec ſes Eunuques & ſes Femmes, à chanter, à danſer, & à faire jouer de divers Inſtrumens; elle qui avoit coutume de ſe mettre de bonne heure au lit.

Après une courte Conférence, le Vizir & le Kutzlir Agaſi, ſuivis de quelques Eunuques, entrèrent dans l'Appartement de cette

Prin-

Princeſſe, & voiant qu'on n'étoit pas diſpoſé à les recevoir, le Kutzlir, Homme fier & réſolu, donna un coup de poignard au Bacha Kapa Oglar, Grand Chambellan. Les Eunuques, qui l'accompagnoient, entrèrent en furieux avec lui, le poignard à la main, & mirent en fuite tout ce qui ſe préſenta à leur rencontre. La Sultane demeura ſeule dans ſa Chambre, où elle fut donnée en garde aux Eunuques du Sultan. Tous ſes Gens, qui avoient pris la fuite vers la Porte du Serrail, furent arrêtez avec le reſte de ſes Officiers, & mis ſous une Garde ſûre. Cette action ſe fit, avec ſi peu de bruit, que l'allarme ne fut pas même portée juſqu'au Quartier du Sultan, quoi qu'il ne fut pas éloigné.

Le Vizir & le Kutzlir Agaſi ſe rendirent enſemble à la Chambre, où le Sultan étoit couché. Ils entr'ouvrirent la Porte, & faiſant ſigne ** aux Femmes, qui étoient de garde, ils leur firent entendre qu'il falloit éveiller la jeune Sultane. Une des Femmes l'éveilla, en lui gratant doucement les pieds, & lui annonça la viſite extraordinaire, qu'on venoit lui rendre. Elle ſe leva avec beaucoup de ſurpriſe. A peine le Vizir eut il

** On ſait que la coutume du Serrail eſt de ſe parler par ſignes.

il commencé à lui parler du péril, où elle étoit, que ſe le figurant encore plus terrible, elle courut comme hors d'elle même au lit de ſon Fils, & le prenant entre ſes bras, elle s'écria de toute ſa force, *O mon Fils! nous ſommes morts.* Le Grand Seigneur, qui n'étoit qu'un Enfant, ſe mit à pleurer, & conjura le Vizir de lui ſauver la vie. Le Vizir ne put s'empêcher de jetter des larmes. Il embraſſa ſon Maitre. Il encouragea la Mère & le Fils, en leur proteſtant qu'il perdroit mille fois la vie, plutôt que de ſouffrir qu'ils reçuſſent le moindre outrage. Enſuite il les mena, à la lueur de quelques flambeaux, vers l'Hozada, où ſe trouvent ordinairement les principaux Seigneurs de la Cour.

Ceux qui faiſoient garde dans cette Chambre, furent étonnez de voir tant de lumière, & s'avançant du côté d'où elle venoit, ils le furent encore plus d'appercevoir le Grand Seigneur. Tous leurs Compagnons s'étant éveillez, au même moment, le Sultan fut placé ſur le thrône, qui eſt toujours dans cette Chambre, & les quarante Officiers qui y ſont ſans ceſſe, vinrent ſe préſenter à S. H., en la ſuppliant d'emploier leur courage & leur vie pour ſon ſervice. Le Vizir répondit: *Celui qui mange le pain du Roi,*

doit

doit s'attacher inviolablement au service du Roi. Nous avons souffert jusqu'ici que des Traitres aient fait mourir Sultan Ibrahim. Ils veulent maintenant nous arracher encore celui-ci. C'est à vous, qui êtes ses principaux Serviteurs à le secourir. Egiusi Mustapha Bacha, Capitaine de la Chambre, hardi comme un Lion, & déjà informé des principaux desseins de la vieille Reine, répondit sur le champ : *Grand Vizir, soiez en repos ; vous verrez demain, avec l'aide du Prophete les têtes de vos Ennemis à vos pieds.*

La suite pour l'Ordinaire prochain.

A FRANCFORT.
Chez FRANÇOIS VARRENTRAPP.
& dans les Bureaux des Postes de chaque Ville.

AMUSEMENS LITTERAIRES.

Pour l'Année MDCCXXXIX.

SEMAINE XXII.

Suite de la Lettre Vingt Septieme.

APrès avoir tenu Conſeil, le premier parti auquel ils s'arrêtèrent fut de faire apporter de l'encre & du papier, & de faire ſigner au Grand Seigneur un Ordre, pour étrangler le Boſtangis Bacha, comme un Traitre, qui avoit laiſſé la Porte des Jardins ouverte pendant la nuit. Cette ſentence fut éxécutée au même moment. Sa Charge aiant été donnée auſſitôt à un autre, on lui fit prêter le ſerment de fidélité, & il le fit prêter à tous les Boſtangis du Serrail, qui ſe trouvèrent au nombre de cinq cent. Il les diſtribua enſuite à la garde des Portes & ſur les murailles du Jardin. On propoſa de faire aſſembler les Ichoglans, & pour éviter le bruit, on alla d'abord à la Chambre du Capa Agaſi, à qui ſon Emploi donne l'inten-

dance de toute la jeuneſſe du Serrail. On heurta doucement à ſa Porte. Les Gardes vinrent demander qui c'étoit. On leur dit d'éveiller le Capa Agaſi, & de lui dire qu'on vouloit lui parler à ſa fenêtre. Le Capa, avant que de ſe lever, voulut ſavoir de la part de qui on le demandoit. On lui dit que c'étoit le Vizir & le Kutzlir Agaſi. Il répondit qu'étant indiſpoſé, il ne pouvoit ſe lever, & qu'on pouvoit lui faire ſavoir par la fenêtre ce qu'on avoit à lui demander. Ce qui obligea enfin de lui dire aſſez haut: *Nous vous commandons, au nom du Sultan, de faire lever promptement tous les Ichoglans du Serrail, pour une affaire de la derniere importance.* Comme il ne ſe hâta point encore d'obéïr, on s'imagina qu'il étoit de la Conſpiration, quoique la vérité fut que c'étoit un Vieillard de quatrevingt dix ans, mal ſain, & qui ne pouvoit ſe remuer facilement. Le Vizir voiant qu'il demeuroit immobile, lui cria une ſeconde fois de toute ſa force: *Aga, faites promptement lever les Ichoglans; on veut nous enlever le Sultan.* Mais il demeura ferme dans ſa réſolution, & proteſta qu'il ne les feroit point lever ſans un ordre par écrit.

Au bruit de cette conteſtation, ſes Domeſtiques s'éveillèrent, & comprenant qu'il étoit

étoit queſtion de la ſûreté, & peutêtre de la vie du Grand Seigneur, ils allèrent, ſans ordre, heurter à la Porte des grandes & des petites Chambres. Le Sommelier alla à la plus grande. Il étoit environ cinq heures de nuit. Comme cette Chambre eſt longue de paſſé quatrevingt pas, il s'arrêta au milieu, & ſe mit à frapper des mains l'une contre l'autre, quoique ce ſoit un grand crime de faire du bruit la nuit dans le Serrail. Les Ichoglans, épouvantez de ce tumulte, demandèrent ce qu'on vouloit d'eux. Le Sommelier répondit: *Levez vous, on eſt ſur le point de nous enlever le Grand Seigneur.* A ces mots, toute la Chambre ſe leva; & vous les euſſiez vûs tous, au nombre de ſix cent, courir avec la dernière confuſion, les uns ſans habits, les autres ſans armes, & la plûpart cherchant à ſe cacher, dans la crainte que les Janiſſaires ne fuſſent déjà Maitres du Serrail. On les raſſura auſſi bien que les autres Chambres, qui étoient dans la même confuſion.

Pendant ce temps-là, le Grand Seigneur inconſolable appréhendoit toûjours qu'on ne le tuât comme ſon Pere. Mais Muſtapha Bacha, l'aiant pris par la main, lui fit voir tous ſes Serviteurs ſous les armes, & prêts à mourir pour ſon ſervice. Il arriva alors

une chose qui augmenta beaucoup l'allarme. Un Ichoglan aiant vû passer le Grand Seigneur sous les fenêtres de sa Chambre, se mit à crier de toute sa force: *Dieu donne dix mille ans de vie à notre Empereur*! Les autres répondirent tous d'une voix, Allaha, allaha. Ce cri de guerre fut porté en un moment jusqu'aux lieux les plus éloignez du Serrail, & fit prendre les armes aux Confituriers, aux Cuisiniers, aux Fauconniers, aux Porteurs de hache, & à tout le reste des bas Officiers.

On travailloit avec la même diligence au dehors. Le Vizir avoit donné ordre à tous les Bachas de se rendre incessamment au Serrail, avec tout ce qu'ils pourroient assembler de gens résolus, & de leur faire apporter des vivres pour trois jours. Le concours fut bientôt si grand, que le Jardin & les Cours se trouvèrent remplis d'Hommes armez. Il vint des Bâteaux de Galata & de Tophana, chargez de poudre & d'autres munitions; de sorte qu'à la pointe du jour, on vit auprès du Serrail une Armée de terre & de mer.

Les Janissaires crurent le danger pressant. Ils firent armer de leur côté un grand nombre d'Albanois & de Grecs, qu'ils engagèrent dans leurs intérêts, à force d'argent & de

de promesses. Ainsi la Ville & la Cour paroissoient prêtes à s'entr'égorger.

Aussitôt que les prières du matin furent achevées, les Baltagis, armez de leurs haches, firent avertir les Ichoglans de les venir joindre, pour se rendre ensemble à l'Appartement du Grand Seigneur. Etant arrivez à la Porte, l'Eunuque qui la garde, fort attaché au parti de la vieille Reine, leur en refusa l'entrée, en les traitant d'insolens, qui manquoient de respect pour un lieu si sacré. Ils répondirent tout d'une voix qu'ils vouloient parler à leur Maitre, & que, la vieille Reine étant ennemie de l'Empereur & de Mahomet, ils demandoient sa mort. L'Eunuque, fier de son autorité, continua de les traiter de séditieux & de traitres. *Qu'avez-vous*, leur dit-il, *à démêler avec la Reine? Etes vous dignes d'ouvrir la bouche, pour proférer un seul mot contre elle?* Ces outrages irritèrent tellement toute la Troupe, que plusieurs s'étant écriez qu'il étoit ennemi de la foi, & qu'il méritoit la mort, l'un d'eux leva sa hache. Il s'enfuit par le Tarras dans le Jardin, où aiant été poursuivi, il eût été tué sur le champ, s'il n'eût obtenu, à force de prières, la liberté de se jetter aux pieds du Sultan, avant que de recevoir la mort. Mais il ne lui eut pas

plûtôt remis le sceau, & la clef d'un thréſor caché, qu'un Baltagis, nommé Safferli, lui fendit la tête d'un coup de hache. Les autres se jettèrent aussitôt sur lui & le coupèrent en morceaux, avec leurs cimeterres. Une éxécution, si prompte & si violente, jetta la terreur parmi tous les Officiers, qui étoient d'intelligence avec la vieille Reine, & leur apprit à dissimuler. Le Sultan même, qui avoit vû réjaillir sur ses meubles, & jusques sur ses habits, le sang & la cervelle de ce misérable, & qui ignoroit les bonnes intentions de ses Serviteurs, ne put s'empêcher de jetter un grand cri, & d'embrasser le Sélictar, qui le tenoit entre ses bras. Cependant sa fraieur & ses larmes cessèrent, lorsqu'on eut éloigné de ses yeux ce tragique spectacle, & qu'on lui eut représenté qu'on ne pensoit qu'à le servir.

Le Moufti & les principaux Officiers étant arrivez, à la fin de l'éxécution, furent surpris, en entrant dans le Hozada, d'y voir tant de désordre & si peu de respect. C'étoit un mélange de divers langages, de cris & de mouvemens, qui sembloient présager les dernières extrêmitez de la hardiesse & de la fureur. Pour mettre le comble au tumulte, la jeune Reine reçut avis qu'il s'étoit donné un combat dans les Ruës, & n'en

n'en pouvant savoir l'événement, elle accourut à la Chambre de son Fils, où elle espéroit trouver un azile. La confusion, qu'elle y apperçut, aiant augmenté sa fraieur, elle s'écria comme hors d'elle même : *Est-ce là le respect qu'on doit au Souverain Seigneur ? Que demandez-vous à une Femme ? Pourquoi vous mêlez-vous des affaires de mon Fils ?*

Un Ichoglan, qui ne la reconnut point, parce qu'elle avoit la tête voilée, s'imagina que ce pouvoit être la vieille Reine : *Voici celle que vous demandez*, dit-il, d'un ton furieux, *elle est entre nos mains, vengeons nous, & punissons la de ses crimes.* Quelques uns des plus hardis s'étant avancez pour s'en saisir, elle courut se jetter aux pieds de son Fils, en poussant des cris épouvantables. *Non, non*, leur dit-elle, *je ne suis pas la vieille Reine ; je suis la Mère de votre Maitre.* Son voile tomba, & s'étant fait reconnoitre à la beauté ravissante de son visage, elle ne s'attira plus que des marques de respect, de ceux qui peu auparavant étoient disposez à l'outrager.

Cependant le Moufti, qui ne vit aucun moien d'appaiser tant de Gens mutinez, & qui crut sa propre vie en danger, si on s'obstinoit à leur refuser ce qu'ils demandoient avec des cris continuels, fit signe à

l'Assemblée qu'il n'avoit besoin que d'un moment pour conférer avec les principaux Ministres ; & dans une courte Conférence qu'il eut effectivement avec eux, il fut résolu qu'on supplieroit très-humblement le Grand Seigneur de consentir à la mort de la vieille Reine. On dressa la supplication, qui fut conçue dans ces termes.

La volonté de Dieu est que vous mettiez votre Grand Mère entre les mains de la Justice, si vous voulez que vos Esclaves s'appaisent. Un petit mal est moins dangereux qu'un grand. Il ne reste point d'autre remede. Le Ciel en rendra la fin heureuse. Le Moufti dressa ensuite la sentence, qu'il fit signer au Grand Seigneur. Elle portoit que la vieille Reine seroit étranglée ; mais qu'elle ne seroit ni coupée avec le cimeterre, ni brisée de coups. Cet écrit fut remis aux Eunuques de la Chambre, avec ordre de conduire la Reine hors du Serrail, par la Porte des Oiseaux, nommée le Cashena, afin qu'elle ne mourût pas sous les yeux du Grand Seigneur, & que ses cris ne fussent point entendus. Les Ichoglans chargez de l'éxécution, allèrent les mains levées, en criant Allaha, à la Porte de l'Appartement des Femmes, où ils trouvèrent quelques Eunuques noirs, qui ne firent aucune résistance, après avoir vû l'ordre

l'ordre du Grand Seigneur. Cependant ils éxigèrent qu'il n'entreroit que vingt Personnes dans la Chambre. Les mieux armez s'étant introduits les premiers, ils rencontrèrent d'abord la Folle de la Reine, qui tenoit un pistolet à la main, & qui leur demanda fièrement ce qu'ils vouloient. Ils répondirent qu'ils cherchoient la Mère du Roi. Je la suis, repliqua-t-elle, & elle lâcha son coup sur eux. Cette hardiesse lui auroit coûté cher, si le Kutzlir Agasi ne les eut avertis que ce n'étoit pas la Reine. Ils ne trouvèrent point de lumière dans la Chambre. La Reine avoit fait éteindre tous les flambeaux, au bruit de leur arrivée, & s'étoit cachée dans une grande armoire, sous quantité de tapis & de hardes. Ils la cherchèrent inutilement, & peutêtre lui auroient ils laissé le temps de s'échapper, si un Albanois, nommé Belli Dogangi, ne s'étoit avisé d'ôter toutes les hardes de cette armoire, où il l'apperçut enfin, malgré l'obscurité. Elle lui dit tout bas, & en tremblant : *Généreux Esclave, prens pitié de moi; je ferai ta fortune; & si les Ichoglans veulent me sauver la vie, je leur promets cinq Bourses à chacun,* „Pert, fide, *lui répondit-il*, il n'est pas temps de capi„tuler, il faut mourir; & la prenant en même „emps par les pieds, il la tira dehors avec violence.

S'étant relevée, elle tira de sa poche une poignée de séquins, qu'elle jetta au milieu de ses Meurtriers. Son espérance étoit de se dérober à leur fureur, pendant qu'ils s'occuperoient à les ramasser. Les plus jeunes furent éblouis en effet par la vue de l'or. Mais l'Albanois s'attachant à elle comme un furieux, vint seul à bout de la terrasser, quoi qu'elle fut extrêmement forte & pesante. Un Ichoglan, du même Païs, lui voiant aux oreilles deux diamans d'une beauté extraordinaire, se jetta dessus, & les lui arracha. Ils étoient taillez en triangle, de la grosseur d'une noix, & soutenus d'un gros rubis. Ces pendans d'oreilles lui avoient été donnez, dans la fleur de son âge, par le Sultan Achmet, dans le temps qu'il en étoit le plus amoureux, & on assure qu'il n'y avoit rien de si précieux dans le Thrésor du Grand Seigneur.

Les autres pillèrent cette malheureuse Reine avec la même ardeur. Ses Brasselets, ses Bagues, ses Habits, & jusqu'à ses Jarretieres, qui étoient couvertes de diamans, tout lui fut enlevé par la voie la plus courte, c'est à dire, sans ménager sa pudeur. On trouva, dans sa fourrure de Martre Zibeline, des caractères magiques, par lesquels elle s'imaginoit avoir lié la langue à tous les Empe-

Empereurs de son temps, & sur sa peau même, elle portoit un Cadenas, admirablement composé, où les noms des Sultans Amurath & Ibrahim étoient gravez. C'étoit l'Ouvrage d'un Imposteur, nommé Pelli, qui s'étant rendu célébre par cet art, devint, en peu de temps, le principal Favori de Sultan Ibrahim, & le plus riche Particulier de Constantinople.

La Sultane Kiosem, aiant été dépouillée, avec mille outrages, qu'elle s'attiroit par sa résistance, fut laissée pendant quelques momens nuë sur le pavé, & trainée ensuite par les pieds au Cashena. C'étoit le lieu marqué pour l'exécution. Lorsqu'elle y fut arrivée, les Ichoglans firent attention qu'ils avoient oublié de se munir d'un cordon. Ils furent obligez de prendre la corde de la Mosquée Impériale, qui n'étoit pas éloignée. On la lui passa autour du cou; & Dogangi la pressoit par derrière avec les mains, tandis que les autres la serroient. Quoique cette Princesse fût âgée de plus de quatre-vingts ans, que la violence de ce traitement l'eut mise hors d'elle même, & qu'elle n'eût point de dents, elle ne laissa pas, en revenant à elle comme d'un profond assoupissement, de mordre avec tant de force le pouce gauche de Dogangi, qu'il ne put le tirer de

sa

sa bouche, qu'en lui donnant de l'autre main plusieurs coups de poignards au visage. Quatre Ichoglans, des plus robustes, avoient entrepris de l'étrangler; mais étant peu accoutumez à ce funeste office, ils la firent languir longtemps dans des peines affreuses. Enfin la croiant expirée, ils annoncèrent sa mort à leurs Compagnons par leurs cris, & la plûpart coururent en porter la nouvelle au Grand Seigneur. Mais à peine l'eurent ils perdu de vue, qu'elle se releva pour prendre la fuite. On rappella les moins éloignez, qui n'eurent pas de peine à la rejoindre; & pour l'achever promptement, on serra si bien la corde, avec le manche d'une hache, qu'enfin elle expira.

Les Eunuques noirs prirent son Corps, & le portèrent avec beaucoup de respect dans la Mosquée Roiale, où ils l'étendirent, après l'avoir revêtu d'habits aussi précieux que ceux qu'on venoit de lui enlever. Tous ses Esclaves, au nombre de quatre cent, s'y rendirent, en versant des larmes, & s'arrachant les cheveux.

Après cette expédition, le Vizir remercia les Ichoglans & donna ordre que la bannière de Mahomet fût déploiée. On la plaça sur la principale Porte du Serrail, à la vue de tout le Peuple, & la tranquillité fut rétablie.

C'est

C'eſt à vous, Monſieur, à juger ſi une Hiſtoire, qui raſſemble tant de faits de cette eſpece, n'eſt pas fort intéreſſante. Pour moi, je me hâte de fermer ma lettre. Je ſuis toûjours, Monſieur, Votre.

Amſterdam 15 *Mai.*

Lettre Vingt Huitieme.

Je ne ſai, Monſieur, ſi des Recherches ſur l'Hiſtoire ancienne de l'Allemagne, & ſur l'origine des Familles illuſtres de ce Roiaume, conviennent trop à vos *Amuſemens*.

On n'y a vû juſqu'à préſent que des Raiſonnemens Politiques, ou Moraux, ou que des Pieces purement de bel eſprit, & ce mélange a dû plaire aux Perſonnes de bon gout par la variété choiſie des matieres & par la juſteſſe de votre manière de penſer. Ne devrois-je pas craindre à juſte raiſon qu'une ſeche Diſquiſition ſur quelques points de l'ancien état de notre Empire n'y parût comme hors de ſa place? N'importe. Je vous fais le Maitre de juger ſi vous trouverez la matière, que je traite, digne d'y paroître, & vos Lecteurs n'auront qu'à s'en prendre à vous, ſi mon ſujet ſemble peu intéreſſant à quelques uns d'eux.

Nombre

Nombre de Savans en France & en Allemagne ont fait des recherches sur la Dignité & la Charge des Comtes du Palais, qui ont tant figuré sous la premiere & la seconde Race de nos Rois. Quelques-uns sont allez jusqu'à soutenir que la même Dignité s'étoit conservée dans les Comtes Palatins du moien âge, parmi lesquels se distinguoient infiniment plus que les autres ceux du Rhin, qui tiennent encore aujourd'hui un Rang des plus éclattans, entre les Princes de l'Empire. Nous verrons s'il n'y a pas eu de la différence entre les anciens Comtes du Palais, & les Comtes Palatins; quels étoient les objets de leur Ministere, & quel rôle ces derniers avoient à soutenir dans les Provinces.

Distinguons avant tout les grands Officiers de la Cour de ceux du Roiaume, *inter Officia Curiæ & Officia Regni.* Un Homme, comme vous, versé dans notre ancienne Histoire, connoîtra déjà cette juste différence.

Les anciens Comtes du Palais étoient sans doute les premiers Officiers de la Cour. On en trouve dans celles de chacun des Rois Carlovingiens. Ils étoient sous cette Race les Grands Maitres du Palais du Roi, & ils y rendoient la justice en son nom. Hincmar, Archevêque de Rheims, nous fait une Description bien détaillée de cette Charge:

Charge : *Comitis Palatii inter cetera pene innumerabilia in hoc maxime sollicitudo erat, ut omnes contentiones legales, quæ alibi ortæ, propter æquitatis judicium Palatium aggrediebantur, juste ac rationabiliter determinaret, sive perverse judicata ad æquitatis tramitem reduceret.* Monsieur du Cange étend encore plus loin cet Office, puisqu'il ajoute que le Comte du Palais connoîssoit aussi des Affaires publiques, c'est à dire, qui regardoient le Roi ou la Dignité Roiale, ou le bien du public; & enfin, qu'il y avoit certaines causes, dont nos Rois avoient reservé la connoissance au seul Comte du Palais. Toutes fois il n'y avoit qu'un seul Comte du Palais en chaque Cour, qui, comme je l'ai dit, étoit le Grand Maitre de la Maison du Roi & le premier de ses Officiers. Cependant ceux à qui le Roi avoit donné les autres grands Offices du Palais, étoient aussi qualifiez Comtes du Palais. Leur office ne paroît point avoir regardé les Provinces en particulier, aussi longtemps que les *Missi Dominici* y surveillèrent à la judicature, & au maintien des Droits de la Couronne.

Hincmar parle de cette Charge, comme si elle ne subsistoit plus de son temps. En effet on n'en trouve aucun vestige sous les derniers Rois Carlovingiens. Un Savant Fran-

François * remarque, que *tant que les Rois eurent des Comtes du Palais avec fonctions, il n'y eut point de Boutillier, de Chambrier, ni de Connêtable. Il en resulte*, dit-il, *que ces derniers furent substituez aux anciens Comtes du Palais. Depuis donc que ces Grands Officiers furent instituez, ce qui fut des l'XI. siecle, il n'y eut plus de Comte du Palais.* Il se pourroit que cet Auteur se soit trompé, puisque le même Hincmar déjà allégué compte, après le Comte du Palais, le Camérier, le Sénéschall, le Connêtable, & le Boutillier entre les Officiers de la Cour des Carlovingiens.

* Monsieur Bruffel dans son *Nouvel Examen de l'Usage general des Fiefs en France* Livr. II. Ch. 29.

La suite pour l'Ordinaire prochain.

A FRANCFORT.
Chez FRANÇOIS VARRENTRAPP.
& dans les Bureaux des Postes de chaque Ville.

AMUSEMENS LITTERAIRES.

Pour l'Année MDCCXXXIX.

SEMAINE XXIII.

Suite de la Lettre Vingt Huitieme.

LE Syſteme de la Monarchie commençoit à changer du temps même de Hincmar. La Jalouſie entre nos Rois, & les Guerres inteſtines qu'ils ſe firent, pour ſe détruire mutuellement, affoibliſſoient extrêmement l'Empire déjà démembré ; & Charles le Chauve par ſa cruauté & ſon ambition avoit rempli les Provinces de Troubles & de Revoltes. Quoique Charles le gros vît tous les Etats des Carlovingiens réünis ſous ſon Sceptre, & qu'Arnoul, ſon Succeſſeur, eût été reconnu à ſon avénement à la Couronne Souverain légitime de toute la Monarchie, la même étendue de Roiaumes, qui avoit rendu leurs Aieux ſi puiſſans & ſi reſpectables, accabla ces Princes & leur devint à charge. Les Nobles s'étoient trop

aggrandis, pour ne leur pas faire sentir combien ils étoient déchus de cette ancienne grandeur; & bientôt nos Monarques se trouvèrent trop foibles pour résister à la puissance, que plusieurs Seigneurs usurpoient dans les Provinces.

Quelques-uns de ces Seigneurs se mirent à la tête de leur Nation sous le spécieux prétexte de défendre ses Droits & Privileges contre le Souverain. Le Peuple leur adhéra, charmé de trouver chacun un Chef dans la Province, qui fût instruit de ses Griefs, & qui les pût représenter à la Cour. Les Rois se virent même obligez quelques fois, ou de les reconnoître Chefs & Ducs de leur Nation, ou de hazarder une Guerre civile. Tels furent les premiers Ducs dans la Baviere, la Suabe, & la Thuringe, sous le Regne de Louis l'Enfant & de Conrad I., Ducs qui se maintenoient très-souvent malgré les Monarques.

Cette nouvelle Puissance des Ducs paroît avoir été incompatible avec le pouvoir des anciens *Missi Dominici*, dont les Emplois avoient été des plus distinguez dans le Roiaume, & qui ne se trouvent plus ou très rarement dans ces temps. * Les

* Voiez *François de Roie de Missis Dominicis. Ch.* 7. *à la page* 22. Les *Missi discurrentes*, que l'on trouve dans quelques Diplomes du temps de Henry le Saint, n'étoient que des Commissaires de l'Empereur députez pour un certain acte.

Les Rois cependant avoient besoin en chaque Province d'un Seigneur, qui veillât sur les Droits de leur Couronne, & qui contrebalançât le pouvoir de ces Ducs. Ce fut en cette vue, que les Comtes Palatins semblent avoir été instituez par Henry l'Oiseleur & Otton le Grand en chaque Province, & que la Charge de Comtes du Palais, qui avoit été jusques-là un Office de la Cour, aura été changée en Office du Roiaume. Au moins l'Histoire de ces temps-là ne fait elle plus mention des premiers.

Les plus savans Historiens font consister les fonctions de ces nouveaux Comtes Palatins dans le maintien des Droits des Empereurs dans les Provinces, & dans l'exercice même de ces Droits par rapport à la Judicature & au Fisc. Ils veilloient, au nom & à la place de nos Monarques, sur la conservation des Domaines de la Couronne, & sur les revenus qu'ils en tiroient. Monsieur Hertius, dont la profonde Connoissance dans notre ancienn Histoire égaloit la pénétration en chaqu partie de notre Jurisprudence, étend encor plus loin leur pouvoir. Car il les met à côt des Ducs, à qui, dit-il, † il ne fut permi

† In Dissert. *de Origine & Progressu Specialium R G. Imp. Rerum publicarum* §. VII. p. 22. Voie aussi *Hund-Bayrisch Stammbuch Tome II.* voc *Pfalzgraf.*

d'ordonner ou de décerner rien sans leur participation; & si les Ducs entreprennoient quelque chose, ils avoient le droit d'en suspendre l'exécution, & d'en faire premièrement rapport au Roi. Ils étoient donc les véritables Vicaires de nos Empereurs dans les Provinces, comme nous voions que ces Vicariats, dans les cas où l'Empire se trouve sans Chef, restent encore attachez aujourd'hui aux deux Palatinats, qui se sont conservez le plus longtemps contre les attaques des Ducs. Et de cette ancienne étendue de leur Office dérivent sans doute toutes ces Prérogatives & Privileges singuliers, que l'on voit attachez jusqu'à présent à la Dignité des Comtes Palatins, & dont nos Jurisconsultes modernes semblent n'avoir pas quelques fois reconnu la source. ††

De ce que je viens de dire on peut justement inférer qu'en chaque Province, où il y avoit des Ducs, il y avoit aussi des Comtes Palatins. L'Histoire nous en montre dans la Lorraine, la France Rhenane, la Bavière, la Suabe, la Saxe, & la Thuringe, & quelques fois plusieurs à la fois dans une seule de ces Provinces. Leur demeure ordinaire étoit un des Palais des Empereurs dans les Provinces,

†† *Voiez* par exemple *Freher in Origg. Palatinis Tom. I. C. 16.*

ces, dont les siécles suivans leur ont fait ordinairement porter le nom.

Comme ils présidoient, au nom des Empereurs, à la suprême Cour de Justice de chaque Province, les autres Seigneurs qui étoient Juges de la Province, semblent leur avoir été tous subordonnez. De là vient que la plus grande partie des Comtes tinrent d'eux en fief leurs Comtez, ou plûtot *Comécies*, ou Judicatures. Ces Comtez ou *Comécies* n'étoient pas proprement des Territoires. Elles consistoient uniquement dans le Droit de juger dans de certains Districts, & de recevoir les amendes & quelques autres utilitez attachées à leur qualité de Juges & de Chefs de ces Districts. Quelques Terres de ces Districts semblent avoir été assignées à ces Seigneurs sur le Domaine des Rois, pour en tirer leurs Revenus, & elles me paroissent les mêmes, que les *Terres Saliques*, expliquées si différemment par nos Auteurs modernes.

Les plus illustres entre tous ces Comtes Palatins du moien âge ont été sans contradiction ceux du Rhin. La figure, qu'ils font dans notre Histoire, témoigne leur Grandeur & le Credit, qu'ils s'étoient acquis par leur Puissance. Les Histo-

riens Palatins ** nous apprennent que les Comtez de Juliers, de Virnebourg, de Nuenaar, de Manderscheid, de Wied, de Sayn, de Nassouw, de Solms, de Linanges, & la Comécie de la Wetteravie relevent jusqu'aujourd'hui en fiefs de la Maison Palatine. On en a inféré justement que la Commission des Comtes Palatins du Rhin s'étendoit sur tout le Païs des deux côtez du Rhin, ou de la France Rhenane & de cette partie du Roiaume d'Austrasie. Mais les mêmes Auteurs se trompent, quand ils prétendent démontrer par là que les Domaines de ce Palatinat ont compris tous les Territoires de ces Seigneurs Comtes, puisque ces Territoires ne sont la pluspart que leurs terres héréditaires, qui n'ont été qualifiées des Titres de Comtez, que dans le stile plus moderne.

Les Revenus attachez à cette Dignité des Comtes Palatins semblent avoir été assez modiques, & ces Seigneurs n'auroient jamais pû faire cette figure dans notre Province, s'ils n'avoient eu d'autres ressources. Mais, ainsi que les autres Comtes, ils avoient leurs biens héréditaux & allodiaux, qui étoient dès

** *Hubert. Leodius de Palatinorum Orig.* p. 14. *Freher. in originibus Palatinis* Tom. I. ch. XI. & T. II. Ch. VII.

dès leur commencement assez considérables. Et comme ils trouvèrent peu à peu des occasions de les augmenter, ils parvinrent à la fin à posséder toutes ces Terres si étendues, qui les ont fait représenter comme de si puissans Seigneurs dans l'Histoire de l'Empire. *

Quelques Recherches sur ces premiers Comtes Palatins, & sur l'origine de leur Maison ne seroient pas ici hors de leur place. Mais comme elles excéderoient les bornes d'une lettre, je remets de vous faire part une autre fois de mes observations sur ce sujet. Je serai assez flatté, si celles, que je vous ai communiquées dans cette lettre, ne vous ont pas paru absolument indignes de votre attention. Je suis, Monsieur...., à Francfort, ce 20. Mai 1739.

Lettre Vingt Neuvieme.

Monsieur,

Ne trouvez pas mauvais, qu'après avoir été le premier à vouloir lier une correspon-

* *Freher* in *Origg. Pal.* T. II. ch. 2. *obscurum esse non potest, quare inter alios Palatinos, quos Germania plures habuit, Rhenano plurimum honoris & prærogativæ fuerit delatum, quum is & ditissimus agri, ditionis & territorii esset.*

dance réglée avec vous, j'aie été le premier à l'interrompre. Convention Préliminaire avec l'Eſpagne, Débats Parlementaires ſur ce ſujet, Ecrits des deux Partis, Sciſſion du Parlement, c'eſt tout ce que nous voions, tout ce qui nous occupe, tout ce qui nous touche. Auſſi n'eſt-ce que pour faire diverſion à des matières ſi ſérieuſes, que je m'amuſe aujourd'hui à vous traduire une Piece d'un de nos † Ecrivains les plus eſtimez.

L'Habillement, ſelon lui, doit convenir à la Perſonne, comme dans l'art d'écrire, le ſtile doit convenir au ſujet. C'eſt ſur cette idée qu'il fait rouler ſa Cenſure & ſes Conſeils. Pour ne lui rien faire perdre, rapportons ſes propres termes.

Je ſuis bien éloigné, *dit-il*, de reprocher la magnificence des habits à ceux dont le rang & la fortune l'éxigent & la juſtifient. Il ſemble au contraire qu'il y ait autant de raiſon que d'utilité dans cette ſorte de Luxe, puiſqu'il ſert à faire vivre les Gens pauvres & induſtrieux aux dépens des Perſonnes riches & oiſives. Je trouverois auſſi inſupportable de voir une Femme de qualité mal vêtue, que de voir l'habit d'une Héroïne de Théatre ſur le dos d'une pauvre Païſanne. Mais j'apprens aux prodigues Epouſes

† *L'Auteur* du Common Senſe.

Epouſes des honnêtes Bourgeois & des Marchands que tout ce qu'elles gagnent, en ſe mettant d'une manière qui ſurpaſſe leur condition, n'eſt que la haine & l'envie de leurs Inférieurs & de leurs Egaux, avec le mépris & la riſée de leurs Supérieurs.

Je recommande aux Dames, diſtinguées par la naiſſance & la beauté, une noble ſimplicité dans leur parure. Un ſujet capable de ſe ſoutenir par lui même n'a pas beſoin du ſecours emprunté des ornemens extérieurs. Les perfections de la Nature n'attendent rien de l'art, & ſeroient moins embellies que défigurées par des rafinemens. Comme une belle Femme peut paſſer pour le plus beau ſujet de la Nature, ſon habillement doit être Epique, mais épique dans le goût de Virgile, c'eſt-à-dire, modeſte, noble, & ſans aucun mélange du faux brillant moderne. J'interdis par conſéquent les recherches affectées, & tous ces déreglemens d'imagination, qui ne ſont propres qu'à rabaiſſer un ſujet ſi noble. Auſſi dois-je cette juſtice à toutes les belles Femmes de ma connoiſſance, qu'elles ſont les plus attentives à ſe garantir de ces extravagances. Le caractère ſenſé de Madame... ſe fait remarquer juſques dans ſa parure, qui eſt toûjours également éloignée de la négligence & de l'affectation. Sou-

mise, malgré elle, à la tyrannie des modes, elle s'y conforme, mais avec décence; & elle réüssit sans étude à tenir un juste tempérament entre tous les excès.

Pour celles dont la beauté est d'un rang inférieur, & consiste moins dans la régularité des traits & dans l'air de dignité, que dans un je ne sais quoi, qui résulte de toute leur figure; celles en un mot, qui ne peuvent prétendre qu'à la qualité de jolies Femmes, je leur accorde plus de liberté dans leurs ornemens; parce que le Sujet n'étant point du genre sublime, il peut recevoir quelques avantages de l'élégance du stile & de la varieté des images. Je leur permets donc d'emploier pour leur parure les agrémens du Sonnet, du Madrigal, & de toutes les compositions legères de cette nature. On pourroit proposer dans ce genre Madame ...pour modèle. Son habillement l'occupe moins qu'il ne l'amuse. Il brille par mille traits curieux; mais l'agrément du sujet semble demander tous les ornemens, dont il est revêtu.

On peut distinguer une troisième sorte de Femmes, dont le visage garde une neutralité parfaite, (si l'on me permet cette expression) entre la laideur & la beauté, & qui n'ont, pour s'attirer les regards, qu'un tour de figure

figure vif & piquant. A celles là, je ne puis accorder un ſtile plus relevé que celui de l'Epigramme. Qu'elles ſoient propres, aiſées, dégagées, mais ſans ornemens affectez. Tout leur prix conſiſte dans la pointe.

Après cet Examen de trois Claſſes de Femmes, qui peuvent ſeules prétendre au droit de ſe parer, j'ajouterai que leur privilege eſt borné à un certain âge, au delà duquel elles commencent à ſortir de la Claſſe où elles étoient. Au delà de trente ans, par exemple, il faut qu'on apperçoive quelque diminution dans leur parure. Paſſent-elles quarante ? Elles doivent en perdre abſolument juſqu'à la penſée. Si elles avoient quelque peine à s'y réſoudre, qu'elles penſent, pour fortifier leur courage, que l'ornement ne peut ſervir qu'à les rendre ridicules. Une Femme, qui eſt arrivée une fois à la hauteur de ſes quarante dégrez, n'a plus de vents favorables à ſe promettre. Il ne lui reſte que de plier les voiles, & de gagner le premier Port.

Je paſſe à un ſujet fort mélancholique, & ſur lequel j'apprêhende que mes avis ne ſoient pas écoutez volontiers. Il eſt queſtion des Laides, Claſſe, je ſuis fâché de le dire, qui forme aſſûrément le plus grand nombre. Cependant leur propre intérêt m'oblige de

les

les traiter avec rigueur, pour les mettre à couvert, non seulement de la raillerie, mais du mépris même & de l'indignation publique. Je déclare, sans ménagement, qu'elles n'ont point d'autres droits dans leur parure que ceux de la Prose, & que lorsqu'elles entreprennent de s'élever plus haut, elles ne peuvent atteindre tout au plus qu'à l'Héroïque burlesque, dont le malheureux sort est d'apprêter à rire. Les Femmes laides devroient éviter, à toutes sortes de prix, tout ce qui peut attirer sur elles des regards, qu'elles ne peuvent jamais espérer de satisfaire. Si elles s'efforcent au contraire d'en imposer aux yeux, par des soins trop étudiez, pour cacher leur difformité, c'est une hardiesse insolente, dont les Spectateurs ne manquent pas de se ressentir. Quand une Gorgone frisera ses Serpens pour plaire, elle doit s'attendre à trouver quelque Persée vengeur, qui se hâtera de lui abbattre la tête. En un mot, les Laides devroient plûtôt se regarder comme une troisième espece de sexe, que comme partie de celui qui est distingué par le nom de Beau. Elles devroient renoncer publiquement à la parure, & chercher à s'attirer quelque distinction par d'autres voies. Qu'elles fassent leur gloire d'être honnêtes, douces, complaisantes, agréables,

bles, par l'humeur & par l'esprit; qu'elles cherchent des plaisirs dans les exercices du corps, tels que la chasse & la pêche; dans ceux de l'esprit, tels que la lecture & l'étude. Si elles pouvoient même se faire admettre au Parlement, ce ne seroit pas moi qui penserois à m'y opposer.

Il y a une autre sorte de Femmes, dont l'extravagance mérite la plus sévère correction. Ce sont celles qu'on peut appeller proprement les vieilles Pécheresses du monde. Je parle des Femmes sexagenaires, ou plus vieilles encore, qui soit qu'elles aient eu quelque prétention à la beauté dans le dernier siécle, ou qu'elles aient pû se vanter en un mot de quelques charmes, dont la longueur du temps ne permet plus qu'on se souvienne, ne doivent point abuser du respect qu'on a pour les Antiques, jusqu'à se croire en droit de braver toutes sortes d'égards. J'ai vû des Femmes de soixante & dix ans, parées de toutes les couleurs de l'Arc en Ciel, quoi qu'au fond elles ressemblassent bien mieux aux vers, qui commencent à se consumer dans leur propre soie. Je leur ai vû déploier sur leur tête & autour de leur cou plus de richesses qu'on n'en trouve quelquefois aux Momies des anciennes Reines d'Egypte, & nous en composer un spectacle beau-

beaucoup plus odieux ; car celles-ci présentent du moins des restes de chair embaumée. Cette idée me fait naître le seul conseil qui convient à nos vieilles ; c'est de s'attacher autant qu'elles peuvent à la propreté, afin de ne pas blesser du moins d'autres sens que la vûe. Pour ce qui regarde la parure, la raison & la bienséance ne leur permettent que celle de l'Elégie. Qu'elles imitent particulièrement les Tristes d'Ovide.

Ce qui a été dit à l'égard du Beau Sexe peut être appliqué au nôtre, avec cette seule différence que, les désordres dans les Habits étant moins pardonnables aux Hommes, il est clair que les Loix que l'on vient d'établir les obligent beaucoup plus sévèrement. Une condescendance raisonnable pour les modes ne déshonore pas l'esprit le plus sensé,& peut-être même que les affectations de singularité blesseroient bien plus la raison. Mais tout excès,qui passe les bornes de l'âge, du rang & du caractère, est l'un des plus mauvais signes par lesquels on puisse s'annoncer, & ne tentera jamais un Spectateur judicieux, de pénétrer ce qui peut être renfermé sous un tel dehors.

Toute ingénieuse qu'est cette comparaison des différens stiles de la Poésie avec les diverses sortes de parures, qui conviennent aux Dames, selon leur plus ou moins de beauté,

elle

elle plaira peutêtre moins à une partie de ceux qui liſent vos *Amuſemens*, qu'elle n'a plû dans notre Isle aux Connoiſſeurs les plus délicats. Les Hommes ſenſez penſent tous les mêmes choſes. Mais ils différent ſur la manière de les penſer, ſelon les lieux, où ils ſont nez, & l'éducation, qu'ils ont reçue. Telle choſe nous paroît enjouée & judicieuſe, que les François trouvent bizarre & amenée de loin, les Italiens trop grave, & d'autres Nations inintelligible. C'eſt ainſi que des François, qui avoient beaucoup d'eſprit & de gout, & au jugement deſquels je me ſerois rapporté ſur les Ouvrages de leur Nation, m'ont dit fort ſérieuſement que le *Spectateur Anglois* n'étoit ſupportable que dans les endroits, où il eſt ſimplement moral, endroits au reſte où les la Rochefoucault & les la Bruyère l'emportoient beaucoup ſur lui par le tour fin & l'air neuf, qu'ils donnent à tout ce qu'ils diſent. Des Italiens Connoiſſeurs m'ont avoué qu'il rioit trop gravement. Je pourrois vous citer de fort beaux Eſprits d'une autre Nation, qui, aiant attrappé le goût de cet admirable Philoſophe, l'ont fait regner dans les Ecrits de même eſpece, qu'ils ont publiez pour l'avantage de leur Patrie. Qu'y ont-ils gagné? Ils n'ont été ni entendus ni goutez que d'un petit nombre de Perſonnes

fort

fort relevées au dessus du commun par leur esprit & par leurs talens. Jugez par là du beau débit, qu'ont eu leurs Ouvrages.

Cependant est-ce être équitable, est-ce même raisonner, que de proscrire ainsi la Sagesse, lorsque, pour nous réjouir, elle se présente sous un habit, auquel nos yeux ne sont pas faits? En vérité, j'aimerois autant qu'un de nos riches Marchands de Turquie dédaignât de faire une affaire avantageuse pour lui avec des Négocians de Constantinople, ou de Smyrne, sous prétexte qu'il est choqué de leurs turbans, de leurs dolimans, de leurs pelisses, ou de leurs pabouches. Les meilleurs Critiques se sont accordez à nous donner comme une regle, non seulement conforme à l'équité naturelle, mais encore nécessaire pour notre satisfaction, de nous prêter aux mœurs des temps, où Homere, Pindare, Aristophane, Théocrite ont vécu. Les mêmes raisons exigent, quand on lit les Ouvrages des Etrangers contemporains, qu'on ne les chicane point sur des manières de penser, qui sont particulières à leur Nation. Prêtons nous à ces manières, qui les distinguent. Une complaisance si raisonnable nous sera toûjours paiée par des leçons & par des plaisirs, dont un attachement partial & orgueilleux à notre gout national nous auroit privez. Je suis, Monsieur, Votre .... Ralph Smith.

Londres 15 Mai.

A FRANCFORT.
Chez FRANÇOIS VARRENTRAPP.
& dans les Bureaux des Postes de chaque Ville.

AMUSEMENS LITTERAIRES.

Pour l'Année MDCCXXXIX.

SEMAINE XXIV.

Lettre Trentieme.

EH bien, mon cher Edouard, n'es-tu pas encore las de la fumée de Londres, de l'embarras des Caroſſes, de l'inſolence du petit Peuple, de voir des Puritains opiniâtres & violens, des Pietiſtes chagrins & miſanthropes, des Anabaptiſtes modeſtes avec orgueil, des Quakres originaux ſans façon, des François étourdis, des Anglois .... je ne veux pas dire quoi, enfin as tu renoncé à l'innocence & à la ſimplicité de nos campagnes ? J'ai bien peur qu'oui, & que l'éclat & le tracas de Londres ne t'aient étourdi au point de te paroître aimables. C'eſt ainſi que le bruit éclattant d'un Tambour & la parure militaire d'un Sergent changent tout à coup en Soldats des jeunes

gens, qui n'avoient jamais penſé à le devenir. Tu y perds, mon pauvre Edouard. Les plaiſantes ſcenes, que tu aurois vues ici!

Tu connois le Curé de ma Terre de Lokhfoll. Il y avoit longtemps que ce lugubre bon Homme faiſoit rage de crier & de tempêter dans ſes ſermons contre la danſe. L'exemple de Dina enlevée dans un Bal ruſtique à Jacob, ſon Pere, & le carnage des Sichemites, qui en fut la ſuite, étoit l'un de ſes exemples favoris. Uu autre, que ſes déclamations nous ramenoient ſouvent, c'étoit celui d'Herodias, dont la belle danſe couta la tête à Saint Jean Baptiſte. Les danſes de Saul & de David n'étoient pas oubliées. Compte que ſi mes bons Fermiers liſent peu la Bible, du moins ils en ſavoient ces endroits-là ſur le bout du doigt. C'eſt toûjours quelque choſe; mais auſſi c'étoit tout. Son éloquence funebre n'y faiſoit oeuvre. Mes Fermiers & mes Fermières alloient leur train & danſoient toûjours à bon compte.

A la fin ce zélé Paſteur vient me trouver. Il me fait les plaintes les plus amères de l'indévotion de ſes Paroiſſiens. *Comment! Des Chretiens participer aux plaiſirs des Enfans du Siècle! Expoſer leur piété mal affermie aux tentations innombrables de la danſe! C'eſt peu dire.*

Pro-

Prophaner même par ces divertissemens impurs la sainteté des Fêtes & des Dimanches! Pour moi, j'ai fait mon devoir. Faites le vôtre, Chevalier Artus. Unissez contre ces Mondains votre autorité à la mienne. Ils dépendent de vous, & vous devez, ou contribuer avec moi à leur salut, ou répondre seul de leur perte.

Comment répondre à une Philippique de pareille force? L'écouter d'un air attentif, l'approuver par des gestes équivoques, ajouter quelques mots qui ne signifient que ce qu'on veut, & détourner adroitement l'entretien. Pour moi, je n'y sais que ce secret-là. Faute de mieux, j'y eus recours, de peur que cet honnête Homme ne me fit par pure piété regarder comme un Impie, si j'avois opposé des raisons aux siennes.

Cependant je montai le lendemain à cheval, & j'allai avertir mes Fermiers de Lokhfoll de paroître à l'avenir moins indociles sur le chapitre de la danse. Sur toutes choses, je leur recommandai de s'abstenir de cet exercice, du moins les Dimanches, ou d'aller danser loin de ses yeux. Ils s'en tinrent au dernier avis. L'Eglise étoit à peine fermée l'après midi, mes danseurs étoient déjà dans le Bois voisin, les cornemuses & l'ale † ne s'y faisoient pas attendre, tu devines aisément

† Sorte de biere.

ment leur joie. Pendant quelque temps, je fus seul de leur secret. Mais ne voilà-t il pas qu'un faux Frère va les déceler au Curé, dans le temps même qu'ils dansoient, sans songer à lui, ni à mal?

La bile dévote du Pasteur s'aigrit & s'enflamme. Il court au bois, chasse à coups de canne Danseurs & Musiciens, brise leurs instrumens & leurs cruches, & rentre en triomphe dans le Village, portant à la main des débris qui témoignoient sa victoire. Mes Villageois viennent à leur tour me porter des plaintes de sa violence, & je leur promets tout ce que je puis dans cette rencontre, c'est à dire peu de chose, en leur paiant ce qu'ils ont perdu dans cette déroute. Dans le fonds je souhaitois qu'on ne les gênât point sur des choses aussi innocentes que leurs plaisirs. Il n'y avoit qu'un moien honnête qui me manquât. Le rigide Curé a eu la bonté de me le fournir.

Il faut que tu saches que ce Saint Homme a fait dans son Troupeau un certain nombre de Prosélytes des deux sexes. Tous paroissent aussi mortifiez que lui, & aussi graves que des Presbytériens d'Ecosse. Ils se traitent entre eux de Frères & Soeurs. Effectivement on diroit qu'ils sont tous de la même Famille, tant ils se ressemblent. Ce sont les

mêmes

mêmes airs composez, les mêmes grimaces pieuses, les mêmes édits foudroians contre la musique, la danse, les festins, la gaieté, en un mot contre tout ce qu'ils appellent des plaisirs mondains.

Le croiras-tu, mon cher Edouard! Ces Chretiens austères sont Hommes comme nous, à une petite différence près. Nous autres Gens charnels, une bourrée, un verre de vin bû sans soif, une conversation enjouée nous menent tout droit en Enfer. Eux au contraire, ils savent ôter aux plaisirs ce qu'ils ont de prochane. Ils mangent, boivent, rient, chantent, capriolent saintement. Faut il avoir la harpe, le psalterion, la musette, ils l'ont. Ils s'animent dévotement. *Allons, Frere; à la santé du Frère; qu'il vive: chorus. Nous oubliions la Soeur; à elle, Sallons, Musiciens, un air pour la Soeur, cette santé là mérite bien un petit air.* On se leve de table, on a une pointe de vin & de gaieté, il est encore de trop bonne heure pour se mettre au lit, à quoi passer le temps? *Si nous dansions*, dit l'un? *Soit*, dit l'autre. *Mais qu'en dit sa Révérence* *? Sa Révérence indulgente pour ses Ouailles chéries approuve la proposition par un souris à peine marqué.

* C'est le nom qu'on donne aux Curez en Angleterre.

Le bal commence. D'abord des danſes ſérieuſes. Le complaiſant Curé, prié par une Sœur & enſuite par les autres de danſer avec elles, ne ſauroit leur refuſer cette politeſſe, elles ne ſe réjouiroient qu'avec ſcrupule, s'il n'autoriſoit leurs plaiſirs par ſon exemple. Des danſes plus vives ſuccèdent. Celles-là ſont ſuivies d'autres, où il faut que les Danſeurs & les Danſeuſes ſe baiſent. Eh bien, ils ſe baiſent, la danſe le veut, mais ces baiſers ſe donnent en tout bien & en tout honneur, s'ils ſont auſſi paſſionnez que ceux des Mondains, ils ſont moins bruians & moins longs, & peutêtre n'en valent que mieux.

Tu me demanderas ſans doute qui m'a révélé ces ſecrets? Mes yeux & mes oreilles, mon cher Edouard. Je ne ſuis redevable qu'à eux de ma découverte. Mes Fermiers étoient trop piquez contre le Révérend, pour ne pas épier avec ſuccès juſqu'à ſes moindres démarches. Ils ſurent celleci d'avance & me procurèrent le moien d'en être Spectateur ſans être vû. Je vis, j'entendis tout ce que tu viens de lire, j'eus même le plaiſir de ſurprendre ces pieux Danſeurs, la joie leur avoit fait oublier l'important article des précautions. Tu peux juger de quel air je ſouris, & à quel point le Troupeau & encore

plus

plus le Pasteur se déconcertèrent. Je ne leur dis pourtant rien de fâcheux; il me suffisoit qu'ils vissent bien que je les avois pris sur le fait.

Il y a déjà près de deux Mois que cette scene s'est passée. Tout est changé à Lockfoll, depuis ce temps-là. Le Curé ne déclame plus contre la danse. Mes Gens dansent & boivent en paix les Fêtes & Dimanches après-midi. Les Dévots & les Dévotes se joignent les uns après les autres à cette Troupe mondaine d'honnêtes gens. Tu serois bien surpris, si leur Pasteur, à l'exemple de nos bons Curez de campagne dans cette Principauté †, en venoit insensiblement à leur servir lui même de Violon. Pour moi, je n'en déséspère pas.

Et pourquoi en effet se distingueroit-il à cet égard de ses Confrères? Mais je ferai grace à son austérité sur ce point-là. Qu'il me réponde seulement de bonne foi sur ces articles. N'y a-t-il point de divertissemens innocens? Ceux de ce qu'on a raison d'appeller dans le monde honnêtes Gens ne sont-ils point de ce genre-là? Est-il défendu aux vrais Chretiens d'y participer? Ces plaisirs ne sont-ils même pas dûs à des braves Gens, qui les achettent chaque semaine par six

† La Principauté de Galles.

jours d'un travail rude & opiniâtre, & qui, ſans ces délaſſemens, manqueroient à la fin du courage néceſſaire pour reprendre leurs travaux?

En attendant ſa déciſion, je me tiens à celle de l'ingénieux Auteur du *Taſte of the Town* (le Gout de la Ville.) Si tu l'as lue, tu en ſeras quitte pour la paſſer. „ Il y a „fort peu de nos Gens du commun qui ſoi„ent d'humeur de paſſer les ſoirées des Di„manches à chanter des Pſeaumes, à man„ger un morceau de bouilli froid avec des „carottes, & enſuite, contens comme des „Rois, s'en aller avec leurs tendres moitiez, „bras deſſus bras deſſous, ſe mettre au lit. „Ce temps eſt paſſé, & il n'y a pas juſqu'à „la lie du Peuple, qui ne ſoit trop rafinée, „pour gouter ces plaiſirs-là. Monſieur „Dennis dans ſa Réponſe au fulminant *Eſſai* „*de Monſieur Collyer contre le Théâtre* a fort „bien obſervé *que les Hommes de ce Siecle-ci* „*ne peuvent pas borner tous leurs plaiſirs à des* „*prieres & à des ſermons, & qu'il leur faut* „*des relâchemens d'une autre ſorte*". Ce qu'il ajoute, trop long pour le copier, prouve que tout doit concourir à favoriſer certains plaiſirs, pris modérément. Quels qu'ils ſoient, ils valent mille fois mieux que les recréations, que la pluſpart iroient, ſi on leur

leur refusoit celles-là, chercher dans des tavernes & des lieux infames. Il finit ainsi. „Ces délassemens innocens ne furent pas „seulement permis; ils furent même encou„ragez par un de nos Rois les plus religieux „* & les plus zélez pour la Haute Eglise. „Il savoit que le génie de la Nation deman„doit ces sortes de divertissemens. Il s'y „prêta sagement, & on publia par ses ordres „le *Livre des Récréations*, *The Book of the* „*Sports*, pour prévenir de plus grands ex„cès.

Je crois qu'il eut bien raison. Mais l'ai-je moi de t'amuser du récit de ces frivoles affaires? Elles pourroient passer dans notre bonne Comté de Glamorgan, & elles t'auroient égaié, lorsque tu n'étois comme nous qu'un bon Gentilhomme Campagnard, un *Fox-Hunter*, ainsi que parlent les opulens & superbes Citadins de Londres. Aujourd'hui ton goût sera peutêtre devenu plus délicat dans leur commerce. En ce cas-là, je te prie, mon cher Edouard, de garder du moins de tes vieilles habitudes celle d'aimer toûjours ton Ami passionné le Chevalier Artus Llhwellyn de Penmur,

Penmur ce 2 Juillet 1738.

* Je crois que c'est le Roi Jacques I. qui fit publier ce Livre.

Lettre Trente Unieme.*

Ne vous allarmez point, Monsieur l'Amuseur, à la vue d'une Lettre, dont vous verrez dès les premières Lignes que le sujet est fort sérieux. Elle ne sera point de taille à faire peur à ceux qui lisent vos *Amusemens*. Il a parû ici plusieurs Lettres sur l'union de l'Ame avec le Corps. Je ne puis que louer ceux qui les ont faites. Elles sont polies, savantes, profondes, bien écrites. Mais *quis leget hæc ?* Je ne répondrai pas avec le Poete qui propose la Question, *Nemo Hercule : nemo.* Quelques Personnes les liront avec plaisir. Mais le Public aura peine à les goûter, parce qu'il ne les comprendra pas. *Non cuivis Homini contingit adire Corinthum.* Pour moi, il me paroit, sauf meilleur avis, qu'on s'étend un peu trop sur une matière trop cachée aux plus savans, comme aux plus ignorans, & trop connuë d'ailleurs, même aux plus simples. Très certainement nous ne connoissons point le fond ou la nature intime de notre Ame, ni le mécanisme particulier de notre Corps. Personne ne doute cependant qu'il n'y ait entre l'Ame & le Corps un merveilleux accord, une union étroite

* Cette lettre m'a été envoiée de Suisse.

étroite & parfaite. Il n'eſt pas même difficile d'appercevoir en quoi cette Harmonie conſiſte. C'eſt ici une vérité de ſentiment & d'expérience. Dès là c'eſt temps perdu, ſuivant moi, que de la prouver. Mais par rapport au moien, dont Dieu s'eſt ſervi pour unir deux êtres d'une nature ſi oppoſée, & aux loix de cette union, je crois que c'eſt une choſe impénétrable à l'Homme, & que le Créateur s'en eſt réſervé à lui ſeul la connoiſſance. Si nous ne connoiſſons pas le fond ou la nature intime de notre Ame, ni le Mécaniſme particulier de notre Corps, à plus forte raiſon ne connoitrons nous jamais, même après pluſieurs recherches, le rapport ou la liaiſon qu'il y a entre ces deux différentes ſubſtances, dont nous ſommes naturellement compoſez. La conſéquence me paroît claire. Tout au plus il me ſemble qu'on pourra dire & même prouver, que leur union ne conſiſte pas en ceci ou en celà. Voilà, ma manière de penſer. Mes lumières philoſophiques ſont fort bornées, comme vous voiez; mais avec le bon ſens ſeul, ne peut-on pas philoſopher? Je ſuis, &c.

Lettre Trente Deuxieme.

Monſieur,

Tout François que vous etes, & tout curieux

curieux que je vous ſerois des bons Livres, en voici un, que probablement vous ne connoiſſez pas encore, puiſque vous ne l'avez ni loué, comme il le méritoit, ni même nommé dans vos *Amuſemens Littéraires*. Il eſt intitulé *Généalogies Hiſtoriques* †. Il a été imprimé à Paris, & il en a déjà paru quatre volumes *in quarto*. Dans le premier, qui remonte juſqu'à l'origine du Monde & qui décend juſqu'à l'Ere Chretienne, il eſt queſtion des Monarchies, qui ſubſiſtèrent dans ces temps-là. Il commence par les Généalogies des anciens Patriarches, Juges, Rois & Pontifes du Peuple de Dieu. Celles des Rois Aſſyriens & Chaldéens ſuivent. Enſuite viennent celles des Rois de Carie; de Lydie; de Troie; de Phénicie, de Sidon & de Tyr, de Médie, de Perſe, de Syrie, de Bithynie, de Pergame, de Cappadoce, du Pont, du

† Le titre entier eſt *Les Généalogies Hiſtoriques des Rois, Empereurs, &c. & de toutes les Maiſons Souveraines qui ont ſubſiſté juſqu'à préſent; expoſées dans des Cartes Généalogiques tirées des meilleurs Auteurs: avec des Explications Hiſtoriques & Chronologiques, dans leſquelles on trouvera l'établiſſement, les révolutions & la durée des différens Etats du Monde, l'origine des Maiſons Souveraines, leurs progrès, alliances, droits, titres, prétentions & armoiries.*

du Bosphore Cimmérien, d'Arménie, de la Bactriane, des Parthes. A celles-là succedent celles des Rois d'Egypte, de Cyrene, de Numidie & de Mauritanie, & celles des principaux Chefs ou Généraux des Carthaginois. Les Généalogies des Rois qui regnèrent dans les diverses parties de la Grece font la matière de seize chapitres. Les trois suivans renferment les Généalogies des Rois du Latium, des Rois de Rome, la Famille des Catons, celle des Scipions, celle de Sylla, celle de Ciceron & de Marius, celle de Pompée, celle de Jules César, celle des Emiliens & du Triumvir Lepidus, celle du Triumvir Marc Antoine, celle de l'Empereur Auguste, celle de Tibere, de Caligula & de Claude, celle de Neron, celle de Galba & enfin celles des autres Empereurs jusqu'à Constantin.

Le second Tome contient en vingt huit chapitres les Généalogies des Rois d'Italie depuis la décadence de l'Empire, de la Roiale Maison de Savoie, des Marquis de Montferrat, des Marquis de Saluces, des Princes de Masseran de la Maison Ferrero, des Maisons Visconti, Sforce, Medicis, Gonzague, Farnese, Est, Pic de la Mirandole, Grimaldi-Monaco, Malaspina, Cibo, des Princes de Piombino, des Maisons Trivulce

vulce & Piccolomini, des Ducs d'Urbin, des Comtes, puis Ducs de Camerino, des Seigneurs de Ravenne, de ceux de Rimini & de Cesene, de ceux d'Imola & de Faenza, de ceux de Forli, de Padoue, de Verone, de Boulogne, & des Familles Papales depuis cent cinquante ans.

Le troisieme Volume contient la Généalogie de la Maison Roiale de France. Il est divisé en trois parties, qui répondent aux trois Races Roiales des Merovingiens, des Carlovingiens & des Capétiens. Il est subdivisé en quize Livres, dont je vous indiquerai dans la suite le contenu.

Le quatrieme Volume renferme les Généalogies des Rois, Ducs, Comtes, Princes & Seigneurs, qui ont regné dans la Bourgogne, ou qui étoient issus de ses anciens Souverains. La simple énumération des Maisons, dont il est question dans ce Livre, me prendroit trop de temps, & ne serviroit qu'à exciter votre curiosité, sans la satisfaire. Il vaut mieux que je la remette à un autre temps, lorsque j'aurai l'honneur de vous écrire.

A l'heure qu'il est, Monsieur, je dois vous exposer le plan de ce magnifique Ouvrage, & le voici dans les termes mêmes de l'Auteur. „ Parmi un grand nombre d'Ou-
„vrages, qui ont été faits sur cette matière,
„celui

„celui de Monſieur Hubner a eu une appro-
„bation preſque univerſelle des Nations
„Etrangères par la netteté & par l'utilité de
„ſa méthode. Il a ſuivi celle que pratiquent
„les Géographes, ... & il ne pouvoit en
„choiſir une plus convenable. Car comme
„leurs Cartes Géographiques, en repréſen-
„tant aux yeux l'étendue des Païs & leur
„ſituation, font que l'imagination s'en forme
„aiſément une idée diſtincte, & que l'eſprit
„y trouve tout l'art & tout le ſecours d'une
„mémoire locale; ainſi les Tables Généalo-
„giques, nous repréſentant comme dans un
„tableau une Race ou une Famille entière,
„nous font voir d'un coup d'oeil la ſuite des
„Perſonnes qui la compoſent, & nous font
„diſtinguer facilement la différence & la pro-
„ximité des dégrez, avec l'ordre des ſucceſ-
„ſions, ce qu'il ſeroit difficile de démêler
„ſans le ſecours de ces tables.

Il ajoute que le grand & juſte ſuccès de l'Ouvrage de Monſieur Hubner l'a déterminé à le traduire de l'Allemand, mais après l'avoir examiné avec une ſevère critique. „ J'y ai „trouvé, dit-il, beaucoup de fautes & quan-„tité d'omiſſions conſidérables, non ſeule-„ment pour ce qui regarde l'Hiſtoire pro-„phane ancienne, mais encore les Maiſons „Souveraines, ſur tout celles qui ſont étran-

„gères

„gères à l'Allemagne. Il n'a fait pour ainſi „dire que les eſquiſſer. Afin d'y ſuppléer, „j'ai conſulté entre autres Reineccius, Reuſ„nerus, Im-Hoff, Rittershuſius, Guiche„non, Butkens, Sanſovino, du Cange, Sainte „Marthe & autres Auteurs de réputation, „ſur leſquels j'ai formé mes Tables, & j'en „ai fait un recueil d'environ mille, qui aura „au moins cet avantage d'être le plus étendu „de ceux qui ont paru en ce genre.

A ce travail il en a joint un autre. De ſimples Tables Généalogiques ne ſont que des ſqueletes, ou tout au plus des corps couverts d'une peau ſeche avec des nerfs. Il faut les nourrir par l'Hiſtoire, en ſorte que, ſe prêtant un ſecours mutuel, l'Hiſtoire ſoit le Commentaire des Tables, & les Tables un ornement auxiliaire à l'Hiſtoire. C'eſt ce qu'il a fait, en joignant aux Tables Généalogiques des explications & des remarques Hiſtoriques & Chronologiques, qui donnent en peu de mots une idée exacte de l'origine & de la durée des différens Empires & Etats du Monde, de l'origine & des progrès des Maiſons Souveraines, de leurs Alliances, & de leurs prérogatives, droits & prétentions.

La ſuite pour l'Ordinaire prochain.

A FRANCFORT.

Chez FRANÇOIS VARRENTRAPP.

& dans les Bureaux des Poſtes de chaque Ville.

AMUSEMENS LITTERAIRES.

Pour l'Année MDCCXXXIX.

SEMAINE XXV.

Suite de la Lettre Trente Unieme.

SAns doute, Monsieur, je devrois commencer mon Extrait par le premier Tome, puisqu'aussi bien il le mérite par les recherches curieuses qui s'y trouvent, & par la belle méthode, avec laquelle elles sont traitées. Mais cette sorte d'érudition déplairoit peutêtre à une partie de ceux qui lisent vos *Amusemens*. J'aime mieux passer tout d'un coup au second Tome.

J'y trouve presque dès l'entrée un Article bien digne de m'arrêter. C'est la Généalogie de la Roiale Maison de Savoye. Vous ne pouvez pas l'ignorer, Monsieur, on ne lui peut disputer aucun des avantages qui font la grandeur des Familles, je veux dire, l'ancienneté, la noblesse du sang, & la

grandeur des alliances. Quoique ſes commencemens n'aient rien que d'illuſtre, elle n'a pû cependant ſe garentir d'un ſort commun à la pluſpart des grandes Maiſons, c'eſt à dire, de l'obſcurité, que l'éloignement des temps a répandue ſur ſon origine. C'eſt ce qui a donné lieu à tant de différens ſyſtemes.

Jean Baptiſte Modena fait décendre cette Maiſon d'un Mainfroy, fait Comte de Milan par Arnoul Roi de Germanie. Louis Chieſa la tite d'Anſchaire, Marquis d'Yvrée; Du Chêne, de Hugues Roi d'Italie; Alfonſe d'Elbene, de Robert Duc & Roi de France; Du Bouchet, d'Alberic I. Comte de Mâcon; Wernerus & Henninges, de Witikind le Grand Duc de Saxe; Monod & Guichenon, de la même ſource & par d'autres filiations; Monſieur du Bouchet, de Boves Comte d'Ardenne; Monſieur Eccard, du Comte Boſon: & la Chieza, le Pere Chiflet & Monſieur de Lille, de Ratbert Comte de Geneve. Voici leurs ſyſtemes, ainſi qu'ils ſe trouvent expoſez ici.

I.

Selon *Modena*

Mainfroy, Comte de Milan en 894.

Hugues, Comte. Aimon, Comte de Milan.

Hum-

Humbert I. Comte. Mainfroy, Comte en 988

Hugues, Marquis d'Italie en 999. Odon, Marquis d'Italie, Comte de Maurienne & de Savoye.

Pierre, Marquis d'Italie. AME, Comte de SAVOYE. *Berthe.*

II.

Selon L. Chieza.

Anſchaire, Marquis d'Yvrée en 870

Adalbert, Marquis d'Yvrée

Anſchaire II. Duc de Spolette. Berenger, Marquis d'Yvrée Roi d'Italie.

Adalbert II. Roi d'Italie

BERAUD ſurnommé OTHE GUILLAUME, Comte de Bourgogne.

Guy Comte de Macon. Renaud Comte de Bourgogne. ODON M. d'Italie, Comte de SAVOYE.

III.

Selon du Chêne

Hugues, Roi d'Italie, Comte de Provence.

Hubert, Fils naturel,
Marquis de Toscane en 970

HUMBERT *aux blanches mains*,
Comte de SAVOYE.

IV.

Selon d'Elbene

Robert, Duc & Roi de France

Hugues le Grand, Duc de France
Comte de Paris.

Othon, Duc de Bourgogne. | Eudes, Duc de Bourgogne. | Hugues Capet, Roi de France.

Berald,
Comte de Maurienne.

HUMBERT *aux blanches mains*,
Comte de SAVOYE.

V.

Selon du Bouchet

Alberic I. Comte de Mâcon.

Leobald I., Comte de Mâcon.

Alberic

Alberic II., Comte de Mâcon en 943.

Humbert I. — Leobald II., Comte de Mâcon en 959.

Humbert II. — Alberic III., Comte de Mâcon

HUMBERT *aux blanches mains*, Comte de SAVOYE. — N. Comtesse de Mâcon, Femme d'Othe Guillaume Comte de Bourgogne.

VI.

Selon Wernerus.

Witikind le Grand, Duc de Saxe.

Wigbert, Duc de Saxe, mort en 825. Epouse N. Fille de Ratbod, Duc de Frise.

Brunon, Duc de Saxe, mort en 843. — Walpert, Duc d'Angrie

Ludolfe, Duc de Saxe. — Dieteric, D. de Saxe. — Immed, ou Amé, Duc d'Angrie.

Henry l'Oiseleur, Empereur — Othon, Comte d'Altenbourg — BEROLD Comte de SAVOYE

Othon I. le Grand, Empereur

Othon II., Empereur

Hugues, Duc de Saxe. | Othon III., Empereur.

Frederic & Ulric | BERTHOLD né en 980

HUMBERT Comte de SAVOYE.

vers l'an 990

HUMBERT, Tige de la Maison de SAVOYE.

VII.

Selon Henninges.

Witikind le Grand, Duc de Saxe

Witikind II., Comte de Wettin

Witikind III.

ROBERT le Fort, Tige de la Maison de France.

Immed ou Amé

BEROLD

HUMBERT VIII.

VIII.

Selon Monod & Guichenon.

Witikind.

Wigbert.

Walpert.

Dieteric. Immed.

Hugues, Marquis d'Italie, mort en 1007.

BEROLD, Comte de *Savoye*
HUMBERT, Comte de SAVOYE.

IX.

Selon du Bouchet.

BOVES ou *Bovin*

Richilde Femme de Charles le Chauve.

BOSON mort en 889. Roi d'Arles & de Provence

Richard le Justicier, Duc de Bourgogne
RAOUL Roi de France

LOUIS dit l'Aveu-

l'Aveugle, Roi d'Arles
& Empereur,
mort en 933.

CHARLES CONSTANTIN,
Prince de Vienne, dépouillé du Roiaume par Hugues Comte d'Arles, son Beaufrere.

Amé I. Comte de Vienne.

Amé II. mort sans lignée. HUMBERT *aux blanches mains*, Comte de SAVOYE.

Amé III. Comte de Savoye. EUDES, ou ODON Comte de Savoye, Tige de la Maison de SAVOYE.

X.

Selon Monsieur Eccard

BOSON, Comte vers l'an 812.

BOSON, Comte en 844.

HUCBERT, Duc, mort en 866.

Cunibert, Comte en 882.

Hum-

Humbert, Comte en 920.

Humbert, Comte en 957.

BERTHOLD, Comte de MAURIENNE en 1016.

HUMBERT *aux blanches mains*, Tige de la Maiſon de SAVOYE.

XI.

Selon la Chieza, P. Chifflet, M. de Lille
RATBERT Comte de Geneve en 876 & 880.

ALBITIUS C. de Geneve en 931.

CONRAD, C. de Geneve

ALBERT, C. de Geneve
GERAUD ou *Gerold*, C. de Vienne, de MAURIENNE & de *Geneve*

HUMBERT *aux blanches mains*, Tige de la Maiſon de *Savoye*.	Geraud II. d'où les autres Comtes de GENEVE.

L'Auteur des Généalogies s'en tient au onzieme & dernier ſyſteme, & voici les raiſons qui l'y ont déterminé. Louis de la Chieza

dit que les Princes de Savoye ont une origine commune avec les Comtes de Geneve, & se fonde sur le voisinage des Etats, sur la conformité des noms d'Humbert, d'Amé & d'Aymon, fréquens dans ces deux Familles, & sur la ressemblance des armes, soutenant que ce qu'on appelle équipollé, comme sont les armes de Geneve, n'est qu'une Croix telle que la porte la Maison de Savoye.

Monsieur du Chêne dit que Berold, pere d'Humbert aux blanches mains, pourroit bien avoir été le même que Gerold, Comte de Geneve, & le Pere Chiflet dit en propres termes que *Berold, Comte de Savoye & de Maurienne, fut le même que Geraud, Comte de Vienne.* Quoique le Geraud du P. Chiflet soit qualifié *Comte de Vienne*, & celui de Monsieur du Chêne, *Comte de Geneve*, le Pere Monod fait voir que ces deux Ecrivains n'ont parlé que d'une seule personne sous différens titres.

Outre que Monsieur Chorier & Monsieur de Boissieu favorisent cette opinion, on remarque que les anciens Comtes de Savoye possedèrent une partie du Viennois jusqu'à l'an 1354.

Ce système a plusieurs avantages sur les autres. Il s'accorde avec la Chronologie, & est exempt des contradictions qui se trouvent dans les dix premiers. II. On y trouve une parenté

parenté avec les derniers Rois de Bourgogne, qui peut être regardée comme une des cauſes du crédit de Geraud dans cette Cour. III. Ce ſyſtême donne à Humbert pour Pere un Prince voiſin de la Maurienne, & dont l'exiſtence eſt prouvée par des faits non conteſtez. IV. Enfin on y trouve un progrès naturel de fortune & d'élevation, qui conduit inſenſiblement, & comme par dégrez, les Décendans de Ratbert à la Souveraineté dans un Païs, où ils avoient eu le temps de ſe faire des Créatures, & par leurs alliances, & par leur crédit.

. . . . Je ſuis, Monſieur, Votre &c.

Francfort ce 4 Juin.

Lettre Trente Deuxieme.

Monſieur,

Sans que vous ſuſſiez d'où vous venoient certaines lettres, c'eſt moi qui vous ai envoié toutes celles, qui étoient datées de Suiſſe. L'honneur que vous leur avez fait de les inſérer dans vos *Amuſemens*, m'engage à continuer notre correſpondance. Je n'ai pour cette fois-ci que des Réflexions ſur l'utilité des Sciences & de la Religion par rapport à la Société. Elles me viennent d'un Ami de Neufchâtel, & je les trouve ſi ſenſées

sées, que je les ai transcrites pour vous & pour moi. Les voici.

„ L'etude des Sciences & des beaux Arts „orne l'esprit, adoucit cette espèce de féro„cité qui est presque naturelle à l'Homme. „Elle le rend docile aux Loix, elle l'éclaire „sur ses devoirs, elle l'occupe d'une manière „utile & agréable. Par elle l'Homme devient „bon Citoien & bon Pere de famille; la „Société profite de ses travaux, de ses lumiè„res & de son industrie; les Arts naissent „& se perfectionnent; l'émulation est exci„tée & soutenue; le Peuple vit dans l'abon„dance, & cette abondance éleve l'esprit, „& lui donne de nouvelles forces. Le Ci„toien, content de son état, ne cherche „pas à le changer. C'est la pauvreté & la „misère qui produisent ordinairement le „mécontentement & la révolte. Un Peuple „qui est dans une situation commode doit „craindre toute espece de mutation. Le „Gouvernement ne sauroit être ébranlé, que „les Particuliers n'en souffrent. Leur bon„heur est toûjours dépendant de celui de „l'Etat. Est-il en danger? Les Arts & les „Sciences languissent; le Peuple perd insen„siblement cette réputation qui le faisoit „respecter, & il retombe dans la barbarie.

„L'exem-

„L'exemple des Grecs & des Romains doit „faire trembler toutes les Nations.

„ Que l'on éxamine qui ſont ceux qui „ont été les inſtrumens des guerres civiles, „qui ſont ceux qui ont favoriſé les projets „des Manlius, des Catilina, & des autres „Perturbateurs du repos public; on trouvera „que ce ſont preſque tous des Gens oiſifs, „& très-peu éclairez. Les Sciences ont une „très-grande influence ſur ceux qui gouver- „nent, & ſur ceux qui ſont gouvernez. Elles „les inſtruiſent de leurs devoirs réciproques; „elles diſſipent l'erreur, & modèrent les paſ- „ſions. L'ignorance eſt la Mère du crime. „Un Homme éclairé chérit la vertu, parce „qu'il la connoit, & la vertu maintient l'or- „dre, qui eſt le plus ferme appui des Etats.

„ Il n'y a point de Païs qui ſoient ſujets „à des révolutions plus fréquentes & plus „funeſtes, que ceux où le Peuple eſt enſeveli „dans les ténébres de l'ignorance. En Tur- „quie, par exemple, où l'on ne connoît „guères de livres que celui de l'Alcoran, les „éditions n'y ſont pas rares, & ſont preſque „toûjours ſuivies de la chute & de la mort „tragique du Souverain. Que l'on ouvre „l'Hiſtoire, on y trouvera que les plus cruels „Tyrans étoient plongez dans une craſſe „ignorance, & qu'ils n'avoient pour guides

„que

„que leur caprice & leur férocité. Com-
„ment auroient-ils respecté les loix, ne con-
„noissant ni les regles de l'Humanité, ni cel-
„les de la Justice?

„ Un Peuple ignorant, dit un Homme
„d'esprit, est le jouet de tous ceux qui veu-
„lent l'ébranler. Il est ordinairement défiant
„& crédule; toûjours prêt à se livrer aveu-
„glément aux inspirations de ceux qui ont de
„l'audace & une éloquence militaire, Gens
„qui se servent souvent d'une partie du Peu-
„ple, pour subjuguer l'autre partie. L'ig-
„norance conduit au fanatisme, & le fana-
„tisme politique à toutes sortes d'attentats.
„A des Magistrats dont le pouvoir a des fon-
„demens solides, il faut des Hommes éclai-
„rez, parce qu'il les faut, ou assez sages pour
„reconnoître l'Autorité légitime, ou assez
„politiques pour se refuser à des factions
„presque toûjours fatales à ceux mêmes qui
„en sont les Auteurs.

„ Si les Sciences influent extrêmement
„sur le bonheur de la Société, la Religion
„n'a pas une moindre influence, & n'est pas
„moins nécessaire. Les maximes de vertu
„& d'équité qu'elle nous présente, peuvent
„être considérées comme de simples conseils,
„tant que nous ignorons qu'il y a un Souve-
„rain Législateur, qui nous impose l'obliga-
„tion

„tion de la pratiquer. S'il n'y avoit point de „Dieu, dit un habile Jurisconsulte, l'im- „pression que font ces maximes, quand on „les considére attentivement, s'effaceroit „bientôt; il faudroit que le Souverain fût „armé du glaive, pour punir les coupables, „& venger l'innocence. Quel frein seroit „capable de retenir un Homme, qui pourroit „commettre le crime dans l'obscurité, & se „dérober ainsi à la poursuite des Loix, ou „qui ne redouteroit ni le supplice ni la mort? „Mais dès que l'on est persuadé de l'éxistence „d'un Etre suprême, qui aime l'ordre, qui „le prescrit, qui veille à nos actions, & qui „en pénétre les divers motifs; dès que l'on „est convaincu de la réalité des peines qu'il „peut infliger aux Infracteurs de ses Loix, „& de la réalité des récompenses qu'il a pro- „mises à ceux qui observent les Regles de „la droiture & de l'équité, alors ces Regles „prennent une nouvelle force; les motifs les „plus puissans se réünissent pour nous enga- „ger à les pratiquer avec exactitude. Nous „sentons que notre félicité dépend de leur „observation, & que l'état de Société, dans „lequel Dieu nous a placez, ne sauroit subsi- „ster, si ces Regles ne sont pas respectées. Aussi „tous les peuples du Monde sont ils conve- „nus de cette vérité, c'est que les loix hu-

„maines

„maines tirent leur plus grande efficace de la „conformité qu'elles ont avec les Loix im„muables & divines. C'eſt dans l'idée que „nous avons des perfections de l'Etre ſuprê„me, qu'il faut chercher la ſource & l'origine „du droit naturel & primitif.

„ Si la Religion eſt très-utile à la Société „en général, elle ne ſert pas moins à tous „les Particuliers qui la compoſent. Nous „ſommes environnez d'Hommes plus forts „que nous, dit l'ingénieux Auteur des Let„tres Perſannes. Ils peuvent nous nuire de „mille manières différentes, les trois quarts „du temps ils peuvent le faire impunément. „Quel repos pour nous de ſavoir qu'il y a „dans le coeur de tous les Hommes un „principe intérieur qui combat en notre „faveur, & qui nous met à couvert de leurs „entrepriſes. Sans celà nous devrions être „dans une fraieur continuelle ; nous paſſe„rions devant les Hommes comme devant „les Lions ; nous ne ſerions jamais aſſurez „un moment de notre bien, de notre vie, „de notre honneur.

A FRANCFORT.

Chez FRANÇOIS VARRENTRAPP.

& dans les Bureaux des Poſtes de chaque Ville.

AMUSEMENS LITTERAIRES.

Pour l'Année MDCCXXXIX.

SEMAINE XXVI.

Lettre Trente Troisieme.

MONSIEUR,

UN de mes Amis m'a procuré la lecture de vos *Amusemens*. Je ne vous dirai point ce que j'en pense : vous croiriez que je vous flatte ; mais une preuve qu'ils m'ont fait plaisir, c'est que je gagne sur ma paresse de vous le mander, & ce qui est plus encore, que je vais transcrire pour vous quelques pieces de fort bon goût, qui ont parû ici depuis peu. La première est de Monsieur de Senecé. Ce sont des Stances dans le goût des Romances Espagnols sur un coup d'oeil caressant..

Muse, j'écris à Climene,
Dont j'adore les appas ;

Laissez m'en toute la peine,
Et ne vous en mêlez pas.
N'offusquez point ma tendresse
Par vos brillans surannez;
Loin de moi, vaine Déesse,
Le fard dont vous vous ornez.

Sur sa grace naturelle
Formons notre expression:
Rien ne convient à la belle
Qui sente la fiction.
Ainsi la Nymphe discrette,
Préfere sous un Ormeau,
Au grand bruit de la Trompette
Le doux son du Chalumeau.

Ainsi, la jeune Bergere
Parfumant son bavolet,
A toute odeur étrangere
Préfere le serpolet.

Amour, c'est toi que j'appelle,
Viens, le mieux disant des Dieux;
Montre lui ce coeur fidele,
Qui brûle pour ses beaux yeux.

Peins lui cette violence
Que rien ne peut égaler,
Quand l'austere bienséance
Me force à dissimuler.

Il faut languir, misérable,
Sous son rigoureux pouvoir!

C'est

C'eſt l'arrêt irrévocable
De clémeine & du devoir.
Le ſoleil à la nature
Se cache-t-il aiſément?
Peut-on dans la nuit obſcure
Céler un embraſſement?
D'une contrainte effroiable
Quand j'ai ſouffert la rigueur,
Un ſeul regard favorable
Rend un doux calme à mon coeur.
Tel dans un bruiant orage,
Le Dieu du jour & des vers
Brille à travers du nuage,
Et rend l'ame à l'Univers.
Dieux! qu'il plaît! Dieux qu'il enchante,
Cet oeil qui fait mon deſtin!
Quelle aurore eſt plus riante
Dans ſon plus riant matin?
O charme d'un regard tendre,
Où je me ſens abîmer!
Mon coeur qui ſait te comprendre,
Manque d'art pour t'exprimer.
Source divine de flâme,
Inépuiſables apas,
Vous rappelleriez une ame
Des barrières du trépas!
L'Amour n'a plus de martyre
Qui me cauſe du ſouci;

Qu'il tourmente, qu'il déchire,
Puisqu'il récompense ainsi.
Mais Climene, qu'ils sont rares
Ces regards pleins d'agrémens!
Que vos beaux yeux sont avares
De ces précieux momens!
Sans mon souvenir fidele,
Qui cherche à les prolonger,
Ils s'écouleroient, cruelle,
Comme un phantôme léger.
Le Ciel fait fleurir la plaine
Par son regard assidu;
Sans les regards de Climene,
Chez l'Amour tout est perdu.
Adieu, beauté que j'adore,
Brillante comme le jour,
Jeune & tendre comme Flore,
Charmante comme l'Amour.
Des regards tels que les vôtres
Sont d'assez grandes faveurs;
Mais, si j'en obtenois d'autres,
Flatteuse idée.... Ah! je meurs.

La seconde Piece, que je vous destinois, Monsieur, est un Madrigal de Monsieur Linant sur Madame la Marquise du Châtelet.

Un Voiageur, qui ne mentit jamais,
Passe à Cirey, l'admire, le contemple:

Il

Il crut d'abord que c'étoit un Palais;
Mais voiant Emilie, il dit: ah! c'eſt un
Temple.

Je finis par une Epitre de Monſieur d'Arnaud à Mademoiſelle G.

J'avois deſſein de vous écrire;
Déjà mille Amours voltigeans,
A ſervir l'ardeur qui m'inſpire
Redoubloient leurs ſoins obligeans.
L'un, d'une plume de ſes aîles,
Me prêtoit le ſecours charmant;
L'autre à former cet inſtrument
Emploioit ſes fleches mortelles.
L'un m'eclairoit de ſon flambeau;
Celui-ci dreſſoit mon pupître,
Et vouloit que dans ſon bandeau
On vous envoiât mon Epître.

Ce qui ſuit eſt de la même beauté. Mais je hais le travail d'ecrire, & je n'ai pas le courage de noircir plus de papier. Je me hâte de mettre ici que je ſuis, Monſieur, l'un de vos plus.

Paris ce 12 Juin.

Lettre Trente Quatrieme.

Monſieur,

Je commencerai ſans préambule ce que j'ai à vous dire du troiſieme Tome des *Généalogies*

logies Hiſtoriques. Il renferme celles de la Maiſon Roiale de France, & eſt diviſé en trois Parties, qui répondent aux trois Races Roiales des Merovingiens, des Carlovingiens & des Capetiens. La premiere partie contient les Généalogies des Rois de France avant & depuis Clovis, des Rois d'Auſtraſie, des Ducs d'Aquitaine, des Comtes de Gaſcogne, de ceux de Fezenſac, d'Armagnac & d'Aſtarac, des Comtes de Bigorre, d'où les Rois de Navarre, & des Vicomtes de Bearn.

La ſeconde partie renferme la Généalogie de Pepin, celles des Rois de France iſſus de lui, des Empereurs & Rois de Germanie, de Provence & de Lorraine, des Comtes de Vermandois, d'où les Seigneurs de Saint Simon & de Ham, & des Comtes d'Andechs & Ducs de Meranie.

La troiſieme partie, qui eſt de beaucoup la plus longue, eſt diviſée en pluſieurs parties générales, ſubdiviſées à leur tour en pluſieurs autres. Je ne marquerai que quelques-unes des principales. Telles ſont la Généalogie de Hugues Capet, celles des Rois de France iſſus de lui, celles des deux Branches Roiales de Valois, celles des Ducs d'Anjou Rois titulaires de Naples, des derniers Ducs de Bourgogne, des Ducs de Bra-

Brabant, des Comtes de Nevers, des Ducs d'Alençon, des Comtes d'Evreux Rois de Navarre, celles de la Branche Roiale de Bourbon & des Rois de France & de Navarre, celles des Comtes d'Artois, des Comtes d'Anjou Rois de Sicile, des Comtes de Dreux Ducs de Bretagne, des Seigneurs de Courtenay, des derniers Comtes de Vermandois, des Ducs de Bourgogne issus des Rois Capetiens, & enfin des Rois de Portugal.

Une des choses, qui doivent faire prendre un grand intérêt à ce Volume, ce sont les augmentations considérables, qui s'y trouvent, & dont je vais avoir l'honneur de vous indiquer quelques-unes. Il y en a une bien curieuse, dès la première Race des Rois de France. On avoit cru jusqu'à présent que la Postérité du Grand Clovis s'étoit éteinte dans la personne de l'infortuné Childeric III. Mais point du tout. „ Elle subsistoit encore dans les Ducs d'Aquitaine, „desquels sortirent depuis les Comtes de Bi„gorre, les Ducs de Gascogne & les Vicom„tes de Bearn, &, si elle cessa de regner „en France par l'élection de Pepin, elle fut „en quelque sorte dédommagée d'ailleurs. „Appellée au delà des Pyrenées, elle y fonda „un nouveau Roiaume & réünit enfin sous „sa domination tous les Etats Chretiens d'Es-

»pagne, dont une partie, savoir le Portu»gal, vint par alliance à une branche cadette »de la troisieme Race qui le possede encore, »& l'autre, après avoir été gouvernée par les »Maisons de Bourgogne, de Barcelonne & »d'Autriche, est tombée dans une autre »branche de la Race Capetienne, de sorte »que par une révolution admirable d'évene»mens, la troisieme Race se trouve aujourd'»hui en possession de tous les Etats au delà »des Pyrénées, qu'avoit eus la première, »dont elle décend d'ailleurs par Femmes.

Comme vous voiez, Monsieur, je vous annonce ici l'un des plus magnifiques, des plus brillans, des plus imprévus spectacles, qu'un Savant puisse donner en fait de Généalogies. Il s'agit de vous le développer. J'emprunte pour cet effet l'aide d'une Table fort sommaire. Vous remarquerez bien que j'en exclus les filiations, qui ne font pas au dessein dont vous avez vû l'esquisse.

MEROVEE.
CHILDERIC I.
CLOVIS le Grand.
CLOTAIRE I.
CHILPERIC I.
CLOTAIRE II. dit le Grand.
CHARIBERT Roi de Toulouse.
BOGGIS Duc d'Aquitaine.
EUDES Duc d'Aquitaine. HU-

HUNOLD Duc d'Aquitaine.
WAIFFRE.
LOUP II. Duc de Gascogne.
ADALARIC D. de Gascogne.
CENTULLE D. de Gascogne.
LOUP CENTULLE D. de Gascogne.

N. Consul en Castille. | DONAT LOUP C. de Bigore. | CENTULLE Tige des Vicomtes de BEARN.

SANCHE MITARRA, Tige des Ducs de GASCOGNE. | ENECO ARISTA T. des Rois de NAVARRE. | DATO DONATI T. des Comtes de BIGORRE.

AZNAR.
AZNAR Comte d'Arragon.
GELINDE.
XIMEN I.
XIMEN II.
GARSIA AZNAR.
FORTUNIO.
URRAQUE Hérit. d'ARAGON.

Cette Table Généalogique est fondée sur une Charte de Charles le Chauve donnée en DCCCXLV. au Monastère d'Alahon dans le Diocese d'Urgel. Elle se trouve dans la Collection des Conciles d'Espagne faite par le Cardinal d'Aguirre, & les savans Auteurs de *l'Histoire Générale de Languedoc* Dom Claude de Vic & Dom Joseph Vaissette, l'aiant trouvé revêtue des caractères d'autenticité & de vérité les plus incontestables, n'ont pas fait difficulté de l'admettre comme vraie.

Une autre découverte, dont le curieux & judicieux Auteur des *Généalogies Historiques* se reconnoît redevable à un* Savant * d'Allemagne, c'est celle d'une branche de la Maison Carlovingienne, qui a subsisté longtemps avec éclat sous le titre de Comtes d'Andechs & Ducs de Meranie. On n'avoit eu d'eux jusqu'à présent qu'une connoissance assez imparfaite, quoiqu'ils eussent été très-considérables, par leurs Alliances & par leurs Etats, tant dans l'Empire qu'en France, où ils ont possédé le Comté de Bourgogne. On ignoroit jusqu'à la situation de la Meranie. C'étoit la Dalmatie, ou la Croatie, selon les uns; un Païs Maritime

* Monsieur David Koeler, Professeur en Histoire dans l'Université d'Altorff & aujourd'hui dans celle de Goettingen.

time entre ces deux Roiaumes, ſelon d'autres ; ſelon quelques-uns, le Voigtland ; & ſelon les derniers, le Tirol.

On établit ici qu'il conſiſtoit ſeulement dans quelques portions du Tirol ſituées ſur l'Adige, que les anciens Comtes d'Andechs avoient longtemps poſſédées ſous la puiſſance des Ducs de Bavière, dont ils furent affranchis, après la proſcription d'Henry le Lion Duc de Bavière, par l'Empereur Frederic, qui leur accorda le titre de Ducs avec une Juriſdiction plus étendue. Mais ces matières n'entrent qu'indirectement dans le but de l'Auteur des *Généalogies Hiſtoriques*, & par conſéquent dans celui de ma lettre. J'y reviens donc, &, laiſſant le détail des preuves, qui ſeroit trop long pour vos *Amuſemens*, je paſſe à la Table Généalogique qui en reſulte, dont j'exclurai les branches collatérales de Hohenwart & de Wolfratshauſen.

Rapold ſ. nat. de l'Empereur Arnoul.

Ratbothon.

Frederic I. C. d'Andechs.

ribon

Aribon C. d'Andechs.

Frederic II. C. d'Andechs.

Leopold C. d'Andechs.

Frederic III. C. d'Andechs.

Berthold I. C. d'Andechs.

Berthold II. C. d'Andechs, Marquis d'Istrie.

Berthold III. C. d'Andechs. M. d'Istrie.

Berthold IV. C. d'Andechs, I. Duc de Meranie.

Othon I., dit le Vieux & le Grand, Duc de Meranie, C. Pal. de Bourgogne.	Henry M. d'Istrie.	Gertrude ep. André II. Roi de Hongrie.	Agnes ép. Philippe Auguste Roi de France.

Othon II., Duc de Meranie, C. Pal. de Bourgogne, tué en 1248.	Adelaïs, C. Pal. de Bourgogne, ép. Hugues IV. C. de Chalon, & 2o. Philipe C. de Savoye.	Agnes ép. I. Frederic D. d'Autriche. 2. Ulric III. D. de Carinthie.	Elisabeth ep. Frederic le Vieux, Burgrave de Nuremberg.

Je

Je voudrois pouvoir ajouter ici une Table Généalogique, qui fait voir distinctement que les trois Races Roiales de la Maison de France le sont réünies en la personne du Roi Henry IV. dit le Grand. Ce morceau est tout ce qui se peut de plus curieux. Mais, Monsieur, il ne pourroit pas tenir sur un papier du format, que vous emploiez. Il vaut mieux que je l'abbrege, aux dépens de quelques générations, dont jamais personne n'a douté un seul instant, & qui d'ailleurs sont démontrées dans tout cet Ouvrage. Je marquerai par des lignes perpendiculaires les vuides, que j'aurai laissez entre elles.

I.e *Race.*

Clovis I. R. de France.

A.

Donat — Loup C. de Bigore.

Enico. Arista, R. de Navarre — Dato Donati C. de Bigore.

Mathe de Mathas ép. Sanche III.

Garsias III. — Blanche ép. Thibaud.C. deChâpagñ.

Jeanne I. ép. Philipe le bel.

Jeanne II. ép.Philipe C.d'Evreux.

Blanche II. ep. Jean I. Roi d'Arragon.

Eleonor Reine de Navare.

Ferdinand R. de Castille. — Urraque — Blanche — S. Louis IX.

B.

Centulfe I. Vic. de Bearn.

Gaston. VII. Vic. de Bearn.

Marguerite ep. Roger Bernard III. C. de Foix.

Isabelle ép. Archambaud de Grailly, Captal de Buch.

ép. Gaston de Foix

Catherine de Foix Reine de Navare.

Henry IV. Roi de France.

II.e *Race.*

Charlemagne.

Louis IV.

Charles D. de Lorraine.

Ermengarde ép. Albert C. de Namur.

Godefroi

Henry l'aveugle. | Adelaïde ép. Baudouin C. de Hainaut.

Henry C. de Luxembourg. | Isabelle de Hainaut ep.

Ermenson ep. Valeran D. de Limbourg

Jean C. de S. Pol.

Marie ép.

III.e *Race.*

Conrad.

Robert le Fort.

Robert

Hugues le Grand.

Hugues Capet.

Robert.

Henry.

Philippe I.

Louis VI.

Louis VII.

Philipe Auguste.

Louis VIII.

Louis IX.

Robert C. de Clermont.

Jaques C. de la Marche

Francois.

Charles Duc de Vendome.

Antoine de Bourbon R. de Navare,

Henry IV. Roi de France.

J'avois

J'avois d'autant plus d'envie d'ajouter ici la branche de Courtenai, qui est la neuvieme Collatérale de la Maison Roiale de France, qu'aucune autre n'a eu de plus brillantes illustrations *, & que d'ailleurs il y a peu de Personnes qui n'aient entendu parler des prétentions, que formèrent les derniers Princes de cette branche à la qualité de Princes du sang. Mais le manque de place m'oblige de finir ma lettre. Je vous dirai seulement que la postérité masculine de Courtenai s'est éteinte depuis dix ans, & qu'il n'en reste plus qu'Hélene, Princesse de Courtenai, mariée avec Louis Benigne de Bauffremont, Marquis de Listenois, Chevalier de la Toison d'or & Lieutenant Général.

Je suis, Monsieur, Votre.

Francfort 20 Juin.

* Elle a produit trois Empereurs de Constantinople.

A FRANCFORT.

Chez FRANÇOIS VARRENTRAPP.

& dans les Bureaux des Postes de chaque Ville.

AMUSEMENS LITTERAIRES.

Pour l'Année MDCCXXXIX.

SEMAINE XXVII.

Lettre Trente Cinquieme.

JE vous ai promis, Monsieur, dans ma lettre précédente (voiez la lettre vingt huitieme) mes observations sur l'Origine des premiers Comtes Palatins du Rhin, & sur celle de leur Maison. Des Auteurs illustres ont traité cette Partie de notre Histoire avec beaucoup d'application. Néanmoins tout y est encore si embrouillé & si confondu, que les Disquisitions & les Recherches sur ce sujet ne sauroient paroître indifférentes à un Homme curieux de l'Histoire d'Allemagne.

Plusieurs de nos Historiens modernes nous donnent un certain Ansfrid, qui posséda des Terres considérables sur le Rhin, la Meuse, & la Sambre vers l'an 862., pour un des

premiers Comtes Palatins de ces contrées. Quoiqu'il soit qualifié Comte du Palais dans un Diplôme de l'Empereur Lothaire, il est indubitable qu'il n'etoit que Comte du Palais de cet Empereur, puisque ce n'a été que bien du temps après, que la France Rhenane a eu ses Comtes Palatins particuliers.

Nous avons ci devant remarqué que les *Missi Dominici* avoient cessé dans les Provinces sous les derniers Carlovingiens. On trouve déjà sous les Regnes de l'Empereur Arnoul, & du Roi Louis, son fils, les *Cameræ Nuncii* à leur place. Il y en avoit alors dans la Suabe & dans la France Orientale, avant même qu'il y eût des Ducs.

Comme leur Commission ne paroît guères avoir différé de celle des Comtes Palatins du Siecle suivant, Werinher & Adalbert *, qui alors étoient revêtus de cette Charge, pourroient passer à plus juste titre pour les premiers Comtes Palatins de notre Province,

* Ekkehard le jeune, Moine de Saint Gall, nous en a conservé la mémoire dans son Livre *de Casibus Monasterii Santi Galli* cap. 1. p. 15. *Nondum adhuc illo tempore Suevia in Ducatum erat redacta, sed fisco Regio peculiariter parebat, sicut hodie & Francia. Procurabant ambas, quos sic vocabant, Cameræ Nuncii: Franciam Adalpert cum Werinhere; Sueviam autem Pertold & Erchinger fratres.*

vince, si l'on vouloit remonter jusqu'à ces temps-là. L'Histoire de la France Rhenane devient ensuite si obscure, qu'il est difficile de dire si les *Cameræ Nuncii* y furent continuez sous les Empereurs Saxons, ou si cette Province eut un Duc, comme les autres.

Nous avons déjà vû sur quels Païs la Commission de nos anciens Comtes Palatins s'érendoit.

Le premier que nous sachions, qui se soit qualifié † Comte Palatin du Rhin, a été Henry Comte Palatin, connu sous le Regne turbulent de Henry IV.

On trouve sous le même Regne un autre Henry, surnommé le furieux, Comte Palatin des Lorrains **, proche Parent du même Henry. Ainsi la Charge de Comte Palatin de ces Païs paroît alors avoir été partagée entre ces deux Seigneurs. Comme ses Successeurs ont continué le même Titre & la même fonction dans ces Contrées, & que les Comtes Palatins ses Prédécesseurs avoient exercé leur principale Commission dans cette Partie de l'ancienne Lorraine, qui est vers

† Dans une Charte de l'an 1093. publiée par Monsieur Tolner in Hist. Palat. p. 32. dans le Code des preuves.

** Voiez Lambert d'Aschaffenbourg dans ses annales à l'année 1057. & 1061.

le Bas Rhin, & dont Aix la Chapelle étoit la Capitale; il faudra pour trouver l'Origine de ces Seigneurs, remonter jusqu'aux temps, où Henry l'Oiseleur réünit cette Partie du Roiaume de Lothaire à la France Orientale.

Ce Prince n'eut rien plus à coeur, dès le commencement de son Regne, que de rétablir la puissance & la gloire de sa Nation par tous les moiens, qui peuvent rendre une Monarchie florissante & considérable. La Réünion de la Lorraine à sa Couronne, dont elle avoit été démembrée sous son Predécesseur, fut d'abord un des principaux objets de ses vues, & il y réüssit autant par sa valeur, que par son habileté à profiter des Troubles, qui déchiroient la Neustrie. Dès l'an 921. Henry forma une prétention sur cette Partie de la Lorraine, qui est entre le Bas Rhin & la Basse Meuse, autrefois connue sous le nom du Païs des Ripuaires; & Charles Roi de France se vit obligé de la lui céder l'an 925. par le Traité de Bonn. †† Il en donna le

†† Henry n'acquit l'autre partie de la Lorraine, que l'an 929. par la soumission du Duc Giselbert. v. *Ann. Sax. ad a.* 929. Le Duc Giselbert eut alors sans doute son Comte Palatin particulier dans son Duché. Tel fut Hamedée Comte Palatin dans la Charte d'Adalberon, Evêque de Metz, chez *Meurisse Hist. de Metz* p. 307.

le Gouvernement en qualité de Comte Palatin au Comte Everard, Frere du Roi Conrad I., à qui les Historiens de son temps donnent aussi le Titre de Duc de France & de l'Austrasie. † Ce Seigneur possédoit de très-vastes terres tant en deçà, qu'en delà du Rhin, & il étoit déjà assez puissant dans la Province, par les grands biens qu'il y avoit héritez du feu Duc Conrad, son Pere. Le Palais de sa Commission étoit sans doute celui d'Aix la Chapelle, & je ne fais pas difficulté de le mettre à la tête des anciens Comtes Palatins, dont je vais donner la Liste, après avoir fixé ici l'Epoque de leur Origine.

Le sujet de sa rebellion & de sa mort est trop connu, pour vous en parler amplement. Ses biens furent partagez, après sa proscription,

† *Frodoard. ad a.* 925. cité par *Nicolas Vignier in Chron. Burg.* ad a. 926. *Eberhardus ab Henrico in Lotharingiam missus ad jura dicenda, Lotharingosque in pace continendos.* Le Titre de Comte Palatin lui est donné entre les anciens par Ditmar, Evêque de Mersbourg, l. II., par Sigebert de Gemblours à l'an 938. & par Alberic, Moine de trois Fontaines, à la même année. Le P. Mabillon *in Actis Sanctorum Ordinis Benedictini* Sec. V. p. 401. 402. nous a donné la vie de Saint Jean Abbé de Gorizie, où Everard est qualifié Duc de la France & de l'Austrasie.

tion, entre Conrad le Roux, ou le Sage, qui devint ensuite Gendre de son Roi, & Duc de Lorraine; & Herman surnommé le petit ou *pusillus*, qui eut la Charge de Comte Palatin de ce Païs. Les Historiens ne sont pas d'accord sur la famille de cet Herman, & Monsieur Tolner * aussi bien que quelques autres Auteurs modernes, le donne avec assez de confiance pour fils d'Arnoul le Méchant, Duc de Bavière. Ce sentiment nous paroît d'autant moins probable, qu'outre qu'aucun Historien Contemporain, ou même Bavarois moderne, ne paroît l'insinuer, les Nobles dans les Provinces étoient alors trop jaloux, pour souffrir qu'un Seigneur d'une Nation étrangere exerçât dans leur Païs une Charge de si grande conséquence. D'ailleurs comme les Terres & les autres Charges héréditaires, qu'Everard avoit possédées sur la Moselle & le Bas-Rhin, ne regardoient pas proprement sa Commission de Comte Palatin, il n'est pas aisé de concevoir comment ce Bavarois auroit pû acquerir dans la Lorraine & dans la France Rhenane les mêmes Honneurs qu'Everard, son Prédécesseur, & ses Ancêtres avoient eus, & que lui & ses Successeurs possédèrent comme héréditaires. Seroit-il même probable

* In *Historia Palatina*, Cap. VIII, p. 197.

bable qu'Otton le Grand en eût été si liberal envers un Ennemi, qui, au commencement de son Regne, n'avoit cherché conjointement avec ses Freres, qu'à soulever les Provinces, & à mettre tout sens dessus dessous, pendant que les proches parens de notre Everard, qui à cause de la proximité du sang avoient déjà un Droit de succéder, en auroient été exclus, après la fidélité & l'attachement singulier, qu'ils avoient montré à leur Monarque ? Cette seule circonstance nous pourroit faire soupçonner qu'Herman étoit plutôt de la Famille Salique, dont Everard étoit issu, que de celle de Baviere, quand même il n'y auroit pas d'autres raisons, qui dussent nous le persuader.

Il est incontestable que les Rois, en conférant les grandes Charges, eurent toûjours beaucoup d'egard aux plus proches Parens des Seigneurs, qu'il s'agissoit de remplacer. C'est ainsi qu'Henry, frere d'Otton le grand, fut obligé d'épouser la fille du Duc Arnoul le Méchant de Baviere, pour se maintenir dans son Duché par le Droit d'Alliance. Le même fait s'observe dans l'Histoire des Ducs de Suabe & de Lorraine du dixieme Siecle. Ezon, le fils de notre Herman, n'eut la suprême Dignité de Comte Palatin que par

le Droit de filiation. † Pourquoi donc chercher dans la Baviere l'Origine d'un Comte Palatin de la Lorraine, qui poſſédoit en même temps tous les biens & dignitez héréditaires de ſon Predéceſſeur & de ſes Ayeux! N'eſt-il pas plus probable que les Honneurs d'un Advoué de Treves, & des Seigneuries du Comté de Meyenfeld & du *Comitatus Nemoris*, que le vieux Duc Conrad & ſes freres avoient poſſédez, & dont Everard avoit joui par Droit de Succeſſion, aient été continuez dans la même famille? Et cette Famille Salique n'avoit elle pas produit trop de grands Hommes, qui s'étoient diſtinguez par leur valeur & par leur zele pour leur Roi, pour qu'on puiſſe s'imaginer que ce Monarque les auroit privez des Dignitez & des Terres les plus conſidérables, qui juſqu'alors avoient illuſtré leurs Ancêtres?

Monſieur Tolner néanmoins & ceux qui le ſuivent tâchent d'appuier leur ſentiment par douze argumens, aſſez forts, comme ils ſe le perſuadent, pour exclure notre Herman de la Famille Salique, & afin de nous le donner pour Bavarois. Nous les exami-

† *Monachus Brauvill.* p. 314. *Ezo Regalis Palatii apicem jure paterni ſanguinis gubernavit.*

examinerons ici, & le Lecteur intelligent jugera lui même de quel côté se rangera la vraisemblance, qui est presque l'unique but, qu'on se puisse proposer d'atteindre en de pareilles Recherches Critiques.

Leurs deux premiers Argumens, qui sont même les plus forts, se fondent sur Aventin, Auteur, disent-ils, qui a écrit sur de bons Mémoires, & qui nous apprend qu'Otton le Grand créa l'an 939. à la Diette de Ratisbonne Arnoul & Herman, fils du Duc Arnoul, Comtes Palatins de la Baviere. Ils citent ensuite le Moine de Braunweiler, Auteur, quasi contemporain, qui a écrit sur la famille de nos Comtes Palatins, & qui dit positivement qu'Herman, Comte Palatin de la Lorraine, se distingua beaucoup dans la Bataille contre les Hongrois, qui se donna l'an 955. en Baviere. Donc, concluent-ils, puisqu'il est évident que notre Herman étoit alors en Baviere, Aventin s'est trompé, & Herman le Bavarois ne fut pas fait l'an 939. Comte Palatin de la Baviere, mais du Rhin ou de la Lorraine. Mais, bien loin que notre systeme rejette l'autorité de l'un ou de l'autre des Auteurs alléguez, il les appuie bien plus fortement, & n'en est point combattu. Aventin ne s'est nullement mépris sur le

compte de ſon Herman, dont le pouvoir en Baviere ſe manifeſte dans la ſuite de l'Hiſtoire par les Revoltes, qu'il ſuſcita contre ſon Souverain; & Herman, Comte Palatin du Rhin, s'eſt bien pû diſtinguer dans la Bataille contre les Hongrois, ſans avoir été un des principaux Seigneurs de Baviere. Vitikind, le meilleur Hiſtorien de ce ſiecle-là, nous apprend qu'alors toutes les Troupes de l'Empire étoient réünies contre les Hongrois, & que principalement celles de la France Orientale s'y diſtinguèrent. Or elles pourroient bien avoir été commandées par leur Comte Palatin. Celà n'eſt il pas bien conforme à la narration du Moine de Braunweiler, & affoiblit-il celle d'Aventin?

Leur troiſième Argument eſt de la même force que les précédens. Auſſi ne s'y arrêtera-t-on pas d'avantage. D'ailleurs Vitikind eſt cité à faux en cet endroit par Monſieur Tolner, & on n'y voit point qu'Henry, Duc de Baviere, étant alors malade, eut donné le Commandement de ſes Troupes à Everard de Bavière, ou à Herman ſon frere, comme Monſieur Tolner le veut inſinuer.

Le quatrieme eſt un des plus foibles. Notre Herman, dit-on, étoit un des plus proches

proches Parens de Saint Ulric, Evêque d'Augsbourg, selon le Moine de Braunweiler. Donc il est vraisemblable qu'il a été Bavarois. Mais outre que celà ne conclut point du tout, Monsieur Tolner auroit pu trouver dans la Famille Salique autant d'Alliances Suabes que dans celle de Bavière.

Le cinquieme n'est guères de plus grande importance. Quelques Auteurs ont écrit qu'Otton, Comte Palatin du Rhin, puis Duc de Suabe, petit fils de notre Herman, étoit Comte de Wittelsbach, dont les Seigneurs étoient indubitablement issus du Duc Arnoul. Mais ces Auteurs, dont Monsieur Tolner parle ici, sont trop modernes, pour être d'aucun poids en des siécles si reculez. D'ailleurs de pareils surnoms ne furent jamais portez dans une autre branche de la même Famille, qui ne fût pas en possession de la même Terre, & le Château de Wittelsbach ne fut bâti que dans le XII. siécle, bien du temps après cet Otton.

Les sixieme, septieme, huitieme, dixieme & douzieme Argumens ne se fondent que sur de faux Rapports Généalogiques, ou sur la proximité du sang entre les Empereurs de la Famille Salique, & nos Comtes Pala-

Palatins. Cette dernière preuve fait d'autant plus pour nous, que nous ne devons point nous tourmenter à en trouver les rapports, en supposant, comme nous faisons, les deux Maisons être des branches d'une même Tige. Vous vous ennuieriez trop, si je prouvois ici les autres mépriſes de Monsieur Tolner.

Le neuvieme est pris d'une vieille peinture des Armes de Henry, Comte Palatin du Rhin. Mais outre que l'autorité de Leodius est de peu de conséquence dans ce fait, Monsieur Tolner a pris la peine de la combattre lui même, ** & de la refuter.

Quant au onzième, toute l'Histoire de Henry, Comte Palatin, tué l'an 959. paroît suspecte, & a d'autant moins de poids, que même, si elle étoit réelle, elle ne prouveroit rien en cette dispute.

Il paroît donc hors de contestation qu'Herman, Comte Palatin, fut de la Famille Salique, & même proche Parent du précédent Everard; quoiqu'il soit difficile de décider s'il fut fils du même Everard, ou Frere de Conrad Duc de Lorraine, ou même

** In Hist. Palat. p. 277.

même fils de Conrad surnommé le Curzibolt, Comte dans le Lahngouw, & Fondateur de l'Eglise de Limburg sur Lahn. S'il est permis en des faits si obscurs de s'abandonner quelques fois à des conjectures, je me déclarerois plutôt pour cette dernière, puisque les Comtes Palatins suivans ont possédé les mêmes terres qu'avoit ce dernier Conrad en deçà du Rhin, & qu'ils se sont declarez toujours Protecteurs, Advouez, & Patrons de la dite Eglise.

Monsieur Tolner met l'année de la mort de Herman en 959. On trouve cependant une Charte de l'Empereur Otton III. de l'an 993., † où il est parlé de lui comme vivant. Son fils Ezon, ou Erenfrid, lui succéda, & fit une grande fortune par son mariage avec la Princesse Mathilde, Soeur de l'Empereur Otton III. Il eut une belle occasion d'augmenter ses Terres par les largesses de Henry le Saint, & il devint un des plus puissans Seigneurs de l'Empire.

Il mourut l'an 1035., & ses biens furent

† Ap. *Schannat. Histor. Vormat.* inter probat. n. XXXV.

furent partagez après sa mort entre son petit fils Henry, surnommé le furieux, fils du Prince Ludolf décédé avant son pere, qui eut probablement le département & les terres en Lorraine, étant qualifié, comme nous avons remarqué cidessus, Comte Palatin des Lorrains par Lambert d'Aschaffenbourg ††; & Otton, son fils cadet, qui eut les Terres & la fonction de Comte Palatin du Rhin. Cet Otton fut fait peu de temps après Duc de Suabe, & Henry, son Cousin Germain, fils de Hezilon, Frere d'Ezon ou Ehrenfrid, eut alors ce Palatinat par grace de l'Empereur. Nous avons déjà observé qu'il se qualifioit lui même Comte Palatin du Rhin dans un Diplôme de l'an 1095. Il disposa du Palatinat en mourant en faveur de son Beau Fils Sigefroy, Comte de Louvain, n'aiant pas eu d'enfans d'Adelaïde, mere de celui-ci.

Ce Sigefroy mourut l'an 1113. & ne laissa que Guillaume, fils unique, qui, étant mort sans enfans l'an 1140., eut

†† Voiez aussi le *P. Brower* dans ses *Annales de l'Archevêché de Treves* Livr. XI. à la page 537.

eut pour Succeſſeur Herman, Comte de Stalecke, que l'Empereur Conrad III. créa Comte Palatin du Rhin l'an 1142. Pluſieurs Auteurs le croient iſſu de la famille de nos premiers Comtes Palatins, & celà ne paroît point improbable. Il avoit pluſieurs terres allodiales dans la Franconie, & nommément autour de l'Evêché de Wirtzbourg. Monſieur Tolner en voudroit conclure qu'il étoit de la Maiſon des Comtes de Henneberg. Mais ne pourroit-on pas avec plus de probabilité le faire décendre d'un Frere du Comte Conrad, dit le Curzipolt, dont nous avons parlé ci-deſſus? C'eſt-ce que nous pourrions diſcuter dans une autre occaſion.

La ſuite des Comtes Palatins du Rhin, & de quelle manière cette Dignité, & les belles Terres, qui y étoient attachées, vinrent dans les Maiſons de Suabe, de Saxe, & enfin dans celle de Bavière, a été trop bien traitée & examinée par nos Hiſtoriens, pour nous y arrêter.

Le ſujet, que j'ai traité, m'a déjà mené plus loin, que les bornes d'une

d'une lettre ne ſemblent permettre. Je ſerai très ſatisfait, ſi elle ne vous a point ennuié. Je ſuis, &c.

Francfort ce 25 Juin.
1739. O.

Fin du Troiſieme & dernier Tome.

A FRANCFORT.
Chez FRANÇOIS VARRENTRAPP.
& dans les Bureaux des Poſtes de chaque Ville.

ULB Halle
005 510 384
3

AB S 2185

(3. 1738.)

ULB Sachsen-Anhalt
ULB Halle
003 897 958
3

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-715921-11760251-19/fragment/page=00000441

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-715921-11760251-19/fragment/page=00000442

Farbkarte #13
B.I.G.
Blue Cyan Green Yellow Red Magenta White 3/Color Black
Centimetres
inches

ENS
RES

ANCE

ORIQUE
ITIQUE,

XXVIII.

MEISSNISCHER BIBLIOTHEK

RT,

RENTRAPP.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-715921-11760251-19/fragment/page=00000443